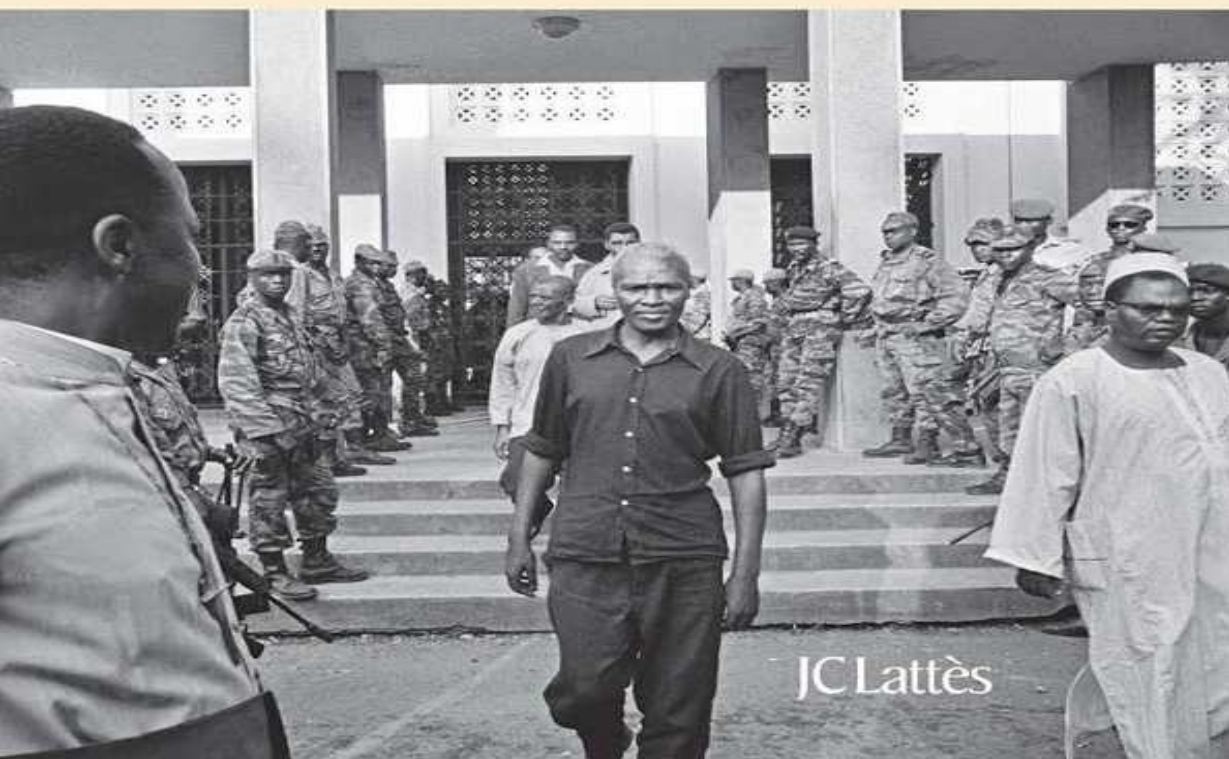


PATRICE NGANANG

Empreintes de crabe

roman



JCLattès

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Patrice Nganang

EMPREINTES DE CRABE

Roman

JCLattès

Maquette de couverture : Fabrice Petithuguenin

ISBN : 978-2-7096-6235-2

© 2018, édition Jean-Claude Lattès
Première édition août 2018.

www.editions-jclattes.fr

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)

DU MÊME AUTEUR :

Elobi, poésie, Saint-Germain-des-Prés, 1995

La Promesse des fleurs, roman, l'Harmattan, 1997

Temps de chien, roman, Le Serpent à Plumes, 2001

La Joie de vivre, roman, Le Serpent à Plumes, 2003

L'Invention du beau regard, contes citadins, Gallimard, 2005

Le Principe dissident, essai, Interlignes, 2005

La Chanson du joggeur, roman en série, Le Messenger, 12 juillet-
2 septembre 2005

Apologie du vandale, poésie, Clé, 2006

Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, essai, Homnisphères,
2007

La République de l'imagination, essai, Vents d'ailleurs, 2008

Mont Plaisant, roman, Philippe Rey, 2011

La Saison des prunes, roman, Philippe Rey, 2013

La Révolte anglophone, Teham Éditions, 2018

Ce roman est dédié à Nomsa,
ma Bwonda'.

Le Cameroun, tel que nous le connaissons, a changé de formes plusieurs fois, a été indépendant en 1960 et en 1961. Mais tous ceux qui se sont battus pour une vraie Indépendance ont été assassinés : notamment les chefs de l'UPC, Ruben Um Nyobè, Félix Moumié, et le héros de ce roman Ernest Ouandié. Le pays a ainsi connu une terrible guerre civile de 1960 à 1970. Ses dirigeants n'aiment pas ceux qui le leur rappellent. Contre la censure, les écrivains, les intellectuels ont inventé plusieurs systèmes d'écriture, dont l'écriture bagam, bamiléké donc, utilisée par certains personnages de ce roman. Ces écrivains, s'ils ne sont pas traités de fous, sont jetés en prison ou ont quitté le pays.

H 1

Trois lettres

1.

Ce doit être la mort, sinon quoi ? Le réveil sommeilleux dans un jour qui se lève tard. Lentement, tout lentement, s'étirer, s'extraire de cette couverture chaude comme un escargot qui sortirait de sa carapace. Tâter d'un pied puis de l'autre le sol, rencontrer le dos humide des planches. Retrouver en tâtonnant ces pantoufles auxquelles il ne s'habituerait jamais, chaudes tout au fond. Bâiller, inventant pour son corps cette chaleur qui lui échappe. Se lever. Ouvrir les rideaux de la fenêtre sur cette infinie étendue du monde soudain autre que la veille, blanc : les arbres, leurs feuilles, les buissons du jardin, oui, tout le jardin, le ciel d'ailleurs, l'horizon couvert de mort. Car c'est à la mort que Nithap pensa, donc à sa propre mort. Qui pourrait dire, lui dire, nous dire à nous, que la mort n'est pas un réveil dans un monde enneigé ?

Ce flottement de son esprit, cette buée dans son cerveau, ce nuage dans sa conscience, ce doute, son fils, Nithap Salomon de son nom complet, Sal pour les Américains, Tanou pour sa famille, ne l'aurait pas aidé à les combattre. Tanou était déjà parti à son boulot, son épouse aussi, et la Petite était à l'école, comme chaque jour de la semaine, le laissant là, Grand-Père, à cette sensation vaporeuse qu'il n'avait jamais autant ressentie de sa vie, cette suffocation. Pourtant soudain un entrain, un coup de sang chaud dans ses veines lui rappela qu'il n'y avait pas d'âge pour cesser de découvrir, pour arrêter d'apprendre.

C'est ce qu'il disait toujours, ce qu'il avait dit autour de lui à Bangwa le jour de son départ. Cette leçon chaque jour renouvelée s'incarnait en des flocons légers qu'il voyait descendre du ciel, emportés par le vent que de sa chambre il ne pouvait pas sentir, mais qu'il savait froid, très froid, de cette froideur qui avait endormi son corps, jusqu'au bout des oreilles et avait craquelé ses lèvres, l'obligeant à les recouvrir de crème.

Il ne se brossa pas les dents ni ne se doucha, et c'est en pyjama, avec ses pantoufles, traînant le pas, qu'il descendit au salon, poussé par la curiosité. Son œil ne s'illuminait que lorsque Marie, la Petite, lui enseignait l'anglais, arrondissant ses lèvres pour lui indiquer la manière dont il devait prononcer les mots.

— Grand-Père, snow !

— Tu n'es pas partie à l'école ?

La Petite prit la main de celui qu'elle avait surnommé « Vieux Père », pour le distinguer de son père, le traîna avec elle, sans répondre à sa question, ou alors le faisant à sa manière, le traîna dehors donc, passant devant sa mère qui la laissa faire, occupée qu'elle était encore à nettoyer ses chaussures.

— Et l'école ?

— Snow !

Quels enfants n'aiment pas la neige ? Cette enfant, Marie, 6 ans, voulait enseigner quelque chose à son Grand-Père, 75 ans. Elle était descendue de voiture, de la Cherokee, précipitamment, s'était mise en colère contre Angela, sa mère qui « perdait le temps », avait couru dans le salon, en direction de l'escalier que justement le Vieux Père descendait, à qui elle voulait enseigner cette chose : snow. Son enthousiasme se communiquait si facilement que le Grand-Père en oublia de se couvrir d'un manteau, surtout que Marie, déjà dehors, se fondait dans cette pluie blanche, dansait dans cette fête de l'univers, et

puis soudain se rappelait son devoir de maîtresse du monde neuf, ramassait deux poignées qu'elle venait saupoudrer devant le visage ébahi de Nithap, en même temps que son visage s'éclairait : snow. En arrondissant ses lèvres, pour accentuer sa prononciation comme il le faut : snow.

— Tu vas attraper un rhume !

C'était la voix de sa mère qui interrompait leur rêve.

La mère avait raison car son beau-père, en plein hiver, était encore en pyjama, en pantoufles, il ne voyait pas que sa Petite était habillée comme il le fallait, elle. L'école avait été fermée aujourd'hui mais elles avaient été prévenues trop tard alors qu'elles étaient déjà en chemin. Elle ressortit avec un manteau, des bottes, car Grand-Père s'était visiblement laissé emporter par l'enthousiasme de sa Petite-fille, était devenu sa Petite-fille d'ailleurs et mimait ce qu'elle lui avait dit de dire, de bien dire comme lors de leurs leçons d'anglais, en montrant ce qu'il tenait de ses deux mains, cette motte blanche : snow.

La Mère ferma la porte sur cette alphabétisation à rebours, sur le froid, sur cette promesse que s'était faite la petite fille de mettre un mot sur chaque chose alentour pour l'éducation de son Grand-père. La Mère alluma la cuisinière pour un chocolat chaud indispensable « après cette folie », en même temps qu'elle surveillait l'écran de son téléphone, tandis que, dehors, des cris de joie se faisaient entendre. La Petite était comblée, autant que son Grand-père, comme s'ils avaient inventé la neige. La Mère, elle, s'inquiétait : « toujours aussi radins », murmura-t-elle. Elle pensait à l'entreprise qui l'employait, et à l'Université qui avait jeté son mari sur les routes très tôt ce matin. Elle était sûre que le campus annoncerait sa fermeture quand il aurait fait la moitié du trajet pour arriver à son bureau. « Ils vont tuer mon mari un jour ! » À travers la vitre, elle regardait le Grand-père qui, sous la dictée de la Petite,

découvrait les États-Unis pour la première fois, et dans le même temps reprenait vie, spectacle qu'elle observa en secouant la tête, mais qu'elle captura aussi en faisant plusieurs photos et même un petit film, avec son téléphone, photos et film qui la firent ressortir et se joindre à la danse.

La neige les avait surpris tous, et Tanou encore plus, au milieu de la route 95. Il avait profité de chacun de ses arrêts pour jeter un coup d'œil sur son iPhone, guettant un message, l'appel de l'Université. Ce message n'arriva que lorsqu'il avait déjà atteint la 13, en direction du Verrazzano Bridge, et de Brooklyn. Campus fermé aujourd'hui, tous les cours suspendus, phrase simple qu'il avait espérée cette nuit, ce matin, et sur le chemin, anxieux. Il tenait, soulagé à présent, le volant de la main gauche et son téléphone de la droite, quand le prénom de son épouse apparut sur l'écran.

— Enfin, dit-il, cachant mal son humeur.

— La même chose ici.

— Je t'appelais justement.

Angela savait qu'il avait fait un voyage inutile une fois de plus, si tôt le matin, poussé par cette nervosité qui l'empêchait de suivre ses conseils, ce qu'elle lui rappela d'ailleurs. « Si tu m'avais écoutée. »

Mais l'heure n'était pas aux querelles de ménage, cela elle le savait aussi. Elle passa en revue les quelques photos qu'elle avait prises dans le jardin. Elle en envoya une par mail.

— Bébé, dit-elle, tu devrais t'arrêter un peu si c'est grave.

— Papa, l'école est fermée. – La voix de la Petite : son excitation crevait les vitres, dégivrait les chemins. – Grand-père et moi étions dehors.

Cette anxiété qu'il avait héritée de sa mère, Ngountchou.

— Marie... commença-t-il, et il s'interrompit car elle avait sans doute déjà dit au Grand-père de faire attention, de rentrer.

— Nous sommes tous à la maison – La voix de sa femme était rassurante – et t'attendons ici.

— Papa, tu viens ? Ton chocolat chaud refroidit.

— Je t'ai envoyé une photo...

— Bébé, comment puis-je regarder la photo que tu m'as envoyée, tu sais bien que je suis en train de conduire, et que les routes sont glissantes.

— Tu ne m'as pas laissée finir.

Décharger son anxiété sur son épouse, comme son père le faisait avant lui !

— Finir quoi ?

— Tu n'as pas besoin de te presser, car je t'ai envoyé des photos.

— Bébé.

— Je vais t'envoyer un film aussi.

— Qu'est-ce que je vais en faire ?

L'iPhone vibrait.

— Comme ça tu peux t'arrêter et regarder ce que nous faisons.

— Et alors ?

— Tu n'as pas besoin d'être ici.

C'est ce qu'il fit, à la sortie 9, sur le chemin du retour, dans une station-service, et alors il rappela son épouse pour lui raconter les détails de son périple, pour se plaindre des camions-citernes, « ces fous », pour signaler un accident, « pas grave » sur la 27, pour prononcer cette

phrase, « je m'excuse », qui était la condition sine qua non de son attention, pour recommencer le récit de son anxiété, maintenant qu'elle écoutait vraiment, lui dire que oui, il était bien au chaud, et ne comptait pas quitter la station-service de sitôt, et que l'autoroute serait ensablée bientôt, que des camions s'y mettaient avec entrain, que la Volvo roulait à merveille, que le film était arrivé, qu'il avait eu le temps de le regarder, « oui, oui », et que c'était terrific, ce que la Petite faisait avec le Grand-père, mais qu'ils devaient faire attention de ne pas se congeler, « surtout le Vieux Père, tu sais, il n'a pas l'habitude de la neige ».

— Oui, oui, le rassura Marie, nous sommes bien au chaud.

« Se congeler », le mot le fit sourire quand il raccrocha et retrouva ces visages sombres autour de lui, ces gens unis en ce lieu de fortune, et qui avaient l'esprit ailleurs, comme lui, l'œil sur un Grand-père dans une pluie de neige, sur l'écran d'un iPhone. En dessous du manteau qui était le sien, il reconnut les couleurs d'un pyjama, et sursauta – « le Vieux Père va se congeler ! » –, composa le numéro d'Angela, et dès qu'elle décrocha, trouva absurdes ses craintes : elle lui avait déjà dit qu'ils étaient au chaud, dans le salon, et que lui seul était sur l'autoroute enneigée.

— Je t'aime, dit-il.

— Moi aussi.

2.

De ceux qui avaient été surpris par la neige, Nithap était sans doute le plus content. Tanou le trouva confortablement installé dans le salon : il regardait dehors mais il était au chaud. Le dernier Facetime l'avait rassuré. Il n'avait pas pu s'empêcher d'appeler une fois de plus. Comme son épouse l'avait appelé pour se rassurer elle aussi – « c'est toi qui as parlé d'accidents sur la 27 ». Ou pire : tué par la police. « Black lives matter, tu sais. » Le Grand-père était assis devant la télévision avec la Petite, usant ses yeux sur un dessin animé dont les péripéties bruyantes tétanisaient l'enfant au point qu'elle ne leva même pas les yeux vers lui quand il ouvrit la porte.

— Quelqu'un est-il heureux que j'aie échappé à la mort ? lança-t-il.

— La mort ? – Angela l'embrassa. – Surveille ta manière de parler, bébé.

C'est son père qui l'accueillit.

— Tu veux un café ?

— Ta première neige, dit-il au Vieux Père, en enlevant son manteau, ses chaussures, et en frottant ses mains, de la fumée s'échappait encore de ses lèvres. Tu vois ce que nous voulions éviter. Oui, je prendrais bien un café.

« Éviter la neige » avait été son credo il y a quelques mois quand il était allé chercher son père à l'aéroport, « surtout éviter la neige ». Le mois de décembre, voilà ce que cela voulait dire. Mais la maladie en avait décidé autrement, et nous étions en janvier déjà. Ce qui était un voyage familial, « pour voir ta petite-fille », s'était transformé en visites de routine à l'hôpital, puis finalement un calendrier de visites s'était instauré, une succession de rendez-vous, chapitres divers d'un étonnement que le Vieux Père fût encore debout, une récitation psalmodiée de tous ses maux. Le médecin levait les yeux de son calepin.

— Dis-lui, insistait Nithap, que j'étais infirmier.

— Je le lui ai déjà dit, papa.

— Dis-lui encore, insistait le Vieux Père.

Il n'était rassuré que lorsque le médecin s'adressait à lui et lui souriait.

— Infirmier ?

— J'ai pris ma retraite à l'hôpital de référence de Bangwa en 1995.

Il insistait sur référence.

— Votre père est assuré ?

Voilà la seule chose qui préoccupait le jeune Indien. L'infirmier à la retraite ne pouvait pas le savoir. Son fils s'entretenait avec le médecin sans plus traduire l'échange qui lui faisait avouer que son père n'avait pas d'assurance maladie, que donc ce serait payé de sa poche. Son père, lui, insistait pour que le fils dise au médecin l'épreuve qu'étaient devenues ses visites à la banque.

— Dis-lui que j'ai des difficultés à signer mes documents.

Le père décrivait les détails d'une absurdité dont était responsable son banquier, « un jeune qui me connaît pourtant depuis des années » : il

lui demandait de signer plusieurs fois des formulaires, et une fois il avait même refusé de lui remettre l'argent de sa pension, « parce que la signature sur le chèque n'était pas la même ».

— Sans blague.

Cette histoire qui arracha un rire inattendu à son fils, et au médecin un sourire quand elle lui fut traduite, ne l'amusaient pas du tout. Elle le préoccupait beaucoup plus que ces vides dans son esprit, ces « syncopes » comme il disait qui seraient les symptômes récurrents de son mal, et le début de ses pérégrinations, la cause du prolongement de son séjour américain, bien sûr avant l'accident. Elle le préoccupait tellement qu'il la raconta pas moins de trois fois, au médecin, à la visite suivante, « n'oublie pas de lui dire de me prescrire quelque chose », mais aussi à Marie. Quatre fois, si on compte l'allusion qu'il fit lorsque le Grand leur rendit visite.

Le Grand, c'était le poète. Il vivait au 26, quand eux habitaient au 13. Il l'avait rencontré, lors d'une des promenades quotidiennes du chien, Sahara, quand le temps le permettait encore. Et il avait fait sa connaissance à un dîner que son fils avait organisé – « un dîner de bienvenue pour mon père ». C'est Sahara qui les avait rapprochés.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— C'est un il. Sahara.

— Un nom d'Afrique !

— Vous avez été en Afrique ?

— Oui, au Sénégal.

— Ah bon ?

— Au Maroc aussi.

— J'étais au Sénégal, mais il y a longtemps.

Il détestait les signes de son âge, Grand-père, autant qu'il en

réclamait les attributs. Ce jour-là Tanou fut bien amusé quand son père découvrit que le Grand était plus âgé que lui de deux ans.

— Je suis bien plus mal en point que toi, avait dit le Grand, en souriant de cette histoire de doigts tremblants.

— Écrire est toute une affaire.

« Amnésie avancée », le diagnostic du médecin reçu après de nombreux examens était implacable. « J'aimerais le revoir dans deux semaines. »

Ces deux semaines qui deviendraient un mois, et puis un autre mois et feraient tomber Grand-père dans l'hiver.

— Je ne vais pas te le cacher, avait dit Tanou à Marianne, celle qui pour lui était une sœur, quand il l'avait appelée au pays pour lui résumer la visite médicale. Je crois que le Vieux est en train de développer des signes d'Alzheimer.

— Alzheimer ?

— Est-ce que je sais ?

— Quand il est parti d'ici il se portait bien.

— Toi aussi, Marianne ! Euye !

Le Grand était écrivain. Robert Adams, poète, auteur d'une vingtaine de livres, ne paraissait pas la bibliothèque ambulante qu'il était. Malgré son âge, il se tenait encore droit comme le basketteur qu'il disait avoir été dans sa jeunesse. Les photos en noir et blanc qu'il montra à tout le monde découvrirent un homme autre, en short, svelte, les deux mains sur le ballon et le regard haut.

— C'était en quelle année ?

— Je crois 1959.

— 1959, répondit Céline, son épouse.

Nithap avait pris la photo, rêveur soudain lui aussi, l'avait retournée comme pour retrouver au verso les phrases d'un destin, les détails d'une histoire, une possibilité gigantesque.

— J'étais étudiant.

— 1959.

Deux fois il avait dit cette date.

— Je n'étais pas encore née, avait dit la petite Marie qui avait arraché à tout le monde un sourire.

— Bien évidemment, ma petite, avait dit le Grand en lui caressant la tête. Ni ton père d'ailleurs.

Et la Petite avait pris la photo, l'avait regardée comme si c'était un autre de ces dessins animés qui meublaient ses journées, comme si c'était une autre de ces histoires qu'elle se racontait. Elle s'était installée dans les bras de son Grand-père et avait regardé encore la photo, avant d'en faire une imitation qui avait amusé tout le monde.

— Je commençais mon service à Bangwa.

— Bangwa ?

— À l'hôpital de Bangwa.

Les détails : expliquer que Bangwa se trouvait à l'ouest du Cameroun, dans le pays bamiléké, que les Bamiléké étaient un groupe du Cameroun, pas une tribu, ok ?, et qu'ils étaient donc Bamiléké, ces détails, c'est plutôt Tanou qui s'en chargeait.

— Papa, je suis Bamiléké ?

La question de la Petite l'avait réveillé, et avait réveillé tout ce monde sur une énigme distrayante. Marie l'avait posée en anglais, car c'est ainsi qu'elle s'adressait à son père, quand la table, elle, conversait plutôt

en français, intimité dans l'intimité qui rassurait Nithap. La langue était un fil bien fort pour tenir ensemble ce groupe extravagant, mais l'anglais, il ne le comprenait pas. Il avait au début de son séjour essayé le pidgin, et s'était rendu compte qu'il ne se faisait pas comprendre non plus. C'est Céline, l'épouse de Grand, qui avait répondu, en anglais aussi, bien qu'elle fût française. « Céline, précisait-elle toujours, comme l'écrivain, mais à gauche. »

Elle avait essayé de répondre en fait, car bientôt le chien, Sahara, s'était signalé, grattant la porte arrière du vestibule, aboyant vivement, avec insistance, pour dire qu'il avait été longtemps, trop longtemps éloigné du lieu de l'action. Céline s'était levée et était allée ouvrir la porte, le chien était entré dans la cuisine en gambadant, libéré tandis que, effrayée, Marie avait sauté sur son père.

— N'aie pas peur, chérie, avait dit Céline dont les mains tâtonnantes cherchaient Sahara qui, habile, s'était glissé sous la table, et bientôt ressortait son museau devant Tanou, devant la petite, Sahara est content de te voir.

— Je n'ai pas peur.

Mais les traits de l'enfant s'étaient décomposés, son corps était devenu élastique, ses mains s'étaient affolées.

— N'aie pas peur, lui dit son père, il ne te fera rien.

— Je n'ai pas peur.

— Regarde, avait dit le Poète, et il avait mis sa main sur la gueule de Sahara qui l'avait léchée, secouant sa queue, avant de se retrouver entre les mains de Céline. Regarde, il veut jouer.

— C'est bon, Sahara.

Un morceau à grignoter. Mais Marie avait déjà grimpé sur les cuisses, et puis sur la poitrine de son père, le retenant de ses deux jambes, comme s'il fût un palmier. D'un geste vif, il l'avait fait monter

sur ses épaules, demeurant assis, alors qu'elle avait levé ses pieds, pour aller encore plus haut, et que son père s'était levé de son siège, et qu'elle avait levé encore plus ses pieds, comme pour s'envoler loin de cet endroit, de ce chien qui trouvait cette danse en l'air plutôt entraînante, et aboyait de joie.

— Céline, peut-être Sahara devrait ressortir ?

— Pas besoin, avait dit Tanou, nous avons déjà passé beaucoup de temps ici, c'est à nous de partir.

— Mais non, mais non.

— Si, si, avait dit lui aussi Grand-père, nous devons partir.

Il avait insisté sur devons, comme si ce n'était pas un mensonge, une convenance, une parole qui se dit pour meubler le vide qu'avait soudain imposé la présence du chien dont pourtant c'était la cuisine.

Avec Marie assise sur ses épaules, dans son dos le Poète et son épouse, Sahara retenu par le col, Tanou avait avancé vers l'entrée, et soudain il s'était rendu compte que son père s'était rassis.

— Papa ?

Il l'avait regardé, à la table de la cuisine, comme si tout ce qui venait de se passer, l'arrivée de Sahara avec ses aboiements au milieu de la conversation, la fuite de Marie, la fin de la conversation, ne le concernait pas, comme si cette maison-ci était plus la sienne que celle de son fils, et comme s'il connaissait le Poète depuis ce match de basketball capturé dans une photo en noir et blanc, dont il était un des improbables spectateurs.

— Bien sûr, avait soufflé le Poète, Sakio reste un peu.

C'était exprimé comme un ordre gentil mais c'était la description d'un fait.

— Bien sûr.

Le mot, la distinction, le prénom « Sakio », n'avait pas échappé à Tanou, cette familiarité qui voulait dire : « Sans vous. »

— Papa, avait soudain dit Marie dès la porte refermée derrière eux et sur Sahara, je veux rester avec Grand-père.

— Tu es sûre ?

Un aboiement de chien, à l'intérieur de la maison, et la petite avait changé aussitôt d'avis.

— Non, allons à la maison.

Et son père avait ri.

— Oui, allons à la maison.

Quelques minutes plus tard Grand-père les avait retrouvés, et bien sûr, Tanou lui avait demandé de quoi ils avaient parlé, avant de se heurter au mauvais caractère de son père qui l'avait toujours exaspéré : son côté secret, cette manière qu'il avait de ne jamais lui parler de choses qui l'intéressaient. Il s'était rendu compte à quel point il était ridicule de s'imaginer que son père lui dirait tous ses secrets, mais il avait découvert que son père était beaucoup plus familier avec ceux qu'il considérait comme ses amis. Tout à l'heure il leur avait sans doute ouvert les pages de son histoire.

Tanou était beaucoup plus étranger à son père que ne l'était le Poète.

3.

Un jour son épouse était revenue à la maison et lui avait dit avoir vu Grand-père en ville, casquette sur la tête et blouson sur les épaules, promenant un chien.

— Je ne sais pas si c'était Sahara, mais c'était comme si.

— Comment ça ?

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Et pourquoi tu ne les as pas ramenés en voiture ?

— Je conduisais et ne les ai pas reconnus tout de suite, avait-elle avoué, mais dans le rétroviseur j'ai vérifié.

— Et tu ne t'es pas arrêtée.

— Nous allons nous disputer ?

— Non. Je demande seulement.

Elle avait secoué la tête et était allée dans son bureau. Tanou était resté un instant au salon, se grattant la tête, le regard fixé sur la télévision qui occupait Marie qu'il était allé chercher à l'école cette fois. Et puis, comme saisi par sa mauvaise conscience il s'était levé, s'était dirigé vers le bureau d'Angela, avait ouvert la porte, une question sur les lèvres. Elle ne l'avait pas laissé la poser, son regard courroucé

l'accueillant de plein fouet, les mains croisées en dessous des seins.

— Tanou, avait-elle demandé, pourquoi cherches-tu toujours des problèmes où il n'y en a pas ? — Elle avait ri, de son rire narquois, exaspéré, et s'était frappé le front. — Allons-nous maintenant discuter des feux de signalisation ?

— Non, évidemment.

Quand Grand-père les avait retrouvés pour le dîner, c'est lui qui avait rompu le silence, avec une blague.

— Je suis allé promener le chien du Poète aujourd'hui.

C'était cela sa blague.

— Sahara ?

L'ignorance est la meilleure attitude face à l'absurde. Mais Angela ne se prête pas à ce jeu.

— Oui, je t'ai vu. Sur Main Street.

— Nous avons fait le tour de la ville.

— Marie, viens manger avec nous !

Pennington était une petite ville, dont le tour se faisait en moins d'une heure, à pied. Même Bangangté¹ était plus grande. En taille, la ville la plus grande était Bangwa où il habitait. Les premiers jours, Grand-père avait pris l'habitude de marcher, car au fond il n'y avait rien d'autre à faire, et il n'allait pas passer ses journées devant la télévision. Toute sa vie, il avait combattu l'amour de la CRTV² chez ses enfants. C'était l'été. La verdure donnait à la petite bourgade un aspect de bouquet, et au bout d'une semaine il avait fait siens tous les coins de la ville. D'habitude il attendait le départ au travail et à l'école de « ses enfants », comme il les appelait, et alors il meublait ses journées de retraité au parfum de cette ville.

Le Grand et son épouse étaient retraités eux aussi, lui de ses divers

postes de professeur d'université, et Céline de son métier de décoratrice de théâtre même si elle s'activait encore à mille choses qu'elle avait de la peine à décrire.

« Je restaure les vêtements anciens », disait-elle souvent.

Mais aussi : « Je suis couturière. »

Grand-père ouvrait ses oreilles, lui dont l'épouse avait été couturière pendant longtemps.

Ou alors elle disait :

— Je couds des habits du siècle dernier pour des défilés.

— Hommes ou femmes ?

— Ce n'est pas important.

— Quels défilés ?

Elle était embarrassée, cherchait ses mots et puis se taisait, son regard tourné vers son mari.

— Des reconstitutions de la guerre civile.

Encore fallait-il qu'elle explique ce que ça voulait dire à ceux qui l'écoutaient.

— Quelle guerre civile ?

— La guerre civile américaine.

Son mari, qui était américain, prenait le relais, et expliquait :

— Vous voyez, nous les Américains n'avons pas eu de guerre sur notre territoire depuis cent ans, même si à travers le monde les États-Unis sont des instigateurs de nombreuses guerres civiles. Même si les États-Unis font la guerre partout sur la terre, pratiquement chaque année, et même si ce pays est encore le plus belliqueux qui soit. Voyez la Syrie, l'Irak, même Obama n'y a rien changé en fin de compte. – Il le disait et soufflait, comme sous le coup d'une fatigue lointaine. – Eh

bien parce que le souvenir de la guerre sur notre territoire est lointain, les gens gardent de ça une certaine nostalgie, et chaque année mettent en scène les moments de la guerre. De la guerre civile américaine.

— C'est donc un jeu ?

Grand-père était vraiment intrigué.

— Pas un jeu, avait dit Céline, car mes clients prennent cela très au sérieux, ils ne s'amusent pas.

— Les manœuvres ?

— Well, avait commencé le Poète par réflexe, mais il était revenu tout de suite au français qu'il avait utilisé jusque-là, je dirais un théâtre.

— Oui, Sakio, c'est un théâtre populaire.

— Le théâtre de la guerre.

— Ça m'occupe un peu, avait repris Céline, car que peut bien faire une couturière française dans le New Jersey ?

Son regard disait un oiseau blessé sur un chemin perdu, une tourterelle prise dans le piège d'une piste perfide, et pourtant elle n'avait pas terminé sa phrase comme elle l'aurait voulu, « moi aussi je suis à la retraite, et ça m'occupe ».

— Être rongé par l'inactivité, disait Grand-père, ce n'est pas mon genre non plus.

Chez lui c'était une religion, et bien vite Tanou s'était rendu compte que cette religion, il la partageait avec ses deux amis : la religion de la mobilité, la religion de l'activité permanente, la religion de l'action tous azimuts.

— J'avais un salon en France, avait dit Céline, à Paris.

— Ah bon ?

— Rue des Prairies.

Un silence s'était installé.

— Dans le vingtième, avait-elle continué, comme si tout le monde ici avait un plan de Paris dans la poche.

Grand-père avait essayé de se représenter un salon de couture dans ce Paris où il n'avait jamais été, dans le vingtième, dans une rue à plusieurs portes, des voitures garées devant, des passants pressés, et cette vision transparaissait sur son visage et l'avait illuminé d'un large sourire. Il riait plus facilement, beaucoup plus facilement ici, le fils l'avait remarqué, d'un rire qui montrait toutes ses dents.

— C'est là que nous nous sommes rencontrés.

Un autre silence.

— Bob venait acheter un vêtement pour son épouse.

Robert Adams, Bob selon le diminutif qu'il préférait, le front levé, souriait. « Comment un homme si grand peut-il s'appeler Bob ? », s'était demandé Tanou, amusé, le jour où il s'était présenté ainsi : « Appelle-moi Bob. » Tanou préférait le Grand. La franchise de ce couple uni depuis quarante-six ans le laissait toujours pantois, car son père ne parlait jamais ainsi de lui, ne parlait jamais de sa mère d'ailleurs, son épouse depuis cinquante ans.

— Quarante-six ans d'adultère, avait souligné le Poète que cela amusait encore, que cela faisait même rire.

Céline était aussi sa muse et elle apparaissait dans plusieurs de ses poèmes. Devant lui, Grand-père était resté stoïque, ferme comme l'homme qu'il était devenu, c'est-à-dire lecteur assidu d'un livre unique, la Bible. Tanou le surprenait souvent dans sa chambre en train de lire, son index suivant doucement chaque ligne, ses lèvres murmurant des mots énigmatiques. La tendresse qui devant lui se manifestait entre deux époux complices pendant si longtemps d'un amour qui leur avait donné deux fils, adultes eux aussi, il l'avait regardé distrait, et le fils

s'était rendu soudain compte combien le monde de son père était singulier, et en même temps combien il lui était fermé. C'était le monde du silence, ce silence qui fabriquait toutes sortes de subterfuges, jusqu'aux proverbes pour justifier son lock nshou³.

« C'est un trait de caractère », se disait Tanou, et il acceptait cela comme une destinée, comme les manifestations d'une scénographie qui l'étonnait, et que pourtant, sans même s'en rendre compte, il répétait lui aussi dans ses manières de faire. Son épouse le lui rappelait à la moindre occasion, réveillant ces « querelles inutiles » qui trouvaient leur apogée lors des absences du Vieux Père qui, il faut le dire, en étaient la cause.

— Tu vois que tu es difficile, disait Angela.

Leur couple menait parfois une guerre de tranchées : à chaque millimètre de gagné, l'un des deux paraissait planter un drapeau pour signaler son avancée.

Bob avait donné une conférence dans l'Arizona. Il en était revenu heureux des éloges que lui avait adressés le président de l'université lors de son discours : « Il a lu quelques-uns de mes poèmes. » Il y était allé avec son épouse, et tous les deux avaient meublé leur séjour de quelques visites dans ce coin où Céline n'avait jamais été. Ils avaient eu besoin de quelqu'un pour s'occuper de Sahara pendant leur absence, mais aussi pour arroser leurs plantes. D'habitude ils confiaient cette tâche à des inconnus, souvent des étudiants, qu'ils recrutaient sur internet contre rémunération. Cela prenait beaucoup de temps, les entretiens, et comportait quelques risques. « Nous sommes vieux, vous savez. »

— Je leur ai donc dit que je le ferais.

Tanou et son épouse s'étaient regardés.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Tanou n'aurait pas été Tanou s'il n'avait pas posé la question suivante :

— Et ils t'ont payé ?

— Tanou ! s'était écriée Angela, embarrassée.

— Ah beh, tu sais, avait-il répondu, ça a dû priver des étudiants d'un petit pécule.

La télévision occupait l'espace de leur conversation, tandis que Tanou mettait la table.

— Ils le trouveront bien ailleurs, les étudiants, les petits jobs ne manquent pas. Marie, tu viens manger ?

— Qui sait si ces étudiants auront encore quelque chose pour l'été, tu vois ce que je veux dire ?

— Je ne vois pas.

— Écoute.

Mais Angela n'avait pas écouté, personne n'avait écouté d'ailleurs, dans ce lieu où, sans qu'ils s'en soient rendu compte, le bruit de la télévision allait crescendo et occupait tout l'espace de vie, avec les voix crissantes des dessins animés.

— Marie !

— Ils ne sont pas pauvres, tes étudiants là.

1. Clarifions déjà la distribution de l'espace : Bangangté est constitué de villages ou ntang la' qui sont : Bangangté (centre dont il est question ici), Bangwa, Bangoulap, Bamena, Bazou, Balengou, Bawouok, Bassamba, Bandounga, Bantoum, Bangangfoukong, Badiangse', Ntonga, Bakong, Banyoun, Bamac, liés par vases communicants aux quartiers Bangangté de Mbanga, de Douala (New Bell-Kassalafam), de Yaoundé, et même de Paris, et de New York City.

2. Cameroon Radio Television, télé d'État.

3. « Ferme la bouche ! », du pidgin « lock », clef, fermer, et du medumba « nshou », bouche, pour dire le silence.

4.

Dans Pennington, Tanou était soucieux de ce qu'on pouvait dire d'eux. L'image de son père promenant Sahara était plutôt comique. Le Vieux Père n'y avait vu aucun inconvénient, mais le fils avait imaginé les regards de mépris qu'on pourrait poser sur lui. En réalité les deux ne se connaissaient plus, ils se découvraient pas à pas, à chaque embuscade tendue par la vie. Grand-père promène un chien. So what ? n'était pas encore une des réponses de Tanou. Il avait oublié que son père avait toujours eu un chien, qu'il avait d'ailleurs toujours grandi avec un chien à promener. De même, la facilité avec laquelle Grand-père avait accueilli Céline l'avait surpris.

« Il doit se moquer de moi », s'était dit le fils.

Il ne s'était pas rendu compte combien il était injuste envers son père, ou peut-être il s'en était rendu compte et embarrassé, il avait essayé d'effacer de son esprit cette pensée.

Il était surpris de la facilité avec laquelle Nithap s'était lié à ses voisins, Céline et son mari. C'était comme s'ils se connaissaient depuis la nuit des temps. Il semblait dire : « les colons sont au fond des amis », et le murmurait vraiment, « qu'ils soient noirs ou blancs ». Or, voilà que ce mot lui paraissait encore plus injuste : « les colons » ? Il n'avait pas exprimé sa pensée tout haut heureusement, car autour de lui, son père,

son épouse, et même Marie, tous lui auraient dit l'absurdité de son raisonnement, le tordu de son imagination. « Laisse-le tranquille, tu veux ? » Voilà sans doute ce qu'aurait répondu son épouse, et elle aurait eu raison. « Laisse-le tranquille. »

Quand Céline avait dit un soir qu'elle venait de Provence, le visage de Grand-père s'était illuminé.

— La Provence, avait-il dit enchanté, et soudain il s'était mis à réciter des noms de fleuves français.

— Le Rhône, le Paillon, l'Argens, le Tourouvre.

— Ah, beh alors.

— Le Loup, le Brague.

Il récitait et comptait avec ses doigts, retrouvant les réflexes écoliers d'un temps lointain, creusant sa propre mémoire pour retrouver ce temps d'une école perdue dans les profondeurs de Bangangté.

— Nous avons appris le nom de tous les fleuves de France.

Tanou n'avait pas pu s'empêcher d'intervenir :

— Et du Cameroun aussi ?

Il était demeuré rêveur : son père connaissait-il autant de fleuves camerounais ? Et lui-même, en connaissait-il autant ?

Mais son ironie n'avait pas lieu d'être devant le regard de Nithap, ou de Céline qui se découvraient dans l'ivresse d'un instant sublime, d'une reconnaissance extravagante.

— Les poèmes aussi.

Et le Vieux Père s'était levé, comme l'enfant qu'il fut, le torse bombé, dans la position de l'orateur au milieu de la classe que la cuisine devenait soudain. Il avait levé sa main.

— La Cigale et la fourmi. « La cigale ayant chanté tout l'été, se

trouva fort dépourvue quand la bise fut venue. Pas un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau. »

Il s'était interrompu.

— Je me perds un peu.

Le Poète, le coude posé sur le New York Times, l'autre main caressant le dos de Sahara couché au sol, avait accordé toute son attention à la scène. Céline, souriante, lui avait soufflé un vers :

« Elle alla crier famine... »

Et l'oublieux avait repris à la volée, puis avait fait une pause, attendant la balle de ping-pong habituelle, de camarades compatissants.

« Elle alla crier famine

Chez la fourmi sa voisine

La priant... »

Une autre pause puis il s'était retrouvé, seul sur l'équilibre jouissif de sa mémoire, récitant le reste du poème comme si ce fût un cours d'eau limpide jusqu'aux derniers mots, aux derniers vers que lui et Céline avaient dits ensemble.

« Vous chantiez ? J'en suis fort aise, eh bien, dansez maintenant. »

Le Poète avait applaudi, épaté, et Tanou aussi. Le chien avait aboyé. Il n'était pas possible de se fermer à la beauté de retrouvailles qui ainsi dans cette maison, dans ce salon, se manifestaient. La joie de son père ne pouvait qu'être la sienne. Grand-père s'était félicité de sa mémoire ; qu'il n'ait pas oublié les vers de ce poème de son enfance était la preuve de sa bonne santé, n'est-ce pas ? « Que sait ce médecin indien, au fond ? » Tanou avait souri mais il pensait plutôt à sa propre enfance, aux récitation à l'école publique de Bangwa, et surtout à ce garçon, toujours rasé congolibong¹, ce qui était devenu son surnom, Congolibong, et qui achevait sa récitation ainsi : Jean de La Fontaine,

Fables, Livre 1, Paris 1965, page 56.

Le Grand avait souri, amusé, lui qui n'avait pas l'habitude des récitations : « Je ne déclame pas mes poèmes, je les lis », avait-il dit une fois que le fils lui avait demandé de dire un de ses poèmes, ce qu'il n'avait pas fait ! Heureusement YouTube avait en mémoire quelques-unes de ses lectures. Ils avaient parlé de tout : comment la poésie s'enseigne à l'école, si les écoliers américains apprennent des vers « par cœur », cette expression « par cœur » qu'il aimait ! s'il connaissait par cœur des vers de Walt Whitman, son poète préféré, et de Césaire.

C'était une effusion incontrôlable de poésie devant laquelle il ne pouvait offrir que sa liberté, s'il était généreux, s'il était poète – et il était généreux et poète – devant laquelle le fils cependant était gêné.

— Nous l'avons aussi appris à l'école, avait-il dit.

— Nous aussi, avait ajouté Céline, toujours à l'école, La Fontaine.

— Partout.

— Nous tous.

— Partout en Afrique.

— En France aussi.

Ça n'avait pas changé. Père et fils avaient appris des fables de La Fontaine, à l'école, d'un même livre, Mamadou et Bineta², or c'était une incompréhensible gêne qui avait empêché le fils de se joindre à la récitation. Pourquoi ? Le Poète le lui avait demandé. Et lui, pourquoi, quand il lui avait demandé de réciter un de ses poèmes, le Poète avait-il refusé ? Les deux s'étaient regardés, circonspects.

— Je n'étais pas sûr de m'en souvenir.

Un mensonge.

« Je n'ai pas de voix », avait dit le Poète et c'est Céline qui avait lu son poème.

Elle aimait la poésie, sans doute moins qu'elle n'aimait son mari, mais de toute évidence c'était elle qui était sa lectrice, c'est avec sa voix à elle, peut-être, que ses poèmes résonnaient dans le cœur de cette maison, quand ils étaient seuls.

— Je n'ai pas retenu autant que Sakio, avait ajouté Céline, gaie.

Et Grand-père avait souri, ouvrant son visage sur ce qui en fait était un rire silencieux, une illumination. Lui était revenue cette histoire qu'un ami lui avait racontée : il est en Suède, dans un congrès international, et voit dans un coin trois Africains et un Blanc qui discutent. Il s'approche, se rapproche d'eux. Les quatre ne baissent pas la voix, car ils savent qu'ils ne sont pas compris, ils se savent protégés dans les frontières d'une complicité extraordinaire, car ils se parlent en français.

Le refuge.

-
1. Camfranglais enfantin, pour dire tête lisse.
 2. Bible transgénérationnelle, avec ses deux volumes publiés en 1950 et encore utilisés dans quelques pays jusqu'en 2005, Mamadou et Bineta et Mamadou et Bineta sont devenus grands d'André Davesne ont fait parler le français à l'Afrique. Vous rencontrerez peu d'Africains qui leur trouvent les défauts du Franc CFA, bien au contraire. La grammaire y est paraît-il immortellement sanctifiée dans les concordances de temps...

5.

Plus tard il vint à l'esprit de Tanou que c'était seulement la deuxième fois qu'il voyait son père exprimer aussi totalement son bonheur. Dans cette maison voisine de la sienne, dans la cuisine du Grand, du Poète, le seul lieu où il avait entendu son père être appelé par son prénom : Sakio. La première fois qu'il l'avait vu aussi heureux, c'était dans un Mall. Il avait rendez-vous avec deux dames qui levaient des fonds pour construire une école de jeunes filles au Cameroun, à Bamenda. Il les avait abordées à l'église où elles étaient venues présenter leur projet.

La coïncidence était trop grande, et l'idée de trouver à son père une occupation autant que celle d'aider des bambins l'avaient entraîné. La rencontre avait été une catastrophe, car alors que les dames expliquaient les contradictions camerounaises qui rendaient difficile la construction d'une école dans un pays où les enfants étaient entassés par centaines dans des réduits, son père s'amusait, se baissait pour ramasser le foulard de l'une des dames qui était tombé à ses pieds, en profitait pour la charmer, il jouait avec sa cuillère à café, avec le menu, et puis bientôt il avait commencé à siffloter.

— Tu vas arrêter, papa ? avait dit Tanou en medumba.

C'était plus tard, dans la voiture, qu'il avait demandé au Vieux Père ce qui lui avait pris, et il avait rencontré son silence. « Tu veux te

moquer de moi ? » Il avait parcouru comme un marathonien le champ silencieux de sa propre exaspération, afin d'y trouver enfin des mots justes pour dire son indignation.

— On dirait que tu ne veux pas de cette école.

Silence.

— Alors que ça va aider nos enfants.

Silence.

— Et c'est les Américains qui payent.

Silence. Valait-il la peine de continuer ce monologue, s'était-il demandé, le regard perdu sur ces panneaux publicitaires qui devant lui défilaient, annonces de dépenses, de commerce, d'achat. Au début du séjour de son père en 2013, il était allé à Macy's, et ouvrant grand ses bras, lui avait demandé de se choisir des habits. Le Vieux Père l'avait alors regardé incrédule, lui qui toute sa vie avait toujours été l'acheteur des vêtements de ses enfants.

— J'espère que ce n'est pas cher, avait-il dit.

— Papa !

Pour s'occuper un peu, il avait allumé la radio, dodelinant de la tête, au son d'une musique insipide, avait changé de chaîne, pour tomber sur une autre musique insipide, laissant ensuite des brides de musique occuper l'espace de ce silence qui bien vite était devenu le seul occupant du véhicule.

Se promener dans un monde dont on ne saisit pas la langue, dont on ne comprend pas les évidences, dont la logique vous échappe, dont le vécu banal devient complexe : le Vieux Père était-il content d'être aux États-Unis ? Silence. Est-ce qu'il était sensible à la beauté de ces lieux qui rendait plus d'un jeune au pays jaloux : les États-Unis, bebel¹ ! New York ! Faire venir son père avait été son cadeau de citoyenneté

acquise. Dix ans d'attente, or – comment le croire ? – il avait dû convaincre celui-ci de lui rendre visite « pour un mois seulement » et cela avait été difficile. « Pourquoi ne choisis-tu pas un de tes cousins, avait dit le Vieux Père, un de tes neveux par exemple ? »

« Parce que tu me manques, vieil homme », avait-il pensé.

Il ne l'avait pas dit, bien sûr. Les sentiments sont l'expression des lois plus que des cœurs, c'est ce qu'il enseignait à ses étudiants, en fait nous sommes le produit de juridictions, lois et arrêtés. Il revoyait ce voisin du Kansas, très amoureux de tout ce qui est africain, car il avait passé une année comme volontaire international dans un village du Kenya, et qui, lors d'un dîner chez eux, était tombé sur sa thèse de doctorat et l'avait prise avec lui. « Lecture nocturne », avait-il dit, et Tanou avait ri. Le lendemain il lui avait remis le document, lui avouant n'avoir pas pu dépasser le titre : La constitution du sujet dans les œuvres de jeunesse de Frantz Fanon et de Michel Foucault : étude comparative.

Comme la voix de ce voisin, celle lointaine du Vieux Père résonnait dans son esprit pour lui dire le farfelu de ses entreprises : il était là, rétréci sur son siège, à côté de lui, vaincu. Ces coûteux quiproquos téléphoniques à longue distance, c'était fini. Allez donc demander à son père d'utiliser à Bangwa les moyens abordables de communication : le cellulaire Nokia 3360 était déjà pour lui une victoire sur la sorcellerie !

Tanou était passé sur les détails qui l'irritaient ; comme, parler gratuitement avec le Vanuatu où un ami était en vacances, mais payer \$2.5 la minute pour parler à son père, parce que celui-ci refusait de manipuler autre chose que son foutu Nokia néanderthalien ! Comme, parler au téléphone comme si on s'adressait à tout un stade de football : « Oui, tu m'entends ? tu m'entends ? Je disais donc que, hein ! » Comme, devoir contourner les sempiternels « problèmes de connexion » ! Tout ça pour que son père lui dise : « Choisis plutôt ton neveu. » Défilait devant ses yeux, à la place des panneaux publicitaires,

le nom de ces nombreux cousins, cousines, neveux et nièces qui sans doute auraient explosé de joie d'être les bénéficiaires de cette suggestion du Vieux Père.

« C'est toi seul qui peux avoir rapidement un visa. »

Silence.

« Mais mon fils, pour quoi faire ?

— Me rendre visite, non ? »

Il avait entendu dans le combiné des mots pleins de rancœur. Ceux de son neveu surtout : « Il est vieux, il n'a plus besoin de venir aux États-Unis, alors que moi ! » Chacun avec un besoin plus grand que l'autre, comme dans le cabinet du médecin où se succèdent une gangrène, un cancer, une embolie, une diarrhée, multiplications de peines soudain uniformes, jusqu'aux pertes de mémoire du père. Sauf que l'infirmier c'était Nithap, et son père dans la voiture, tout au long du trajet, se taisait.

« Et moi alors ? »

L'homme en manque d'amour qu'on devient après des années passées si loin du pays, surtout quand sa famille ne le comprend pas !

« Tu n'es plus un enfant, avait-il dit. Pourquoi venir te voir ?

— Parce que tu es malade, ça permettrait de te soigner par exemple.

— Mais je ne suis pas malade !

— C'est juste pour les besoins du visa que le médecin l'a dit.

— Ah bon ?

— Bon, c'est moi qui veux te voir. Voilà la vérité. »

Couper le récepteur, et pleurer.

« Fils, tu es là ? »

« Papa, c'est plus compliqué avec ceux qui ne sont pas de ma famille », avait-il dit au cours d'une de ces conversations.

Il se répétait là, en silence, dans cette voiture leurs malentendus d'autrefois, ces échanges qui le laissaient époumoné et saignant, mais leur présence à tous deux, là dans cette voiture, lui silencieux à côté de son père, était la preuve de sa victoire sur l'entêtement du Vieux Père.

« Mais ils sont de ta famille ! »

Merde, pourquoi les Vieux étaient-ils si têtus ?

« Papa, ça ne dépend pas de moi !

— Ce sont tes neveux !

— Va le dire au service de l'immigration.

— Tes cousins !

— Je sais.

— Tes enfants, ajoutait-il. D'ailleurs sais-tu que Marianne a accouché d'un garçon ?

— Elle me l'a dit. »

Expliquer à son père que les Américains – par habitude il disait « les Américains » alors qu'il venait d'en devenir un, et en invitant son père, était en train de jouir des privilèges de ce titre – avaient refusé le visa à Ngountchou en 2009, « ma propre mère ! », alors que celle-ci était gravement malade. « Parce que justement elle était malade, contrairement Marianne, c'est comme ça dans ces pays ! Ils ne veulent pas des malades ! Ils ne veulent pas des jeunes ! Qui veulent-ils alors ? » « Trump l'a dit, ils ne veulent plus personne ! » Il ne voulait pas réveiller ces histoires tristes que son père semblait avoir oubliées ou semblait vouloir oublier, car le visa de sa mère avait été refusé « sous Obama ». Il avait utilisé plusieurs fois son épouse lors de ces difficiles

conversations, et la flatterie, même si finalement, seule la voix de Marie avait convaincu le Vieux Père : « Grand-père, tu viens quand ? Tu viens cet été ?

— Oui, ma petite ! »

La promesse de ce pays défilait donc à gauche et à droite dans ce silence assourdissant, en de grandes lettres écrites sur des panneaux de couleur, des lettres jaunes, des lettres bleues, des lettres rouges, Syers, Macy's, Honda Car Dealership, qui, et cela le fils s'en rendait enfin compte, perdaient leur éclat, pour devenir comiques. Il avait éclaté de rire.

Le Vieux Père l'avait regardé, et avait souri.

— Je sais, avait dit le fils, que tout ceci pour toi est étrange.

Lui-même n'était-il pas devenu étrange ? Il se rappelait la fois où son père avait exigé de le voir enseigner. Il l'avait assis au fond de l'amphithéâtre. Ce jour-là il parlait du genre, et avait pour l'occasion photocopié les données importantes de son cours sur un aide-mémoire qu'il avait fait distribuer aux étudiants. Du coin obscur de son retrait, Nithap Sr. voyait son fils présenter son cours à deux cents étudiants sur un écran grâce à PowerPoint ; il le voyait d'un geste de la main faire se lever son assistant, un Blanc, d'un autre geste faire parcourir la salle à un autre assistant, un Chinois, le tout sans perdre le fil de son cours magistral, du moins c'est ce que le Vieux Père avait dit plus tard.

Même s'il était pris dans le déroulé de son exposé, Tanou n'avait d'yeux que pour ce coin obscur de l'amphi où il voulait, souhaitait que son père soit en train de somnoler. Il n'avait pas le courage de faire face à son visage fermé, et peut-être à ses questions. Pourtant quand, à la fin du cours, l'amphi s'était vidé, et qu'à l'autre bout de la salle il avait vu le visage souriant de son père, son corps debout et fier, il avait

traîné un peu le pas. « Peut-être a-t-il tout compris ? » Il s'était approché avec sur les lèvres une excuse, « Je sais que c'était en anglais », une phrase de Ngountchou résonnant dans son ventre, « Quand tu n'es pas né dans une bonne famille, c'est à toi de trouver ta voie. » Cette voie, il l'avait donc trouvée dans cet amphi ? Son père ne l'avait rien laissé dire de plus dans cette salle où cinquante minutes n'avaient été emplies que par sa voix. Il l'avait pris dans ses bras et l'avait embrassé, ses pieds l'entraînant dans un pas de danse qui secouait tout son corps.

« Tanou, avait-il dit, je suis fier de toi. »

Entre ses mains, le Vieux Père tenait le document que l'assistant avait distribué.

« Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— C'est un souvenir. C'est précieux. Je vais encadrer et mettre ça au salon, à Bangwa.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ce que tu enseignes aux Blancs.

— Mais tu ne l'as même pas lu. Si on te demande ce que c'est tu vas dire quoi ?

— Ce n'est pas grave, tu vas m'expliquer. »

Le fils avait sursauté, car le document disait ceci :

Salomon Nithap, Professeur

Synthèse

Les genres de l'être humain – mâle, femelle, agendre, androgyne, bigendre, cisgenre, genre fluide, genre queer, intersexué, transsexuel, deux esprits, mais aussi, et c'est possible, pas de genre identifié.

Il avait imaginé ce texte encadré et affiché dans le salon de son père,

à côté de la double photo de l'enfant², et de ces mots : Jésus Christ est le maître de cette maison. Tanou avait regardé le Vieux Père, dans sa sublime fierté, et soudain il s'était souvenu de ce jour où il était allé au mariage d'un de ses étudiants, Adam. Il avait alors un poste au fond de la Pennsylvanie. C'était sa première année d'enseignement, et la bonté des gens alentour lui paraissait visible sur le visage de chacun. Notamment ceux qui l'avaient accueilli, lui le fils de son père, comme leur propre fils. Il voulait offrir aux jeunes mariés un cadeau à la hauteur du professeur qu'il était pour l'époux, c'est-à-dire très respecté. Dans la librairie du Mall, il avait traversé plusieurs rayons, s'était arrêté devant des livres insignifiants, avait feuilleté de nombreuses biographies, des romans creux, et puis était tombé sur deux exemplaires d'un livre à la couverture noire, et au titre écrit en caractères particuliers. Il s'était rapproché, et les lettres étincelantes l'avaient aveuglé à jamais : Hitler, Mein Kampf. Il avait acheté autre chose, mais il était bouleversé, car il enseignait alors l'allemand.

La radio jouait Alanis Morissette.

— Je sais, dit-il à haute voix, même la musique est étrange. Même les toilettes sont étranges ici, avait-il ajouté, car un peuple qui décide de regarder chaque jour, parfois plusieurs fois par jour, ses propres excréments tourner en cercles concentriques, en une succion centripète d'eau, avant de disparaître dans un plouf, a sans doute beaucoup de secrets à noyer.

Tanou n'avait pas pu s'empêcher de penser aux deux femmes qui voulaient construire une école à Bamenda.

« C'était pour le pays ! »

Il voulait dire « pour toi », et s'était arrêté. Il se souvint de l'amusement du Vieux Père qui lui révélait le grotesque de sa pensée. Il avait éclaté de rire. Ce qui le faisait rire, c'étaient ses mots : « pour le

pays ».

Défilaient dans son esprit toutes les histoires cocasses de ses dix années américaines.

-
1. Mot ewondo, mais courant dans le camfranglais de Yaoundé, veut dire : « vraiment ».
 2. Dyptique classique des murs de salon camerounais, un garçon et une fille. Peintre inconnu, droits d'auteur impayés donc.

6.

Les conversations avec Tante Mensa' étaient plus qu'un répit. Skype ici, Messenger là. WhatsApp. Mensa' était pour tous « la Grand-mère Skype ». Marie ne la connaissait que sur l'écran de l'ordinateur. Grand-mère sans corps, sans os, désincarnée : une Voix. Ce n'était pas important de savoir où elle habitait, car au fond elle était un ange gardien, habitante des nuages, du soleil, de l'éther. Parfois le fils comparait sa vitalité et celle de son père, et toutes les fois il se mettait les mains sur le visage, car la femme était aussi vive qu'une adolescente.

« Mama, disait-il, demande à Grand-père de ne plus éteindre son téléphone. »

C'était à ce niveau, ridicule.

« Tu n'as pas encore appelé Marianne.

— Bien sûr que si. »

Mensa' habitait Yaoundé, le quartier Melen. Elle était la tante de Tanou. Elle était veuve d'un troisième mariage. Chacune de ses unions, après « le Député » – car personne ne prononçait plus son nom infâme –, avait produit des enfants, chacun de ses mariages avait été une dégringolade dans les abîmes qui, autour d'elle, se manifestaient

sous la forme d'un gigantesque marché, dont la rumeur permanente emplissait le décor des conversations. Pourtant elle était catégorique : « Bangangté ne me plaît pas », et elle le répétait.

« Bonjour, Grand-mère.

— Ah, ma petite. »

Marie prit l'ordinateur portable.

« Marie, s'écria sa mère, sois respectueuse.

— Je veux parler avec ma petite.

— Grand-mère, dit Marie, papa ne me laisse jamais utiliser son ordinateur.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Appelle-le. »

Marie appela son père qui reprit l'appareil. Mensa' parlait d'autre chose, sous le regard sombre de Marie.

« Tanou, dit-elle, tu t'occupes bien de ton père, hein ? Tu sais, il ne mange pas trop.

— Grand-mère, insistait Marie, dis-lui de me donner son ordinateur.

— Je vais le faire, coupa Tanou, je vais le faire. »

Tout à l'heure, le Vieux Père avait dit qu'il avait mangé des baguettes, ce qui avait scandalisé tout le monde.

« Vous ne faites pas la cuisine ? » avait demandé Mensa'.

C'est surtout l'épouse de Tanou qui voyait ses nombreux repas, l'effort fait à côté d'un boulot harassant, soudain jetés à la poubelle. Mais personne n'exprimait son indignation autant que le fils qui le prenait personnellement, qui le prenait toujours personnellement.

Comme s'il voulait prouver quelque chose, montrer à son Vieux Père, autant les grandeurs du pays, que le visage de sa propre réussite. Alors, se nourrir de baguettes ?

« J'étais très surpris de découvrir qu'il y avait des baguettes ici aussi », lui avait dit le Vieux Père.

Car son fils l'avait interrogé.

« Papa, dis à Mensa' que tu te portes bien ici, parce que c'est la vérité. Dis-lui que tu ne manques de rien, que nous nous occupons très bien de toi. Dis-lui que ce pays ne manque de rien, et que personne n'y meurt de faim, dis-lui donc ce qui se passe. »

Il y avait tellement de choses dont il pouvait parler, de ses visites de New York, de Philadelphie et d'ailleurs ; de la statue de la Liberté, des lumières vivantes de Times Square, de la statue de Rocky, de leurs randonnées dans le Mall, avant l'ouverture parce qu'il était impatient, trop impatient de s'acheter des lames de rasoir : « Qui les utilise encore, papa ? — Ton Vieux Père, bien sûr » ; de sa découverte d'hommes comme lui qui faisaient des exercices de marche, de ces autoroutes à huit voies, de tout un tas de choses insolites, mais « des baguettes » ?

Même Grand-mère était étonnée.

« Vous ne mangez que le pain là-bas ? »

Un cousin était intervenu au milieu de l'indignation générale, et des protestations de la maîtresse de maison :

« Oncle, bonjour.

— Le pain ? »

Tanou ne pouvait plus s'échapper.

« Bonjour, Bagam. »

Bagam, vingt ans, était devenu un des sept enfants de Mensa'.

« Tu ne m'as pas oublié, non ? »

Bagam s'était approprié l'ordi, seul son visage emplissait l'écran dorénavant. Résumer plusieurs mois en quelques phrases, et cela, en évitant toujours les mots qui fâchent. Le tête-à-tête que Tanou redoutait.

« Attends que je finisse avec Mensa', dit-il, déjà sur la défensive. Je t'ai promis quelque chose ?

— Bien sûr, tu ne te rappelles plus ?

— Vas-y, rappelle-moi.

— Mon dossier.

— Quel dossier ? »

Dans le dos de Tanou, son épouse lui soufflait quelque chose.

« Attends.

— Bagam m'a envoyé son dossier d'inscription dans ton université, je te l'ai fait suivre il y a quelques semaines. Tu utilises encore ton compte Gmail ?

— Je vois, dit-il, je vois.

— Bonjour, tata ! dit Bagam.

— Bonjour, Bagam. »

Ces multiples fils de conversations qui se chevauchaient, cet embouteillage de complicités disparates.

« Comment va l'université ?

— C'est chiant, tout est chiant ici.

— Tout ne peut pas être chiant au Cameroun, coupa Tanou, c'est impossible.

— Tu ne vis pas ici.

— C'est toi qui le dis.

— Laisse-le parler, insistait l'épouse.

— Biya¹ gâche tout, disait Bagam. Ce pays est dans le watarout. »

Tanou était d'accord, « un jeune ne peut pas mener seul les batailles de ses parents et de ses grands-parents », mais ils n'allaient pas ouvrir le chapitre politique au cœur du conseil de famille interstellaire. De tous ses cousins, il le reconnaissait, Bagam était celui qu'il comprenait sans effort.

« Tu sais bien que je suis au courant de ce qui se passe là, lui rappela Tanou, 24 sur 24.

— Facebook. »

Ils étaient des « amis », et Tanou lisait toujours les sorties nerveuses de Bagam sur internet. Il ne le disait pas mais c'est sur la page de celui que tous appelaient ici « Petit Papa » qu'il s'informait des réalités du pays.

« Les enfants, comment ça va ? »

C'était la voix de Mensa'.

« Ça va bien, mama, dit l'épouse. Tu viendras nous rendre visite quand ?

— Je vois déjà comment vous vous occupez de mon beau ! »

Tant d'années, et elle disait toujours mon beau, en français.

« Papa, dit l'épouse, on s'occupe bien de toi ?

— Excellemment ! Excellemment ! Hier, nous avons mangé... Qu'est-ce que nous avons mangé encore ? »

Chacun éclata de rire. Hier, c'était le passé. L'heure du repas approchait justement. Une seule personne s'en souciait, parlait des « relations de genre », en groggelant. On frappa à la porte. Tanou allait

ouvrir à Céline qui, souriante, lui remit une petite enveloppe.

« Pour Sakio. »

Il retourna au salon et la remit à son père. Son regard curieux demeurait suspendu, mais le Vieux Père regardait l'enveloppe, recto et verso, et ne l'ouvrait pas. Le fils ne pouvait pas demander de quoi il s'agissait. Car la conversation, elle, ne s'arrêtait pas, tout le monde devait y passer, montrer son visage devant la caméra, raconter les bribes de sa vie, les détails de son existence étrangère. Il était bientôt pris dans ce flux imprévisible. Même si c'était pour se répéter, même si c'était pour s'entendre dire ce qui avait déjà été dit. Les devoirs, les promesses, les paroles lointaines, les oublis proches, le verbiage familial. Le Vieux Père regardait ses enfants, de manière distraite, répondait à une question ici, « oui, tout va bien », à une parole là, « Tanou le fera », mais ne disait pas plus.

Une semaine après ils étaient en route vers Fredericksburg, en Pennsylvanie, pour assister à une reconstitution de la guerre civile.

[1.](#) Paul Biya, l'encore président du Cameroun, nous sommes en 2018.

7.

Grand-père était arrivé aux États-Unis en 2013 après des mois très durs. Ça avait commencé par sa retraite de l'hôpital de Bangwa. Il y avait déjà pensé mais elle lui avait quand même fait l'effet d'un coup de massue. Il s'était levé de son lit, comme si rien n'avait changé, avait mis sa blouse d'infirmier et était sorti de la maison. Il n'était cependant pas allé à l'hôpital, car les bruits de la cérémonie d'adieux que ses collègues, tous plus jeunes, lui avaient offerte résonnaient encore dans ses oreilles. Non, il avait simplement mis un pas devant l'autre, comme si de rien n'était, comme il le faisait depuis longtemps, avait longé la route goudronnée, et était arrivé à Bangangté. Il était allé jusqu'à la maison de la famille de son épouse, où il avait trouvé quelques cousines et neveux. C'est un d'eux qui avait appelé Ngountchou.

Retourné à Bangwa, étourdi, il était allé dans sa chambre, avait pris son visage dans ses mains, et des larmes avaient coulé sur ses joues. C'est à ce moment-là que Ngountchou avait compris combien son métier d'infirmier était une partie de lui-même. Elle ne l'avait pas contrarié et avait même accepté que quelques fois il porte sa blouse pour rester à la maison. Ce n'était amusant que pour les voisins qui regardaient cette scène de loin, et s'éloignaient en chuchotant. Ce n'est que plus tard qu'elle avait dit à Tanou qu'il fallait faire quelque chose pour son père. Grand-père n'avait donné aucune réponse au téléphone

quand Tanou lui avait demandé ce qu'il ferait de sa retraite. Juste un silence profond, qui avait fait croire au fils que la ligne était coupée. C'était le temps d'avant le Nokia. Ils appelaient alors chez une voisine.

« Tu es là, papa ? »

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? » Question bien trop lourde pour cet homme que l'hôpital avait mis au repos et remercié, mais surtout cette question ressemblait tant à celle que Tanou posait à ses étudiants. Ils bégayaient mais son père, lui, se taisait. Ngountchou n'avait pas raconté à Tanou les promenades du Vieux Père, en tenue d'infirmier. Il n'avait pas pris au sérieux le saut de son père dans le vide de la retraite, même s'il lui avait suggéré une ou deux choses. Ce qui l'avait surtout marqué, c'est que Nithap Sr. ne voulait pas se morfondre comme ses amis.

« Taloche reste à la maison. »

Taloche était un des amis de jeunesse du Vieux Père. Son surnom, il en avait hérité parce qu'il était autant infirmier que maçon. Il avait pris sa retraite de l'hôpital deux ans avant Nithap, mais curieusement il avait aussi arrêté d'être maçon. Comme si une activité n'allait pas sans l'autre. Même les réparations de routine sur sa maison, il les confiait à d'autres.

« J'ai trop travaillé dans ma vie, disait-il, il est temps de me reposer. »

Nithap, lui, ne voulait pas se reposer, et sa sortie le lendemain de sa retraite, en tenue de travail, comme si rien ne s'était passé la veille en était la preuve. Il ne voulait pas changer de vie. Il était prêt à la mener comme autrefois, même si c'était une illusion. L'idée qu'il ouvre un bar était de Ngountchou qui n'avait pas peur qu'il sombre dans la folie, mais plutôt voulait en finir avec l'irascibilité dans laquelle son inactivité l'avait plongé. Ce dont elle n'avait pas besoin, et là-dessus ses enfants étaient tous d'accord, Tanou le premier, c'était d'un divorce.

« Pas à cet âge », disait-elle.

L'inactivité du Vieux Père avait une conséquence : la critique permanente.

« Il critique tout. »

Rien ne trouvait grâce à ses yeux. Un de ses petits-enfants balayait la cour, et le voilà qui, la tâche achevée, se levait, reprenait le balai, et balayait. Parfois il passait simplement à côté de la corde où pendait le linge, et d'un geste léger réajustait les draps et les robes qui s'y balançaient. Les exemples étaient nombreux, mais tous irritaient Ngountchou que la maladie de Vieux Père avait obligée depuis quelques temps à ne plus rien faire que de façon ralentie, ou alors de passer ses journées assise dans la véranda. Du perron, elle voyait son mari réarranger le monde arrangé, remettre en ordre les choses ordonnées. La vérité est que toute leur vie ils n'avaient jamais passé de journée ensemble, et soudain la perspective de devoir le faire jusqu'à la mort lui paraissait infernale.

La réaction de Ngountchou devant l'avalanche de critiques de Vieux Père avait d'abord été d'aller passer quelques jours à Yaoundé, chez sa sœur, jours qui devinrent bientôt des semaines et puis des mois. Sa maladie lui avait donné l'excuse dont elle avait besoin : « le cœur ».

« Je ne comprends pas, disait son mari. Pourquoi tu ne continues pas ton traitement à l'hôpital de Bangwa ? »

Il ne pouvait pas comprendre. Avait-il jamais compris son épouse, et d'ailleurs, l'avait-il jamais écoutée ?

« Mensa' va s'occuper de moi. »

C'était un reproche de taille, que Nithap n'entendit pas. Elle revint un mois plus tard à Bangwa. Il ne critiquait plus, avait réorienté ses passions sur le journal de 20 heures à la CRTV et son Mandjo¹ qui, lui, n'avait lieu qu'une fois par mois, le premier samedi, ce qui revenait à

dire que toute sa journée n'était organisée que pour trouver son sens au moment du 20 heures. C'était trop peu : quiconque perdrait la raison à passer sa journée avec un tel homme. Ngountchou était repartie chez sa sœur, avant qu'il ne se découvre une passion morbide et décide d'investir sa pension dans les pompes funèbres, n'active ses contacts à l'hôpital : « Donnez juste ma carte de visite », avait-il dit à ses jeunes ex-collègues, « et c'est tout », afin d'entrer plus facilement en contact avec les familles. Et il s'était fait imprimer des cartes :

TOUT POUR LES FUNÉRAILLES

Sakio Nithap, infirmier diplômé d'État retraité

Ancien pensionnaire de l'hôpital de Bangwa

Service inclus – bâche, boissons, chaises, etc.

Contact : 67326734

« La mort est le plus grand commerce de cette ville ! disait celui qui avait passé sa vie à l'empêcher de frapper.

— C'est vrai ?

— Il suffit de s'asseoir devant la rue – et c'est ce qu'il faisait, à côté du vendeur de cigarettes qui alimentait ses journées du bavardage que son épouse lui refusait – et tout ce qu'on voit passer, ce sont des cercueils et des cercueils.

— Ils viennent de partout, les morts, ça on peut le dire.

— Et tous retournent à Bangwa.

— De Paris, celui-ci.

— De Libreville.

— Tu sais d'où venait le mort de l'autre jour là ?

— Quel jour ?

— Ah, je vois. De Chine.

— Aller jusqu'en Chine pour mourir.

— Mais retourner à Bangwa pour se faire enterrer. »

Ngountchou n'était plus là pour l'écouter. Comment aurait-elle su qu'il s'exerçait à l'art de l'enterrer ? Celui qui s'occupait d'elle c'était plutôt Bagam, « son neveu », comme elle l'appelait, étudiant à l'université de Yaoundé, qu'elle avait surnommé Petit Papa, parce qu'en toutes choses, il lui rappelait son père.

1. Association surtout masculine d'assistance et d'entraide des Bangangté, différente de la tontine, nshe'de, beaucoup plus féminine et plus populaire.

8.

Bagam était un des surnoms de Léonard, que ses amis appelaient aussi « Prési ». Il avait un ascendant évident sur son entourage qu'il interpellait avec autorité. Jeune homme svelte, au langage facile et à l'intelligence vive, toujours serré dans un jean et un tee-shirt floqué d'un visage pop, comme la mode ici le voulait – ce jour-là il portait un tee-shirt à l'effigie d'un groupe de musique, X-Maleya – il étudiait la physique, mais on ne l'aurait pas dit, car ce qui occupait ses journées, c'étaient les associations. Il y avait la Ligue de défense du droit des étudiants dont il avait été le secrétaire général, et puis ses deux mandats s'étaient heurtés à une clause des statuts qui voulait qu'aucun mandat ne soit renouvelable deux fois, « pour servir d'exemple ». Mais surtout il y avait l'association des étudiants Bagam dont il était le président. Il en était le fondateur : cette association de trois personnes était née d'une des visites de sa tante, et de sa relation avec le pasteur Elie Tbongo.

Les nombreuses occupations sociales de Bagam ne lui donnaient pas seulement un pouvoir constant, elles faisaient de lui le chef de gang qu'il avait toujours été. L'appeler « Prési », c'était la sanction de cet activisme, même si pour sa tante, Ngountchou, évidemment une telle vitalité était le signe de la résurrection paternelle. Un jour alors qu'il l'aidait à laver ses robes, tâche que les neveux s'empressent toujours de faire moins par obéissance, par respect pour cette femme qu'un

accident de circulation sur la route de Bazou, un tonneau, avait affaibli, que pour l'espoir qu'ils trouveraient dans ses affaires quelques billets oubliés ; un jour donc, Bagam avait trouvé des papiers sur lesquels des caractères illisibles avaient été griffonnés. Illisibles, c'est lui seul qui le croyait, car lorsqu'il les avait montrés à sa tante, elle avait ouvert ses lèvres rassurées.

« Qu'est-ce que c'est ? » lui demanda-t-il.

Ngountchou avait réfléchi un peu, et puis lui avait dit :

« Une lettre de ton grand-père.

— Une lettre ? »

Le regard de celui qui n'était pas encore Prési, qui n'était pas encore Bagam, s'était ouvert sur ces formes qui transformaient son existence, métamorphosaient son esprit, et recomposaient sa relation avec Ngountchou.

u J q F V Y 1

C'était suffisant pour faire du jeune homme l'élève de la mère, pour le faire asseoir à ses pieds lors de chacune de ses visites, le regard posé sur le puzzle de caractères qu'il ne pouvait pas déchiffrer, mais que Ngountchou, un doigt sur chacun d'eux, évoquant dans le tâtonnement de ses mains les certitudes d'une voix lointaine, réveilla en des phrases enchantées.

« C'est Grand-père qui a écrit ça ? »

Le vent avait fait taire autour de lui, dans la cour où ils étaient assis, les bruits du marché qui jusque-là n'avaient été pour lui que cacophonie, pour laisser place à ce qui deviendrait un rituel : Bagam assis aux pieds du temple. Ce rituel, qu'il nommerait sa « nouvelle naissance », l'amènerait sur les collines de l'ouest du Cameroun, le ferait retourner

les cantines noircies du pasteur Elie Tbongo, déverser devant ses pieds de nombreux parchemins, des documents couverts de poussière, certains mangés par les cancrelats ou par le feu, regarder le ciel et se frapper le front avec l'étonnement d'un homme qui se rend soudain compte de sa folie, en même temps qu'il jure de se donner une force, du pouvoir pour faire de ces pépites un savoir.

Bagam découvrit son nom, en même temps que sa vocation d'organisateur. Il fallait bien sûr dire au monde qui comme ce marché criait pour se taire sur l'intime, beuglait pour rester silencieux sur l'essentiel, vociférait pour rester coi sur le cœur du sujet, il fallait dire à ce monde distrait qu'un trésor était caché dans le fond de ces sous-quartiers, dans les miasmes de son existence blafarde. La meilleure manière de le faire était de liguer les jeunes, de les mettre au pas s'il le fallait, de leur montrer le chemin de cette archive qui se cachait en dessous du kaba ngondo d'une maman, au fond des cantines d'un vieux, et dans des signes en forme d'arabesques. Il fallait illuminer ces griffonnements que des étourdis ignoraient. Et Bagam s'asseyait pour faire asseoir d'autres, se mettait à l'école de l'incertain pour mettre lui aussi à l'école ses camarades dont il n'eut pas de peine à faire des disciples. C'était évidemment avant qu'il n'ouvre un compte Facebook et se découvre des centaines, et puis milliers de followers. Salomon Nithap était un des followers de la page dont le nom énigmatique, Bagam, racontait pourtant sa propre histoire, celle de sa famille.

Bagam permettait à Tanou autant de suivre l'évolution intellectuelle de son neveu que les nouvelles du pays. Ce qui n'y apparaissait cependant pas, car la page n'était pas privée, c'étaient les nouvelles familiales, les détails de ce qui se passait à Bangangté et qui le tenait en haleine, surtout depuis la retraite de son père. Ce qui n'y apparut pas non plus, ce furent les circonstances de la mort de sa mère. Ce jour fatidique, Bagam avait remplacé son profil par un simple fond noir, et

suscité de nombreuses interrogations comme commentaire, et après qu'il eut écrit ces mots « Ma Mater n'est plus », de nombreux « RIP ». C'est par téléphone qu'il avait donné à son oncle perplexe les détails de la mort de celle qui entre-temps, dans toutes ses conversations avec son fils, lui demandait de « faire venir ton cousin ».

« Il est très intelligent, disait-elle, de sa voix la plus insistante, mais dans ce pays il n'a aucune perspective. »

Son Vieux Père s'y mettrait aussi, comme on sait.

Plus tard, bien plus tard, le professeur avait compris que c'était la seule manière qu'avait Ngountchou de sauver la mémoire condamnée de son père. Trouver parmi la quinzaine de petits-fils d'Elie Tbongo un qui fût le miroir de cet homme, voilà ce qui avait dessiné sur le visage de Ngountchou ce sourire que Bagam avait vu le jour où il avait étalé devant lui ces mots griffonnés qui allaient transformer sa vie. Ce vendredi fatidique cependant, ce qu'il vit sur le visage de Ngountchou, c'était autre chose qu'une illumination. C'était le vide d'un regard qui se cherchait, qui se perdait, qui se suspendait et qui se perdait encore, tandis que les mains, les pieds de la mère s'agitaient en tous sens. Le jeune homme aux milliers d'amis sur Facebook, le président de nombreuses associations, le chef de gang, s'était retrouvé ainsi seul devant sa tante saisie par une attaque cardiaque.

Il tremblait.

Plus tard Tanou lui avait demandé au téléphone de se calmer et de lui décrire tout ce qui s'était passé.

« Elle revenait de l'hôpital.

— Comment ça ?

— C'est moi-même qui l'avais accompagnée. Elle s'était levée le matin, se plaignant d'une douleur à la poitrine.

— Quel genre de douleur ?

— Comme une lourdeur. Son bras droit, celui dont la clavicule avait été cassée lors de l'accident de la route, lui faisait très mal. »

Tanou ne comprenait plus.

« La poitrine ou l'épaule ?

— Écoute, tonton. Je te raconte tout simplement ce qu'elle m'a dit. C'était si douloureux qu'elle n'avait pas pu prendre son bain. »

Le bain se prenait alors dans un seau, l'eau se versant avec un gobelet, car ça faisait belle lurette que l'eau avait été coupée dans le quartier.

Skype lui avait demandé s'il voulait recharger son compte de 20 dollars, cela avait échappé à son regard embué. Il le rechargeait toujours en petites sommes afin de contrôler ses dépenses de téléphone, car bien que celles-ci, en réalité minimes, soient essentielles pour maintenir vivante la communication avec sa famille éparpillée, il demeurait d'avis que les dépenses téléphoniques étaient un luxe, « comme jeter l'argent dans une rivière », avis qu'il partageait avec ses parents qui ne répondaient que « ça va bien » chaque fois qu'il leur demandait de raconter leur vie.

« Ça coûte cher, disait Ngountchou, tu ne vas pas dépenser tout ton argent au téléphone ! »

Et là, c'est lui qui jouait les magnanimes devant le prix de la parole :

« Maman, c'est à peine le coût d'un repas.

— Justement, utilise cet argent pour nourrir mon enfant. »

Elle parlait de Marie.

« Raconte », avait dit Tanou incrédule, les larmes aux yeux.

Mais la communication avait été coupée. Il avait rechargé son

compte.

« C'est moi.

— Oui, je disais donc : nous sommes allés à l'hôpital ensemble.

— Et qu'est-ce que le médecin a dit là-bas ?

— Rien.

— Rien ?

— Il lui a donné quelques antidouleurs. Quelques comprimés de routine. Dafalgan, et autres. Tu sais que Ngountchou n'aimait pas prendre les médicaments. »

Ce mauvais caractère des vieux !

« Attends, c'est elle qui n'a pas pris ses médicaments ou c'est le médecin qui ne l'a pas diagnostiquée comme il fallait ?

— J'ajoute seulement.

— N'ajoute rien, Petit Papa, raconte seulement.

— Nous avons attendu trois heures à l'hôpital.

— Trois heures !

— Et le médecin l'a à peine regardée. En fait ce n'était pas le médecin, mais un jeune. Tu sais à l'hôpital maintenant ceux qui vous reçoivent sont des stagiaires du CUSS³.

— Un stagiaire alors ? »

Tanou voyait défiler devant ses yeux ces images devenues virales, d'une femme qui, lasse d'attendre le médecin devant les portes de l'hôpital avec sa sœur mourante, avec un couteau, avait ouvert le ventre de celle-ci pour libérer l'enfant qu'elle portait, et, tenant le cadavre du nourrisson entre ses mains dégoulinantes de sang, avait appelé le médecin de sa voix la plus meurtrie, amplifiée par les cris horrifiés de la foule autour d'elle : « Docteur ! Docteur ! » C'est alors seulement que

le médecin était sorti de sa cachette.

« Un stagiaire, tu dis ?

— Il m'en avait tout l'air. C'est lui qui a écrit les médicaments. À peine sommes-nous retournés à la maison que Ngountchou a dit qu'elle avait besoin de s'asseoir. Nous avons traversé la cour. Je lui tenais la main afin qu'elle ne tombe pas. Son visage était couvert de sueur et elle respirait très vite. J'ai couru au salon et ai pris une chaise, et je l'ai fait asseoir devant la porte. La maison était vide. Mensa' était allée au marché, tu sais, et les petits étaient déjà à l'école. »

« Les petits », c'étaient trois des petits-fils de Mensa', que leurs parents avaient confiés à la concession maternelle, afin de mener à bout leur guerre intime, « leurs bagarres », qui n'avait pas encore abouti au divorce. Tanou était furieux, « ça rend votre maman malade », elle avait perdu l'habitude de s'occuper d'enfants en bas âge, et puis « ce n'est pas à elle d'élever vos enfants, bon Dieu ! ». « Ça ne te regarde pas » : c'était le jugement sans appel de Mensa' elle-même, qui savait protéger sa petite famille, quand il le fallait. « Parle avec eux, disait Petit Papa, parle-leur. »

Petit Papa alias Bagam était le passeur de la famille, le trait d'union de beaucoup de conversations sans lui impossibles, celui qui jouait le rôle que par son absence, Tanou n'avait pas rempli : celui du fils, du rejeton. Tanou soupirait, soulagé qu'au moins la crise n'ait pas eu lieu devant ces bambins dont l'aîné, un garçon plutôt précoce, n'avait pas l'âge de Marie. Il n'avait jamais rien à dire à sa cousine, lors des conversations familiales sur Skype, malgré les encouragements de chacun.

« Pourquoi n'es-tu pas retourné à l'hôpital ?

— Et la laisser là ?

— Avec elle bien sûr ? — Il avait insisté. — Pourquoi n'y êtes-vous

pas allés ?

— Attends. Nous ne savions pas que ce serait grave comme ça. Moi je croyais que ce serait comme les fois passées.

— Les fois passées ? »

Son compte Skype était vide une fois de plus.

« Tu veux qu'on passe sur Messenger ? »

Il avait oublié cette possibilité.

-
- [1.](#) Traduction : le crapaud qui se promène n'aura rien.
 - [2.](#) Vêtement traditionnel féminin, ample.
 - [3.](#) Hôpital universitaire de Yaoundé.

9.

La santé des parents est un sujet qui ne se skype pas. « Ça va bien », tel était le leitmotiv qui ces dernières années avait rythmé chacune des conversations avec Ngountchou. « Comment ça va, maman ? — Ça va bien. » Évidemment le fils ne voulait pas qu'elle lui décrive en détail ses pieds qui s'alourdisaient, sa clavicule qui lui donnait des douleurs atroces, son cœur qui parfois était saisi par une arythmie qui l'obligeait à s'asseoir sur le siège le plus proche, une pierre, un casier, qu'importe, respirer vivement. Le docteur de Bangwa chez qui son mari avait exigé qu'elle aille lui avait dit qu'il fallait éviter de boire de l'eau glacée, mais « qu'est-ce que ce jeune médecin sait ? ».

Elle buvait cette eau interdite, « ça me tranquillise », inspirait, expirait, tandis que son corps était glacé, qu'elle avait la chair de poule, ses poumons ouvrant leurs valves comme activés par une pompe. Aurait-elle commencé à lui raconter sa maladie, qu'il aurait aussitôt demandé si son père savait tout cela.

« Ça fait plus de quinze ans que j'ai cette maladie.

— Maman, c'était un accident.

— Ça change quoi ?

— Rien justement. Avec quinze ans d'automédication, pas surprenant

que rien ne change !

— Tanou, n'oublie pas que ton père est infirmier. »

Si la science de Nithap s'était au final cassé les dents sur le cas de son épouse, ce n'est pas parce qu'il n'avait pas essayé. C'est lui qui l'avait massée quand elle le demandait, lui faisait des piqûres, en même temps qu'il avait subi ses humeurs que la douleur exacerbait. C'est lui qui lui avait d'ailleurs prescrit ses premiers antibiotiques, le chloramphénicol bien sûr, mais rien au fond ne pouvait effacer les séquelles de l'accident de circulation qu'elle avait eu. La camionnette surchargée, en évitant une voiture lancée en pleine vitesse sur nos routes en terre battue, était entrée dans un ravin, et sa cargaison l'avait entraînée dans un double tonneau d'où deux passagers n'étaient pas sortis vivants, même si le chauffeur en avait réchappé sans une égratignure.

Ngountchou, trop heureuse d'avoir survécu, avait confié son destin à Dieu beaucoup plus qu'à l'hôpital de Bangwa où travaillait pourtant son mari. Mais le corps a une manière toute particulière de rappeler ses besoins, chacun de nous le sait. Les nuits de la rescapée étaient très vite devenues atroces, et elle avait du mal à se déplacer. Ses « ça va bien » avaient le creux d'un doute, le tranchant d'un secret avalé. Pour y voir plus clair, Tanou avait essayé de la faire ausculter par des médecins de la capitale, mais elle avait refusé, retrouvant sa confiance en l'hôpital de Bangwa, et surtout dans la prophylaxie de son mari qui l'avait tout de même accompagnée toute sa vie, « c'est lui mon médecin ». Ce cercle vicieux que l'idée de la faire venir aux États-Unis pour une consultation sérieuse n'avait pas rompu : en 2009 l'ambassade lui refusa le visa dont elle avait besoin. « Ils savaient qu'elle allait mourir », dirait Marianne. C'est pour éviter un second refus que le fils avait pris la nationalité américaine, « ils ne vont pas refuser un visa à leur propre compatriote », mais voilà, le passeport était arrivé trop tard pour sauver sa maman.

Il est des moments où l'on se croit seul au monde, c'est le sentiment que Bagam avait eu devant sa tante quand soudain saisie de convulsions, « comme d'une crise d'épilepsie », elle s'était écroulée, quand il avait vu son regard devenir chancelant, et sa langue se tordre. Un réflexe l'avait jeté dans la cuisine et il en était ressorti avec une cuillère qu'il avait mise dans la bouche de Ngountchou. « Pour qu'elle n'avale pas sa langue. » Le marché s'ouvrait autour de la maison. Quelques vendeurs occupaient l'entrée pour leur commerce de friperie. C'est vers eux que le jeune homme avait couru aussitôt. Une dispute continue les opposait à Mensa' qui ne souhaitait jamais qu'ils « inondent » la devanture de sa maison, et le leur disait gentiment, toutes les fois, leur rappelait les règles de bon voisinage, mais c'était demander à l'eau de pluie de ne pas couler dans la rue lors d'une tempête. Ils appelaient Mensa' « nocre mamang »¹, s'excusaient, mais c'était pour recommencer le lendemain, car où iraient-ils sinon ? Quand Bagam les avait interpellés, ils avaient pensé aussitôt à elle.

« Nocre mère ? »

C'est eux qui avaient porté Ngountchou, de leurs bras musclés, et, enjambant les étalages multicolores, passant devant les femmes qui la main sur la bouche regardaient effarées, « woyoooo ! », ou demandaient ce qui s'était passé, « c'est la Mère ? », « non, c'est sa sœur », « sa sœur ? », l'avaient mise dans le taxi. L'un d'eux s'était assis à côté d'elle, tandis que Bagam, à côté du chauffeur, de ses mains agiles, de sa voix éperdue, avait fait signe aux conducteurs de libérer le chemin.

« Ambulance ! ambulance ! »

Il avait poussé un cri qu'il voulait être une sirène. Il était possible que Ngountchou soit déjà morte dans le taxi. Il était possible qu'elle soit morte dans la cour de la maison, quand, lui mettant la cuillère dans la

bouche « pour empêcher qu'elle n'avale sa langue », Bagam l'avait entendue cracher plusieurs fois un mot incompréhensible, qu'il avait cru d'abord être « Ngou », sinon « Toungou », mais qui aurait tout aussi pu être « Tongolo ». Les urgences de l'hôpital de la Cité verte, même si elles avaient accueilli immédiatement Ngountchou, n'avaient pu que constater son décès. Quand le médecin lui avait demandé si « la femme décédée » était sa mère, au milieu de ces jeunes sauveteurs presque tous de son âge, cheveux coupés en crête hirsute pour les uns, ou alors pas peignés pour les autres, pantalon jean et sweater de footballeur, mais chacun le visage décomposé par la douleur, les yeux incrédules, le fils qui n'avait pas pu sauver sa tante, au lieu de cette cigarette qu'il n'avait pas, lui qui n'était pas fumeur et qu'il aurait allumée et inhalée en bouffées nerveuses pour calmer ses mains tremblantes, avait composé un message Facebook qui, croyait-il, alerterait « le monde », et dont le ricochet mettrait en branle la famille, afin de lui tenir les épaules, le corps, les bras dans ce tourbillon. La Mater n'est plus, cette phrase s'était signalée chez son oncle, aux États-Unis, par un bip sonore.

Le téléphone de Bagam avait vibré aussitôt.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

C'était Tanou.

« Comment as-tu su ? » lui avait demandé le jeune homme étourdi.

Parce qu'il était le premier à être informé du décès de sa maman, parce qu'il en fut informé quasiment au moment où celle-ci rendait l'âme, Tanou n'eut pas le temps de s'en vouloir de n'avoir pas été là lors des moments intenses qui avaient mené à cette catastrophe, et que son cousin lui décrirait. Son absence, il l'avait transformée en énergie, en cette volonté quasi tyrannique de tout savoir, de se faire décrire les détails les plus ultimes de ce qui s'était passé, comme si, en visualisant parfaitement ce moment, il se donnait le pouvoir de l'effacer. C'est lui qui avait alerté le reste de la famille, tandis qu'en même temps il avait

pressé Bagam comme une orange pour qu'il lui dise les derniers moments de sa mère. C'est lui qui avait prévenu Nithap à Bangwa, le Vieux Père surpris comme tout le monde que ce qui se passait à Yaoundé lui parvienne par un appel de New York !

Sans parler de Marianne qui, en plein Yaoundé, fut cueillie dans un taxi par la nouvelle, « j'étais justement en train d'aller leur rendre visite ! ».

— Ça s'est passé très vite ! dit-il, lui arrachant l'accusation de l'avoir tenue à l'écart.

Devant la catastrophe, Marianne n'était que reproches et reproches.

— Petit Papa aurait au moins pu m'appeler !

— Il n'a sans doute pas eu le temps, Ma', essayait Tanou, car moi-même je l'ai pris de court.

— Même un texto à l'hôpital, s'il ne peut pas m'appeler.

— Mais comment ?

— Comme il a posté sur Facebook.

La mauvaise conscience a un vocabulaire insoupçonnable, mais qui devant la mort de sa mère ne l'éprouva pas ? Marianne Tbongo était la cousine de Tanou, cette sœur, avec qui il s'entendait le mieux, avec qui la conversation n'avait jamais été interrompue depuis leur enfance commune, dans les poussières de Bangwa, où c'est elle qui portait la parole du Pater ou de la Mater – Nithap ne pouvait jamais parler à ses enfants que par des ordres, réveillait sa chicotte surtout pour Tanou qui était le plus difficile. Après la fessée, il envoyait Marianne, plus âgée, « va dire à ton frère que ce qu'il a fait là n'est pas bon, mais qu'il peut maintenant aller jouer dehors ». « Mouf ! », répondait bien sûr Tanou, quand Marianne venait le retrouver. Puis il allait s'amuser, en essuyant une larme sur sa joue. Elle était différente de ses frères, qui eux, lui disaient plutôt ashouka ngangali, et cela avait cimenté leur complicité,

vases communicants d'une grande famille, tentacules qui se déployaient jusque dans les stratosphères facebookiennes et laissaient le cousin pantois devant la voix qui au bout de la ligne était plus que vexée.

Trois jours plus tard Tanou était à Yaoundé, devant Marianne occupée par l'établissement du programme des obsèques, dans la cour qui avait vu la tragédie, dans la maison vide de sa maman, « son corps est à la morgue », « bien sûr, évidemment ! ». Il avait oublié qu'il n'était plus utile de se presser – « il y en a qui viennent des mois après ! C'est surtout les gens de Paris. » Il était devant son père qui n'y croyait toujours pas, frappé de silence, de ce silence qui n'était pas encore devenu énigmatique, et devant Mensa'. Elle était inconsolable de se découvrir soudain si seule. « Je vais être avec qui alors ? » « Nous sommes là », disait-il, mais ah, Tanou, va donc l'expliquer à Grand-mère pour qui sa sœur était quasiment sa jumelle ! Sa parole avait le comique de la consolation, quand devant lui, la réalité d'un autre vide se répandait dans les mouvements de la poitrine de sa tante qui gonflait et se dégonflait, qui gonflait et se dégonflait, pour libérer non pas un pleur, mais une chanson poignante : celle de l'abandon filial. Tanou était venu seul, sans son épouse, et sans Marie. « Pourquoi ? avait demandé Marianne, tu sais que je n'ai jamais vu ni ta femme ni ton enfant ? »

Il n'aurait pas la présence d'esprit de se reprocher ces absences, même si lors de l'enterrement il se rendrait compte qu'il avait lui aussi besoin d'un bras pour le soutenir, d'une parole pour lui dire un mot superflu, la mort de sa mère étant devenue sa responsabilité seule. Les battements de son cœur ne lui laissaient pas le temps de se reposer devant elle, étalée comme elle lui fut montrée, nue et congelée. Au lieu de se taire comme son père, au lieu de s'échiner à la préparation des funérailles comme sa sœur, au lieu de fondre en larmes comme sa tante, et au lieu de s'indigner de ces cousines lointaines qui « insistent pour manger au deuil avec la cuillère » parce qu'elles n'ont pas de couverts

chez elles, « et vont voler tout ça après », selon Marianne, il avait fait à rebours ce chemin emprunté par sa mère juste avant sa mort. Avec Bagam, il avait retrouvé l'hôpital, et le bureau devant lequel pendant trois heures sa mère avait attendu, et bientôt, devant le médecin.

« Le cas de Mme Nithap Margarèthe ? »

L'homme avait feuilleté un cahier crasseux, tandis que dans son dos la télévision diffusait des clips vidéo de femmes dansant de manière lascive, secouant leurs reins en des girations obscènes, mais clairement suggestives d'un coït, nyeke, nyeke, nyek2 !

« Attendez, ce n'est pas moi qui l'ai reçue ici. Vous dites qu'elle est morte quand ? »

— Lundi.

— Ah, lundi ! »

Et ses yeux s'étaient perdus sur une scène qui, elle, ne quittait pas les murs de sa conscience. Il avait demandé à Tanou et à Bagam de sortir « un instant, messieurs ». Quand les deux étaient revenus dans son bureau, quinze minutes après, le médecin était avec un jeune homme. « C'est lui, avait dit Bagam, agité, c'est lui », tandis que son cousin redressait son buste, dans une position offensive, serrait ses poings, et que les yeux de l'assistant se rétrécissaient, disparaissaient dans ses orbites, que sa voix tremblotait, alors qu'il composait les mots tant attendus, « oui, c'est moi qui ai reçu votre mère ».

Rien de ce qui s'était passé après dans ce bureau, et strictement parlant il ne s'y était rien passé d'autre que des cachotteries et des colères tassées, des esquives et des coups floués, n'avait pu enlever à Tanou la conviction que sa mère avait été purement et simplement assassinée à l'hôpital.

« Ce sont des criminels, dirait-il toujours, ces médecins-ci ne sont que des criminels. »

Il avait pensé d'ailleurs porter plainte. « Contre qui ? » lui avait demandé Marianne, surtout parce qu'aucun des médecins qu'il accusait n'avait accepté de lui donner son identité. « Contre le Cameroun, s'il le faut, avait-il répondu, contre Biya, pourquoi pas ? » Mais la réalité d'un procès l'en avait dissuadé : il faudrait rester au pays pour le mener et malgré le plaisir qu'il avait découvert de se réveiller dans un lit d'hôtel, sans en être chassé par la petite Marie, il n'était pas prêt à cet effort pour Ngountchou, bei aller Liebe³.

1. Camfranglais citadin et jeune, « nocre » pour « notre », « mamang », pour « maman », « nor », pour « non », « mouf » de l'anglais « move », « ashouka ngangali », pour marquer l'indifférence espiègle, ainsi de suite.

2. Cher lecteur, entre nous, le Narrateur doit-il vraiment traduire ce que cache cette tautologique onomatopée ?

3. Malgré tout notre amour.

10.

On aurait dit au Vieux Père qu'il avait bâti son établissement funéraire spécifiquement pour l'enterrement de son épouse qu'il ne l'aurait pas cru. Et pourtant c'est son entreprise qui avait libéré Tanou d'une tâche qui l'aurait éreinté, et ne lui avait laissé que celle que chacun ici donnait à « l'Américain » : payer les factures. Il y avait certes cette Ntchankou', cousine lointaine de sa mère, qui avait dansé le nkwa devant lui, l'avait pris dans ses bras après avoir récité ses trente-huit ndaps et entonné une chanson-hymne au légendaire Mven Tchabou avant de faire le geste de lui donner son sein. Elle lui disait le bonheur de le revoir. Il en était sorti délesté de quelques billets. Elle l'aimait peut-être mais elle aussi l'avait appelé « l'Américain ». Voilà sans doute pourquoi, avant son départ du pays, Tanou s'était laissé entraîner par son cousin dans les allées de la cité universitaire, où vingt ans auparavant il avait été lui aussi étudiant. Bagam voulait lui faire rencontrer quelques-uns de ses camarades avec qui il avait mis le campus en branle, ceux-là mêmes qui l'appelaient « Prési », se nommaient Sinistrés, en hommage aux maquisards de la guerre civile.

Il n'était pas possible de ne pas être impressionné devant un tel sens de l'organisation, même s'il contrastait fortement – et Tanou pensait à ses étudiants américains – avec le décor de ce qui leur servait de « QG », nom que les étudiants américains utilisaient avec une pompe

identique. Tanou s'en rendit compte très vite : il était arrivé trop tôt, bien qu'il ait respecté l'heure que les Sinistrés avaient fixée. Seul son cousin l'attendait à l'endroit convenu, devant le bar L'Étudiant. Bagam paraissait très nerveux, mais qui ne l'aurait pas été, et d'ailleurs plusieurs fois Tanou avait suggéré d'abandonner cette idée.

« Non, le jeune cousin avait insisté, mes amis veulent t'écouter. »

Était-ce vrai ? Ce n'est que lorsqu'il pensait déjà à s'en aller que l'un d'eux apparut, déambulant presque, en sandalettes et un livre sous la main, Les Damnés de la terre.

Il paraissait sorti tout droit de son lit, il n'avait pas le visage que Tanou imaginait, celui d'un jeune homme qui venait dans ce QG et prononçait des paroles inspirées par ses lectures. Chaque génération doit, dans une relative opacité, découvrir sa mission... Il n'avait pas non plus le visage d'un grand lecteur de ces bouquins crasseux et aux pages cornées, éparpillés sur une petite table dans le coin, Cheikh Anta Diop, Um Nyobè, Samir Amin, Mbembe, et que le professeur, qui en lui ne dormait jamais, avait pris par réflexe. Histoire de la sexualité, Foucault. Il s'était mis à le feuilleter pour passer le temps, mais aussi pour ne pas faire face au visage embarrassé de son cousin qui hésitait entre rester là et aller chercher ses amis, « aller les arracher de leur lit », pensait Tanou. En fait il ne feuilleta pas le livre, mais retrouva machinalement les pages sur le pouvoir qu'il connaissait par cœur, parce qu'elles étaient le squelette théorique de son doctorat. Il s'était mis à les lire doucement, en dodelinant de la tête.

« Voici le camarade Émile, l'avait réveillé Bagam, en lui présentant ce jeune dont les traits du visage en contre-jour lui échappaient. C'est lui le commissaire aux comptes. »

Émile avait tendu une main que Tanou avait serrée, et il était allé s'asseoir sur le lit, son regard plongé aussitôt dans son livre.

« C'est mon grand frère, avait repris Bagam, et Émile avait levé sa

tête ensommeillée, ou distraite, en guise de salut.

— Bonjour, grand prof. »

Il s'était replongé dans son livre. Bientôt un ronflement s'était fait entendre au-dessus des pages, et Tanou et Bagam s'étaient regardés avec un sourire identique. « Mon cousin préféré », avait pensé l'aîné, et sans doute c'étaient les mêmes mots qui avaient traversé l'esprit du cadet, unis qu'ils étaient devant cette scène ridicule. Quand pourtant Tanou avait voulu se lever, les voix d'un échange vif et des rires s'étaient fait entendre dans le couloir, et bientôt une dizaine de jeunes étaient entrés dans la chambre.

« Prési, avait dit l'un d'eux, tu nous as manqué à la réunion. »

Plusieurs fois en serrant des mains frêles, Tanou avait entendu les mots « grand prof ».

« Ne me dites pas que vous n'aviez pas de montre, commença-t-il, mais il s'arrêta pour prendre l'iPad que l'un des étudiants lui avait remis.

— Se présenter déjà ce ne serait pas mauvais, non ?

— Nous allons y arriver. »

L'étudiant, la vingtaine, jeans sombre et chemise à carreaux, avait consulté l'iPad à sa place, car il était un peu perdu dans ce soudain remue-ménage, et il avait ouvert une page sur un grand titre :

Un Camerounais étrangle son enfant
dans le Connecticut

Tanou avait parcouru le texte rapidement. L'histoire impliquait un homme qui aurait bien pu être son camarade de classe jadis, dans cette université où ils se trouvaient à présent. Il avait remis l'appareil à l'étudiant qui l'avait passé à une main curieuse, une jeune fille qui avait appelé le jeune à l'iPad « Um », « Um, montre-moi aussi, nor ? », avait-

elle dit.

De nombreux visages s'étaient rassemblés autour d'elle.

« Je suis au courant de cette histoire, avait dit Tanou, son regard arrêté sur la fille, sur sa poitrine. Affreux. »

L'épouvante se lisait sur chacun des visages, après qu'il eut découvert cette histoire, elle se révélait en un éclat de lumière.

« Akié ! », avait d'ailleurs dit la fille.

« C'est ce dont vous aimeriez que nous parlions ? avait demandé Tanou, se tournant vers son cousin surpris lui aussi et vers Um.

— Pas nécessairement, grand prof, avait répondu le jeune, mais c'est révélateur de quelque chose, n'est-ce pas ?

— De quoi par exemple ? »

Tanou n'avait pas pu s'empêcher de penser à ce fil qui, pas à pas, se dessinait devant lui, liant le nom de chacun des étudiants en une assemblée extravagante. Ils avaient tous pris les noms des chefs du maquis pendant la guerre civile. Quand un jeune à la coiffure de crête de coq, et qui se frottait presque au pelvis de la fille, avait pris la parole pour lui dire qu'il aimerait bien savoir pourquoi les États-Unis étaient un pays si violent et s'était présenté comme étant « Moumié », il l'avait interrompu.

« Sans blague. »

Il s'était tourné vers son cousin.

« Pourquoi ne t'appelles-tu pas comme tes amis ?

— Comment ça ?

— Je veux dire – il cherchait ses mots, ne se rendant compte de sa bourde que lorsqu'il avait déjà dit ce qui lui avait traversé l'esprit, et qui avait fait éclater de rire jusqu'au camarade Émile, qui avait déposé son

livre et riait –, je veux dire, le nom que tu t'es choisi est plutôt tribal, non ? »

Cet échange ne pouvait être qu'une suite de malentendus, s'était dit le professeur, et il avait pensé aussitôt qu'il devait filer, prétexter un rendez-vous avec Marianne par exemple à qui il n'avait pas encore rendu visite, dont il n'avait vu les enfants, ses propres neveux donc, qu'à l'enterrement, tellement ses journées avaient été prises par autre chose.

« Sociologique. »

Au Cameroun, au lieu de « tribal », on disait « sociologique ».

« Culturel, tu veux dire.

— Si tu veux.

— La culture est le nexus de toute politique, avait commencé Bagam, et l'écriture est le squelette de celle-ci », tandis que son oncle qui déposait son Foucault délicatement à côté, se perdait dans des regrets : « se faire donner un cours magistral par son cadet ! ». L'erreur des générations passées, c'est de ne l'avoir pas compris.

« Je sais, je sais, dit-il, après tout je suis un de tes followers. »

Il l'avait dit en souriant et en hochant la tête, comme pour rebâtir cette solidarité hypocrite dont il avait besoin soudain :

« Pourquoi ?

— Le culturel prime sur l'idéologique.

— Nous n'allons pas ouvrir un conflit de générations. »

La retraite.

« Bien sûr que si, avait repris Bagam, le Cameroun a la coupe d'Afrique du conflit de générations ! Regarde donc qui a le pouvoir dans ce pays, il y a cinquante ans ils l'avaient déjà !

— La surface de réparation ! » avait lancé une voix.

La chambre s'animait. Elle avait l'habitude de ces joutes rhétoriques que Tanou découvrait.

« Prési ! avait dit une autre voix.

— Crache le verbe ! »

C'était une grande évolution qu'ils ne parlent plus de « lutte de classes », et un sourire s'était dessiné sur les lèvres de Tanou, se rappelant les sujets qui, dans des chambres similaires, il y a vingt ans, l'avaient opposé à ses camarades.

« Je te le concède.

— Ce pays est un musée de la guerre civile. »

Tanou partageait cette opinion. Ses années d'étudiant lui revenaient où, après une fête bien arrosée, en boîte ou autre, soudain dans un coin de la salle, on entendait l'insulte classique : « le cul de ta mère. Idiot ». Et évidemment les coups de poings pleuvaient, avec des insultes encore plus terribles. Le sentiment guerrier au Cameroun avait une histoire, cette trop longue guerre étouffée, se disait-il souvent, « le Camerounais a trop de problèmes, tsuip ! ».

« C'est pourquoi vous portez les noms du maquis, c'est ça ? »

Un silence. Les jeunes s'étaient regardés, comme si l'ainé, le « grand prof », avait fait preuve une seconde fois d'étourderie. Un de ces silences complices que les adolescents rompent en pouffant de rire. Là cependant, c'était le sérieux de ces visages imberbes qui était amusant, un sérieux avec lequel Um répondit.

« Nous avons fait le serment de ne pas quitter le pays, dit-il.

— Et les noms ?

— Les noms nous le rappellent. »

Tanou avait soupiré : lui venaient à l'esprit ses camarades qui jadis, eux aussi, avaient pris des noms de codes, enchanteurs de leur impuissance, absurdes au fond, et qui s'appelaient entre eux « combattants », et cependant tous avaient quitté le pays : l'un était banquier, aux États-Unis avec lui, Mao, l'autre assureur en France, le Che, ou alors professeur comme lui en Allemagne, Fanon. L'université de Yaoundé, il s'en rendait compte, n'avait pas arrêté de produire sa vague d'opposants, mais étaient-ils courageux cette fois au moins ?

Il le saurait très vite quand, ouvrant la porte de sa chambre d'hôtel, son téléphone avait sonné, car avant de partir, il avait laissé son numéro, ainsi que son adresse Gmail aux jeunes.

« Grand prof, avait dit la voix, c'est moi, Um. »

Trente minutes après il s'était retrouvé à Mvog Ada, devant le jeune sermenteur au regard perçant qui se révélait boucantier : « 33 ? Beaufort ? GuiGui ? Glacé ? Non glacé ? », « Merci, grand prof, mais je ne bois pas de bière, j'habite juste là-bas derrière », sa main montrant dans le lointain sous-quartier les racines d'une misère qui avait échappé à Tanou devant ses gesticulations jacassantes de tout à l'heure. Remis soudain dans le vrai, Um lui avait demandé s'il pouvait lui « trouver un visa ».

« Je ne suis pas l'ambassade américaine ! »

Du tac au tac. Pourtant, que Tanou n'ait pas de maison à Yaoundé lui enlevait le droit qu'il se donnait d'être ici chez lui : il portait sur son visage les mots « États-Unis ».

« C'est-à-dire, je veux quitter ce foutu pays.

— Tes camarades savent-ils ? »

Tanou n'imaginait même pas ce que penserait Bagam d'un tel « lâchage ». Il sourit à ce mot de son époque à lui : « camarade ». Et pourtant bientôt il s'était rendu compte que plus qu'un lâchage, il

s'agissait d'une érosion.

Un à un, les jeunes qu'il avait rencontrés, dont le feu des mots l'avait étonné, fait rêver à vrai dire, et aussi exaspéré, s'étaient présentés à son hôtel, le regard défait, les pas incertains, un ou deux ayant une histoire incroyable sur les lèvres, « oui, grand prof, j'ai aussi été condamné à six mois de prison avec sursis », la plus pathétique étant la jeune fille, lèvres allumées au rouge, mascara clignotant l'alarme, serrée dans un vêtement « pas mal », qui lui offrait sa sauce sans condiments.

« Marthe, dit-elle. Moi, c'est Marthe.

— Marthe, tu as été condamnée toi aussi ? »

L'hôtel donne des libertés. Bien que Marthe lui avoua rechercher plutôt « son Blanc », il ne lui demanda même pas quel était son nom, son véritable nom.

La comédie, se dit-il alors qu'il malaxait ses petits seins, dont les bouts étaient arrêtés sur des boucles, ils l'apprennent plus jeunes que nous, c'est ça le pays. Mais qui le leur a enseigné ?

Sa théorie était que la wataroutisation¹ du Cameroun avait commencé avec la vendeuse de beignets du quartier, Mamy BH qui, à leur époque déjà, utilisait Le Messenger comme emballage. C'est sa faute à elle, se disait-il, « pas à Foucault, pas à Derrida », et cela l'amusait, tandis qu'il entendait la voix crissante de Marthe dans ses oreilles, alors qu'il fouillait son sexe, « pour chercher quoi ? Ses intestins ? », et qu'un rire prenait naissance dans le tunnel de son corps, « grand prof, vous avez trouvé ce que vous cherchez ? » se saisissait de son pénis, le malaxait. Elle avait laissé Tanou haletant sur le lit. « Elle doit être une fille éton », car longtemps il n'avait plus été livré ainsi à de tourbillonnantes sensations.

« Peut-être simule-t-elle l'orgasme ? avait-il pensé quand il l'avait vue se diriger vers les toilettes, silencieuse, et avait entendu la chasse

d'eau. Ce pays ruine jusqu'à l'âme. »

Elle reviendrait trouver à côté de son sac à main – ce sac d'où elle avait retiré des préservatifs, « j'en ai déjà », avait-il dit, ouvrant le tiroir à côté du lit, « on ne sait jamais avec les préservatifs du pays », il s'était rappelé les conseils de ses amis, « là-bas, les filles percent ça avec l'aiguille », « pourquoi ? », « pour touabassi le mbenguetaire avec un mouna »² –, elle reviendrait trouver les quelques billets qu'il avait déposés sur la table, des dollars, trente, parce qu'il n'avait plus de monnaie locale, et il n'allait pas utiliser sa carte Visa pour ça, « converti en CFA, c'est quelque chose tout de même », s'était excusé, « je rentre demain », avait sursauté devant le naturel avec lequel la fille avait empêché l'argent.

« Tu as quel âge ?

— Zuitan.

— Hein ?

— Dix-huit ans.

— Qu'est-ce que tu veux étudier aux États-Unis ?

— Je ne sais pas.

— C'est peut-être une bonne idée de savoir avant d'y arriver, avait-il dit, en caressant son cou, tu ne trouves pas, ma chatte ? »

Elle avait souri, la chatte, émue de la fausse promesse.

« Philo. »

Alors qu'elle s'habillait, lui arracher la promesse, qu'il voulait vraie celle-là, qu'elle ne dirait rien au Prési, mais c'était inutile. Elle pouffa d'ailleurs de rire. Il ne lui demanda pas ce qui l'amusait, il n'osa pas, tout comme il n'osa lui demander qui des jeunes la déshabillait, « Moumié ? Peut-être le camarade Émile ? » S'ils la baisaient mieux ? Il les imaginait d'ailleurs, la déshabillant à plusieurs dans leur QG là et

sourit, « nous faisons cela étudiants », quand l'iPhone sonna. C'était Angela.

Call y bk in 10 mn, lui écrit-il.

Le temps de se séparer de la chatte, et d'arranger le lit, rapidement, de monter le décor aseptisé d'un échange transcontinental avec femme et fille. Seul le bruit de la ville demeurerait, car dans la chambre tout était redevenu calme, les odeurs ne se skypant pas.

« Bébé, la voix d'Angela avait rempli la chambre, tu ne m'as pas envoyé l'heure de ton retour !

— Papa ! »

La voix de sa fille.

« Ma petite ! »

1. Le « watarout » étant l'égout, la wataroutisation du Cameroun, c'est la transformation de ce pays en un égout, en un foutoir. 1956 marque le début de cette aventure scabreuse, selon les historiens qui bien évidemment utilisent le jargon académique pour le dire, mais on se comprend.

2. Voici quelques déclinaisons de cette phrase : pour titulariser le Parisien avec un gosse ; pour faire atterrir le pigeon voyageur ; pour caser le Panaméen. Il est possible d'utiliser un poème de Baudelaire ici, « l'Albatros », couper ses ailes de géant à l'animal marin, et selon la légende camerounaise, seules des filles particulières ont ce talent : les filles douala et les filles éton.

11.

— Bébé – la voix d’Angela était ferme –, tu viens de manquer la 95.

C’est Tanou qui les conduisait à Fredericksburg et il était distrait, ce qui, comme toujours, provoquait des disputes dans la voiture, poussait Marie à mettre dans ses oreilles les tubes musicaux, qui bientôt la feraient s’endormir.

— Tu nous feras avoir un accident.

— Je suis le GPS.

— Tu devrais plutôt suivre ta tête !

Angela était décidée à ne pas laisser son mari n’en faire qu’à sa tête, car elle savait que la 276 les ferait déboucher sur la 476, ensuite sur la 78, et donc traverser Harrisburg, ce qui ajouterait au moins quinze minutes à leur trajet. La conclusion était définitive.

— Nous serons en retard.

Tanou ne se laissait pas vaincre aussi facilement.

— Ça dépend de qui conduit.

— Qui que quoi ?

Pique inutile, qui remettait cependant la balle dans le camp d’Angela :
« Tu ne vas pas faire de la vitesse sur ces routes ! »

Tanou souriait. « Un — zéro ! »

— Bien sûr que non, bébé !

— Nous n'avons surtout pas besoin de contraventions.

Ping-pong conjugal, qui ennuyait même le Vieux Père. Son regard se perdait dans la végétation enneigée qui défilait des deux côtés de la route. Parfois il regardait Marie, « sa petite », cherchant une conversation qui lui était refusée, car celle-ci était tout ouverte à une musique que personne d'autre n'écoutait, mais qui la faisait frapper de ses petits doigts l'arrière du siège de sa mère, parfois émettre des sons indistincts. Et la voiture aux quatre soliloques d'avancer dans les profondeurs pennsylvaniennes.

« Pas un samedi ! »

C'est une invitation de Céline à Nithap, samedi 20, reconstitution historique de la bataille de Fredericksburg, tu viens ?, qui avait mis la famille sur la route. Angela trouvait ces mises en scène « stupides », mais évidemment le Vieux Père ne pouvait pas y aller seul.

« Nous allons les retrouver là-bas. »

Évidemment le Vieux Père ne pouvant pas y aller à pied, les quatre-vingt-deux miles qui les séparaient de Fredericksburg n'étant pas exactement comparables aux quelques kilomètres de ses marches dans les prairies de Pennington, et Angela ne voulant pas s'occuper seule de Marie un week-end, « une fois de plus », car après tout elle n'était pas une mère célibataire, merde !, seule une sortie familiale pouvait réconcilier tout le monde. Pour mettre du sucre à ce gâteau, mais on pouvait dire, pour ajouter du sel à cette sauce, ou encore pour apaiser son épouse énervée par ses taquineries, Tanou décida de lui raconter une histoire, well, camerounaise – en anglais, bien sûr.

— Tu ne m'as jamais raconté les funérailles de ta mère il y a quatre ans, tu sais ? constata justement Angela.

— En effet !

Elle ne s'était pas encore rendu compte de la nécessité de la fiction, telle que la ressentait son mari, c'est-à-dire trouver une histoire qui la satisferait, qui lui plairait, malgré une triple censure : esquiver l'oreille du père, d'où le choix de raconter son histoire en anglais, celle de Marie, qui heureusement était noyée dans sa musique – Tanou la surveillait régulièrement dans le rétroviseur pour se rassurer – et bien sûr, de toutes ses camerouniaeries, esquiver les plus salaces comme par exemple celle qui le faisait glousser de rire toutes les fois où il y pensait, de l'appel reçu alors qu'il était au lit avec Marthe ainsi que les dix minutes vécues en accéléré pour fabriquer un décor skypement acceptable.

— Baby, I love you.

Angela le regarda, surprise, regarda à gauche, surprise encore, et puis devant elle, surprise. Elle le regarda une fois de plus, secoua la tête, sourit et lui caressa la cuisse. L'anglais était la langue de son cœur, celle qui renvoyait son épouse autant dans le lointain Bali Nyonga de ses origines, que dans le temps de leur vie conjugale, avec ses nombreuses batailles, ses hauts et ses bas que le mot « amour » résumait si difficilement.

— I love you too, babe.

Souriant, il appuya sur l'accélérateur, revoyant défiler, sur le pare-brise, les étapes de leur vie, depuis leur mariage estudiantin, jusqu'à ce moment. « Gagné ! »

Qui ne peut parler du passé, ni du futur, ni du présent, sombre dans l'instant.

— Je t'aime.

— Plus que tout.

Les fils deviennent leur père sans le savoir, le temps d'un silence.

Car au fond, c'est ce moment qui dans sa répétition quotidienne fait un mariage, les faisait donc être assis là, sur le siège avant de cette Cherokee, lui à gauche et elle à droite : « Non, non, avait insisté le Vieux Père, je préfère m'asseoir à côté de ma petite » comme pour mettre encore plus en exergue ce mariage qui chez lui, au bout de cinquante ans, avait débouché sur cet état qu'il résumait quand, puisant dans sa tristesse silencieuse, il prononçait le mot « veuf ».

Fin de l'histoire.

Occuper les journées d'un veuf retraité était aussi compliqué qu'écrire un roman, surtout que Vieux Père avait toujours laissé son épouse organiser sa vie pour lui. Pour Tanou la perspective de prendre la place de Ngountchou était beaucoup plus rassurante, à condition seulement que cela ne se déroule pas dans le lointain Bangwa. Voilà l'histoire qui faisait le plus peur à Angela. Soudain imaginer que son beau-père passait ses journées à côté des tombeaux, et même le week-end, la terrifiait. Elle savait que cela équivalait pour lui à enterrer son épouse chaque semaine. Personne ne voulait imaginer cette perspective, et elle était prête à aider son mari et son beau-père à se sortir de cette impasse. Le Vieux Père voulait être le seul maître de ses derniers jours. Il n'y avait aucune raison cependant d'accepter ça comme un fait accompli.

— Je t'aime, bébé !

Avoir des enfants veut dire qu'on a volontairement abandonné sa liberté d'écrire seul le récit de sa vie. Tanou n'avait jamais choisi de naître, il l'avait suffisamment dit à ses parents durant son adolescence. À plus de quarante ans, il s'était décidé à refuser à son père le choix de se laisser mourir. Le voyage aux États-Unis était inscrit dans cette logique, il l'avait décidé dans le bureau des deux médecins qu'il accusait encore d'avoir assassiné sa mère, et contre qui il n'avait pu rien faire.

Quand Nithap lui avait dit qu'il avait des trous de mémoire, et des étourdissements, des céphalées, la décision du fils avait été prise facilement, « viens te soigner ici ».

« Ils ne vont pas tuer mon père aussi. »

Il s'était préparé entre-temps, quatre ans s'étaient écoulés – il était devenu citoyen américain, pour justement éviter les déconvenues qu'avait subies sa mère à qui le visa avait été refusé au plus fort de la maladie. Il était convaincu en effet que, contrairement à ce que croyait Marianne, « toutes ces superstitions qu'ils se racontent au Cameroun à propos des visas américains ! », sa mère n'avait pas été interdite d'entrée aux États-Unis parce que l'officier d'immigration qui l'avait interrogée l'avait trouvée trop faible pour un voyage aussi long et avait conclu qu'elle serait morte en plein vol, lui avait épargné de la faire retourner au pays les pieds devant. Elle ne serait pas morte, pensait-il encore, si elle avait été soignée ailleurs que dans « ce foutu pays » – et il parlait ainsi du Cameroun. Et toutes les fois qu'il y pensait, il était vraiment en colère.

Comme chacun cependant il avait accepté sa disparition, et plus que tout le monde, car après tout c'est lui qui avait pris sur ses épaules le rôle de payeur de factures. Il s'était aussi retrouvé avec, suspendue devant ses yeux, cette question simple : et le Vieux Père, qu'est-ce qu'il va devenir sans elle ?

Cette question Nithap croyait y avoir déjà répondu quand, après quelques hésitations, il s'était finalement trouvé une activité qui l'occupait pleinement, si pleinement d'ailleurs qu'il avait embauché quelques extras.

« Ne t'en fais pas, avait-il rassuré son fils, je ne suis pas mon propre petit-fils après tout. »

Lui seul trouvait cette blague amusante. Et puis, ce n'était pas un problème d'argent car sa pension de l'hôpital de Bangwa, il la recevait

encore, et son entreprise funéraire lui ouvrait la possibilité de la faire fructifier sous forme d'investissement, un investissement si sûr qu'il demandait d'ailleurs à Tanou de s'y mettre aussi. « Crois-moi, la mort est un commerce juteux de nos jours. » Pendant plusieurs semaines il était resté ainsi seul dans la grande maison de Bangwa, occupant ses journées à son activité cadavérique, et ses week-ends à la mise en branle du deuil des autres, « à ces funérailles qui ne finissaient pas », pour parler comme Tanou. Quand un jour cependant il s'était brûlé la main au contact de l'huile parce qu'il ne pouvait pas se faire cuire un œuf, Ngountchou ayant toujours fait ses omelettes, le cri qu'il avait poussé était parvenu jusqu'aux États-Unis et la réaction de son fils avait été immédiate : la fin des coups de fil les plus chers de la terre et des « ça va bien » chiches. « À bas Nokia ! »

« Je l'avais toujours dit, voilà ce qu'il avait envoyé à Marianne comme message. Il ne peut pas habiter seul.

— Tu veux que je fasse quoi. Aller habiter à Bangwa ?

— Le Vieux est très têtu, tu le sais.

— Je sais.

— Il serait venu habiter avec toi. »

Un silence.

« Mais où ? Tu n'es pas encore venu voir où j'habite. Je n'ai que deux chambres, hein ? Pas comme toi.

— Marianne, tu ne sais pas où j'habite. »

Il lui avait un jour fait faire le tour de sa maison, tenant à la main son téléphone. Il lui avait montré leur salon, leur salle à manger, leurs chambres, ils en avaient cinq, « pour trois personnes seulement ! », leurs toilettes, ils en avaient trois, « ça te plaît maintenant ? », et même la cave, il la lui avait montrée, allumant la lumière pour que ses détails ne lui échappent pas – « ce sont des bouteilles de vin ? », « laisse

seulement ». La mansarde, il la lui avait aussi montrée dans tous ses détails, « voici où Vieux Père habitera, sa chambre sera ici, son salon, ses toilettes. Un studio. »

« Tu crois que je ne sais pas où tu habites, comment tu vis ? »

« Le Cameroun a changé ! », avait pensé Tanou. Le temps de son enfance où il allait pendant les vacances se ressourcer dans la concession du pasteur Elie Tbongo, son grand-père maternel, était bien fini ! Il se rappelait ces histoires d'exilés qui employaient des jeunes chômeurs, à qui ils demandaient contre mensualités de rendre des visites de courtoisie à leurs parents à la retraite. Et cela n'était pas sans difficultés, car parfois ces fils éloignés étaient livrés à bien des chantages. Il arrivait que leurs parents soient enlevés, comme il l'avait lu une fois dans le New York Times, et remis en liberté contre le paiement de rançons élevées, « en dollars, s'il vous plaît ». Le pire n'était même pas ces kidnappings mais le fait que la personne qui était la plus concernée était le plus souvent celle qui trouvait l'idée d'être pris en charge par des gardes du corps ridicule.

« S'occuper de moi, avait dit le Vieux Père, mon fils, pardon je me prends moi-même en charge !

— Papa, les Blancs ont un service médical pour ça. »

L'obstination, qui vient avec l'âge, se fiche pas mal des arguments des enfants.

Nithap Sr : « Nous ne sommes pas chez les Blancs ici. »

Nithap Fils : « Tout change. »

Nithap Sr : « Oublie ça. »

Nithap Fils : « Papa ! »

« Écoute, Tanou, avait dit le vieux. Je me suis pris en charge avant ta naissance. Je me prendrai en charge jusqu'à ma mort. »

Fin de la discussion.

Les pertes de mémoire avaient été une aubaine. Tanou les aurait aggravées s'il le fallait : « c'est Alzheimer qui attaque ! », rien que pour convaincre son père. Depuis la mort de Ngountchou, la même conversation durait depuis des années, et n'avait jamais cessé de tourner en rond, était d'ailleurs devenue si tourbillonnante que toutes les fois où le fils appelait, le père répondait à peine, sinon multipliait des « ça va » qui évidemment n'arrangeaient personne. Quand le Vieux Père avait commencé à se plaindre de détails infimes – mais en réalité c'est plutôt Marianne qui avait décrit l'état lamentable dans lequel elle l'avait trouvé dans sa chambre à Bangwa –, son fils avait affiché sur ses lèvres un large sourire, un très large sourire. Il était temps de mettre un terme à « la récréation de Bangwa avec ses cadavres et ses maux de tête, avait-il dit à sa sœur, le village n'est plus ce qu'il était ».

À bas Nokia !

« Viens te soigner aux États-Unis », la solution était toute trouvée, et ce n'était pas Marianne qui s'y opposerait.

« Il y a l'hôpital de Bangwa ici !

— Papa !

— On ne soigne pas la vieillesse.

— Papa, avait coupé Tanou, nous n'allons pas recommencer. »

Il se servait de la mort de sa mère.

« Tu sais qu'elle serait vivante si elle avait été bien traitée.

— Oui, je sais. »

Il écrasait une larme. Il restait un instant silencieux. « Papa, tu es là ? Réponds-moi ! Tu m'entends ? » Dire qu'elle était allée mourir à Yaoundé ! Les mains de Nithap qui pendant des années l'avaient soignée, lui avaient massé les épaules meurtries, lui avaient donné les

injections nécessaires, en tremblaient encore de rage, autant que d'impuissance, tandis que le fils en profitait pour tirer la conclusion qu'il avait préparée.

« J'ai déjà réservé ton billet d'avion.

— C'est l'hiver là-bas ?

— Nous sommes en août, papa !

— J'ai appris que les hivers sont froids, très froids. Tu sais que j'ai habité avec les Blancs à l'époque coloniale. Ta mère aussi.

— Je sais, mais tu resteras seulement un temps, et dès que le froid se fera sentir, tu retourneras au pays. »

C'était une vieille promesse : des deux côtés de la route, seule la blancheur de la neige répondait au regard du Vieux Père. Il ne s'en plaignait pas, car les péripéties de son séjour, le prolongement de celui-ci, il savait que son fils n'en était pas responsable, mais que c'était plutôt le lent mais systématique effondrement de la charpente de sa tête, l'éparpillement systématique des armoiries de sa mémoire, qui portaient le manteau du blâme. Plus que le froid qui fabriquait une couche opaque sur la vitre, c'est son propre corps qu'il maudissait, « ah, l'âge ! ».

12.

Retourner au XIX^e siècle c'est amusant, encore faut-il qu'on puisse se nourrir de sandwiches. Tanou buvait une gorgée de limonade quand la main de sa fille lui secoua le bras. Marie montra un hussard et sur son dos un fusil s'achevant sur un long couteau, qui s'avancait vers eux. Il semblait jouir de l'effet que sa présence provoquait, et il arborait un sourire enfantin. Après tout, chacun ici était venu voir des gens comme lui en action, les enfants surtout, car chez eux l'excitation était à son comble. Il avait faim lui aussi, et bientôt il repartit avec un petit paquet dans la main, secouant sa tête à gauche et à droite.

— C'est une véritable star, dit Angela.

— Le temps d'un samedi.

— Tu as vu Céline ?

L'époux regarda autour de lui.

— Comment pourrais-je la voir ?

L'impatience se lisait sur le visage de chacun. Ici et là des gens se retrouvaient, mais c'étaient surtout des familles. Elles se tenaient serrées et se frottaient les mains pour les réchauffer. Des couples se reconnaissaient, des voisins qui se retrouvaient, l'homme tenant la femme dans ses bras. Une buée sortait de la bouche de quelques-uns, la

plupart ayant dans leurs mains une boisson chaude.

— Nous nous étions donné rendez-vous au premier stand.

Marie allait compter.

— C'est le premier stand, dit Tanou.

— Bob !

Angela leva le bras, l'agita puis se faufila au milieu de la foule.

— Bob ! Nous sommes par ici !

Il sursauta d'abord quand il la vit, et puis, se frayant un passage au milieu de la foule, le Grand s'avança vers elle.

— Allons, lança Tanou à Grand-père qui se précipita, tenant le bras de Marie, allons.

— Bonjour, Sakio ! dit Bob, après avoir embrassé Angela sur les deux joues, s'être baissé pour caresser la tête de Marie et avoir serré la main de Tanou. Céline est à l'intérieur.

— À l'intérieur ?

— Oui, dans la salle d'essayage.

— Elle est dans son élément, dit Tanou, mais c'était surtout pour commencer une conversation qui impliquerait tout le monde.

— Pas tellement, répondit le Grand, elle déteste les fusils.

Il appuya sur « déteste ».

— Moi aussi, souligna Angela.

Grand-père ne suivait pas la conversation, car sinon il aurait dit qu'il avait un fusil, lui. Marie ne lui en laissa d'ailleurs pas le temps.

— Vieux Père, s'écria-t-elle, regarde !

Tout le monde se retourna vers une colonne de cavaliers qui faisait son entrée dans la plaine, sous les applaudissements de la foule. Ils

étaient une vingtaine. Les chevaux trottaient de manière plutôt disciplinée, formant une rangée, une ligne, sauf deux qui semblaient vouloir n'en faire qu'à leur tête. Les cavaliers rectifiaient leur élan par des gestes vifs, mais qui n'enlevaient rien à la grâce de l'avancée.

— Ici c'est sans doute le premier régiment.

Le rythme de la journée se signalait ainsi, regarder la parade sous les commentaires ironiques du Poète. Angela retira de son sac une brochure, ou plutôt un livret en couleur, et se mit à le feuilleter, s'arrêta sur une page, lut et regarda la scène.

— Je crois qu'ils s'échauffent.

— Ça vous dérange si je m'assois ? demanda Bob.

Il était faible ces derniers temps, « la maladie » lui ayant tiré les traits. Tanou avait surpris des chuchotements d'Angela au téléphone, et le visage fermé, elle lui avait dit que c'était Céline. « Il se passe quelque chose ? » avait-il demandé. « Rien. » Il n'avait jamais insisté.

— Bien sûr que non.

Le Vieux Père resta debout.

— Sakio, il est encore fort, dit le Poète, un peu jaloux, ce qui arracha un sourire à ce dernier.

— C'est Céline qui a cousu leurs vêtements à tous ?

— You wish ! fit le Poète. Céline ne fait que les modèles.

— Les coupes ?

— Les dessins.

— C'est tout ?

— Elle s'assure aussi que les vêtements correspondent à ses modèles. Ce n'est pas évident, car qui coud encore ses vêtements de nos jours ? Chacun s'habille au supermarché !

Pour cette sortie, Tanou était justement allé à Macy's avec son père. Ils en étaient sortis après avoir fait plein d'achats, le Vieux Père, le corps serré dans un blouson bouffant jaune, les mains enfoncées dans des gants de coton, les pieds dans des bottes et la tête dans un bonnet bleu, tout un arsenal qui l'avait fait s'arrêter devant le miroir, se regarder et sourire, tandis que son fils à l'arrière lui disait qu'il ressemblait dorénavant à un Eskimo. Quand Nithap était arrivé en août, il n'aurait jamais cru qu'ils en seraient là, et pourtant voilà, il ne faut jamais se prévaloir de quoi que ce soit sur la maladie. Le Vieux Père le prenait avec philosophie certes, mais Angela n'était pas rassurée, elle qui voyait déjà venir une tuberculose.

« Le problème c'est qu'il ne sait rien du froid d'ici, jurait-elle, il n'arrête pas d'aller se promener. »

Expliquer à Grand-père que la neige n'est pas un jeu.

« Il sort sans son blouson. »

Lui dire qu'il ne peut pas s'habiller comme à Bangwa.

« Tu as allumé le radiateur dans sa chambre ? »

Tanou avait juré qu'il ne ferait pas de sa femme une Ngountchou américaine, et Angela se rappelait encore ce qu'elle lui avait dit : « Je déteste te rappeler les évidences ! »

— Tous sont des volontaires, précisa Bob.

— Tu veux dire que c'est une activité dans laquelle ils déversent leur argent, dit Tanou, car c'est cher, tout ça.

— Tu parles !

Angela lisait les noms d'entreprises qui finançaient l'évènement :

— Ils ne manquent pas de sponsors, dit-elle.

— Vous savez, continua le Poète, et cette fois il s'adressait à « son ami », car c'est ainsi qu'il avait pris l'habitude d'appeler Nithap, nous les Américains, nous prenons toujours les choses trop au sérieux.

— Je ne dirais pas ça, intervint Tanou.

— Si, si, insista le Poète. Le coût de cette cérémonie, c'est des milliers de dollars.

— De quoi financer bien des choses à l'hôpital de Bangwa, ajouta le Vieux Père.

— Yep.

— Et ce sera dépensé en une seule journée.

— Si ça permet aux gens de se rappeler leur histoire, dit Tanou, ça vaut la peine, je trouve.

— Mais chaque année ?

— Papa, regarde !

— Oui, ma chérie.

— La guerre n'est pas un jeu, souffla Nithap, en medumba, et le fils acquiesça, toujours en medumba.

Il voyait Céline avancer à travers la foule, un sourire sur les lèvres. Marie courut l'embrasser. Les deux s'approchèrent et Céline embrassa son mari, sur la bouche.

— Tout est prêt pour la bataille historique ? lança Bob.

— Eh oui ! Ils n'ont pas besoin de moi pour s'entretenir.

Les deux étaient liés beaucoup plus que par l'amour, par l'amitié, par la complicité. Il était facile de lire la pensée du mari dans les yeux de la femme, l'inverse aussi. Plusieurs fois Tanou avait souhaité telle symbiose dans sa relation avec Angela, mais avait buté toujours sur son côté chicaneur, sur son caractère taquin qui, quand il ne le fallait pas,

injectait un mot de trop dans une repartie, ou alors il contredisait Angela quand ce n'était pas nécessaire. « Avons-nous besoin de cette querelle ? » disait son épouse plusieurs fois, et elle avait raison. À la fin, peut-être avait-elle compris que cela faisait partie de son caractère. Cela lui faisait penser au caractère de son père et Angela le lui faisait remarquer.

« Ça te ressemble », soulignait-elle parfois.

Et cela ne l'amusa pas.

« Des occasions manquées. »

Comme lorsque son père lui avait dit que Céline l'invitait à la reconstitution de la bataille de Fredericksburg. Certes elle ne les prévenait qu'une semaine avant, mais sa réponse ne les avait pas aidés : « Pourquoi aller admirer la guerre civile des autres quand la nôtre, personne n'en parle ? »

« Parle avec ton père, avait suggéré son épouse, il était un maquisard, non ?

— Maquisard ? avait-il dit, regardant le Vieux Père qui entre-temps avait appris à se retrouver dans le caractère de son fils, tu ne m'avais jamais dit que tu étais maquisard !

— Maquisard c'est quoi ? avait demandé Marie.

— Soldat, lui avait dit son père, sort of.

— Vieux Père était un soldat ? » avait demandé Marie, enthousiaste.

Si elle n'existait pas, cette petite, il aurait fallu l'accoucher au plus vite dans cette maison ! Tanou se rappelait ces jours après sa naissance, où il se réveillait le corps moite du lait qui coulait des seins de son épouse. Il en oubliait cette insidieuse compétition le matin et certains soirs lorsqu'il devait repousser les petites mains de la fillette des seins d'Angela et qu'elle insistait pour dormir dans le lit parental,

sous des prétextes de plus en plus fallacieux que seule Angela prenait au sérieux : « J'ai peur, maman, j'ai peur ! » Et il la voyait faire un clin d'œil, quand il abandonnait le champ des couvertures et des oreillers alors qu'avant sa naissance, ce moment aurait été celui d'une fellation matinale.

— N'exagérons pas, dit Nithap.

En réalité il ne parlait jamais de ces années-là, de la guerre civile, du maquis, « les années de trouble », comme on disait au pays, et dont la fin sanglante précédait la naissance de Tanou. Il fallait le forcer, pour qu'il en dise un mot, et ici, la petite Marie ne se laissa pas prier.

— Tu occupais quel poste ?

— Infirmier.

— Raconte, Vieux Père.

— Ton Vieux Père a toujours été infirmier. À l'époque on appelait ça « médecin indigène ».

Il n'en dit pas plus, devant les oreilles qui se libéraient, les bouches qui s'ouvraient, les yeux qui s'écaraient. Et l'histoire disparaissait dans le silence qui devenait gêne et colère. « Tout ça, c'est le passé, Tanou. »

Comme l'histoire du changement de nom.

Le fils avait découvert par le hasard des documents administratifs, que son nom n'avait pas toujours été Nithap, comme son père. Bien au contraire, à sa naissance, il s'appelait Nyamsi. Salomon Nyamsi. Un hasard, ou plutôt, l'arrogance d'un administrateur l'avait jeté dans les méandres de son passé recomposé. Il voulait faire une copie de son acte de naissance, pour l'examen du probatoire, les copies précédentes ayant été faites par son père, et il était allé à la sous-préfecture à cet

effet. Le fonctionnaire, zélé comme probablement le Cameroun seul sait en fabriquer, avait regardé son acte de naissance et lui avait dit tout droit dans les yeux, comme un crachat :

« Ce n'est pas l'original ça. »

Tanou ne s'était pas préparé à telle réplique.

« Comment ça ? »

— Ça c'est un acte de Kumba¹, avait-il ajouté, quand tu allais falsifier tes documents j'étais là ? »

Dans sa naïveté, l'enfant que Tanou était alors s'était écrié : « Mon acte n'est pas falsifié ! »

— Sors avant que j'appelle la police ! Faussaire ! »

Un geste de rébellion, une défiance coléreuse, un pleur en réalité, devant la morgue bureaucratique qui cependant ne le fit pas avancer d'un pouce dans ce bureau. Dans la soirée son père au regard placide lui avoua : « Oui, nous avons changé ton nom de naissance. »

— Pourquoi ? »

C'est Ngountchou qui répondit : « Afin que tous les enfants d'une même maison aient le même nom. »

Tanou n'osa pas poser la question qui le taraudait.

« Et Marianne ? »

Et pourtant, pourquoi Marianne s'appelait-elle Tbongo ? Pourquoi n'avait-il pas reçu à sa naissance le nom de son père ? Pourquoi n'avait-il pas reçu le même nom que ses frères et sœurs ? Et surtout : qui donc était ce Nyamsi dont il portait le nom ? Avait-il en réalité été adopté à sa naissance ?

« Où vas-tu chercher toutes ces questions ? »

Le changement de nom avait eu lieu alors qu'il n'avait pas encore

l'âge de la mémoire.

« Tu sais, lui avait raconté sa mère un jour, c'était déjà une erreur de ton père de donner à un de ses enfants le nom de son ami. Pour Marianne, ça va, car Tbongo c'est le nom de mon père. Or ce Nyamsi était seulement un ami de ton père. Je le lui avais dit, mais tu sais comment il est têtue. Je lui avais dit que le nom doit rester en famille. Il n'a pas voulu m'écouter. Eh bien quelques années après ta naissance, le voilà qui me donne raison.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Demande-lui. Toujours est-il qu'un soir il m'a simplement dit qu'il voulait changer ton nom, parce que le souvenir de son ami le rendait triste quand il te voyait.

— Quand il me voyait ?

— Tu connais ton père. »

Demande-lui. Nithap Sr. n'avait jamais pu raconter à son fils l'histoire, la vraie histoire qui aurait tu son imagination – celle de sa sortie du maquis, de sa réintégration à l'hôpital de Bangwa, celle donc, de la clôture de son passé. Lock nshu. Plusieurs versions s'étaient alors éparpillées dans la tête de Tanou. Dans l'une d'elles, et celle-là, il la repoussait au loin, au plus profond de sa conscience, même si parfois elle revenait en tornade, son père découvrait soudain que Nyamsi avait des yeux pour sa femme, et ici, le fils n'arrivait pas à aller plus loin que cette frontière, que cette découverte, que ce scandale. Il ne voulait pas imaginer sa mère au cœur d'une histoire éclaboussante, car croyait-il, cela ne ressemblait pas à Ngountchou, et pourtant, la violente colère de son père, de l'infirmier, il la voyait dégringoler sur les collines de l'Ouest, longer les haies, tomber sur des empreintes de crabe que – et c'est toujours Tanou qui se le racontait – son père chassait de sa cour son ami avec son fusil, criant dans le lointain, « je te vois encore ici, c'est une balle que je vais mettre dans ton cul ! ».

Une autre version mettait évidemment Nyamsi au cœur de la guerre civile, son nom se rangeant dans la liste de ces enfants à qui leurs parents avaient donné un nom de personnage politique, et qui emplissaient Le Journal du Cameroun en ces années-là. Tanou était d'ailleurs allé une fois aux Archives nationales, et avait pris les journaux, il y avait un article dédié aux changements de nom. Il avait parcouru la liste de gens qui allaient de Ouandié² à des noms moins connus. C'était la première fois de sa vie qu'il entrait dans le tunnel de ce qui, à la maison, était un tabou. Il était resté suspendu devant les pages jaunies d'un passé brumeux. La peur lui avait fait fermer ces dossiers et, les années suivantes, il s'était assis dans le silence de son père, laissant son regard rêveur parcourir le ciel, ses mains jongler avec les lettres de l'alphabet, tandis que ses lèvres murmuraient la question qu'il n'avait pas cessé de se poser : « Qui était Nyamsi ? »

Tout ça, c'est le passé, Tanou.

La mort de Nyamsi ne hanta pas longtemps Tanou, car rien n'est aussi rassurant que le retour dans la maison paternelle. Que son père ait reconnu son erreur était signe de grandeur, et c'est sa mère qui l'avait souligné, elle-même. « Le fils doit porter le nom de son père, avait-elle dit, tu n'es pas un étranger. » Lui qui à l'école primaire avait sans souci chanté avec ses camarades, tu es Bami, tu es maudit, wa wa ou ha ! Quand au sortir de l'université il eut des difficultés à être admis au concours de l'École normale, et puis à celui de l'école des diplomates, le souvenir de ce nom-pivot qui lui aurait, pensait-il, facilité la vie lui revint, car après tout, « le pouvoir dans ce pays est entre les mains des nkwa³ ». Il n'en vint pas jusqu'à reprocher à son père de lui avoir retiré la possibilité de se trouver une place dans « ce foutu pays » en changeant son nom. En fait, c'est Marianne qui n'arrêtait pas d'y faire allusion : « regarde », disait-elle, son doigt parcourant la liste des admis aux concours administratifs, « les Bétis ont pris ce pays en otage. À l'ENAM, c'est eux, à l'IRIC, c'est encore eux. Partout, c'est toujours

eux. » Le dédain de son « c'est toujours eux » disait une histoire bien longue. Plus que les archives crasseuses des années sombres, devant ses échecs à devenir fonctionnaire, c'est la persistance de sa sœur à parler des noms, surtout de « Nyamsi », qui le convainquit d'en faire ou d'en refaire un problème, sauf qu'ici, plus qu'une marque de feu, le nom effacé devenait un sésame qu'on lui avait retiré.

Le départ de Tanou pour les États-Unis passa un coup de gomme sur toutes ces suspicions, et dans la culture américaine des changements de nom, il oublia les détails de ses propres errements, comme le Vieux Père oubliait les zigzags de sa jeunesse devant le spectacle de la bataille de Fredericksburg.

Pendant ce temps, l'opulent spectacle s'était mis en branle.

— Tu vois celui qui est en avant là ? disait Bob, et sa main montrait le hussard de tout à l'heure qui, maintenant aux devants des troupes avançait, le torse bombé et le regard scrutateur, c'est le colonel Adams. L'histoire veut que ce soit lui qui ait mené la bataille de Fredericksburg, et il a perdu la vie dans celle-ci.

— C'est moi qui ai dessiné sa tenue, disait Céline.

— C'est ce que je voulais dire, continuait le Poète, tu as réussi les épaulettes, chérie.

— Tu trouves ?

— Si, si.

— Qui veut boire quelque chose, intervint Tanou, je vais nous chercher des boissons. Marie, qu'est-ce que tu veux ?

— Coke.

— Bien sûr.

1. Un faux document donc, Kumba étant une ville du Cameroun anglophone réputée dans la falsification des documents de la république. Camfranglisme classique, dans lequel l'anglais est le négatif du français – comme Nigeria, fédéralisme, Bamenda –, qui se saisit de la phrase, pour dire, « tu as falsifié les documents de ta propre décision ! ».

2. Le Narrateur conserve l'orthographe coloniale dans le texte, car en medumba, Ouandié évidemment s'écrit Wandji. Les changeurs de nom, bien souvent, adoptaient simplement l'orthographe medumba.

3. Des non-Bamiléké du Sud-Cameroun.

13.

— Écoute, dit Tanou. Les Américains trouvent beaucoup de plaisir à ressasser leur passé. Regarde la perfection du régiment d'Adams, on ne dirait pas que ce sont des volontaires. Il y a du sadomasochisme dans tout ça, je trouve.

— Beaucoup sont des militaires, le corrigea Bob. Des vétérans. Ils ont pris part aux guerres en Irak, en Afghanistan, et c'est cela qui leur sert d'aide-mémoire.

— Je comprends maintenant. La guerre se joue en deux temps, tragédie et farce. Voici la farce.

Tanou se frappa le front, se tourna vers son père.

— Papa, dit-il, tu sais que les soldats là sont des vétérans ?

Le Vieux, lui, ne comprenait pas. Un des soldats du passé justement se faufilait derrière lui, ses vêtements lui donnant le visage d'un membre d'une compagnie de carnaval. Il s'arrêta devant Marie qui le regarda étonnée, et lui toucha la joue.

— Belle enfant, dit-il à Angela.

— Merci !

— Oui, oui, insista Céline, c'est comme ça aux États-Unis, la

tragédie, la farce. Bien trouvé.

Elle le disait avec un mélange d'amusement et d'indignation et Tanou se demanda pourquoi elle y participait.

— Et en France ce n'est pas pareil ? lui demanda Angela.

— C'est au fond la même culture, dit Céline, ce sont les mêmes gens qui s'amusent sur les champs de batailles.

— On dirait.

— Sauf qu'en France il n'y a pas ce côté perfection de la mise en scène. Ici c'est comme une pièce de théâtre gigantesque. C'est comme un film hollywoodien. Le Vietnam d'abord, Rambo ensuite, tu vois ce que je veux dire ?

À côté, distrait, Bob montrait au Vieux Père la ligne d'attaque qui se constituait dans le champ enneigé. Il lui racontait l'histoire de la bataille, les enjeux de la guerre civile dont les camps se fabriquaient, par répétition, dans la jouissance d'un week-end familial, un pique-nique on aurait dit s'il n'y avait pas le froid et la neige. L'ennemi n'était pas encore en vue, certes, du moins de la position où ils se trouvaient, les spectateurs ne pouvaient pas encore le voir. Il ne saurait se cacher trop longtemps, car la plaine s'ouvrait devant en des collines blanches, parsemées de touffes et d'arbres, s'ouvrait sur le tambour qui rythmait son avancée, tandis que les fantassins frappaient le sol de leurs pas cadencés, formant une ligne de combat.

— Tout ça c'est un peu du cinéma, tu sais, continua Céline. C'est ça qui est particulier aux États-Unis, et que tu n'as pas en France. Ici tout est cinéma. En France, la reconstitution des choses, des actes, des vêtements, n'est pas aussi soignée.

— Un film costumé, quoi.

— Avec des vrais soldats déguisés, oui.

Et Céline décrivit les détails et la précision qu'elle avait dû mettre dans la fabrication des costumes, dans la composition des chapeaux, des chaussures, et même des gants.

— C'est parce qu'ils ont une relation apaisée à leur histoire qu'ils peuvent la rejouer sans douleur, dit Tanou. Ce qui n'est pas le cas au Cameroun.

— Ni en France.

— Bou tchoum¹, hein, chuchota Nithap à son fils.

Le mot « Cameroun » l'avait interpellé. Il ne dit rien de plus cependant. De tous âges, avec enfants le plus souvent, la foule avait rempli le lieu.

— Ils viennent d'où comme ça ?

— De partout, dit Céline. Comme nous.

— D'autres États, précisa Angela, regarde leur plaque d'immatriculation. J'ai même vu une famille qui venait du Texas.

— Juste pour ça ?

Foule habituée, régiments semi-professionnels. Une communion extraordinaire semblait lier ce monde, des hommes, âgés et ventrus, ou parfois musclés à outrance, des vieux assis sur un siège pliable, comme Bob, des femmes, les pieds joints, les mains serrées dans des gants, des enfants soudés aux corps de leurs parents, le regard ouvert sur l'étendue, comme si ce qui se passait là était plus qu'un film d'époque, une scénographie plaisante, les épisodes vivants d'une série télévisée, d'un jeu vidéo.

— Il n'y a pas beaucoup de Noirs.

Angela tira cette conclusion de sa matinée, en fait elle exprima ce qui déjà, avant le départ de la maison, avait été une question : « Les Noirs viennent à ça ? » En chemin c'était devenu un doute : « Je crois nous

serons les seuls Noirs là-bas. » Conclusion implacable du radar racial auquel elle soumettait chaque évènement, et que Tanou aurait été intelligent de ne pas mettre en cause, car alors il aurait montré sa famille seule comme exemple. « Ton père ne compte pas », dit son épouse. Il la prit dans ses bras, par la main gauche, lui serra les épaules et posa un baiser sur sa tête, geste qu'il faisait toujours quand il lui concédait un point, quand il acceptait sa lecture des choses, attendant ce sourire qu'elle lui donnait le visage serré.

Un coup de canon se fit entendre dans le lointain. « C'est la guerre civile parfaite », lui avait-il dit pour la convaincre, et son père écoutait. « D'un côté il y avait les unionistes, et de l'autre les fédéralistes. Pas d'impérialistes qui dans le dos tirent les ficelles, qui livrent des armes aux belligérants, dans un combat où eux-mêmes sont absents, comme c'était le cas chez nous. » Il regardait son père, et sa mine voulait ajouter « n'est-pas, papa ? ». Nithap se taisait. « La cause visible de la guerre, continuait-il, l'esclavage, les esclaves, les Noirs, oui, puisque tu les cherchais, les Noirs, et pas une chose que personne ne voit, et qui est enfouie dans le sous-sol. La dernière guerre civile parfaite, quoi, car menée face à face, et qui plus est, pour le bien de tous, pour la libération des Noirs.

— Il y a eu tout de même des morts.

— Oui, des centaines de milliers.

— C'est là le problème.

— Lequel ?

— Le fratricide. »

Des accidents arrivent souvent lors de reconstitutions de batailles historiques. La maîtrise d'armes, vieilles de plus de cent ans, n'est pas chose facile pour des gens expérimentés ou même des soldats. Ce n'est

pas évident pour un homme qui a manipulé la console électronique d'un char d'assaut, de se retrouver devant un canon à poudre. Les accidents les plus nombreux et les plus meurtriers se produisent autour du canon, qui parfois s'ébranle trop tôt, rompant le bras du canonnier anachronique. Parfois c'est l'arbalète qui rend borgne celui qui aurait dû savoir s'en servir. Ces armes n'ont pas de notice d'utilisation, et sont aussi fragiles que les volontaires qui en sont chargés. Des problèmes similaires ont causé un nombre incroyable de morts lors de la plupart des guerres, y compris lors de cette guerre civile. Mais ces morts accidentelles s'ajoutaient aux victimes du conflit, et étaient mises sur le dos des forces ennemies.

Tanou était allé chercher quelques boissons après avoir demandé à chacun ce qu'il ou elle voulait. Pour Marie de la limonade, pour Bob et Céline un verre d'eau. Pour Angela une tasse de thé. Personne n'avait faim.

— Je viens avec toi, avait dit Angela.

C'était évident que Tanou n'aurait pas suffisamment de bras pour porter seul toutes ces boissons. Le Vieux Père était intervenu : « non, c'est moi qui vais avec lui ».

— Tu utilises le compte commun, hein, avait dit Angela.

Tanou avait souri : son épouse n'oubliait jamais de lancer cette phrase à la volée. Père et fils étaient allés faire la queue devant le stand où une vendeuse à l'embonpoint marqué, aux gestes agiles, au tee-shirt *Supportez Nos Troupes*, aux plaisanteries faciles, servait chacun.

— Oui, chéri, dit-elle, et rapidement elle récita la commande de Tanou, tandis que derrière elle, deux hommes s'activaient devant des grillades bien odorantes. Rien à manger ?

— Non, répondit Tanou, ou peut-être si. Attendez. Papa, tu es sûr que tu ne veux pas des grillades ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le Vieux Père.

— Ma'am, Tanou se tourna vers la vendeuse, qu'est-ce que vous avez comme grillades ?

De tout ce qu'elle énuméra, il ne put entendre que lamb.

— C'est du mouton ça ? demanda-t-il, montrant de la viande que les flammes léchaient.

— Tu veux du mouton ? demanda la femme qui, malgré son sourire en plastique, perdait patience, tandis que derrière Tanou la queue s'allongeait.

Elle avait en main un sachet en papier, qu'elle ouvrit aussitôt devant le cuisinier qui y mit un morceau de viande, sans attendre la réponse du client.

— Oui, du mouton, répondit Tanou, et se retournant vers le Vieux Père, il lui demanda, en medumba, de s'avancer avec les commandes servies. Ajoutez encore deux morceaux.

Quand Nithap se faufila entre des épaules et des mains levées tenant une bouteille de limonade et un sac en papier, un second coup de canon retentit, arrachant un « o-ho ! » à une femme.

— La bataille a commencé, dit un homme.

« La bataille a commencé », la phrase rebondissait, de bouche en bouche. La queue se vidait, les clients redevenant des spectateurs, quand un troisième coup de canon, suivi d'un éclat, se fit entendre, et soudain le chaos s'installa.

— Papa ! cria Tanou.

Car soudain il vit la foule au milieu de laquelle son père se faufilait, tanguer comme un bateau saisi par la vague d'un océan, et puis la toiture du hangar s'effondra sur elle. Bientôt il n'y eut plus que des cris et des pleurs. Tanou ne saura jamais pourquoi il resta tétanisé, ses

maines tenant le sac de courses qu'il avait achetées, car il avait ajouté deux sandwiches, ayant imaginé que Marie changerait d'avis – Marie refusait d'abord avant de se rendre compte qu'en fait elle aurait bien aimé partager le sandwich de son père, du moins en avoir quelques bouchées –, Tanou ne saura jamais pourquoi il resta là, devant l'étal de la vendeuse, tandis qu'autour de lui les gens couraient à gauche et à droite, sans savoir quoi faire, incapable de se jeter dans la mêlée pour en sortir son père, ou de courir vers son enfant et son épouse.

Un jeune homme le bouscula. C'est alors qu'il se réveilla et par réflexe, son corps, ses bras, ses pieds, son cœur, son estomac, comme saisis après ce moment de tétanie, le jetèrent en avant tandis que ses mains serraient toujours le sac de courses. Il vit Angela.

— Tu es sauf, murmura-t-elle quand Tanou se planta devant elle, et qu'elle lui tint les tempes, tu es sauf.

Elle semblait arrachée d'un cauchemar, et les visages autour d'elle portaient le même masque de peur. Le regard de Tanou se mit à chercher soudain dans toutes les directions.

— Où est Marie ? dit-il.

— Où est Grand-père ? dit Angela.

— Où est Grand-père ?

[1.](#) Medumba : ils sont nombreux.

H 2

Si Einstein était Camerounais

1.

C'est le calendrier des gardes qui rythme la vie des médecins. Et la routine des services. Comme celui de Nithap. Il se souvenait précisément de ce jour-là : accueil des malades dans la cour de l'hôpital, enregistrement et appel des malades, opération de la hernie sur un vieillard à laquelle il participa bien tard, et qui ne lui laissa même pas le répit de minuit. En réalité sans son travail il aurait su peu de choses de ce qui se célébrait à Yaoundé et ailleurs. Bangwa était ces années-là comme coupée du monde. Il était un médecin exemplaire. Cela se savait d'ailleurs jusque dans la capitale et plus loin encore, car il avait été un des rares à recevoir la médaille du mérite colonial du ministre de la Santé, Arouna Njoya, lors de la cérémonie qu'avait présidée ce dernier, au cours de la fête nationale du 10 mai 1958. Mademoiselle Birgitte (pas Brigitte) en fut toujours jalouse, car malgré l'énergie déployée, celle qui adoptait les enfants de l'orphelinat de l'hôpital ne fut jamais décorée.

— C'est parce que vous êtes plutôt Norvégienne, lui souffla Nithap un jour.

Elle l'avait regardé, avait souri et secoué les épaules. Il n'avait pas terminé sa phrase « ...et pas Française ». Il était rassuré par l'apparente désinvolture de cette femme. À l'époque, tout le monde ne

soupçonnait pas tout le monde. Pour arriver à cette situation, il fallut la guerre civile qui chamboula tout dans le pays bamiléké.

Bien avant cette guerre, c'est dans la cour de Mademoiselle Birgitte que Nithap rencontra Ngountchou. Il ne sut que plus tard son prénom chrétien : Margarèthe. Ce jour-là, il la remarqua grâce à cette manière typique qu'avaient les jeunes filles sérieuses à l'époque d'attacher leur foulard, derrière les oreilles, un nœud sur le front. À son allure, il avait pensé qu'elle était Bangangté et lui avait demandé son ndap.

Ceux qui allaient devenir les parents de Tanou étaient de la nouvelle génération. Ils avaient grandi avec les Blancs installés dans le voisinage. Ngountchou habitait chez Mademoiselle Birgitte quand Nithap la rencontra. Son père, pasteur, l'avait confiée à la mekat, la Blanche. Elle avait pour mission de la « former ».

« Tu n'es pas ma domestique. » Mademoiselle Birgitte avait dû insister plusieurs fois quand les pas de Ngountchou la menaient vers la cuisine. « Ne le deviens pas. »

Ngountchou ne le devint jamais. La femme blanche avait dit ces mots en medumba qu'elle parlait bien. S'instaura entre les deux femmes une relation singulière. C'est la Norvégienne qui rappela à Ngountchou l'évidence : « Tu es Bangangté. Tu es de ceux qui ont refusé l'esclavage bamum. Pourquoi accepter celui des Blancs ? Cette terre qui te colle aux pieds, est rouge d'éloges que le tablier que tu portes ne saurait masquer. » Ngountchou s'occupait des enfants, elle était « assistante ». Le mot « assistante » était de Mademoiselle Birgitte qui parlait moins bien le français, mais savait exactement ce dont elle avait besoin dans ce coin perdu de l'ouest du Cameroun. C'est elle qui enseigna à Ngountchou la couture. Elle-même cousait quand elle n'était pas de garde.

« L'oisiveté est le pire des cancers, disait-elle, surtout il faut éviter de se tourner les pouces. » Et elle organisait sa vie en fonction de cette

maxime. C'est donc au milieu de ces nombreux enfants que Nithap vit Ngountchou, « sa Ngountchou », pour la première fois. Il pensa aussitôt à une mère-poule. Les enfants jouaient autour de la jeune fille. L'un d'eux, un bambin à la tête carrée, aux pieds arqués, au pas chancelant mais à la volonté assurée, menait les autres en bande dans une promenade le long de la barrière de bambou. Le médecin s'en amusa, regarda Ngountchou pour qui la scène semblait familière. Elle tenait dans ses bras un nourrisson, et l'attention qu'elle lui portait le surprit.

« C'est ton enfant, menma¹ ? », lui demanda-t-il en medumba dialectal, sur le ton de la blague car cela paraissait impossible.

Qu'il ait adressé la parole à cette inconnue en medumba dialectal révélait son embarras, le medumba classique étant la langue la plus utilisée dans le cercle de la mission. C'était la langue qui, parce qu'elle aplatissait les intonations particulières de chacun des groupes bangangté, servait le plus dans les conversations de gens qui ne se connaissaient pas. Mais dans les conversations quotidiennes et familiales, c'étaient les langues dialectales qui s'imposaient.

Ngountchou sourit sans répondre. Il répéta sa question, prononçant cette fois le ndap en lieu du menma, ce qui, à cause de l'usage, transforma son interrogation, lui donna une tonalité tendre, familière. Il était peut-être allé trop loin, se demanda-t-il, mais elle hocha la tête d'approbation, et cela le soulagea.

« Tu es la fille du pasteur Elie Tbongo ? » demanda-t-il ensuite.

Cette question rhétorique – car il l'avait reconnue – accompagnait Ngountchou partout, et marquait le respect donné à son père. Elle sourit et baissa la tête. C'est ce jour-là, devant l'image parfaite de la mère qu'elle offrait, que Nithap se décida à fonder une famille.

C'était en 1958, en juin.

Pour lui, cette date sera toujours celle de la naissance de son

bonheur. Ce bonheur avait pour le médecin le visage de Ngountchou souriant au milieu de bambins, de « ses enfants ». Que venait-il chercher alors dans la cour de Mademoiselle Birgitte ? Il ne s'en souvenait plus, et qu'importe ? « C'est ma Ngountchou que je venais chercher », disait-il toujours. Sa Fille de la guerre.

1. Expression neutre de politesse bangangté, veut dire, tautologiquement, « enfant de sa mère ».

2.

« Vous êtes de bonne humeur aujourd'hui, collègue », lui avait lancé Mademoiselle Birgitte, en français, en l'entendant siffloter alors qu'il marchait le long du couloir du pavillon de chirurgie.

« Il y a des jours comme ça. »

Ils passèrent ensemble entre les lits des malades qui attendaient dans la grand-cour.

Ils se rencontraient le plus souvent durant leur pause cigarette. Pour profiter de ces instants sans être dérangés par les malades, ils s'isolaient loin du bâtiment, du côté de la léproserie. Seul le personnel fumeur connaissait cet endroit.

« La confrérie de la nicotine », disait Mademoiselle Birgitte.

Souvent, même le docteur Broussoux les rejoignait dans cette cachette. Le docteur Broussoux était le chef de la station¹, le médecin-chef. C'est lui qui avait imposé l'interdiction de fumer dans les bureaux de l'hôpital. Les fumeurs savaient qu'il les retrouvait plus pour montrer sa magnanimité que parce qu'il partageait leur vice. Parfois Nithap rendait visite à Mademoiselle Birgitte chez elle quand tous les deux n'étaient pas de garde, ou alors c'est elle qui venait chez lui.

Nithap ne lui avait pas dit le bonheur qu'il avait rencontré chez elle. Il

préférerait garder ce secret pour lui. Pas simplement parce que cela relevait de sa vie privée, mais surtout parce que parler de ses sentiments lui paraissait incongru dans ce lieu. Et puis, ses sentiments n'étaient que naissants, si naissants en fait que le mot « sentiments » était sans doute une « exagération », pour utiliser son vocabulaire. Mademoiselle Birgitte s'était liée d'amitié avec un de ses anciens camarades de collège, Nyamsi, qui était Moya², et donc étranger à cette région. Cette relation avait renforcé leur complicité, même si lorsqu'il était là, la conversation entre les trois avait plutôt lieu en français.

« Eh oui, dit-elle, cachez le miel dans le fourré, l'abeille saura le retrouver, n'est-ce pas ? »

Nithap sourit, se voyant découvert. Il bégaya comme s'il avait été pris en faute. Mais qu'avait-il à cacher ?

Il y eut un silence, un silence de fumeurs.

Ils furent heureusement distraits par Tama'ntchou, le porteur d'eau qui approchait avec ses deux ânes, sur le dos desquels étaient posés deux containers. Les animaux étaient éreintés, mais l'homme ne leur prêtait aucune attention.

« Derrière », fit Mademoiselle Birgitte, en medumba.

Celui qui pourtant venait à la station deux fois par semaine ravitailler en eau potable le docteur Broussoux semblait avoir oublié le chemin, et allait tout droit vers la léproserie.

« Tu es devenu un lépreux, menma ? », lui demanda Nithap.

Le porteur d'eau tourna vers lui son visage sur lequel seule la sottise pouvait avoir tracé les formes de la surprise, bientôt il se ravisa dans un geste théâtral.

« Non, ndocta », dit-il, et il frappa ses ânes qui sursautèrent, mais ne bougèrent pas.

Il regarda les deux médecins que sa mise en scène amusait, et ôta son chapeau, embarrassé. C'est comme s'il voulait s'excuser pour ses animaux. Il les frappa encore une fois.

« Je crois que c'est à toi de porter maintenant, dit Mademoiselle Birgitte, qui se tordait de rire, ils ont suffisamment travaillé. Tu as vu la colline ? »

Et elle désigna la longue descente, à travers ce paysage si vert, et qui n'appartient qu'au Cameroun.

« C'est vrai, disait l'homme, c'est vrai, madame.

— Ils sont montés au ciel, ces braves animaux ! ajoutait Mademoiselle Birgitte, et elle riait, son visage disparaissant dans un nuage.

— C'est vrai, madame, c'est vrai.

— Peut-être ont-ils besoin d'un coup de main ? ajouta Nithap.

— Ndocta, c'est vrai. »

Le docteur Broussoux sortit de son bureau, casque à la main. Les médecins se ressaisirent.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? », dit-il en français, d'un ton ferme.

En se dépêchant, l'homme se mit à défaire le premier conteneur. Quand il le posa sur sa tête, ses ânes commencèrent soudain à marcher. Il n'est pas jusqu'à Nithap qui n'éclata de rire, tandis que le docteur Broussoux rentrait dans son bureau en secouant la tête.

Des scènes comme celle-ci étaient de rares pauses à la station. Médecins comme malades en connaissaient peu. L'hôpital était vraiment isolé. Avec sa trentaine de maisons juchées sur un vaste plateau, il abritait un monde parallèle, où la maladie était le seul sujet de conversation. Ce qui se passait ailleurs y arrivait avec un retard dû

autant à la poste qu'à la géographie – les Hauts plateaux imposaient à chacun ici d'aller lentement, de reprendre son souffle, de digérer chaque nouvelle sans précipitation. Sans qu'ils se soient passé le mot, leurs discussions évitaient un sujet : la politique. C'est peut-être pour cela qu'elles étaient aisées, que les fumeurs se parlaient avec courtoisie sans pour autant être des intimes ?

« Les médecins n'ont pas de parti pris », telle était la règle que répétait toujours le docteur Broussoux.

C'était le serment qui les liait tous à la station.

Mais ce serait ridicule de dire que la politique ne fit son entrée dans l'enceinte de l'hôpital qu'avec la visite ministérielle de 1958, et les cérémonies qui l'accompagnèrent, où l'on vit le docteur Broussoux pour la première fois en veste et cravate. Nithap avait deux amis avec qui il « cassait la journée ». Nyamsi était professeur de mathématiques au collège Noutong, et peut-être le plus loquace du coin.

« Laisse ton Broussoux, disait Nyamsi. Il ne va pas arrêter la marche de l'histoire, ton patron ! »

Nyamsi était connu dans la région pour ses pantalons bien repassés (« la culotte, c'est pour les colons », disait-il), ses chaussures toujours cirées. On l'avait d'ailleurs surnommé Pantalón, tandis que son vélo, on l'appelait ben skin, du pidgin³, à cause de sa manière de se pencher dans les virages. Ses cheveux toujours coiffés selon la dernière mode, nuque libérée, raie à droite, permettaient de le repérer de loin, et il se racontait de nombreuses histoires salaces sur ses relations avec les étudiantes. Il admirait Nkrumah⁴ et était un fervent défenseur de la théorie des dominos qui faisait si peur aux Français : après l'Égypte, le Soudan, le Ghana, à qui le tour ? La défendait-il par conviction ou à cause de la terreur qu'elle dessinait sur le visage des colons ici ? Toujours est-il que pour lui, et il n'oubliait jamais de le répéter, ce qui s'était passé à Accra allait se répéter dans toute l'Afrique, « à

commencer par le Cameroun ! ».

« Le colonialisme est condamné, assenait-il, tapant la table de son index, va le dire à ton Broussoux. »

Il disait « ton » d'une manière si agressive, comme si Nithap y était pour quelque chose ! Comme si lui n'avait pas de patrons blancs ! Qu'importaient ces détails d'ailleurs ? Nyamsi avait fait du docteur Broussoux l'ennemi dont il avait besoin dans ses conversations, bien qu'il n'eût jamais discuté avec cet homme, car telle était sa manière de voir le monde – en noir et blanc, sevré de gris.

« ...condamné, répétait-il, et les colonialistes avec.

— Oui, combattant. »

Nyamsi aimait se faire appeler « combattant » : sa pensée était tranchée mais Nithap ne la partageait pas. Il secouait la tête. Il était âgé de deux ans de plus que Nyamsi mais il trouvait son ami bien jeune. Il le comparait à un oignon qui fait pleurer tout le monde, mais est vide au milieu, « un petit ». Et puis soudain ses critiques tous azimuts le frappaient par ses révélations.

« Le pire colonialiste, mon cher, disait Nyamsi, c'est le Blanc qui fait bien son boulot, car c'est lui qui fait survivre le colonialisme.

— Puisque tu le dis, contraît Nithap. – Il riait, et claquait ses mains, secouait sa tête. – Si Einstein était Camerounais, je vous jure que n'importe quel gougnafier qui se casse les dents sur des problèmes enfantins de logique lui demanderait de garder sa théorie de la relativité pour les Blancs, est-ce que je mens ?

— Gougnafier ?

— Et comment ! continuait Nithap. Chez nous on fait comme ceci, chez nous on fait comme cela, et chacun inventera des subterfuges pour condamner ce peuple à l'échec au nom de sa libération, ce n'est pas ça ?

— De quoi parles-tu ?

— Oui, de la téléologie de l'échec que des gens comme toi veulent planter ici au nom de l'indépendance, et ça s'appelle droit d'aînesse, alors que ce n'est que le mauvais cœur, car qu'est-ce qu'il y a de mal à bien faire son boulot qu'on soit blanc ou noir, dis-moi donc, monsieur le professeur ?

— Avant l'indépendance », précisa Nyamsi.

Nithap était toujours pris de court par les répliques de son ami.

« Eh bien, continua le combattant, avec l'indépendance, tu vas prendre sa place, docteur Nithap, et tu sais pourquoi ?

— Dis-le-moi vite, s'il te plaît. J'ai du travail. »

Nyamsi riait.

« Parce que le bon nationaliste, docteur Nithap, c'est justement celui qui fait bien son travail après l'indépendance. »

Nithap souriait : ces idées le flattaient d'une certaine manière. Il écoutait et butait toujours sur ce mot dont son ami se désignait : « nationaliste ». Et lui alors, était-il nationaliste ?

Sakio Nithap, docteur Nithap, infirmier de profession, était franc mais réservé. Sa parole était rare. Il n'aurait pas dit à un malade qu'aveuglait une tumeur cancéreuse qu'il ne s'agissait que d'un abcès. Mais il admirait les gens comme Nyamsi, dont la profession d'enseignant libérait la langue, et leur faisait dans ce salon-ci se frapper la poitrine, se déclarer « nationaliste », s'appeler « combattant ». Il se reconnaissait une lourdeur, une lourdeur de langue. Il n'avait pas encore pris l'habitude de consigner ses pensées, dans des cahiers, ces cahiers crasseux mais patiemment écrits, qui aideraient des années plus tard Tanou à le comprendre.

« Je suis médecin, voilà ce qu'il disait, et c'est déjà beaucoup.

— Une profession n'est pas une conviction, lui répondait Nyamsi, surpris par la faiblesse de sa logique, qu'il mettait sur le compte de la mauvaise foi.

— Médecin est ma conviction à moi, ma profession de foi.

— Et mon métier à moi, c'est l'intelligence des gens, tu crois ? Tu vois que tu exagères, non ?

— Comment ça ?

— Comment peut-on soigner le corps sans toucher à l'âme ?

— Le corps, c'est déjà compliqué.

— On ne dirait pas que tu es allé à la même école que Moumié⁵, soufflait Nyamsi déçu.

— Justement, le coupait Nithap, je ne suis pas Moumié. »

Nyamsi reculait. Il avait touché du doigt ce qui faisait toujours chavirer son ami. Il sourit devant cette colère qui se lisait sur le visage de Nithap. C'était ainsi toutes les fois où sa carrière était comparée à celle du leader de l'UPC⁶. Moumié avait été lui aussi formé comme médecin indigène à l'Institut William Ponty de Dakar. C'était une conversation que Nithap préférait ne pas continuer, qu'il laissait toujours en suspens.

C'est que Nyamsi pouvait être taquin ! Si on le soupçonnait de coucher avec toutes ses étudiantes (« les femmes bangangté, souffla-t-il un jour à son ami, sont les plus belles du Cameroun, mon cher, leur postérieur te défroquerait le pape ! »), Nithap se demandait toujours pourquoi Mademoiselle Birgitte était l'exception chez qui le collectionneur de conquêtes revenait toujours (« le crime devant la fleur est de passer sans la cueillir »). « Parce qu'elle est blanche, n'est-ce pas ? » Il mastiquait cette pensée perfide.

« L'âme, lançait son ami, quand on parle de l'âme, ce n'est plus une

question de personnes !

— Ah bon ?

— Surtout rien de personnel, mon cher ami. »

C'était vrai que Nyamsi pouvait exagérer !

« Walaooo, faisait Nithap. L'âme ? Ça se soigne comment ? »

C'était parti une fois de plus entre les deux, pour une bonne soirée d'échanges, tandis que Mademoiselle Birgitte, écrasant elle aussi un rire, allait chercher des bières.

« Par la conscientisation. »

Imbattable « Pantalon » !

-
1. Poste médical, langage colonial.
 2. Les Moya sont les Bangangté d'en bas, les Yabassi, Nten, détachés depuis 1951 de l'ouest du Cameroun, des Bamiléké donc, pour le bonheur infini de plusieurs d'entre eux. Ce n'est pas facile de reconnaître qui est Bamiléké, la distinction administrative s'opposant à la tribale, mais nous allons arriver à établir ces distinctions.
 3. Le pidgin que déjà dans la première partie de ce livre Nithap avait essayé d'utiliser sans succès devant le Grand, refait son entrée dans le texte pour y rester. « Ben skin », c'est une sorte de mobylette, une moto.
 4. Kwame Nkrumah, premier président ghanéen, idéologue panafricaniste, dont l'accession au pouvoir en 1957 marque une rupture tectonique surtout à cause de sa personnalité intellectuelle située résolument à gauche.
 5. Leader indépendantiste, mort empoisonné mais ici nous n'y sommes pas encore. Son nom sera mentionné plusieurs fois par la suite.
 6. Union des Populations du Cameroun, mouvement et parti politique indépendantiste camerounais, dont les principaux leaders historiques sont Ruben Um Nyobè, Roland Felix Moumié, Ernest Ouandié.

3.

Nithap pouvait ne rien dire à son ami. Il est une chose qu'il ne pouvait cependant empêcher : sa bonne lisait en lui comme dans un livre ouvert, même lorsqu'il ne faisait que lui sourire ou dire des paroles incompréhensibles. Clara comprit que le médecin était amoureux au moment même où elle l'entendit entrer dans la maison, jeter son sac avec désinvolture sur le fauteuil du salon, où elle le vit agité devant elle, sur le seuil de la cuisine, comme s'il était un gamin. Elle avait l'âme de son patron entre ses mains, même si elle savait quelle était sa place.

« Massa est venu ? » demanda-t-elle, selon la formule d'usage.

Bien qu'ils soient tous les deux de Bangwa, elle ne l'appelait pas par son ndap, mais par ce titre qui le désignait comme maître.

« Tu as de l'eau ? »

— Oui massa », dit-elle, et elle disparut dans un coin de la cuisine.

Un bruit de jarre que l'on referme, des sandalettes qui traînent au sol – ah, Nithap ne pourra jamais lui faire perdre cette habitude –, et la voici avec un gobelet, qu'elle tenait avec précaution. Elle le regarda avaler l'eau en gorgées gourmandes, et c'était comme si c'était elle qui avait soif. Clara Ntchantchou était son nom, tout son nom, mais Nithap préférait l'appeler Clara – à cause de son âge, plutôt jeune, et pas

Nsho'ntane, son ndap. Il l'oubliait toujours, ce ndap des plus complexes, tandis que son prénom chrétien lui était familier, Clara. Il ne savait rien sinon qu'elle était la quatrième épouse d'un homme.

« Je n'ai pas vu Tama' », dit le médecin, et il regarda sa montre.

C'était l'heure de la fin des classes. Tama' était son neveu et il avait pris en charge son éducation. Il était le fils de Matutshan, sa sœur aînée qui habitait avec sa famille à N'lohe, et son père était contremaître dans une plantation française. Un bruit de pas se fit entendre au salon.

« Tonton », dit en français le garçon surpris, quand il vit son oncle.

C'était la langue que le médecin utilisait avec son petit, pour des raisons pédagogiques. Car à la maison, pensait-il, l'enfant qui ne s'exprimait avec Clara qu'en medumba dialectal n'aurait personne avec qui parler français, ce qui n'avait aucun avantage pour ses études. La relation était plutôt artificielle, les mots de l'oncle au neveu n'étant le plus souvent que des ordres ou des recommandations : « Qu'est-ce que vous avez fait en classe ? » Ou encore : « Montre-moi tes cahiers. »

C'est avec Clara que le garçon avait l'impression d'être rentré à la maison. La cuisinière le maternait avec beaucoup de joie, ses enfants à elle ne venant jamais lui rendre visite dans cette maison. Et pourtant, elle avait l'âme de son patron entre ses mains. Elle sourit quand elle l'entendit siffloter au salon.

« Je reviens ! » lança-t-il.

Il marchait chaque soir. Quand il n'était pas de garde, il faisait cette promenade avant que la nuit tombe, traversait le village avec la pénombre. Il aimait la brume de Bangwa, qui était un manteau réconfortant. Le froid de ces heures le jetait dans ses pensées, et il ne se réveillait que lorsqu'un villageois, qui l'avait reconnu, le saluait. Parfois il allait jusqu'à Bangangté. Il faisait les trois heures de marche à pied.

Clara avait vu juste : Nithap était amoureux.

Il avait parfois pensé au mariage. Dans ce monde il y avait toujours une tante, un oncle ou des grands-parents qui vous « cherchaient une épouse », mais il n'avait pas assez de temps. Il se savait convoité mais c'était surtout à cause du prestige de sa profession. Personne à Bangwa ne pouvait comprendre qu'il reste célibataire. Nithap se souvenait d'une conversation qu'il avait eue une fois avec le chef Jean Nono, qui avait voulu lui refiler une de ses filles.

L'infirmier n'était pas malheureux d'avoir échappé aux griffes de cet homme. Oui, il se souvenait de leur conversation : chaque jour le chef venait à l'hôpital pour le suivi de son épilepsie. Nono pensait plutôt qu'il avait été empoisonné. En parlant il agitait ses grandes mains dont les très longs ongles avaient griffé le médecin. Un personnage gigantesque qui s'habillait d'habitude à la Peul, avec un turban de couleur, et se promenait torse nu même quand il faisait froid, il vivait dans la peur depuis qu'il avait été placé sur son trône par l'administration coloniale. Et quand il avait peur, il perdait de sa superbe et se comportait comme un enfant devant une souris. Le chef légitime des Bangwa avait pourtant été exilé à Dschang.

« C'est une de mes femmes qui m'en veut, disait Nono, je sais que c'est la Sawa, mais elle ne va pas m'avoir. »

La fois prochaine il accuserait les Moya. Et cet homme voulait lui donner une de ses filles !

Nithap en riait encore, car pour lui, le chef de Bangwa était plutôt un comédien. « Un maître-maniganceur », disaient les gens parfois.

Le médecin se rappelait l'horreur qu'il avait lue sur le visage de Clara quand, sortant un soir, il lui avait dit qu'il allait à la chefferie. Clara lui indiquait à sa manière l'opinion de tout le village.

« Tu ne l'aimes pas, n'est-ce pas ? » lui avait-il lancé en réponse à

son regard froid.

Bien sûr elle n'avait pas répondu, s'était retirée dans sa cuisine, s'enveloppant dans un silence dont elle seule connaissait la signification.

« Que dira-t-elle de Ngountchou ? »

Il sourit à cette pensée car c'est plutôt du pasteur Elie Tbongo, le père de Ngountchou, qu'il aurait dû se soucier. Un respect mutuel liait les deux hommes. « C'est lui le médecin des âmes », avait dit Mademoiselle Birgitte du pasteur Tbongo un jour où elle avait rencontré l'évangéliste avec son épouse à l'hôpital. C'était comme si elle le disait en repoussant l'image de Nyamsi qui réclamait ce titre avec ferveur.

« L'âme camerounaise est un champ de bataille ! disait le professeur, et l'enseignement est son chemin.

— Oui, l'âme. »

Conduit à l'hôpital à cause d'une hypertension, le pasteur, habillé d'un ndop bleu, ne conservait de son aura de prédicateur que ce regard qui demeurait dans l'esprit du médecin comme empli d'une rare conviction. Nithap regarda longtemps ses habits qui contrastaient avec sa profession, les pasteurs préférant d'habitude porter une veste. Il n'en parla pas, même si le malade le remarqua.

« Comment un pasteur peut-il s'habiller ainsi ? » aurait-il demandé.

Il n'avait écouté l'homme jusque-là que de son pupitre à l'église de Mfetoum¹. La relation qui les unissait s'était interrompue à la guérison du pasteur, lorsqu'il n'eut plus besoin de revenir à l'hôpital, où le service de la foi était rempli par un diacre plus jeune.

« Que pensera Clara de la fille du pasteur ? »

Quand il revint à la maison, Clara n'y était plus. La table basse était recouverte de plastique jaune où il était écrit Beaufort toujours fort en vert, et dessus son repas : deux assiettes, des plats et un verre retourné.

Il alla dans sa chambre et en ressortit en traînant des pieds, ce qu'il demandait toujours à Clara de ne pas faire, en pantalon de pyjama. Il s'assit dans le fauteuil, car la maison n'avait pas de salle à manger, souleva la fausse-cloche de l'assiette, et découvrit le kouakoukou que l'odeur intense révélait, puis dans le plat d'à côté, des morceaux de viande. Tama' vint s'asseoir à côté de lui. Ils mangèrent en silence : ce soir Nithap comprit qu'une femme manquait à sa vie.

« Ngountchou », dit-il d'ailleurs au milieu du repas.

« Hein, tonton ? demanda le petit.

— Non, rien, dit-il. Passe-moi l'eau. »

Nithap avait l'habitude de pousser son neveu à lire, mais lui-même ne lisait pas beaucoup. La lectrice, c'était Mademoiselle Birgitte, qui lui parla d'ailleurs un jour de Ferdinand Oyono. « Un jeune écrivain camerounais, maltraité par la police à New York. » Elle tenait en main La Presse du Cameroun.

« Les racistes ! dit-elle, ils sont partout. Tu devrais lire son roman, Une vie de boy. »

Mais lorsqu'il était de garde, Nithap n'avait pas le temps, et ses journées libres, ses soirées surtout, il les passait avec ses amis, et surtout avec Nyamsi. Parfois quand il n'était pas de garde, il rendait visite à Mademoiselle Birgitte, comme cette fois où son destin avait pris un autre cours. Elle qui était toujours occupée par les enfants, la couture, l'hôpital – « comment trouvait-elle le temps pour lire ? » –, appréciait ces pauses.

Quand Nithap se retira dans sa chambre, en rotant et se curant les dents, il prit sur l'étagère de rotin le Précis de médecine tropicale, que le docteur Broussoux lui avait prêté. Dans son lit il le feuilleta, lut une ou deux pages, puis alluma la radio. Son esprit distrait d'abord par les nouvelles de France, puis par les moustiques, se mit bientôt à

vagabonder. Il regarda les photos accrochées au mur, le calendrier, son portrait en noir et blanc, une mouche sur le mur. Il se leva, la poursuivit, le livre levé, frappa et la manqua, une fois, deux fois, puis l'écrasa. Malgré tout cela, quand il se recoucha, c'est le visage de Ngountchou qui revint, cette image qui lui avait décidé à fonder une famille : elle tenant un nourrisson dans ses bras. Il éteignit sa lampe pour s'endormir. Lui qui par habitude laissait la musique le bercer jusque dans ses rêves, ne cessait de sourire. Tel était le pouvoir de la fille de la guerre sur lui.

Nithap savait que si la déclaration d'amour se fait le jour du mariage, le chemin pour y arriver est difficile. Bangangté était à cette époque le chef-lieu de la subdivision, celui-ci était des plus fréquentés. Une voiture pick-up, et puis des porteurs l'aidèrent à transporter ses sacs de macabo, régimes de plantains et pastèques. Par superstition, il s'interdisait de prononcer trop tôt un mot s'il voulait épouser cette fille de pasteur devenue mère par procuration à cause d'une Norvégienne. Ce mot, c'était nkoni, l'amour. Pour retourner chez lui de Bangangté, le médecin se faisait parfois accompagner en moto par Nyamsi. Son ami en profitait pour retrouver Mademoiselle Birgitte comme toujours, et pour questionner Nithap qui n'était pas très entreprenant ! Il voulait laisser à sa fiancée le temps de « grandir ».

Nyamsi se marrait.

« Dans ces conditions, disait-il, et il secouait la tête incrédule, impossible d'épouser une fille bamiléké. »

Nithap ne lui laissait pas le temps de prononcer la fin de cette phrase qu'il connaissait. « Autant en faire sa maîtresse. »

« Commence par apprendre à parler le medumba, lui lançait-il, et il ajoutait, toi le faux Bassa². »

Cette fois il n'ajouta pas que sa Birgitte s'en sortait très bien, tandis

que lui qui était né ici, qui se proclamait « nationaliste » de surcroît, en était encore au français.

Mademoiselle Birgitte l'avait interpellé l'autre jour sur la relation entamée dans son dos.

« Je vois que mon collègue est amoureux de la fille du pasteur.

— Amoureux ?

— Je l'espère bien ! renchérit la Norvégienne, je ne donnerais pas ma fille au premier roturier ! »

À Nithap de se déclarer vaincu ! « Ma fille. »

« Tu en as encore ? »

Il parlait des cigarettes. Elle mit la main sous sa blouse, et sortit deux paquets, des Bleues avec filtre, et des allumettes. Le claquement de l'allumette meubla le silence qui s'était installé entre eux. Il lui fallut trois essais, et il dut protéger la flamme dans le creux de sa main. Il tira une grande bouffée et resta un long moment ainsi, dans sa rêverie.

Si Mademoiselle Birgitte ne pouvait qu'être heureuse de cette nouvelle, elle était surprise par ces cachotteries. Oui, pourquoi Nithap avait-il cru pouvoir cacher les secrets de son cœur à ses amis ? Qu'y avait-il à cacher, puisque la fille en question habitait chez elle ?

« Vous avez fait un très bon choix, dit Mademoiselle Birgitte, vous le savez, j'espère. »

C'est là qu'elle avait redit que le père de Ngountchou était « le médecin de l'âme ». Il faut bien se représenter le pasteur Tbongo : fruit de la meilleure école d'évangélistes, Ndoungué, il maniait autant les versets de la Bible que les lettres de l'alphabet bamiléké, bagam. Il était virtuose des deux, et officiait comme interprète lors des cultes. Le temps qui lui restait, il le consacrait à la traduction des passages bibliques en alphabet local. Ce projet titanesque il l'avait mis en branle

pour le compte du Kumzse³ dont il était alors le représentant local. Il était le seul dans Bangangté et au-delà à lire cet alphabet qui était devenu « sa chose ». « Le seul, disait le pasteur, mais pas le dernier. »

Et il hochait la tête, avant de se pencher sur ses papiers, son grand front se couvrant d'une anxiété qu'il ne traduisait pas en mots, derrière lui le calendrier aux huit jours qu'il marquait de son travail assidu. Si Nithap n'était pas un grand lecteur, il le devint grâce à ses discussions quotidiennes avec Elie Tbongo. Il s'intéressait peu à la production intellectuelle du pays bamiléké ; c'est après des allers et retours chez le catéchiste, amenant sacs de macabo et régimes de plantains et assis derrière le Zephyr de son ami, qu'il découvrit le panthéon bamum, le Mont plaisant, et commença à dessiner l'arbre généalogique qui étendait ses racines jusqu'à Foumban. Nga shun Mven Mum⁴, comme on appelle le chef Bangangté.

Les villageois le respectaient et voyaient dans sa tenue blanche un miracle. Ils admiraient entre ses mains la maîtrise des secrets de la vie. Mais les pensées de Nithap étaient plutôt communes. Il ne s'écartait jamais des traitements prescrits contre les furoncles, la tuberculose ou la maladie du sommeil qui faisaient vraiment des ravages ici. Il appliquait rigoureusement ce qu'il avait appris à William Ponty, rien de plus.

« Pourquoi ont-ils si peur du médecin ? » se demandait-il parfois, répétant une question de ses collègues blancs.

« Que de vies auraient été sauvées s'ils n'étaient pas allés avant chez le sorcier ! » Sa réponse à lui n'était pas différente. « Les superstitions ! »

L'ardeur, le fanatisme, avec lesquels Nithap s'était jeté dans le combat contre les superstitions, et dans le suivi des campagnes de désintoxication au DTT, avaient fait de lui le porte-parole de l'hôpital de Bangwa. C'est lui qui en medumba sermonnait tel vieillard qui avait

traîné une syphilis scandaleuse pendant des années, avait infecté ses épouses, et avait lui-même perdu la vue. C'est lui encore qui parlait à telle jeune femme qui n'avait pas donné à son enfant du Quinimax comme elle le devait, ou ne l'avait pas vacciné contre toutes ces maladies qui décimaient les foyers, et en avait fait un infirme. L'ébahissement qu'il éprouvait n'avait d'égal que le respect qui lui était accordé par ces hommes et femmes qu'il retrouvait parfois nus dans leurs villages, lors des campagnes contre la trypanosomiase, qui emplissaient la cour de l'hôpital par la suite, et l'écoutaient la main sur la bouche, sur l'épaule ou le sein, quand il faisait l'appel des malades, éblouis par sa blouse blanche et sa seule présence.

Si Nithap s'était habitué à cette admiration muette qui l'accompagnait, il avait une idée bien précise de ce que ces villageois pensaient.

« Je suis fils de villageois ! » leur disait-il souvent.

Et il leur racontait le lieu de sa naissance.

« Ici à Bangwa même. »

Les malades venaient de toute la région. Ils étaient nombreux cependant à connaître sa famille, et si seuls les vieux l'appelaient par son ndap, c'était juste parce que eux, ils l'avaient vu courir dans la poussière, les pieds nus, derrière un cerceau de bois qu'il avait fabriqué lui-même. Ils se moquaient souvent de son medumba qui avait pris un accent de Blanc, souriaient quand au milieu d'une phrase il mettait soudain un mot en français, ou alors s'étonnaient quand il leur adressait la parole en medumba classique, sursautait au milieu d'une phrase, continuait en dialectal bangwa.

« Bien sûr que nous connaissons ton père », lui disaient des malades, et d'habitude il en profitait pour vaincre leurs résistances.

« Et ta mère aussi. »

« Laisse-moi te dire. N'est-ce pas, c'est ton père qui vendait le bois au marché de Bangwa ? »

« Ma femme allait aux champs avec ta mère. »

« Je sais, papa, il disait, je sais. »

Nithap n'écoutait jamais ses malades que d'une oreille inattentive, pour leur faire oublier la médication. Sa propre biographie, ses ndaps que certains égrenaient devant lui, n'étaient jamais que des distractions. Tandis qu'il s'entretenait avec le malade, il frappait l'avant-bras de celui-ci pour trouver la bonne veine, disait soudain voilà en français lorsqu'il la trouvait, et puis revenait sur cette histoire, qu'il avait à peine écoutée. Parfois, un malade lui racontait les péripéties de sa pharyngite, il commençait son sermon médical de routine. La condescendance de ses propos ne lui apparaissait plus, et ces hommes et femmes au regard suppurant, au ventre douloureux, qui le regardaient avec commisération, étaient autant fautifs d'être tombés malades que sots de n'avoir pas suivi les conseils prophylactiques et discours préventifs proférés durant leurs descentes sur le terrain, avec le docteur Broussoux.

Nithap n'allait pas jusqu'à mépriser les malades, mais c'est parce que ce privilège, ses collègues blancs le lui avaient retiré. Il s'indignait certes de phrases racistes qu'il entendait ceux-ci dire : « Il leur faudra cent ans pour sortir de la nuit ! », « Que feront-ils de l'indépendance ? ils ne savent même pas fabriquer une aiguille ! », mais s'il avait cherché des preuves que ces villageois ne vivaient pas dans le cœur des ténèbres, il aurait du mal à en trouver. Ce qui veut dire que dans le fond il partageait l'opinion de ses collègues blancs, même si sa fierté lui dictait l'indignation de routine, quand il entendait de tels propos au passage d'une causerie.

« Tu sais bien que nous avons raison », lui auraient d'ailleurs dit ceux-ci, que sans doute il aurait bégayé d'approbation.

Ou alors il se serait doublement mis au travail, il aurait sermonné les

villageois, il leur aurait fait la leçon avec encore plus d'entrain, parce que cela relevait sa fierté à lui. Ce n'est pas lui qui avait fait incarcérer un homme qui déambulait nu au marché, même si certaines mauvaises langues le montraient du doigt. La fierté est un derrière bien douloureux, quand il n'est pas assis sur un siège confortable. En plus notre médecin avait l'habitude d'être, lui, l'objet de la fierté alentour. Habillé de sa blouse, stéthoscope en bandoulière, il traversait la cour de l'hôpital au milieu de malades couchés, qui sur un lit de bambou, qui sur une natte, et chaque souffreteux rangeait ses pieds. Son arrivée était annoncée toujours par un caractéristique remue-ménage et des chuchotements, tandis que les regards muets disaient « c'est notre fils ! ». Cette fierté n'était pas la sienne, qui était plutôt défensive. Sa fierté était dirigée vers ses collègues blancs, et dans le fond était une forme de crainte, la peur de l'humiliation qu'il aurait ressentie à être pris pour un de ces villageois dont il se distinguait par sa blouse, d'être pris pour ses parents à qui son métier l'avait arraché. C'est donc par peur d'être confondu avec ses malades que le médecin se promenait parfois jusqu'au village en blanc. Ostensiblement.

Son habit blanc lui servait de carapace.

Quand lors d'une de ses visites Elie Tbongo lui montra des morceaux de sa traduction de la Bible en écriture bagam, Nithap entendit soudain battre dans son cœur l'hymne d'une autre fierté qu'il ne se connaissait pas jusque-là. Grand-père lui expliqua que si les Blancs les avaient aidés en rendant le medumba dominant par l'enseignement, la traduction de la Bible, l'œuvre qui fondait une nouvelle culture littéraire, était inachevée. Il travaillait, lui, à la formalisation du medumba en alphabet, car, ajoutait-il, « l'alphabet latin ne rend pas compte des inflexions de nos langues villageoises ».

« La traduction de la Bible est donc incomplète sans notre alphabet. »

Il avait dit « notre alphabet », comme si c'était Nithap qui avait

prononcé ces mots, lui qui ne savait pas qu'il existait un alphabet bamiléké. Le pasteur Tbongo lui montra les résultats de son travail assidu, lisant doucement les lignes qui autrement auraient été hiéroglyphes, mais qui devenaient révélation d'un paradis. Le médecin aurait voulu emprunter les notes griffonnées, courir à travers les collines, les montrer à ses collègues blancs, au docteur Broussoux. Mais il se ressaisit, se rendant compte du ridicule de son élan. Devant l'ignorance, la fierté est un substitut bien pauvre. C'est ainsi que lui qui était venu dans ce salon par amour, devint l'élève de celui dont il voulait faire son beau-père, sans ambition autre que de se cultiver, de fortifier son « âme », justement.

À son rêve d'épouser Ngountchou, s'ajouta ainsi sa volonté de devenir le disciple du père de celle-ci. Nithap descendait le chemin de la maison du pasteur Tbongo, avec l'entrain que seul l'amour donne aux pas d'un fiancé, faisait porter vers l'arrière-cour de son maître les vivres et friandises qu'il avait transportés jusque-là. Il s'asseyait ensuite devant l'homme d'Église, avec la faim qu'étrangle un homme qui vient de se réveiller. Il ne cherchait plus à labourer le cœur du pasteur pour épouser sa fille, mais tournait entièrement son esprit vers le monde invraisemblable que cet homme lui dévoilait mot à mot, page par page.

-
1. Quartier de Bangangté.
 2. Nyamsi est de Yabassi, Moya, donc administrativement rattaché aux Bassa.
 3. Kumzse, organisation culturelle bamiléké à caractère progressiste, fondée en mars 1948, très proche de l'UPC dont elle fut d'ailleurs alliée jusqu'en 1951, à sa dissolution. Dirigée par Mathias Djoumessi, chef de Foréké-Dschang, elle est l'embryon le plus populaire de l'éveil bamiléké à la politique anticoloniale.
 4. L'ami du roi bamum.

4.

Qui à Bangangté ne connaissait pas Elie Tbongo ? Grand, sans moustache mais la barbe généreuse sous le menton, habillé d'habitude en kaftan togbo noir aux motifs rouges et jaunes, colliers à perles multicolores au cou, habit de la noblesse traditionnelle dont il était descendant. Seules les paroles surnoises de paysans au bar de la chefferie mettaient à mal son aura : « Hélas, il n'a eu que des filles », « Deux enfants seulement. »

Paroles perfides qui parfois se chuchotaient ainsi : « Il croit qu'il est un Blanc », car personne ne comprenait pourquoi il ne devenait pas polygame. Nja Yonke', son épouse, aurait raconté à ces hommes ses multiples fausses couches, et sa douleur d'avoir enterré cinq enfants, tous morts trop tôt. Mais, dans leur répugnante ébriété, qui aurait écouté sa voix ? Le Bangangté a le sarcasme comme seconde nature. Allez donc lui expliquer pourquoi la joie de cette femme à la poitrine débordante et aux bras forts, elle ne l'exprimait plus que dans les chants et danses de la Chorale des femmes dont elle était la cheftaine ! Qui aurait eu la patience de voir pourquoi cette femme avait finalement trouvé dans la Bible le refuge que ce monde tourbillonnant lui refusait, et fait de l'intelligent jeune homme que son mari Elie Tbongo était jadis, le catéchiste qu'il deviendrait ? Tout le monde connaissait le pasteur, mais très peu de personnes à Bangangté savaient ses jardins secrets.

Tanou se rappelle de lui aujourd'hui encore, même s'il ne l'a connu que dans les mots de sa mère. Il avait enseigné l'écriture bagam à ses filles. Et c'est d'ailleurs durant ces années-là, ces années où il allait en vacances au village, retrouvant ainsi ses cousins, les enfants de Mensa' sa tante, et d'autres, c'est durant ces années qu'il avait trouvé ce sac de raphia miraculé de l'histoire, son premier bom nguefet¹, à l'intérieur duquel il découvrit quatre cahiers aux feuilles striées. Miracle qu'ils n'aient pas été détruits ! Que ces documents cornus, crasseux, puant le pesticide, aient survécu à son déménagement américain était un véritable miracle ! Ces cahiers ont fait de lui le Narrateur de ce récit aujourd'hui, car ce sont ces cahiers du pasteur qu'il emplit ici d'histoires, petites et grandes, improbables et réelles, nou et tcho, tcho et toli², pour composer l'histoire de sa famille.

— A-t-il aussi remis un sac d'histoires à Bagam ?

C'est Angela qui demandait.

— Impossible. — Tanou ajoutait : — Il ne l'a pas connu.

— Il a appris l'écriture comment, alors ?

— Extraordinaire Petit Papa !, et le cousin restait rêveur un instant. Nous devons le faire venir ici.

Elle n'a pas du tout changé, la maison de Bangangté, comme la plupart des maisons de l'Ouest d'ailleurs, frappée qu'elle est de cette éternité empoussiérée, de cette latérite qui la retire du temps et l'y maintient en même temps. Aujourd'hui comme hier, elle demeure imposante, témoin d'une architecture coloniale qui utilise le matériau local, les briques de terre fortifiées au raphia, mais la structure du blanc. La véranda protégée par un bocage de nfekang³ ouvre sur un potager de quinine mais aussi de tabac, dont les feuilles remplissaient la pipe d'Elie Tbongo, puis sur un carrefour qui donne sur le marché, sur les pulsations du village, et donc, sur le salut respectueux, et sournois de ces passants qui n'oubliaient jamais cependant la révérence due à

« Passitou » comme ils l'appelaient, se pliaient en quatre quand à côté de lui était assis « ndocta ». Car c'est sur cette véranda que le pasteur lisait l'après-midi, assis dans son fauteuil de bambou. C'est là qu'il travaillait, dans ce monde populeux et c'est là aussi qu'il accueillait Nithap lors de ses visites affamées, alors que le chien Kouandiang à ses pieds se léchait pour faire fuir les mouches de son corps et se grattait les oreilles rougies. Les deux hommes n'entraient au salon que pour manger, appelés par Mensa', et suivis par le cabot.

« Maman vous appelle, disait la jeune fille avant de s'effacer, la nourriture est déjà prête. »

Mais parfois aussi ils demeuraient à la véranda, et Mensa' revenait après leur repas libérer la table.

Le prestige du pasteur dans cette région marquée par des siècles de guerre contre les Bamum et par le paternalisme de l'Église, il le devait à son pupitre. Quand il interprétait les sermons du prêtre, un Blanc, il y ajoutait l'éloquence du medumba, dont le sens de la formule faisait plus d'un s'arrêter sur son verbe, secouer la tête et sourire. Sa voix granuleuse, au lieu de résonner dans l'église, vous parlait comme votre voisin de village. Ses phrases étaient plus longues que celles dites en français et qu'il devait traduire, car il y mettait du sien en déclinaisons. Ce n'était pas pour déplaire au pasteur qui l'écoutait lui aussi, comme s'il délivrait un sermon parallèle. Car bientôt sa voix sortait de la bouche de chacun des villageois qui, assis dans la paroisse, se reconnaissaient tellement en ses mots qu'à la fin de chacune de ses phrases, ils se regardaient l'un l'autre et disaient, « ne ne ne », « oui, c'est vrai ».

Mensa' était la plus jeune des enfants d'Elie Tbongo, et avait dix-sept ans. Elle était celle qui, comme on dit couramment, « était encore à la maison ». Tanou ne pourra jamais dire le niveau d'éducation de ses deux mères, qui avec l'âge devinrent pour lui comme des jumelles, ni si elles étaient allées à l'école. Aux derniers moments de sa vie,

Ngountchou avait une boutique au marché de Bangwa, et y passait son temps comme on grignote les jours de la retraite. C'est d'ailleurs dans ces bas-fonds, au milieu des étalages d'igname ou de macabo, des régimes de banane et des parasols multicolores, qu'il avait grandi, éduqué par les reparties vigoureuses des revendeuses. Ngountchou qui était grossiste allait le plus souvent se ravitailler à Bazou, et c'est lors d'un de ces voyages qu'elle faisait avant la levée du jour, en opep⁴ comme d'habitude, qu'elle avait eu l'accident qui avait changé sa vie. Cet accident qui l'avait fait mourir à petit feu, comme dira Tanou. Le premier souvenir d'elle qu'il garde, c'est assise dans sa boutique achalandée, avec autour d'elle de nombreuses femmes, des bayamsallam qui agitées, le verbe violent et le pagne nerveusement attaché autour des reins, la tête serrée dans un foulard et la trousse enfoncée entre les mamelles, lui montraient les marchandises qu'elles voulaient acheter.

Le pasteur Tbongo n'avait pas voulu pour sa fille ce destin commerçant, bien au contraire. Le futur qu'il lui souhaitait, il l'avait confié à la sagacité de Mademoiselle Birgitte, à qui il avait résumé ses rêves en une phrase : « je vous donne ma fille, afin que vous la formiez ». La maison de la Norvégienne avait donc été lieu d'apprentissage pour Ngountchou, et les enfants étaient ses maîtres, si on peut le dire ainsi. Leur compagnie était pour elle la tâche la plus agréable, mais aussi la plus éreintante. C'est que Mademoiselle Birgitte qui n'était pas mariée, et n'avait pas d'enfants d'elle-même, avait le cœur aussi large d'une mère des légendes. Il lui était simplement impossible de voir quelque enfant devenir orphelin à l'hôpital, sans se sentir responsable. D'où venaient tous ces enfants ? Dans une société où les filles devaient arriver vierges au mariage, dans un village où les femmes ne se trouvaient de valeur que lorsqu'elles avaient été épousées, « les faux pas » fabriquaient une honte intime dont le visage des enfants de l'orphelinat était la preuve.

C'est peut-être parce qu'elle passait ses journées avec autour d'elle ces enfants que plusieurs filles de son âge avaient sacrifiés pour se fabriquer un futur marital sanctifié, que Ngountchou demeura chaste durant ses longues fiançailles. Il ne lui vint jamais à l'esprit que son père l'avait mise en pensionnat au milieu de ces enfants abandonnés, pour qu'elle se rende compte des effets d'une vie dissolue. Foulard toujours bien attaché, regard baissé, elle avait acquis les automatismes de la fille rangée qui suivait un chemin rectiligne, ce dont tout parent ne pouvait que se frotter les mains. Les visites du médecin n'étaient pas pour contredire tel futur, bien au contraire, elles en étaient le couronnement. Lorsqu'elle choisit d'elle-même de devenir couturière, le pasteur Elie Tbongo ne l'accepta qu'avec un geste de déception.

« Ma fille est intelligente, dira-t-il un jour à Nithap, et son propos était ferme. Elle peut faire mieux. »

Nithap ne lui répondit pas, « avec six enfants ? ».

Car le couple aura six enfants. Tanou né en 1972 sera l'avant-dernier.

« Elle peut aller loin.

— Et qui va s'occuper de nos enfants, alors ? »

Si la description de l'enfer est toujours le meilleur instrument pédagogique pour le catéchiste, la maison de Mademoiselle Birgitte était la promesse d'un paradis. Du moins c'est cette vision paradisiaque qui demeurerait dans l'esprit de Nithap, quand il y voyait celle qui deviendrait bientôt sa femme. Il ne put jamais se représenter celle-ci autrement qu'en cette image initiale qu'il avait eue d'elle, une mère trop jeune au milieu d'enfants. Certes, des cris et pleurs la réveillaient, et ainsi commençait une journée qui ne finissait vraiment que lorsque le dernier des marmots s'était effondré de fatigue ; certes l'assistante était lessivée au bout de chaque journée. Mais le matin, alors qu'elle se réveillait au bord de l'exaspération, elle songeait qu'elle réalisait moins

le rêve de son père que celui de l'homme qui l'avait regardée et qui avait vu en elle la mère de ses enfants.

Bientôt c'est elle qui se mit à l'attendre.

Il est impossible de parler de coup de foudre. « Attendre » est le mot juste, car oui, elle attendait les visites de son fiancé, le regard fixé sur la barrière de bambou, de plus en plus distraite. Les jours où Nithap n'était pas de garde, ses visites chez Mademoiselle Birgitte devenaient vite l'occasion d'une cour assidue. Les enfants pour les amoureux étaient une échappatoire. Nithap pouvait toujours prendre l'un d'eux dans ses bras, et parler de lui avec sa Ngountchou comme s'il s'agissait de ces enfants qu'ils auraient plus tard.

On pourrait compter sur Nyamsi, pour dire de Nithap que le désir qu'il avait pour cette jeune fille, et qui l'empêchait de dormir, lui faisait remonter les pistes de Bangwa en traçant des équations différentielles, le faisait marcher avec la main dans la poche pour discipliner son bangala. Tout cela tenait avant tout au fait qu'elle ne ressemblait pas aux étudiantes du collège Noutong. « Typique Bamiléké, disait-il. Toi si éduqué, tu ne peux choisir comme épouse qu'une fille qui n'est pas allée à l'école. »

Il n'allait pas jusqu'à dire que Ngountchou était une mboutoukou⁵, mais c'était tout comme. Du reste son amie ne lui en laissait pas l'occasion.

« N'insulte pas l'école ménagère, disait Mademoiselle Birgitte.

— Je sais, je sais, faisait-il, et il levait les mains au ciel. C'est clair que tu veux épouser ta propre maman. Œdipe. »

Nithap riait, autant découvert que fier de la qualité implacable de ses sentiments. Il ne savait pas que Nyamsi, dont le talent particulier était de voir chacun dans la transparence de son caractère, avait déjà écrit le scénario de ce qui serait la vie de sa femme. Jamais elle ne quitterait

cet enclos infantin ; toute sa vie elle serait suivie par cette odeur insistante de taches de lait maternel qui sèche sur le soutien-gorge ; tous les deux ans elle aurait attaché dans son dos un enfant somnolent, ou alors accroché au pan de son kaba ngodo⁶ un autre braillard et aussi méticuleusement que fatalement, elle exécuterait les étapes de sa vie comme le ferait un personnage composé par avance, par deux hommes unis de plus en plus par leur admiration réciproque.

« Ça suffit », coupait leur amie commune.

Et elle avait raison.

Nyamsi savait respecter les limites de l'amitié. Ce que Nithap ne disait pas à ses compagnons, c'est que ses sentiments lui imposaient ce comportement. S'il voulait fonder une famille avec Ngountchou, il devait pouvoir attendre. « Attendre », oui, tel est bien le mot, c'est-à-dire attendre que toutes les parties s'ajustent, attendre que les détails de l'observation se certifient, que les principes de l'analyse se peaufinent, que les imbrications de la tradition se mettent en place.

« Ton fiancé est là », disait Mademoiselle Birgitte lors de ces visites qui avant avaient une toute autre signification.

Ngountchou arrivait, libérée des enfants. Elle saluait le « fiancé » avec ce sourire qui demeurait une énigme sur son visage. Elle murmurait un ou deux mots, plus des réponses à des questions, plus des répliques que des interventions de sa propre initiative, et se retirait.

« Les Bamiléké sont compliqués, hein, murmurait Nyamsi. Tout ce cache-cache pourquoi ? »

Il ne continuait pas sur ce terrain, fusillé qu'il était par le regard de son amie. Dans le cocon de cette amitié bienveillante, de ce salon, Ngountchou pouvait observer qui était l'homme qui serait son mari. Elle observait, et se savait observée aussi. Elle observait, savait qu'ici elle ne pouvait même pas encore s'asseoir avec cet homme qui la voulait, car

la convention lui imposait cette distance. Les fiançailles sont une période des plus politiques chez les Medumba ! Elles sont faites de patience, mais constituent surtout cet observatoire maîtrisé que chacune des parties occupe à tour de rôle, un jeu d'échecs autant qu'un théâtre, une marche tâtonnante, à deux aux bords d'un précipice où il faut savoir contrôler ses nerfs.

Mademoiselle Birgitte disait qu'elle voyait se dérouler devant ses yeux les raisons de son propre célibat, tandis que Nyamsi y trouvait les raisons pour lesquelles il préférerait, lui, le tumulte des passions licencieuses. Tous les deux n'étaient pas Bangangté, cependant, car la transformation contrôlée de l'impatience de la fiancée en intérêt pour l'homme qui la veut, et du regard inquisiteur de l'homme en avancée intéressée, c'est là tout l'enjeu de la mise en scène des sentiments qui seraient peut-être un jour de l'amour, mais qui pour le moment avaient comme horizon la main qu'on demande.

Chez Nithap, la répétition de ce rituel, les visites, les clins d'œil, les silences, y compris les enfants, ne fabriquaient pas seulement de la familiarité, ils créaient le manque, le besoin, l'attachement. Car évidemment, si Nithap n'avait pas remarqué Ngountchou, alors, elle l'aurait considéré avec la même indifférence qu'elle avait pour les autres visiteurs, ou elle ne l'aurait regardé qu'avec la curiosité distraite qu'une jeune fille consacre à un homme. Mais il avait su faire naître en elle cet intérêt dont la manifestation la plus visible était sa nervosité, cette nervosité qui la faisait, toutes les fois qu'elle parlait à son fiancé, serrer le bout de sa robe.

Ngountchou ne regardait pas Nithap dans les yeux, parce qu'elle s'activait à cacher le tremblement de ses mains, qui lui retirait l'assurance dont autrement elle faisait preuve quand il n'était pas là. Cette nervosité la rendait vulnérable, l'énervait, la plongeait dans ce chaos de sentiments qui se manifestaient par son embarras, et cousaient ses lèvres. « Lui arracher un mot », « lui faire dire quelque chose. »

C'est Nithap qui lui posait des questions, car la vulnérabilité de sa fiancée la rendait désirable à ses yeux.

La vulnérabilité ne transforme pas une fiancée en épouse, cela va de soi. Nithap commença à l'habiller. En cela il ne limita ni ses moyens, ni ses soins. Très vite ce n'était plus la fille en tablier qu'il avait vue au milieu des bambins jadis à qui il s'adressait, mais bien à une femme en robe bouffante et fleurie. Chacune des transformations attisait son désir, et faisait de lui le fiancé que chacun voulait. Car évidemment c'est de quoi il s'agissait, de la naissance mesurée du désir, de la composition maîtrisée des sentiments, de l'élaboration contrôlée du mariage à venir, et donc de la manufacture traditionnelle de l'amour.

Ngountchou se demandait souvent si les mères dont elle s'occupait des enfants avaient vécu leur amour de façon aussi progressive, ou s'il leur était arrivé de manière tumultueuse, mais elle balayait au loin cette pensée. Elle les voyait descendre les collines de Bangwa, au pas de course, rejoindre leur fiancé dans un buisson, et n'en était que plus embarrassée. Ici, aux sommets de la station, coupée de ses amies d'enfance, et même de Mensa', elle avait pour tout dire son amour entre les mains. N'étaient les notes et lettres qu'elle écrivait à sa sœur, il n'y aurait aucun témoignage de cette lente éclosion de son cœur, car la naissance de son mariage, elle la vécut dans la solitude, livrée à l'éblouissement de sa passion.

-
- [1.](#) Sac de raphia, réceptacle du savoir scolaire, sous la forme de cahiers.
 - [2.](#) Nou, c'est l'Histoire, le toli, c'est l'histoire, et le tcho, c'est le raconter.
 - [3.](#) Plante symbole de paix, chez les Bamiléké.
 - [4.](#) Camionnette.
 - [5.](#) Personne peu intelligente, ou illettrée.
 - [6.](#) Vêtement ample de femme.

5.

Et puis devait venir la dot. Pour Nithap, une seule personne pouvait lui servir de témoin durant ces cérémonies. Voilà pourquoi il rendit visite à Nyamsi. Son ami habitait dans un studio de célibataire, dont même les sapins et bougainvilliers de la véranda ne rehaussaient pas la sobriété. C'est sa bailleresse qui l'accueillit dans la cour où, assise, elle décortiquait les pistaches : « Oui, le professeur est là », dit-elle et elle cracha au sol. Nithap frappa plusieurs fois à la porte avant de se rendre compte qu'elle était ouverte. Nyamsi était en train de se raser. Il était torse nu, avait le miroir à la main et sifflotait un air qui était à la mode –

Joseph Kabasele. Table ronde, indépendance, table ronde, indépendance. C'est sur un autre terrain qu'il interpella le médecin amoureux, quand il le vit.

« Bangangté est le seul endroit, dit-il sans salutations, où on peut encore être upéciste ces jours-ci, et vivre en paix. »

Eh oui, tel était Nyamsi, il ne laissa même pas son ami s'asseoir, encore moins lui dire la raison de sa visite.

« C'est donc pourquoi tu ne fermes pas ta porte, n'est-ce pas ? lui lança Nithap.

— Regarde un peu, continua Nyamsi, venant au salon qu'il montrait de ses mains occupées, tandis que ses yeux rougis scannaient l'alentour,

ici, tout est calme et tranquille. »

Et il se remit à siffloter Kabasele.

« Bangangté a toujours été calme, intervint Nithap, se laissant aller. C'est bien que tu le découvres aujourd'hui.

— Et comment ! coupa Nyamsi. Ce n'est pas pour rien que les migrants les plus nombreux du Cameroun sont Bangangté. Qui a protesté quand les Allemands remplissaient Mbanga et Nkongsamba et N'lohe et Melong et Bali de Bangangté ?

— La diaspora ici est une culture. »

Nithap savait que son ami le parodiait.

« Eh bien, c'est ce que je dis. Ne te fâche pas, mon frère, mais vous êtes des lâches. Vous fuyez au lieu de...

— ...combattre ?

— Oui. Ici. Pas dans le Mungo.

— Ceux qui ont refusé l'esclavage, tu as oublié, le coupa Nithap.

— Mais c'étaient contre les Bamum, dit Nyamsi, je connais ton histoire-là. 1890. Ngantuè. — Il mimait Nithap —. “Le dynamisme des Bamiléké est une réaction aux conquêtes bamum.” “C'est un réflexe de résistants.” “Les Camerounais ont un problème bamiléké parce que les Bamiléké ont un problème bamum.” — Il ouvrait ses mains, et secouait sa tête —. Mais aujourd'hui, regarde.

— Tu oublies Daniel Kemajou¹.

— Oui, je sais, son dernier hurrah à Yaoundé contre les pleins pouvoirs, après qu'il est allé à New York contredire Um Nyobè, et a fait tout le monde voter ici pour la constitution d'Ahidjo. Nous savons tous qu'il voulait se racheter.

— Se racheter devant qui ?

— Laisse tomber ! Après son discours il a fui, et est allé se réfugier chez les anglophones, oui ou non ? »

Ainsi était Nyamsi ! Il n'acceptait pas la défaite de ses arguments, était prompt à formuler des ultimatums, à tracer des lignes de front. Il repartit à l'arrière. Nithap s'assaya et compta les trous dans le tissu du canapé. Il en perdait l'envie de dire, « et Ntchantchou Zacharie ? ». Il savait déjà la réponse de son ami, « encore un qui a voté pour les pleins pouvoirs ! ».

« Ouandié Ernest », dit-il plutôt, mettant son doigt dans un trou du tissu, comme pour l'élargir. C'était son joker.

Il s'attendait à ce que son ami lui dise : « Ouandié est Bangou », pour lui donner une leçon sur la parenté Bamiléké et Bangangté, Bangangté et Bangou. « Sais-tu que toi-même là, tu es Bangangté », voulait-il lui demander. Mais Nyamsi n'écoutait pas, l'eau du robinet disait son occupation. « Qu'est-ce qui l'a piqué ? », se demandait le médecin perplexe devant tant d'agressivité.

« Ce dont le Cameroun a besoin, commença Nyamsi qui revenait au salon, le visage frais et lumineux, c'est d'un grand parti populaire. » Tout en parlant, il se mettait l'après-rasage sur les joues. « Un parti qui nous réunirait tous, toi et moi, nous tous, les Bamiléké, les Bassa, les Bétis, les Nordistes, et transformerait notre amitié en projet politique. »

« A-ah ! » pensait Nithap ici, sa main trouvant le napperon, une fille sans doute.

« Ambition politique, tu veux dire, ce qui en fait un crime.

— Un parti qui aurait le courage de représenter nos aspirations les plus profondes, continuait son ami, lancé comme le train de Nkongsamba. Un parti qui prendrait en compte la voix des citadins et celle des villageois, des hommes tout comme celle des femmes. » Nyamsi levait le rasoir devant son visage.

« Hum, ça devient sérieux, pensait Nithap. Qui l'a mal baisé comme ça là ? »

La voix de Nyamsi résonnait dans le salon embaumé.

« Ce parti existe déjà, et c'est l'UPC, mais hélas, c'est lui qu'ils sont en train d'anéantir. Ils ne font pas de compromis, car le but c'est l'anéantissement total de l'ennemi. »

Nithap ne l'avait jamais vu dans un tel état d'excitation. Nyamsi l'aurait-il laissé placer un mot qu'il aurait demandé : « Ils là c'est qui ? », et aurait continué : « Tu as besoin des colonialistes pour unir le peuple. » Il aurait même ironisé : « C'est sans doute pourquoi tu couches avec Mademoiselle Birgitte ? C'est pour l'humilier, n'est-ce pas ? » Il savait que Nyamsi lui répondrait comme toujours : « Mon cher, Dieu a créé la femme, et les religieuses le diaphragme. »

« Dis la vérité, y alla-t-il plutôt, ton véritable malheur, c'est que le Cameroun est déjà indépendant. En jetant le Cameroun dans l'indépendance, les Français t'ont sevré de l'ennemi dont tu as besoin pour le grand rassemblement populaire camerounais, alors de qui parles-tu là quand tu dis "ils", mon cher ? »

Nyamsi ne lui laissa pas le temps de continuer.

« Le peuple camerounais, coupa-t-il, c'est l'ennemi. Ils ont déclaré la guerre au peuple camerounais. Mon frère, la guerre civile a commencé, et pendant ce temps ici à Bangangté la vie continue comme si de rien n'était. Calme et tranquille. Nda' nda', nda' nda'². »

Ces mots medumba, il les prononçait en souriant, satire au verbe embarrassant.

« Et toi tu te parfumes. »

Mais Nyamsi ne l'écoutait pas.

« La guerre, lâcha-t-il, et soudain il baissa sa main qui tenait le rasoir.

Parfois, je veux tout abandonner, et rejoindre le maquis. »

Il dit maquis en pointillant le i, comme les Bassa. Un silence s'installa au salon, entre les deux hommes, un très long silence pendant lequel méticuleusement, méthodiquement presque, Nyamsi se regarda dans le miroir, tortillant ses lèvres, tirant ses traits, comme pour encore mieux vérifier si c'était bien lui qui avait formulé cette pensée. C'était comme si, se sachant écouté, il trouvait une certaine vanité dans ce mot qu'il avait osé prononcer. Il baignait dans des applaudissements silencieux. Son sourire narquois étirait ses lèvres, illuminant son visage que le coup de rasoir avait rajeuni, avait transformé en une forme ovale et enfantine. Deux tapes légères sur ses joues, et il reprit son sifflement de Table ronde.

« Alors, dit-il, je suis beau, monsieur le fiancé ? »

Comme si celui qui posait cette question n'était pas le même qui s'était découvert maquisard. Il n'attendit même pas la réponse et se perdit cette fois dans sa chambre. Nithap revint s'asseoir au salon. Il y avait sur une armoire à côté de lui des livres, mais aussi quelques brochures politiques, dont une, *Le Patriote kamerunais*, attira son attention. Il la feuilleta, s'arrêta sur la photo d'Ernest Ouandié et d'Abel Kengne³, puis tomba sur une version corrigée de l'hymne national, « comment fait-il pour recevoir ça à Bangangté ? ». Il y avait aussi des magazines de mode français, qu'il feuilleta, s'arrêtant sur des pages, jugeant les costumes selon ce que son propre futur lui réservait, les mots de son ami se livraient une bataille dans son esprit avec ce pour quoi il était venu le voir. Il s'arrêta sur une veste, dans *La Redoute*, et rapidement tomba sur une autre. « Pas mal. »

Quand Nyamsi ressortit de la chambre, la question qu'il avait sur les lèvres laissa ce dernier perplexe. Il la posait enfin : « Veux-tu m'accompagner chez Ngountchou ? »

— Si c'est pour ça, lui dit Nyamsi, et sa parole avait le ton de

l'objectivité cette fois, la veste noire ne marche pas.

— Oui, combattant !

— À moins que tu veuilles déjà enterrer les sinistrés⁴ ! »

Les deux amis sourirent, car évidemment aucun d'eux ne le souhaitait.

Pour Nithap cette journée était un marathon. Le pasteur Tbongo lui avait demandé de venir à Bangangté. Il avait besoin de son conseil savant, avait-il dit. Le médecin des âmes voulait recruter un contremaître, et recherchait un avis. Avant d'arriver chez Nyamsi, Nithap avait donc passé la matinée avec lui. Ils étaient allés ensemble à Bangoulap, dans le village voisin, et avaient frappé à la porte d'une maison au toit de raphia, bâtie à l'ancienne, en terre battue et fenêtre basse, dans la cour de laquelle vadrouillaient canards et poules. Un homme rabougri était sorti de l'intérieur enfumé, en souriant largement, habillé du tayangam et du tounda' classiques⁵, s'était agenouillé et avait montré à chacun d'eux ses paumes comme s'il saluait un chef. Sa femme qu'il avait appelée était bientôt apparue, le sexe recouvert seulement d'un nfekang⁶, s'était courbée de même, avant de disparaître en courant dans la pénombre de la maison pour revenir changée, avec cette fois un pagne orange fleuri attaché autour des reins, tenant des deux mains unealebasse emplies d'eau.

« Je vous attendais, passitou, avait dit l'homme, puis se retournant vers Nithap et se baissant plus profondément que la première fois, avait ajouté : mon ndap c'est Tankongan⁷. »

Nithap lui dit le sien, tandis que le pasteur le relevait.

« Ndocta, dit l'homme, marquant l'importance de la fonction. Je suis heureux de recevoir des sommités chez moi. »

Son insistance sur sommités avait la mesure de son propre

effacement, que relevait son intonation dialectale des mots⁸. Il avait une infirmité, un pied-bot, qui rendait ses déplacements difficiles, mais même sa démarche était celle de la politesse servile. Son phrasé énigmatique frappa Nithap, un vrai Bangoulap⁹, pensa le médecin, et sourit. Tankongan mena ses deux visiteurs derrière sa maison, vers un étalage de briques recouvert de feuilles de bananier. À l'ombre d'un séchoir de maïs, ils passèrent devant une autre femme, plus jeune celle-là mais nue elle aussi, qui à genoux écrasait des condiments sur une pierre, son effort rythmé par le balancement de ses seins. Le pasteur Tbongo lui dit « ntchankou, o », son ndap, se baissa, prit une des briques que son mari lui indiquait et la regarda attentivement. Il en cassa un bout qu'il passa à Nithap, lui demandant son avis.

La femme se leva et disparut dans une cuisine enfumée. Les poules et les canards se jetèrent à l'endroit qu'elle avait abandonné.

C'était la première fois que le médecin officiait dans cette fonction de conseil en bâtiment et éprouvait la confiance de celui dont il voulait faire son beau-père.

« Je ne sais quoi dire », commença-t-il honnête, car il se demandait pourquoi l'homme n'avait pas utilisé ses briques sur sa maison. Durant tout l'entretien, il demeura silencieux.

« Les batteurs de briques sont déjà prêts, passitou, commença le contremaître. Si je comprends bien, il faudra des centaines de briques.

— Oui, plusieurs centaines. »

Il enfonça sa main droite dans son tayangam, et se gratta les testicules.

« Pour cinq chambres et deux salons ?

— C'est cela, pour commencer.

— Je vois. »

Le reste du temps les trois hommes observèrent le plan que le pasteur avait étalé devant lui. Ils le passèrent en revue, point par point, réfléchissant à l'emplacement des pièces, à leur exposition.

« C'est le caveau familial, dit le pasteur.

— Il y a encore de l'espace utilisable, intervint Tankongan, le terrain est vaste. Même le canard ne peut pas chier dans toute cette cour.

— C'est ici que ma famille sera enterrée. »

Nithap regardait l'homme, taciturne autant que déterminé. Il n'a que des filles, pensa-t-il. Pourquoi se construit-il un caveau si vaste ? Jamais l'idéalisme de son futur beau-père ne lui était apparu aussi clairement que durant ce moment de sa lutte contre un destin qui l'avait déjà marqué comme vaincu. Ngountchou sera ma femme, chuchota-t-il, et cette phrase résonna dans son esprit comme une dissidence intime, comme un geste de refus, une marque de son propre Tchunda¹⁰, en opposition à ce qui se construisait ici, et qui pour lui était condamné par la biologie à demeurer un rêve. « Cet homme ne veut pas marier sa fille », pensa-t-il, et le bâtiment dont la vision était dessinée devant ses yeux lui apparaissait comme le temple du silence de sa fiancée.

Bientôt le pasteur et son interlocuteur passèrent sur le choix des maçons, et établirent une liste de noms.

« Je les connais tous, passitou, disait Tankongan, c'est eux qui ont construit le palais du chef de Bangwa.

— Le palais de Nono¹¹ ? »

La précision était de taille. Le pasteur Tbongo disait Nono, sans titre de révérence, fit¹² tout court, nom qui est une insulte.

« Oui, passitou, intervint Tankongan, cherchant ses mots, et pour la première fois une certaine excitation perçait dans sa voix, mais en honneur du chef No Tchoutouo. »

Imposé par les Français après qu'ils eurent exilé le descendant légitime au trône de Bangwa, Jean Nono, qu'ici on appelait encore nshun mekat¹³, à qui sa vie trouble de commis au négoce à Douala avait enseigné l'art des intrigues, n'avait pas eu le courage de s'installer dans le palais légendaire. L'outrecuidance avait des limites. La Médaille du mérite indigène¹⁴ que lui avait remise le Haut-commissaire jadis ne lui donnait pas tous les droits. De toutes les façons, son épilepsie¹⁵ le condamnait déjà à une existence recluse. Cette succession rompue avait jeté la région dans la honte, et ce contremaître en particulier, qui malgré la dignité de son art avait dû construire pour de l'argent le palais que la nouvelle autorité demandait.

Nono était venu chez les Bangoulap chercher des artisans, parce qu'aucun Bangwa ne voulait travailler sur son « palais maudit ». Il avait fallu l'entremise du chef de Bangoulap lui-même pour convaincre Tankongan. Ce fut le plus grand chantier qu'il mena jusqu'au bout. Le contremaître n'en était pas fier parce que la corruption s'opposait à ses principes et à ses enseignements. Le technicien qu'il était ne pouvait cependant pas ne pas se référer à son chef-d'œuvre, d'autant plus que c'est là qu'il avait utilisé pour la première fois les briques, après le passage de sa maîtrise à l'école d'art de Fouban.

La mention du nom « Nono » le jeta dans un embarras qui se transforma en aigreur. Une honte qui apparaissait avec d'autant plus de force qu'il parlait avec un pasteur. C'était comme s'il voulait tout d'un coup incendier le palais qu'il avait lui-même bâti ! Surtout qu'il lui fallait établir le prix de la brique, pire : marchander. Parler argent, quel calvaire pour les Bangangté !

« Donnez-moi ce que vous voulez, dit-il à mi-voix, mortifié. Et je vous fais un beau travail.

— Il faudra d'abord que Nono autorise la construction de la maison, coupa le pasteur, de toutes les façons.

— À Toungou ?

— Tu connais son pouvoir de nuisance, non ? »

Le pragmatisme d'Elie Tbongo apparut soudain. En un même geste, il montrait le tacticien qu'il pouvait être.

« Mais je ne payerai pas. »

Mise en garde de taille de l'homme qui se souvenait encore de sa persécution par le chef, à l'époque des rivalités avec le Kumzse. Et surtout clarification de celui qui pouvait mobiliser sans pécule une armée de chrétiens, comme il le faisait souvent pour la culture de ses champs. Tout dans la chefferie se monnayait dorénavant. La rancœur de la région venait de cette révolution extraordinaire : le remplacement de la dignité centenaire du don par le commerce. Dans cette cour jadis, un noble perspicace l'avait désignée comme « la plantation de la misère ». « Même dans cent ans nous ne serons jamais riches avec un pareil système », avait dit celui qui entrera dans cette histoire sous un autre nom : Villageois extraordinaire. Pour Tankongan, homme trop juste, le point de rupture véritable c'était l'achat du titre de Manveun¹⁶, par une femme qu'il appelait « prostituée de Njombe au service des planteurs blancs ». Le contremaître et le pasteur se regardaient, découvrant combien ils étaient pris dans un engrenage dont ils pouvaient difficilement se retirer.

Sur le chemin du retour, Nithap, qui était de Bangwa, crut nécessaire d'intervenir.

« Ce qui est arrivé à Bangwa n'est pas unique », dit-il.

Le médecin se mit à réciter le nom de chefs emprisonnés, destitués par l'autorité coloniale, ou en exil, parce qu'ils avaient refusé de devenir des auxiliaires.

« Campo, continua le pasteur, Douala, Dschang... »

Puis les deux hommes arrêterent l'énumération des lieux où les chefs

avaient été emprisonnés. Un silence se fit entre eux, comme la conclusion de la complicité jusque-là tissée. Bien plus tard, c'est un ordre du préfet du Bamiléké, qui laissera au pasteur Elie Tbongo la voie libre pour construire son Tchunda dans la forêt de TOUNGOU par Bazou, dans le village de ses origines.

« Cette terre gronde, dit Nithap.

— Mais qui va l'écouter ? »

Soudain le médecin comprit à quel point ils avaient été jusque-là épargnés par les tumultes qui secouaient le Cameroun. Il y avait cette histoire d'usurpation à Baham, qui avait transformé la chefferie en poudrière. On disait d'ailleurs que la rébellion née derrière le chef légitime déposé avait embrasé la région de Bafoussam, mais aussi tout l'Ouest. On disait que les dissidents s'étaient constitués en armée souterraine qui se nommait sinistrée. On parlait de Wandji¹⁷ – Ouandié.

Mais Nithap pensa plutôt au député Samuel Wanko¹⁸, le député de Bafoussam, qui avait été assassiné en 1957 dans des conditions horribles, après avoir dû marcher dans toute la ville en caleçon, la tête enfoncée dans une chaussette, et à tout le bruit que cette affaire avait causé et qui était parvenu jusqu'à l'hôpital. Cela expliquait la visite du ministre de la Santé, et les médailles d'encouragement. « Calmer le jeu. » « Faire régner la paix. » Le ministre était apparu plus tard à la réception à la chefferie, nfekang en main, mais entouré tout de même de ses gardes du corps. Voilà sans doute pourquoi quand plus tard Nyamsi explosa de colère et accusa les Bangangté de lâcheté, Nithap mentionna le nom de Kemajou, qui, chef supérieur de Bazou et président de l'Assemblée territoriale, s'était opposé à l'octroi des pleins pouvoirs au président de la République. Il vivait en exil à Nkongsamba.

« Qui va écouter la terre qui gronde ? » reprit Nithap. Il pensait aux Hauts plateaux.

Le pasteur ne répondit pas.

1. Chef traditionnel et politicien bangangté, président de l'Assemblée législative, ALCAM, lors des moments constitutionnellement importants pour le Cameroun d'aujourd'hui, dont surtout l'octroi de « pleins pouvoirs » à Ahmadou Ahidjo, alors Premier ministre, pour combattre la rébellion upéciste, demeure le plus capital. Son discours du 29 octobre 1959 contre les « pleins pouvoirs » et la descente du pays dans la tyrannie est historique. Le pays n'en est pas encore sorti.

2. Doucement, doucement.

3. Ernest Ouandié et Abel Kengne (alias Abel Kingue), leaders indépendantistes, dont nous reparlerons plus tard. Un peu de patience donc. – le Narrateur.

4. Sinistrés et tsuitsuis sont des désignations internes et synonymes pour les membres du Sinistre de Défense Nationale du Kamerun, SDNK, lors de la guerre civile. Ils sont appelés « maquisards », « terroristes », par le pouvoir qui les combattait, et « nationalistes » par leurs partisans.

5. Tayangam, sorte de pantalon bamiléké, fait de tissu passé entre les jambes ; touma', chemisette bamiléké.

6. Arbre de la paix, utilisé aussi comme cache-sexe.

7. Tankongan, ndap bangoulap, veut dire, vendeur de munitions, de balles.

8. Prononce « p » pour « b » – comme « pôn » pour « bôn », le couscous.

9. Bangoulap et Bangwa tout comme les autres ntang la' étant des villages voisins, ils sont de ce fait liés par de nombreuses histoires, mythes et stéréotypes.

10. Tchunda vient de tchun, les fesses, le sexe, et nda, la maison, les fesses de la maison donc, la fondation de celle-ci, mais aussi, la famille, la généalogie, plus précisément.

11. Aujourd'hui encore, mentionner le nom de ce chef Bangwa n'unit pas, alors, cher lecteur, ne le faites surtout pas devant un Bangwa, à moins que ce ne soit par provocation.

12. Le fit, c'est le nom du père.

13. L'ami du Blanc. Très péjoratif dans ce contexte, acquis entre autres à cause de ses motions de soutien à la France, en 1940 dans le cadre de la JEUCAFRA, la Jeunesse camerounaise française, l'ancêtre du parti encore au pouvoir au Cameroun.

14. Ce jour, raconte-t-on, il s'était habillé comme le serviteur qu'il fut en ville, afin que sa médaille ne lui soit pas épinglée sur le buste nu.

[15.](#) L'épilepsie demeure une pomme de discorde entre Bangwa et Bangangté, les seconds accusant les premiers d'en maîtriser l'art, et d'en causer la propagation sur leur terre.

[16.](#) Mère du chef. Titre et position. La position, évidemment, est biologique. Mais le titre...

[17.](#) Nom très populaire dans la région de Bangangté où le nom propre, le fit, s'hérîte ou se donne. La différence d'orthographe est juste scripturale.

[18.](#) Député à l'Assemblée législative qui ne connaissait pas l'immunité parlementaire pour se protéger des pleins pouvoirs du Premier ministre, et n'avait non plus prévu de gilet pare-balle pour ses membres qui ainsi vivaient entre le marteau et l'enclume.

6.

Deux jours après avoir doté Ngountchou, Nithap fut enlevé. Il avait quitté l'hôpital tard cette nuit-là. Les cérémonies n'avaient pas chamboulé son calendrier de service. Les derniers jours de son célibat, il les passait, élaborant le programme de ses noces. Il avait pensé à un voyage à N'lohe, chez sa sœur aînée, puis à Kumba chez ses autres frères et cousins. Sa famille, bien que de Bangwa, avait été éparpillée sur le littoral lors de la querelle à la chefferie. Des milliers de gens avaient quitté Bangwa, et une partie de ses frères étaient ainsi devenus anglophones. Il les voyait peu. En fait ils appartenaient à un autre pays, au Nigeria.

Quand il trouva la porte de sa maison ouverte, son premier réflexe fut d'imaginer sa vie d'homme marié.

« Ngountchou a sans doute oublié de fermer la porte », se dit-il.

Il entra dans la maison et un violent coup sur le crâne lui fit perdre connaissance. Quand il rouvrit les yeux, il se trouvait dans une cabane en bambou. Le roucoulement des tisserins tout comme le chant lointain d'un coq lui signala le matin, et l'odeur de la terre la brousse. Par le brouillard il reconnut les hauteurs. Un terrible mal de tête l'empêchait de se mouvoir. Il voulut d'abord crier, se ressaisit quand il vit Clara Ntchantchou franchir la porte. Son visage s'éclaira.

« Clara, s'écria-t-il presque, et il voulut se lever. Clara, qu'est-ce que je fais ici ? »

Elle se précipita vers lui, et le retint au sol.

« Ne bougez pas, dit-elle, massa, ne bougez pas, je suis là. »

Nithap grelottait. Il retenait sa main, alors qu'elle essayait de toutes ses forces de le maintenir couché. Clara portait une robe qu'il avait achetée pour la dot de sa fiancée.

« Où est Ngountchou ? demanda-t-il.

— Massa, insistait Clara, ne bougez pas, ne tchou' [1](#). »

Dans sa profonde détresse, toutes les questions qui se bousculaient dans l'esprit de Nithap revenaient à un unique cri : « au secours ! », face à celle qui s'était occupée de lui jusque-là et avait habité sa maison.

« Massa, souffla-t-elle en le retenant, rien ne va vous arriver ici. Rien ne peut vous arriver. »

Par ses mots, par son ton, elle cherchait à s'excuser. Elle voyait la peur sur le visage du médecin.

« Clara, demandait encore Nithap, c'est toi ? C'est bien toi ?

— Oui, massa.

— Qu'est-ce que je fais ici ?

— Rien ne peut vous arriver, massa, insista Clara, et elle retourna vers la porte, nous sommes là. »

À ce moment, un homme entra dans la cabane.

« Mon mari, dit-elle aussitôt, et elle se leva. Vous vous connaissez. »

Nithap reconnut en effet l'homme habillé en tayangam et touma, qui se pencha vers lui et retira son chapeau, un lafia rouge. Il l'avait vu plusieurs fois auparavant, la première fois à l'hôpital car il était venu se

soigner pour une morsure de serpent. Il avait le pied bandé, et Clara lui tenait la main, tandis que ses trois autres épouses qui étaient un peu plus âgées étaient assises à côté de lui, les pieds croisés et la main sur la tempe, comme frappées de deuil. Le mal dont il voulait se soigner était commun.

Au lieu de venir ensuite à l'hôpital pour le suivi, c'est dans la cour de Nithap qu'il s'était présenté après, cette fois avec une seule de ses épouses, Clara. Nithap lui avait dit qu'il ne soignait pas les malades chez lui, mais l'homme lui avait répondu qu'il était venu chercher du travail pour son épouse. Il avait ensuite sorti un poulet de son sac, et l'avait montré au médecin.

« Vous voulez me corrompre ? » s'était écrié Nithap.

L'homme avait retiré son chapeau bouffant de la tête, multiplié des excuses polies, remis le poulet dans le sac, et tenant la main de son épouse, l'avait traînée avec lui. Il avait dans un geste tout aussi mécanique remis son chapeau sur la tête. Nithap l'avait vu marcher en boitant, sermonnant son épouse qui traînait le pas, semblait lui faire des reproches silencieux. Nithap avait réfléchi un instant, puis l'avait rappelé. « Cette femme pourra s'occuper de mon neveu », avait-il pensé. L'allure extravagante du mari l'avait marqué, comme l'avait amusé son chapeau qui disait sa noblesse, mais contrastait avec le comique de ses gestes. « Villageois extraordinaire », l'avait-il surnommé. « Il se prend pour un tchinda² alors qu'en fait c'est un clown. »

C'est ainsi qu'il avait embauché Clara, mais il n'avait pas pris le poulet de son mari.

Voilà que Nithap retrouvait Villageois extraordinaire dans une cabane de brousse, son chapeau entre les mains, mais son allure toujours brusque. Cette fois c'est lui le médecin qui était à sa merci.

« Docteur, lui dit l'homme, froissant son chapeau entre ses mains, et

prononçant docteur comme un paysan bangangté ne l'aurait pas fait, n'ayez pas peur, vous êtes mon ami.

— Mon ami ?

— Vous nous avez déjà nourris en embauchant Clara chez vous, dit-il, vous nous avez rendu un immense service. Nous ne l'oublierons pas. Nous sommes des amis.

— Nous ? »

Nithap ne comprenait toujours pas.

« Nous sommes des amis », répéta Clara, hochant la tête.

Son mari l'appuya.

« Nous sommes tous des sinistrés », dit-elle.

Elle regarda Villageois extraordinaire, comme pour rechercher son approbation, qu'elle reçut, et puis le médecin.

« Des sinistrés ? »

Quand Nithap rencontra le commandant Singap Martin, il n'avait qu'injures dans la bouche. Comme si chacune de ses phrases, pour être vraiment phrase, devait être parsemée de jurons. À côté des usuels « laquais » et « fantoches » dont il agrémentait ses conversations quand il parlait de ses ennemis, il avait développé un assortiment de paroles boueuses avec lequel il accueillait quiconque le prenait du mauvais pied, dont il n'aimait pas la tête ou alors qu'il voulait éconduire sur le moment.

« Ènè fumigène ndocta man wé di bring am soso3 ? » demanda-t-il en pidgin quand Nithap s'approcha de lui.

Le pidgin était la langue du maquis. Il toisa de la tête aux pieds le médecin que ces mots firent sursauter. Tout médecin sait reconnaître

les stratégies que développent les malades pour vaincre leur peur de la mort. Chez celui-ci, homme rustique au visage enfantin, aux cheveux peignés en crête ghanéenne, cette stratégie consistait à abreuver son entourage de mots injurieux, à faire vivre chacun sous une douche nauséabonde. C'est ce dégoût qu'il déversa sur le visage de Nithap quand, à peine remis de son étourdissement, celui-ci fut emmené chez le commandant.

Singap, qu'une balle reçue avait alité, chiquait du tabac pour dominer la douleur. Il montrait sa poitrine que le sang avait recouverte d'une tache noire formant un large disque. À la demande du médecin, il bougea délicatement son corps.

« Wéti you môsi catch din laquais so ? lança-t-il comme en un défi qui le fit tousser, lèf am so, hi fit go wôsi, he4 ? »

Chacun se regarda, et sauf Clara et Villageois extraordinaire, tout le monde se retira. Le médecin se pencha sur le blessé.

« Aïe, docteur ! Fais attention ! »

Le médecin lui sourit.

Nithap savait comment vaincre les malades, même les plus difficiles. Quand une difficulté se présentait à laquelle il ne s'attendait pas, par habitude il joignait ses doigts, et les faisait craquer bruyamment, comme pour se donner de l'entrain. C'est ce qu'il fit quand le commandant Singap ouvrit sa chemise, et lui montra sous un bandage ensanglanté une large blessure sur le côté gauche. Nithap se retourna aussitôt et s'adressa à Clara, à qui il parla en bangwa dialectal, comme il avait l'habitude de le faire.

« Tu m'apportes de l'eau propre et un couteau ?

— Oui, massa », répondit-elle.

Bientôt elle était revenue.

« Matériel na wôsi5 ? », demanda soudain Singap.

Un homme vint bientôt avec une caisse médicale sur laquelle le médecin reconnut le cachet de l'hôpital de Bangwa. Il regarda le commandant et ses hommes.

« Si tu veux du matériel, tu dois aller le chercher » lui lança Singap.

Le médecin se baissa et fouilla dans la caisse.

« Une serviette », ordonna-t-il au Villageois extraordinaire.

« Vous avez la chance, dit-il, la balle est ressortie sans toucher vos poumons. »

Martin Singap soupira, ce qui le fit tousser.

« Doucement, dit le médecin, tandis qu'il lavait la plaie, rien n'est encore gagné. »

Nithap devait opérer avec la seule assistance de deux personnes. Il parla en pidgin et ne s'adressa qu'à Clara.

« Tiens, lui disait-il, lui tendant le couteau sans la regarder, molo molo6, hein ? »

Clara récupérait les serviettes ensanglantées que le médecin lui tendait.

Jamais villageoise n'avait mieux remplacé les infirmiers de l'hôpital de Bangwa qui assistaient aux opérations ! C'est plus tard qu'il y pensera avec étonnement, et un baume lui montera au cœur, de la joie devant un tel talent à l'état pur. Elle était sa main gauche, son aide la plus valeureuse, la plus irremplaçable. Il découvrait une femme qu'il n'avait jamais soupçonnée dans son salon, dans sa cuisine, quand il la voyait décortiquer les pistaches avec les dents.

-
- [1.](#) S'il vous plaît.
 - [2.](#) Conseiller du chef.
 - [3.](#) Nous revoici au pidgin, ici version camtok, maquisarde, la version camfranglaise étant citadine. Ici : C'est un médecin sans diplôme que tu m'amènes ainsi ?
 - [4.](#) Pourquoi surveillez-vous ce laquais du colonialisme ? Laissez-le, il n'ira nulle part.
 - [5.](#) Où est le matériel ?
 - [6.](#) Doucement.

7.

Commandant we bi sign fô sonja wôk
We bi sign to wôk sonja fô our heart1 !

Le lendemain Nithap fut réveillé par une chanson. Quand il sortit de sa cabane, un froid glacial le gifla. Il vit des hommes et des femmes qui chantaient en frappant les mains en cadence, autour d'un homme qui jouait du luth au milieu de ce cercle. Les combattants se tenaient chaud ainsi. L'un d'eux se retourna, et désigna une cabane.

« Commandant go si you fô ya 2 », dit-il.

Singap Martin !

Qui n'avait pas entendu parler de lui ? Nithap disait « Singap Martin », car c'est ainsi que son nom circulait partout, ainsi aussi qu'il était imprimé dans les journaux du gouvernement qui étaient livrés à l'hôpital, et où toujours il était précédé par la mention « le terroriste ». Deux jours après l'opération, le médecin retrouva son blessé. Le Terroriste Singap Martin. Il remarqua, garée devant la porte de la cabane, une Saharienne qu'il reconnut être la 2CV du docteur Broussoux.

Singap était assis sur le lit de bambou. Il scruta longuement l'homme qui avait libéré sa poitrine de la douleur qu'une balle y avait plantée,

mastiquant doucement son tabac, avant de pencher sa tête vers l'avant, et pensif de se gratter le cou.

« Assieds-toi », ordonna-t-il.

Le médecin s'assit sur la première chaise, en bambou celle-là. On s'agita tout autour, car c'était la chaise du commandant. Ceux qui chantaient à l'extérieur entrèrent scandalisés. Un geste de Singap, et le calme revint dans la cabane.

« You di sauver ma laf3 », murmura-t-il.

Un sourire illumina son visage.

Nithap se rendit très vite compte du côté enfantin de ses traits, comme s'il n'avait jamais grandi.

« Je peux tuer ce traître », dit-il soudain en le désignant, sans se départir de son sourire.

Traître ? Personne n'avait jamais appelé Nithap par ce mot : fïngwong. Mais Singap voulait lui faire peur. Il aimait faire peur. Pour imposer son autorité parmi ses hommes, comme un enfant, se dit Nithap.

« Je ne tue pas, je soigne. »

Nithap pensa à la réputation de cet homme. Un tueur, disait la presse, un égorgeur Et quoi d'autre ? Un extrémiste. « C'est donc ça le rebelle, pensa Nithap, ah bon ! » Sans doute à cause des journaux, il se l'était représenté un peu plus costaud, mais surtout, moins verbeux, moins arrogant. Il se leva. Les sinistrés accoururent une fois de plus, mais cette fois aussi, Singap leur demanda de le laisser tranquille.

« Long crayons na emmerdeurs4 », dit-il.

Nithap fit une révérence, et sortit de la cabane. Dehors, le vent secouait les arbres. Un homme urinaït dans une haie de rosaux, l'arme au dos.

« Ndocta, dit-il, fermant sa braguette en se pressant, ndocta. »

Il n'acheva pas sa phrase. Nithap ne l'écoutait pas, distrait par un garçonnet qui jouait au loin, nu.

Plus tard, bien plus tard, lors du Procès des Anges, en janvier 1971, à la fin de la guerre civile, on parlera de l'Armée du Salut, qui voulait faire un coup d'État contre le président Ahidjo, on présentera de nombreux Camerounais qui diront à la radio qu'ils menaient une bataille spirituelle, et comptaient sur les armes de la foi pour libérer le pays de la dictature. L'armée de Singap Martin, le SDNK, qu'il fonda le 10 octobre 1957 à Baham, et dont il se proclama le chef d'état-major, ne sera pas mentionnée. Elle sera ainsi condamnée à un perpétuel maquis, alors que c'est bien elle que Nithap avait rencontrée ces jours-là. Et cette armée avait déjà une histoire derrière elle, elle qui avait embrasé l'Ouest et jeté le pays bamiléké dans la guerre civile !

« Nous sommes tous des sinistrés », c'est ainsi que Nithap avait été accueilli dans le camp de Singap par Clara.

Il pensa à tout ce que cette armée avait accompli : les attaques contre les chefferies, d'abord celle de Baham, puis celle de Bacham, de Balessing. L'incendie des écoles, des églises. Et puis les attaques de postes de police, de postes militaires, de dépôts d'armes, de postes de gardes civiques.

Le cœur de Nithap battait vivement. C'était avant que le SDNK ne se transforme en Armée de Libération nationale du Kamerun, et donc, avant 1960 ; avant qu'une balle venue d'un lieu que le médecin ne découvrira que plus tard ne traverse la poitrine du commandant Singap, et ne fasse de lui le héros que, dit la rumeur, « même les balles de Semengué ne peuvent pas tuer ».

« La balle est entrée devant, disait-on, montrant sa poitrine, et est

sortie par derrière. »

« Il est devenu invisible. »

Personne ne parlait du médecin qui le sauva.

Chaque histoire a plusieurs versions, plusieurs réalités. Sa version, Nyamsi ne la raconta pas. Mais ce n'est pas entièrement de sa faute. Il ne se souvenait plus de qui l'avait informé de l'enlèvement de son ami. Était-ce Ngountchou ? Il ne saurait le dire. Il ne se souvenait même pas s'il avait appris la nouvelle à l'école ou chez lui ? Ce dont il se souvenait, c'était la vitesse avec laquelle il traversa Bangangté sur son vélo, prenant l'axe de Bangwa, dévalant les collines comme si derrière lui rugissait un lion en furie, comme si au-devant, le destin infernal frappait ses coups terribles.

« Qui est-ce ? » dit Mademoiselle Birgitte, quand elle entendit des coups à sa porte.

Elle l'ouvrit sur un Nyamsi essoufflé, haletant, et qui pourtant n'avait pas couru.

« C'est moi, dit-il. C'est moi, Bir. »

Deux Blancs étaient assis dans le salon. Il reconnut des collègues médecins, dont un ventripotent, sa moustache effilée des deux côtés à l'alsacienne, qui fumait. Il ne se leva pas avant de lui tendre la main, mais sourit de toutes ses dents.

« Jacques, dit-il.

— Nyamsi. »

Nyamsi se présentait toujours par son nom propre. La poigne du second, un peu plus âgé, était de fer. En lui serrant la main, il le regarda droit dans les yeux, comme pour y découvrir une vérité cachée. Au contraire de Jacques, il serrait ses lèvres, ce qui semblait lui effacer la

bouche.

« Théophile, dit-il. Mais le Bourguignon c'est mieux. »

Nyamsi connaissait son histoire, sans l'avoir jamais rencontré. On l'appelait le Bourguignon, parce qu'il était le seul qui ait un jour contredit le docteur Broussoux.

« Il est secouriste, dit Mademoiselle Birgitte.

— On aura besoin de vous alors, essaya Nyamsi. Par ces temps. »

Il répéta son nom.

« Je vois que je trouble une conversation, continua l'enseignant.

— Mais non, répondit Mademoiselle Birgitte, mais non. » Et à ses collègues qui étaient frappés de silence, elle dit : « Dieudonné est un ami de Sakio. Nous sommes entre amis et collègues. »

Le Bourguignon qui s'était levé, ne se rassit pas. Il marcha vers la fenêtre et regarda dehors.

« Je me sens bien entourée, dit Mademoiselle Birgitte.

— C'est vrai ? » demanda Nyamsi.

Il n'y avait pas question plus désarmante que celle-là. Ce n'est pas la femme qui lui répondit. C'est Jacques qui raconta les détails du « raid des maquisards » à son interlocuteur ébahi, dont les yeux s'écarquillaient et la bouche s'ouvrait à chaque mot. La conscience de Nyamsi était ébranlée et il découvrait la peur qui avait transformé les deux hommes.

« Ils dorment, dit Mademoiselle Birgitte quand elle revint du dortoir de l'orphelinat, les enfants c'est comme ça.

— Des anges, répondit le secouriste, et après un silence, je vais m'en aller. Jacques peut rester. »

Le cantinier ne resta pas. Quand il se leva, Nyamsi vit qu'il avait un

fusil de chasse. Mademoiselle Birgitte n'accepta pas.

« Nyamsi est là, dit-elle, il va rester. »

Il était difficile de la contredire, même si toute décision prise devant l'urgence ne pouvait qu'être irréfléchie.

Nyamsi resta.

« Ils ont fait une battue, lui dit Mademoiselle Birgitte, refermant la porte sur les deux Français. Sakio est introuvable. »

Nyamsi écoutait.

« Enlevé ! ajoutait Mademoiselle Birgitte soudain, tu te rends compte ? Seulement comme ça ! » La fragilité de sa propre existence se révélait dans ses mots tremblants. « Je suis contente que tu sois venu, car Ngountchou est partie à Bangangté. »

Elle prit le paquet de cigarettes.

« Tu en veux une ? »

Ils restèrent ainsi, l'un devant l'autre, à deviser pendant de nombreuses heures, à décortiquer le monde qui, dans la nuit, se résumait à des chants de hiboux, mais dont le mystère leur échappait. Il fallut beaucoup de mots à Nyamsi pour convaincre son amie qu'il ne savait pas où Nithap était allé. Elle l'écouta quand il lui expliqua les détails politiques de « la situation », et lui exposa les possibilités qui s'ouvraient devant eux. Il parlait, et frappait sa cigarette sur un cendrier qui était posé au milieu de la table. Il parlait mais chacun de ses mots n'avait d'importance que parce qu'ils agissaient comme un baume.

Nyamsi dormit dans le canapé sur lequel il était assis. Il dormit, les pieds hors du drap vert trop petit que Mademoiselle Birgitte lui avait apporté. Il resta d'abord les yeux ouverts, se leva pour prendre un livre qui traînait sur le coin du guéridon. C'était Mission terminée. Il le feuilleta plus qu'il ne le lut, mais bientôt tomba de sommeil, le livre à

côté de lui. Avant d'éteindre la lampe Aïda, il regarda la porte de la chambre à coucher qui avait été laissée ouverte, et sourit à l'idée que Nithap se faisait de sa relation avec Birgitte. C'était la première fois en effet qu'il passait la nuit ici.

Mais que savait-il, Nithap ? De Nyamsi il ne connaissait que son verbe haut, il ne savait que le théoricien, il ne savait que le professeur. Ce qu'il ne savait pas, c'était la cour persévérante que Nyamsi faisait à Mademoiselle Birgitte et qui le faisait remonter les vallées, peinant sur son vélo. Lorsque Nyamsi sentit sur son pied refroidi une main frêle, il le retira d'abord par réflexe. Puis il prit cette main et l'entraîna vers lui et, avec elle, le corps de Mademoiselle Birgitte, qui s'était approchée du canapé pendant qu'il dormait.

« Tu viens ? », dit Mademoiselle Birgitte.

C'était une question inutile. C'est le lendemain seulement qu'ils feraient l'amour sous la moustiquaire, dans la chambre, sur le lit. Cette nuit-là, le canapé leur suffit, puis ils s'étendirent à même le sol, sur le drap vert. Nyamsi ne lâcha pas la main qui l'avait réveillé, ni le corps de son amie. Dans le noir il chercha et trouva ses seins, et puis ses lèvres, et puis sa langue. Il ressentit son sexe se fermer autour du sien, tandis que son souffle et sa voix dans son oreille disaient des mots qui ne pouvaient qu'être du norvégien, mais que leur étreinte traduisait fort bien. Le paquet de cigarettes était encore sur la table. Plus tard, Mademoiselle Birgitte le retrouva, alluma une cigarette sur laquelle elle tira, illuminant son visage d'abord, et puis créant un point rouge dans le noir, avant de la passer à Nyamsi qui fuma et sourit dans la pénombre.

1. Cette chanson doit être facilement compréhensible, prenons-la comme exercice de camtok, le premier dans l'histoire du Cameroun, et essayons de la traduire ensemble, afin de nous prémunir pour la suite : « commandant », c'est simple, en français comme en anglais, « we », pour « nous », « bi », est un ajout usuel, « sign » pour « signer », « fò » pour « pour », et « sonja wòk », pour le travail du soldat qui ici est la guerre. Traduction du premier vers : Commandant, nous nous sommes inscrits pour la guerre. À vous le second !

2. Le commandant vous recevra ici.

3. Tu m'as sauvé la vie.

4. Les intellectuels sont des emmerdeurs.

8.

Assis à l'arrière de la 2CV, Nithap fut reconduit à l'extérieur du camp des sinistrés. Afin qu'il ne se souvienne pas du lieu de son enlèvement, on lui avait enfoncé une chaussette épaisse sur la tête. Étrangement, il n'avait pas peur. Il n'avait jamais eu peur durant tous ces jours. Est-ce la présence de personnes qui lui étaient proches, et il pensait à Clara, qui lui insuffla ce courage ? Il ne le saura jamais. Un sentiment de légèreté possédait son cœur, et il se laissait aller, dodelinant de la tête.

Il pensa à la mort, pas celle qu'il avait rencontrée plusieurs fois dans la salle d'opérations de l'hôpital. Sa propre mort. Il était ce cadavre sur lequel les médecins se penchaient. C'était comme si son corps était flottant, comme s'il était une plume légère, comme s'il était une branche de mimosa effrayée par la chanson du vent. Autour de lui, les hommes du commandant Singap étaient silencieux. Ils croquaient des goyaves, et crachaient les pépins en route. Ils mastiquaient des cannes à sucre. Celui qui conduisait fumait le mbanga¹, transformant l'enceinte du véhicule en cage suffocante.

Bientôt la voiture s'arrêta, et autour de Nithap le vide se fit.

Il descendit avec peine. Sa tête fut découverte. Il ouvrit les yeux sur la nuit.

« Waka », dit une voix menaçante dans son dos.

Il sursauta.

« Waka », redit la voix.

Il sentit la bouche d'un fusil sur sa nuque et avança. Il se rendit vite compte qu'il avançait seul. Il ne se retourna pas, mais continua sa marche, dans la pénombre. Le brouillard était si épais qu'il ne voyait pas où il mettait ses pas. Il trébucha. Dans son cœur, le sentiment de légèreté qui l'avait possédé se transforma en prière, en un chant, qui lui semblait résonner dans tout l'univers au rythme de ses pas.

« Je ne tue pas, je soigne », murmura-t-il.

Il avançait sur ordre des sinistres. Bientôt sans y réfléchir, il pressa le pas, se mit à courir. Il s'arrêta pour souffler, se retourna et ne vit personne derrière lui. Il pensa une fois de plus à sa mort, et reprit sa course. Il courait dans le cœur de la nuit, dans l'infini. Soudain, dans l'obscurité profonde qui s'étendait devant lui, il devina une forme. Il s'arrêta pour bien regarder. La forme se rapprochait de lui. C'était un villageois, assis sur son âne, avec un panier de bambou à ses côtés.

Il fit un signe et l'homme s'arrêta.

« Je suis perdu », dit-il.

L'homme descendit de son animal, se rapprocha, craintif d'abord.

« Hé, dit-il, et il mit sa main sur la bouche, c'est le docteur ! »

Il était si ému qu'il bouscula son âne qui se cabra.

« Vous avez sauvé ma femme, dit-il, docteur. »

Nithap chancelait.

« Vous avez sauvé ma femme, insista-t-il, vous ne vous en souvenez sans doute plus.

— Où suis-je ? » demanda Nithap.

Le villageois le regarda, surpris.

« À Bangwa, docteur, dit-il, vous avez oublié la route ? »

C'est alors que le médecin reconnut les collines alentour. Ses forces qui l'avaient porté jusque-là le lâchèrent et il s'écroula aux pieds du villageois qui poussa un cri.

C'est sur un lit de l'hôpital qu'il se réveilla.

Il tournait sa tête à gauche et à droite, recherchant un visage familier. Il vit Ngountchou et inspira lourdement. Elle était au milieu de médecins. Il l'appela. Elle accourut et se jeta sur lui. Il sentit sa poitrine qui se levait doucement en des pleurs.

« Je me suis imaginé le pire, nous nous sommes imaginé le pire ! Deux semaines !

— Madame », entendit-il.

La voix était autoritaire. Nithap voulut se lever. Une main le retint, et cette fois il reconnut le visage de Mademoiselle Birgitte.

« Étourdissement, disait une voix monotone au-dessus de sa tête, mais pouls normal. Rien de cassé. Pas de commotion cérébrale, ce n'est qu'un étourdissement. »

C'était la voix du docteur Broussoux.

« Où suis-je ? demanda-t-il encore.

— Aux urgences, répondit Mademoiselle Birgitte, comme patient. » Nithap voulut se relever, mais la main de sa collègue le retint sur le lit, tandis qu'une voix amicale lui disait : « Rien de grave, vous n'avez rien de grave. »

Nithap vit la silhouette d'un homme, qu'il ne connaissait pas, habillé de vert, d'un short large qui montrait ses jambes musclées. Il le

regardait avec circonspection. Une agitation se fit aussitôt.

« Est-ce qu'on peut commencer l'interrogatoire ? demanda une voix.

— Bien sûr, dit le docteur, faites votre boulot. »

Mademoiselle Birgitte se leva, après avoir serré la main de Nithap. La porte de la salle se ferma derrière le militaire qui, le pas décidé, avança et se pencha sur le médecin.

« Où est Ngountchou ? demanda Nithap.

— Elle peut rester, dit le militaire. Bayiga Sadrack, commissaire des forces du maintien de l'ordre, subdivision de Bangangté. »

Ngountchou s'assit à côté du lit.

« Où est Tama ? lui demanda-t-il.

— À la maison, dit-elle, et elle lui essuya le front, rien ne lui est arrivé.

— Dieu merci. »

Il s'affaissa dans le lit, essoufflé mais rassuré. Cette fois il se tourna vers le militaire.

Nous étions en avril 1960. L'hôpital de Bangwa était occupé par les forces militaires. Le raid des sinistrés avait eu des conséquences. Les maquisards avaient cassé la porte de la pharmacie qu'ils avaient vidée de ses produits. Elle avait certes été réparée entre-temps, mais on pouvait deviner la violence de l'attaque.

La pharmacienne, une rousse à l'accent marseillais, n'en revenait toujours pas d'avoir survécu, bien que l'attaque ait eu lieu dans la nuit, quand son bureau était fermé. Elle était terrifiée et se promenait parmi ses étalages en secouant la tête.

« Ils ont tout pris, disait-elle à ses clients en soupirant, jusqu'au mercurochrome ! »

Quand plus tard il reprit son service, Nithap se rendit compte à quel point la vie de l'hôpital était bouleversée. La station était encerclée par des hommes en uniforme et l'arme en bandoulière. Au portail se tenait dorénavant une sentinelle. Les malades tout comme leurs gardes étaient fouillés avant l'appel. L'accès à la station était restreint.

Seule Mademoiselle Birgitte le retrouva lors de la pause cigarette. Mais elle ne resta pas aussi longtemps qu'avant. Un indicateur de sa nervosité : elle essaya plusieurs fois d'allumer sa cigarette, et c'est Nithap qui finalement l'aida.

Le retour du médecin au travail n'avait pas été facile. Il avait subi une vingtaine d'interrogatoires, le plus serré étant celui du docteur Broussoux qui plusieurs fois l'appela dans son bureau. Le chef de station avait ses raisons. Sa voiture avait été volée, et son matériel médical emporté. Il ne décolerait pas.

« C'est le porteur d'eau, disait-il, je suis sûr que c'est lui. C'est lui qui leur a ouvert les portes du bureau. Pas surprenant qu'il ne soit plus jamais revenu ! »

Le docteur Broussoux disait « leur », et son regard cherchait celui de son assistant. Il changeait de ton.

« Vous ne savez pas où ils vous ont emmené ? demandait-il.

— J'avais les yeux bandés.

— Tout le temps ?

— J'étais inconscient.

— Inconscient ?

— Évanoui.

— Je vois.

— Je vous l'ai déjà dit.

— Je sais, je sais, souffla le docteur Broussoux, mais que faire ? »

Il mit son poing devant sa bouche, le regard pensif. Derrière lui une voix se faisait entendre : « Ils sont partout ! » Son regard se perdait. Deux aides-soignants qui passaient, portant un malade couché dans un hamac, s'arrêtèrent soudain. Le docteur Broussoux leur fit un geste vif de main. Le téléphone sonna. Il alla vers sa table, prit le combiné, parla en marchant, tenant de sa main libre le fil.

« Pas maintenant, Jean, dit-il, on en reparle demain. Demain. »

Comme la pharmacie, le bureau du médecin-chef portait lui aussi des signes de violence.

« Deux semaines, lâcha-t-il en déposant le combiné, et vous ne pensez pas pouvoir reconnaître leur cachette ?

— Je l'ai déjà dit à la police. »

Le médecin-chef continua de marcher de long en large. Il s'arrêta encore devant la fenêtre, regarda la cour.

« Le trajet fut long ?

— Comment le savoir ? répondit Nithap. J'avais les yeux bandés, j'étais inconscient.

— Une heure en voiture ? M. Broussoux insistait. Deux heures ?

— Ils sont partout ! disait une voix dans le couloir.

— Mais qui sont-ils ? »

L'attaque de l'hôpital de Bangwa et de la maison de Nithap avait été menée de manière simultanée. Le personnel médical se demandait encore comment les maquisards avaient fait pour agir aussi rapidement. Jusque-là, la région était restée à l'écart des violences qui secouaient les autres parties du pays bamiléké. La personnalité de ses responsables politiques y était peut-être pour quelque chose. C'est ce que dirait Nyamsi. Les campagnes de Daniel Kemajou, tout comme des autres

dignitaires bangangté dans la région avaient porté leurs fruits. L'on regardait ici ce qui se passait à Bafoussam, Baham, Mbouda et ailleurs dans l'Ouest, avec étonnement.

C'est cette paix extraordinaire qui fut rompue la nuit de l'enlèvement. Le désarroi qui se lisait sur le visage du personnel blanc de l'hôpital de Bangwa était lié au fait que soudain, eux aussi devaient considérer leur lieu de travail comme un champ de bataille, et se savaient donc en danger. Le député de Bangangté leur rendit visite.

Nithap se souvint du remue-ménage que son arrivée causa à l'hôpital, et du froid glacial qui lui traversa le corps lorsque l'officiel qui l'accompagnait se présenta devant son lit.

« Honorable Ntchantchou Zacharie », dit le député en souriant, en tendant sa main.

De teint clair, frêle, visage long, deux virgules de moustache pointant sous les narines selon la mode, ses yeux perçants se posèrent longtemps sur l'alité. Nithap n'écoula pas tout ce que le politique lui dit. Pourtant ce dernier insista sur le fait qu'il était lui-même Bangwa, et donc qu'ils étaient des frères et se devaient de faire « front commun contre les bandits ». Il ne retint du discours du représentant qu'une phrase que ce dernier dit plusieurs fois en le regardant dans les yeux, en medumba et en français : a mvelou ke nzui ou, « C'est ton frère qui te tue. »

Le médecin ne pensait qu'à sa bonne, et une question le torturait : « Où est Clara Ntchantchou ? »

L'interrogatoire quotidien du docteur Broussoux n'était que le début de ce que Nithap vivrait dorénavant. Ses collègues blancs ne lui adressaient plus la parole seulement pendant les pauses. Au milieu d'une opération, la conversation venait sur « la rébellion ». Une infirmière qui n'avait jamais répondu à ses politesses que tièdement s'arrêtait devant lui alors qu'il remontait un couloir, et lui parlait des « terroristes ». Les balayeurs, les porteurs, les mécaniciens de l'hôpital,

le personnel subalterne, tous le regardaient avec intérêt, et parfois il voyait un éclat dans leur regard, comme une question ou une réprobation. Il voulait dire à tout ce monde ceci : « Je ne suis pas le porte-parole des rebelles ! » Il savait que ce serait peine perdue.

Le poste de porte-parole de l'hôpital qu'il avait rempli jusque-là lui fut retiré sans explication. Il constata le lendemain de sa reprise de fonctions que c'est un jeune Français qui dorénavant s'en occupait. « Il fallait bien que le travail continue malgré mon absence », se dit-il et n'insista pas quand le docteur Broussoux le lui répéta mot pour mot. « Je comprends. » Il fallut du temps à Nithap pour se rendre compte qu'il était mis en quarantaine.

C'est au pasteur que le médecin se plaignit en premier. Se plaindre est trop fort, ce fut plutôt une confession. Il ne pouvait cependant, dans son récit, se départir d'un certain étonnement, ni d'une accusation, car il n'avait rien fait de mal, et se considérait comme victime autant de l'enlèvement que de la façon dont on l'avait traité ensuite.

Ngountchou l'écoutait. Le traumatisme de cette nuit de l'attaque, elle le vivait encore. Sur son visage, Nithap retrouvait le même désarroi que celui du docteur Broussoux. Mensa' semblait prise de panique. Debout à côté de la table de la salle à manger, la belle-mère de Nithap, elle aussi bouleversée, étouffait un cri. Kouandiang, seul indifférent, sautillait, lui léchait les mains et les pieds, aboyait de plaisir. La joie de l'animal contrastait avec la mine sombre des visages qui l'entouraient. Le chien s'agitait, allait dans la cour, et puis revenait en jappant.

Le pasteur Elie Tbongo avait accueilli Tama'. Nja Yonke' avait insisté. « Ils peuvent revenir », avait-elle dit, et conseillé à Nithap d'élire lui aussi domicile dans la maison. Mais le médecin avait mentionné ses services de garde nocturnes à l'hôpital. Ces jours-ci c'était cependant comme s'il habitait là.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, disait Nithap, et sa voix était

un cri silencieux, c'est qu'ils m'aient laissé en vie.

— Voulais-tu qu'ils te tuent ?

— Non, mais il y a des infirmiers qu'ils ont enlevés, et qu'ils ont assassinés. »

Elie Tbongo lui tenait la main, et le regardait dans les yeux.

« Tu ne connais pas les circonstances de leur mort, lui disait-il, donc tu ne peux pas en parler.

— Tout de même.

— Tu ne peux donc pas juger. »

Nithap se rendit compte que le pasteur parlait des sinistrés avec une certaine sympathie, ce qu'il n'avait pas remarqué jusqu'ici. Avec tous ceux qui l'avaient interrogé, il avait perçu leur condamnation. Ici pour la première fois, il entendait un ton différent. La suspicion, voilà ce qui avait rendu l'hôpital invivable pour lui et qui le poussait à demeurer dans ce salon.

« Pourtant on juge et condamne tous les jours, disait-il. Il suffit de lire les journaux, et moi-même j'aurais pu être jugé, condamné et exécuté là-bas pour trahison. Fingwong. Traîtrise. Assistance à la rébellion, atteinte à la sécurité intérieure de l'État, association et manœuvres subversives.

— Je sais, disait le pasteur à chacune de ses phrases, je sais.

— Alors ?

— Ça ne veut pas dire que c'est juste ! »

Nithap fut rassuré qu'il ne trouve pas refuge dans la religion. Et pourtant cela ne l'étonna pas.

« Qu'est-ce qui est juste alors ? s'écria-t-il.

— Si je comprends bien, continua le pasteur, ils avaient besoin de toi.

Ils avaient un blessé.

— Oui. Le ministre de la Santé a ordonné de signaler à la police quiconque arrive à l'hôpital avec des blessures par balle.

— Comment vont-ils soigner leurs blessés alors ?

— En enlevant les médecins, évidemment. Ils avaient donc besoin de moi.

— Comme médecin.

— Comme médecin.

— Or, les médecins n'ont pas de camp. »

Cette phrase, Nithap la connaissait du docteur Broussoux. Il revoyait la panique dans les yeux de son chef. Il le revoyait aller et venir, regarder par la fenêtre de son bureau, juger les malades de loin, le personnel local avec cette seule phrase, « ils sont partout ! ». Cet état de siège, le médecin le connaissait. Il le vivait tous les jours à son service.

« Oui, répéta-t-il, les médecins n'ont pas de camp.

— Alors tu te reproches quoi ?

— Rien du tout, avoua Nithap, j'ai plutôt l'impression que tout le monde me reproche quelque chose.

— Quoi donc ?

— D'avoir fait mon travail ! »

Il avait insisté sur tout le monde à dessein, voulant mesurer comment le pasteur réagirait.

« Moi je ne te reproche rien, dit-il. Après tout je n'aurais pas souhaité que ma fille soit veuve à peine après avoir été dotée. »

Nithap n'y avait pas pensé.

« Ça n'aurait pas été juste ! »

Il acquiesça.

Elie Tbongo se reprit cependant, comme s'il regrettait d'avoir exprimé une idée de justice trop proche de ses intérêts. Il fit un geste de main.

« Je veux dire, se corrigea-t-il, on ne change pas un peuple en le mettant en joue avec un fusil, mais par l'éducation. »

C'est comme s'il voulait faire un sermon, mais pesait chacun de ses mots.

« La bravoure d'un homme qui se jette dans l'eau pour sauver un enfant sans savoir nager est suicidaire, car elle le détruira lui-même, commença-t-il, et son regard sévère fixait Nithap. Voilà de quoi il s'agit. On nous met devant des choix impossibles, et nous demande de mourir pour l'un d'eux. Quel être intelligent peut dire que choisir ici, c'est agir de manière juste ? Nous n'avons même pas encore appris qui nous sommes que nous voulons déjà mourir pour défendre ce que nous devons devenir. Nous ne savons pas la signification des chiffres que nous utilisons, mais voulons que chacun d'eux nous dise notre avenir. C'est absurde ! »

Elie Tbongo parlait et c'était comme s'il s'adressait à ces maisons au toit de paille, à ces murs nouveaux en brique de terre rouge, à ces plafonds aux lézardes visibles, à ces portes coupées sous forme pyramidale, à ce pays qui, silencieux, buvait ses paroles. Car le pasteur avait pris l'image de la noyade à dessein. Nithap voyait des débris, des épaves, qui devenaient soudain insultes, injures, crachats. Il se demandait s'il y avait encore une place pour la métaphysique dans ce monde.

Il pensait à Singap et à son vocabulaire qui ne connaissait que l'injure, à son visage enfantin, lui qui devait enlever un médecin au service du

système qu'il détestait, qu'il combattait au prix de sa vie, pour justement se sauver de la mort. Et mesurant le medumba du pasteur Tbongo au pidgin qui liait les insurgés dans une communion particulière, Nithap semblait reconnaître son propre doute dans ce personnage imaginaire et dégoûtant que le pasteur dessinait devant lui. « Absurde », disait-il. Mais il semblait tout aussi reconnaître ce que les sinistrés appelaient des « fantoches ».

« Suis-je un fantoche ? »

C'est Ngountchou qui sortit les deux hommes de leur silence.

« Le déjeuner », dit la femme redevenue fille.

1. La relation entre la marijuana et la ville de Mbanga, fief des sinistrés, n'est pas fortuite. La manufacture du courage est bien simple.

9.

Nyamsi aussi interrogea son ami sur les conséquences de l'enlèvement. Soutenait-il la rébellion ou non ? Assis dans un fauteuil au salon, il imaginait devant lui l'espace d'une bataille fictive, tandis que ses doigts, ses mains, son corps, tout son corps traçait les contours du conflit. Son regard de feu voyait des bataillons à la place des chaises et des tables, des soldats à la place des livres.

« Mets-toi à ma place », lui disait le médecin.

Mais Nyamsi n'avait pas l'habitude de se mettre à la place des autres. La sienne, il l'occupait déjà intensément, et son orgueil ne lui permettait pas de penser autrement. Était-ce la jalousie ? Ou cette tendance trop camerounaise à l'extrapolation facile, que lui-même appelait, amusé, le moiaussisme ? C'est bien lui qui, il y a quelques temps, avait souhaité rejoindre le maquis ! Qu'il ait été devancé dans cette entreprise semblait l'avoir chamboulé, car soudain son argumentation était bancale, sa passion frisait l'hystérie, et plusieurs fois son ami dut le prier de baisser le ton.

« C'est comme ça le Camerounais, y allait-il. Il ne peut jamais répondre à une question simplement. »

Il secouait la tête et reprenait de l'élan. Allait-il dérouler sa théorie générale du Camerounais, qui selon lui ne correspondait pas à la

distinction, plutôt européenne, entre raison et passion, mais se classait selon une fourchette qui séparait l'égoïsme de la générosité et avait fondé le substrat culturel qu'il appelait le b a ba du changement¹ ? « Le nationalisme prend pied parmi les peuples généreux, croyait-il. Ce n'est pas pour rien qu'il a enflammé les Bassa, les Bamiléké, quand les Nordistes, les Bétis... »

Il parlait en connaissance de cause, disait-il.

« Nous sommes surveillés, tu sais, lui souffla Nithap.

— Je te l'ai toujours dit, continuait-il, nous sommes en guerre, c'est la guerre civile. Frère contre frère, père contre fils, fils contre père, fille contre mère. Et tout cela sous le poncepilatisme des Français qui tirent les ficelles. Il est impossible de ne pas choisir son camp, il est impossible d'être neutre quand on voit ses frères massacrés. Se mettre de leur côté, c'est faire preuve de générosité, et donc, de nationalisme. Vois-tu, les Bamiléké sont l'avant-garde de la révolution camerounaise. Autrement dit, mon cher, nous sommes tous Bamiléké ! Toi tu es allé jusque dans l'autre des nationalistes, tu es resté avec eux, tu as même soigné Singap Martin, et tu reviens me dire que tu as maintenu ta neutralité comme Ngountchou sa virginité ?

— De quoi parles-tu ? »

Nyamsi éclata de rire. Il avait marqué un point.

« Parce que tu te crois un saint, n'est-ce pas ?

— Un saint ?

— Il n'y a que le docteur Nithap pour penser ainsi ! »

Le sarcasme avec lequel il dit docteur Nithap se lisait dans son regard possédé. Nithap savait que le fait qu'il soit Moya lui donnait à l'Ouest une marge de manœuvre que les Bamiléké n'avaient pas. On l'avait d'ailleurs affecté ici, disait-il souvent, pour le couper des Bassa. Cette position de poisson hors de l'eau lui permettait de dire ce qu'il

pensait, car pour le gouvernement, cela n'avait pas de conséquence. Cette fois, pourtant, il exagérait.

« Dis-moi alors que tu n'étais pas dans le camp de Ernest Ouandié », lâcha soudain le professeur.

« Tu dérailles, lui lança Nithap, tu dérailles. »

Il se leva pour partir. Son siège tomba. Il le releva.

« Mais toi tu es aveugle, lui lança son ami, aveugle. Demande donc à tout le monde. Que tu le veuilles ou non, tu es un tsuitsui, un maquisard. »

C'était au fond comme s'il ne parlait plus à un ami, mais livrait celui-ci aux mille espions d'Ahidjo qui dans la rue attendaient.

« Tu es fou. »

Nithap était déjà à la porte. La pluie frappait le toit de la maison de Nyamsi en cadence, puis tombait dans un seau qui était déjà plein. L'eau du seau s'écoulait, traçant un sillon dans la cour. Il inspira l'odeur de la terre. Le mot tsuitsui, plus que « maquisard », « sinistré » ou même « terroriste », résonnait dans sa tête comme une grenade. La cour s'ouvrait à lui dans la violence de la nature. Le vent s'était levé et secouait les arbres de manière désordonnée. Des feuilles volaient. Nithap se réfugia dans le salon de Nyamsi. Celui-ci l'y attendait. Il n'avait pas bougé de son fauteuil.

« Combien de fois vas-tu fuir ta propre destinée ? lança-t-il à Nithap. Pendant combien de temps vas-tu attendre qu'elle vienne frapper à ta porte, et t'enlever de force ? Pendant combien de temps vas-tu te dire épargné ? La coquetterie dirige ta vie plus que celle d'une femme ! Mais je sais ce qui te fait trembler. C'est la peur de la vérité.

— Quelle vérité ? »

Nithap secoua la tête, et regretta d'avoir répondu.

« Tu es Bamiléké, oui ou non. »

Le médecin sortit cette fois et fit claquer la porte derrière lui. Il se heurta à Magni Sa, la bailleresse de son ami qu'on disait avoir cent ans. Elle le salua en ouvrant les paumes jointes. Il ne recula plus devant la pluie. Il courut, glissa, perdit son équilibre, mais se rattrapa.

« Il va me faire arrêter, murmurait-il en marchant, il est fou ! »

Les militaires avaient fait le tour de la région de Bangwa avec lui, recherchant la colline sur laquelle il avait été détenu, fouillant les buissons qu'il leur indiquait. Le paysage bamiléké lui avait montré son infinie beauté. Parfois entre les roseaux, les soldats avaient trouvé un feu éteint, empreintes d'une colonie passée, restes d'un bivouac, mais ce pouvait être les traces de cultivateurs. Nithap n'avait dit à personne d'autre qu'à Nyamsi le nom de celui qu'il avait rencontré dans le maquis. Parler de Clara et de Villageois extraordinaire l'aurait compromis. Son enlèvement serait devenu complicité, car Clara avait travaillé dans sa maison pendant plus d'une année, et c'est lui qui l'avait embauchée. Sans le savoir, Nyamsi avait dit l'essentiel : oui, il était pris.

La presse parlait beaucoup de Paul Momo dont elle voyait la main partout. Elle parlait aussi de Tankeu Noë², disait qu'Ernest Ouandié était retourné au pays. Même Nyamsi était tombé dans ce piège. Les médias du gouvernement croyaient cependant Singap Martin mort. Que Nithap l'ait rencontré, c'est ce qui rendait son ami si exalté.

Nithap avait promis aux militaires, à ses patrons, à tout le monde, d'être vigilant. Il avait accepté les gardes postés devant sa maison. « Au cas où ils reviennent. » La colère de Nyamsi ne pouvait que le mettre dans l'embarras, parce qu'il se savait suivi. Or quand il sortit de l'appartement de son ami, Bangangté lui devint soudain étranger, totalement étranger. C'était comme si les arbres au-dessus de sa tête se penchaient sous les coups du vent, en une conspiration collective, pour

le faire parler.

La pluie accentuait sa solitude. Pendant les premiers jours de sa libération, il avait logé chez Mademoiselle Birgitte, couchant sur le canapé. Là pourtant, il se rendait compte du chemin parcouru. C'était chez Nyamsi qu'il s'était senti le plus libre. Seulement quelque chose s'était rompu entre eux, et voilà pourquoi il se retrouvait à courir sous la pluie. Il vit un hangar, alla s'y réfugier parmi des paysannes au sha³ sur le dos, qui le reconnurent et le saluèrent gaiement puis il reprit sa course quand la pluie se calma.

Habiter chez Mademoiselle Birgitte ces jours-ci l'avait rapproché de Ngountchou. Un matin il se baignait quand la porte s'ouvrit. Devant lui se tenait sa fiancée. Les deux restèrent ainsi, lui nu et le gobelet à la main, elle tétanisée, identiquement silencieux, sous un choc réciproque.

« Je m'excuse, bredouilla Ngountchou. Je ne savais pas. »

Et elle referma la porte. Nithap entendit ses pas s'éloigner, il ne la rappela pas. Quelques minutes plus tard la porte des toilettes se rouvrit. Cette fois il prit son bras, l'entraîna vers lui, d'un coup de pied referma la porte derrière elle, et lui retira chacun de ses vêtements. Il lui ouvrit les jambes, la souleva de ses mains fortes, et lui martela plusieurs fois le bas-ventre, là contre le mur, tandis qu'elle lui retenait la nuque et souriait et gémissait. Il se baissa ensuite, et lava le sang de son pubis en versant plusieurs fois de l'eau à l'aide du gobelet. Il accompagna de son pied le flot pourpre dans le watarout, ce qui à Ngountchou apparut comme une mer.

« J'ai peur », lui dit-elle.

Il ne saura jamais si c'est par amour, qu'elle était revenue.

Nithap avait-il peur, lui aussi ? De qui ? Elle ne voulait pas avoir attendu en vain.

« Ils auraient pu te tuer, continuait Ngountchou.

— Je suis là. Maintenant, tu es ma femme », lui répondit-il, debout dans le sang de son corps euphorique.

Quand il revint chez lui, il se sentit oppressé par tout ce qui s'était passé. Il n'arrivait pas à oublier ces médecins qui avaient été tués après leur enlèvement. « Pourquoi les tuer ? » La raison de son salut ne lui paraissait pas évidente. C'est Clara qui avait ouvert la porte de sa maison aux sinistrés, c'est elle qui leur avait dit l'emploi du temps de sa journée. Comment avait-elle pu confondre le salaire qu'il lui donnait à un « effort de guerre » ? Nithap avait beau changer la clé de sa maison, son salon était possédé par des esprits invisibles. Il fit dire à Bangwa qu'il cherchait une nouvelle maison. « Dans les environs de l'hôpital. » Il avait raison. Même vide la maison de son rapt restait occupée par l'esprit de sa bonne-maquisarde. Il la voyait partout.

Elle lui apparaissait, cheveux nattés façon « trois collines », qu'il n'avait plus vus que sur sa propre mère, sourcils épilés comme toujours. Sa fierté calme lui en imposait. Son visage répondait à toutes les questions que son enlèvement suscitait. Quand Nithap avait faim, par réflexe il avait toujours son prénom sur les lèvres, et parfois il marchait vers la cuisine, avec la conviction qu'elle y était. Il ouvrait les diverses corbeilles qui s'y trouvaient, les garde-mangers, les récipients, retirait le repas qui l'attendait dans l'un d'eux, déballait le koki que Ngountchou confectionnait pour lui, mais en mangeant c'est à Clara qu'il pensait. C'était elle sa fiancée de rêve.

Il s'adressait à Clara. Il lui demandait pourquoi elle lui avait sauvé la vie. Il lui posait beaucoup d'autres questions. Il revoyait Villageois extraordinaire, son mari. Il revivait la scène du recrutement. Il voyait l'homme remettre dans son sac le poulet qu'il avait refusé de prendre, et se demandait si à la place de cette volaille, ce n'était pas son esprit à lui qui avait ainsi été mis en captivité par ce faux noble qui se découvrait vrai maquisard.

« C'était donc un piège, s'écriait-il, j'ai été attaché. »

Il riait de telle superstition.

Et pourtant il se réveillait en bandant car il avait senti le corps de Clara envelopper le sien, ses seins se frotter sur sa poitrine. Il ouvrait les yeux et revoyait Clara qui, habillée dans la robe de Ngountchou, lors de l'opération répondait à ses demandes comme aucune aide-soignante de l'hôpital ne l'avait fait. La familiarité avec laquelle, au milieu des sinistrés il lui parlait en medumba dialectal, et l'évidence avec laquelle elle lui répondait, lui mettaient du baume au cœur. Il fermait les yeux et la voyait nue devant lui, ses seins tombant sur son ventre marqué de figurines. Dans ce monde qui lui était étranger, au milieu de cette aveuglante brume, c'était comme s'ils étaient tous les deux liés par un pacte, dont même son mari était exclu. Il revoyait les pansements sanglants de Singap Martin, sa main qui les donnait un à un à Clara, après avoir lavé la plaie du commandant. Il se rappelait le froid qui l'avait traversé le jour où le député Ntchantchou Zacharie lui avait rendu visite à l'hôpital.

La trahir l'aurait livré.

A mvelou ke nzui ou. « C'est ton frère qui te tue. »

Après sa dispute avec Nyamsi, il avait vu une femme qui portait une corbeille pointue, attachée aux épaules sous forme de hotte. Il avait cru reconnaître Clara, l'avait d'ailleurs suivie, l'avait appelée. La femme s'était retournée, lui offrant le spectacle limé de son sourire, et son visage différent.

« Je m'excuse, avait-il bredouillé, je me suis trompé. »

La pluie lui barrait la vue.

« Ils me font perdre la raison », se dit-il et secoua la tête.

Clara devenait le nœud de son secret.

1. B A BA, c'est la coalition Bassa-Bamiléké comme suppôts de l'activité révolutionnaire, avant-garde, locomotive de la révolution camerounaise, c'est l'alphabétisation tribale de la guerre pour des besoins d'implantation.

2. Paul Momo, Tankeu Noë sont des lieutenants du SDNK.

3. Panier-hotte.

10.

La maison du pasteur avait accueilli Tama' depuis l'enlèvement de Nithap. Le petit s'était découvert de nouveaux grands-parents, ainsi qu'une sœur aînée en Mensa'. Une tâche nouvelle lui avait été confiée : s'occuper de Kouandiang. Elie Tbongo n'avait pas eu de difficultés à l'inscrire à l'école primaire de Bangangté. Un jour, quelques temps après être sorti pour aller en classe, il rentra à la maison, en agitant ses mains.

« À la place du défilé ! disait-il. La place du défilé !

— Quoi ? » s'écria Mensa', la main sur la poitrine.

Nja Yonke' accourut. Mère et fille restèrent d'abord sur la véranda, inquiètes et le regard ouvert sur le lointain. Des gens couraient vers la place. Mais d'autres couraient aussi vers leur maison en sens inverse, des femmes portant leur nourrisson, l'enfant secoué par leur gymnastique. Mensa' descendit les escaliers de la maison. Faisant de grands gestes elle interrogeait les curieux, qui ne lui montraient qu'un regard incertain.

« La place du défilé ! lui disait Tama'. Ça barde ! »

Elle se laissa aller avec la foule.

Quatre têtes coupées étaient exposées en dessous des escaliers de la

Préfecture, au pied du drapeau. Les yeux étaient encore ouverts, et deux des têtes avaient une cigarette aux lèvres. À côté, deux seins coupés étaient disposés dans une mare de sang. Un militaire se tenait auprès de cette terrifiante exposition, son arme bien visible. Il paraissait se réjouir de l'effroi que ce spectacle créait sur les visages, et regardait ces hommes et femmes qui chacun avaient la main sur la bouche ou le bras sur l'épaule.

Des femmes émettaient des sons paniqués, recouvraient le visage de leurs enfants. Mensa' retourna à Bangwa avec Tama'.

« Ils leur ont coupé la tête ! disait-elle, se tournant vers sa sœur et puis vers Nithap, tandis que Tama' allait ranger ses effets dans sa chambre. C'est horrible !

— Qui ? demandait Nithap. Quoi ?

— Ils leur ont aussi coupé la tête !

— Qui leur a coupé la tête ? insistait Ngountchou.

— Ils étaient balafrés.

— Balafrés ?

— Oui. Noirs comme le fond de la marmite. Avec les longues griffes sur la face. Bou nkoua ngeu'. Balafrés.

— C'était les mafis¹, alors ?

— Les militaires étaient là, continua l'enfant, ressortant de la maison, ils regardaient.

— Ils regardaient quoi ?

— Ils nous regardaient.

— Ils vous regardaient ?

— Je ne veux plus rester à Bangangté », annonça Tama'.

L'excitation atteignit bien vite l'hôpital. Pas seulement parce que des

Blancs qui y travaillaient s'étaient joints à la battue. Nithap apprit que l'une des têtes coupées était celle de Tama'ntchou, le porteur d'eau. Il avait disparu après le raid, et depuis était recherché par la police. Lors des interrogatoires par les militaires, son nom avait été mentionné plusieurs fois.

Nithap ne dit pas à Ngountchou qu'il connaissait l'un des hommes à la tête coupée. Il savait cependant une chose : avec la décapitation de Tama'ntchou, l'hôpital de Bangwa avait obtenu la vengeance dont il avait besoin. Et pourtant cette vengeance n'eut pas l'effet escompté. Au contraire, la suspicion augmenta. C'est qu'elle signalait une chose : la guerre civile était plus que jamais entrée dans la station pour y rester. Chacun y allait de sa propre version et certaines étaient contradictoires. Un mot revenait constamment : « agent de liaison ». Le monde s'étonnait de l'extrême discrétion de l'homme, et quelqu'un parla de sa « sounoiserie ».

« Il passait ici tout le temps !

— Et comment !

— Avec son âne !

— Je me rappelle bien sa tête.

— On ne reconnaît pas un rebelle à ses habits.

— Ses habits ? »

C'est la pharmacienne qui demandait, le visage décomposé. Elle avait plutôt entendu : « On reconnaît un rebelle à ses habits. » Elle souffla quand la phrase lui fut répétée, et son visage s'éclaira.

« Comment les reconnaître alors ?

— Voilà la question, madame !

— Ils sont partout ! »

La confrérie de la nicotine en fut chamboulée. « C'est extraordinaire

comment la violence révèle le pire des êtres humains », pensait Nithap, car un jour un collègue qu'il rencontra dans le couloir lui dit ceci, et il ne l'oublia pas : « Vous voulez la force, eh bien vous l'aurez ! » Vous ? De qui parlait-il donc ? C'était un homme affable qui travaillait comme comptable de l'hôpital. Ses lunettes de myope lui donnaient un visage d'abeille. Nithap se souvenait encore du cadeau qu'il avait reçu de lui pour ses fiançailles, un beau petit livre pour enfants avec dedans cette inscription : pour vos futurs enfants, ce conte du Languedoc. « Ce n'est que la dot, avait alors dit Nithap, un peu tôt pour parler d'enfants. »

Quelque chose se rompait ici.

Un matin Nithap vit Jacques, le cantinier, entrer au magasin avec un fusil de chasse, après avoir traversé la cour de l'hôpital son arme sur le dos, bien visible par tout le monde. Il était connu pour ses battues. La vantardise avec laquelle un jour il avait déclaré à tout le monde avoir tué une panthère d'un coup de fusil, oui, le totem bangangté, le Nzui Manto !, qui pouvait l'oublier ? Et il n'arrêtait pas de raconter son histoire, au point qu'il fut bientôt surnommé « la Panthère ».

C'est dans ce climat que le lieutenant-colonel Semengué arriva à l'hôpital. Sa jeep entra à la station, sans que personne ne fût averti de sa venue, comme c'était le cas pour les autres dignitaires. Nithap n'aurait pas su que c'était lui si alentour des chuchotements ne l'avaient révélé. Un homme de petite taille dont le sourire perpétuel contrastait avec la nervosité de chacun. Semengué salua tout le personnel, alla dans le bureau du docteur Broussoux et y resta pendant près d'une heure.

Quand il ressortit, tous le regardaient, le docteur Broussoux marchant à côté, les gestes précipités et écartant le personnel et les malades. Il montrait les dégâts qu'avait causés l'attaque.

« Ici, dit-il, ils sont sans doute entrés par la fenêtre. »

Il parlait de la pharmacie.

Quand Semengué entra dans le bâtiment de chirurgie, le personnel se leva aussitôt. Il regarda chacun dans les yeux. Il s'arrêta devant Nithap quand celui-ci lui fut présenté.

« C'est donc vous ? »

Sa voix avait le rythme des gens du Sud, et son accent était très affecté.

« C'est lui dont je vous ai parlé, ajouta le docteur Broussoux. C'est lui qu'ils ont kidnappé. »

Un sourire se dessina sur le visage de Semengué.

« Sakio Nithap, médecin-infirmier, continua le docteur Broussoux. Très bon chirurgien.

— Ce n'est pas surprenant alors que les rebelles le prennent en otage », dit Semengué.

Il fixa Nithap longuement, comme pour mesurer l'effet que ces mots lui feraient.

« Pas du tout, continuait le docteur Broussoux. C'est un fils de la région, formé à Dakar. Institut William Ponty. »

Semengué hocha la tête.

« Ah bon ? dit-il. Le Cameroun a besoin de médecins. »

Il ne dit pas que Moumié avait été formé à la même école, mais on pouvait voir qu'il établissait cette connexion subversive, car il regarda Nithap une fois de plus. Il s'éloigna. Quand ça avait été son tour, Nithap n'avait rien dit d'autre que « bonjour, monsieur ». On ne pouvait donc parler d'échange. L'insistance avec laquelle l'homme qui était le chef d'état-major des forces armées l'avait regardé, lui avait cependant dit que son histoire lui avait été racontée dans tous les détails.

Depuis le début de la guerre civile, c'est-à-dire depuis 1956, les enlèvements de médecins étaient nombreux comme les assassinats de personnel médical. Ce qui avait eu lieu ici n'était donc pas singulier. C'est la transformation lente de la station en un lieu de violence qui était extraordinaire. Nithap resta un instant pensif dans le couloir, regardant les gens qui s'empressaient dans la cour, derrière le lieutenant-colonel. De nombreux Blancs, mais aussi des militaires. Il entendit plusieurs fois le nom St Cyr, et puis une question, « et nous devons lui faire confiance pour notre sécurité ? ».

C'était évident : quelque chose avait été irréparablement brisé. Chacun à l'hôpital suivit les séminaires d'information qui furent organisés par des militaires. La salle était remplie, le personnel blanc occupant les sièges avant, tandis que les Noirs étaient à l'arrière. Cet ordre s'était imposé, de toute évidence. L'affolement se lisait sur le visage de ceux du devant, contrastant avec le calme avec lequel ceux de derrière suivaient les exposés.

« Comment reconnaître un rebelle ? »

Telle était la question qui agitait tout ce monde. Surtout la pharmacienne. Que son officine ait été attaquée semblait lui avoir dévasté l'âme. Son corps paraissait en proie à une fièvre, d'autant plus contagieuse que pour se faire mieux entendre, elle s'était mise debout et agitait ses mains, montrant la cour de l'hôpital, le ciel et la terre.

« Justement, madame, disait l'instructeur, un Français aux cheveux rasés courts, voilà ce qui nous préoccupe.

— Si c'est vous qui le dites ! »

Le soldat se rendit compte de sa bourde. Il était là pour rassurer, et venait de faire l'inverse.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il en levant la canne dont il se servait pour pointer des signes sur le tableau, ils sont faciles à reconnaître.

— Eh bien, dit la pharmacienne toujours debout, s'adressant maintenant à la mêlée, nous voilà bien rassurés !

— Écoutez, madame, dit le militaire, nous n'allons pas nous laisser intimider par quelques bandits, n'est-ce pas ? »

Cette repartie anima la salle.

« Asseyez-vous, madame, voulez-vous. »

Il s'approcha d'elle, comme pour l'y aider. La dame s'assit en protestant.

« Bien, reprit l'instructeur, comment reconnaître un rebelle ? »

Cette fois l'assemblée se tut.

Quelques jours plus tard, Mensa' fut attirée par un attroupement au marché de Bangangté. Le député Ntchantchou Zacharie, habillé en gandoura bleue, chéchia noire sur la tête, présentait à la foule rassemblée une vingtaine d'hommes, fusils sur l'épaule ou à leurs pieds. Ils étaient tous habillés d'un blouson et d'un short verts, et certains d'entre eux avaient un large chapeau de chasse beige sur la tête. L'un d'eux mâchonnait une allumette tandis que son regard se perdait parfois dans la foule, parfois au ciel. Ils étaient entourés de nombreux mafis, baïonnette au poing, regard menaçant, et qui repoussaient les curieux.

« C'est qui ça ? demandait une voix dans la foule à un soldat.

— Mafi, lui répondait le soldat.

— Les rebelles ! disait une autre voix, les maquisards ! »

Et les villageois regardaient avec curiosité le spécimen qui se présentait là. L'honorable, que deux de ses collègues assistaient, cachait difficilement sa fierté devant sa prise. Il donnait des ordres ici et là, sûr de lui.

Ses hommes s'agitaient.

« Ralliés à qui ? demandait-on dans la foule.

— Au gouvernement, disait un homme. Ils ont changé de camp.

— Depuis quand les maquisards sont congolobong ? chuchotait une voix, et les gens s'esquivaient. Regardez bien sous leur chapeau de chasse. Ce sont des policiers.

— Ce sont des gendarmes.

— Ce sont des brigands. »

Un des hommes du député faisait des photos des maquisards. La foule recula quand il voulut la prendre en photo, les gens cachèrent leur visage derrière leur chemise ou avec leur chapeau.

« Ne soyez pas cons, dit le député, aidez le gouvernement ! Vous voyez ce que les forces de l'ordre ont cueilli dans notre région ? »

Il parlait au-dessus des têtes, en faisant des grands gestes.

« Voici donc les salopards, continua-t-il, en regardant à gauche et à droite, qui semaient le désordre, vous empêchaient de sortir la nuit, et détruisaient vos maisons. Les voici qui, grâce à la persuasion du gouvernement, à la magnanimité de son excellence monsieur le Président de la République, au travail de son humble serviteur, votre honorable représentant à Yaoundé, ont décidé de jeter leurs armes, n'est-ce pas ? »

Il dit « n'est-ce pas » en regardant ses maquisards d'un œil menaçant. Ceux-ci hochèrent la tête.

« N'est-ce pas ?

— Oui, honorable ! » dirent les hommes en sursautant.

Puis il montrait au-devant de leurs pieds des sacs en plastique remplis de bric et brac et, étalés au sol, des machettes, des haches, des pelles,

et quelques fusils de chasse neufs.

« N'oubliez pas ce que je vous dis toujours, ajouta le député au public, que ce sont vos propres frères qui vous tuent. Les voilà devant vous. – Il fit une pause, et puis : – Photographe ! »

Le photographe accourut. Short froissé, pieds nus, casque colonial rougi de poussière, il tenait son appareil photo des deux mains, et regardait le représentant comme s'il était son esclave.

« Prends les photos ! »

Le photographe sursauta, son casque aussi. Il courut comme propulsé par cet ordre, choisit un des maquisards à qui il demanda de se tenir devant les armes disposées au sol.

« Pas celui-là, dit le député, celui-ci. »

Le maquisard indiqué avança vers le photographe en tremblotant.

« C'est lui le chef maquisard, dit le député. Nkuindji, vous le connaissez bien. »

Le photographe le plaça à côté des armes. Il lui fit de nombreuses photos, lui demandant toutes les fois de changer de position, ou de tenir un des fusils, le flash de son appareil produisant des jets de lumière qui l'aveuglaient.

« Viens ici maintenant, dit ensuite le député, viens ici. »

Et il se mit lui-même devant les maquisards, bombant sa poitrine, demanda au photographe de prendre quelques clichés.

« Voilà, dit le député, et il se frotta les mains, voilà ! Je vais m'occuper personnellement de vous ! »

Se retournant vers la foule, il lui ordonna de partir. Elle se dispersa en chuchotant. Certains villageois secouaient la tête, circonspects. Mensa' s'éloigna avec eux. Quand Ngountchou lui raconta ce que sa sœur avait vu, Nithap eut une seule parole : ils sont capables de tout.

Quelques jours plus tard, La Presse du Cameroun, le journal du gouvernement, montrait une photo du député se tenant devant des hommes en armes et chapeau de chasse. Le titre, en majuscules, disait :

LES MAQUISARDS RALLIENT LA RÉPUBLIQUE

« Les voilà, dit un collègue qui tenait le journal en main, les voilà. »

Il alla dans le bureau du docteur Broussoux, traversa la cour de l'hôpital en courant, les feuilles de son journal au vent.

« Qui ? lui demandait-on.

— Les rebelles ! »

1. Surnom donné aux soldats tchadiens, ou par extension aux soldats nordistes (Mudang Gizigas, Toupouris, originaires de Yagoua, Mokolo, Kousseri) et à l'armée camerounaise, tels que vus ici par les Sudistes, parce qu'ils ne parlaient pas français et répondaient « mafi » qui est la négative, « non », en arabe choua, arabe dialectal donc, quelle que soit la question qui leur était posée.

11.

Les cérémonies à la chefferie offrirent à tous un répit. Surtout pour le docteur Broussoux, que sa responsabilité de chef de la station de Bangwa avait mis sur les nerfs depuis l'enlèvement. Ainsi quand le coup de fil de Jean Nono lui annonça une fête à la chefferie, il n'hésita pas. Le chef Nono était un ami, et il était en plus en bons termes avec les Français. C'était devenu une qualité bien rare dans le pays bamiléké, et le médecin-chef le regrettait. Pas qu'il soit un colonialiste, même si Nyamsi était convaincu du contraire. Le docteur avait enfin une occasion de s'habiller comme ces rares fois où il était content, c'est-à-dire de sa meilleure chemise beige, boutonnée jusqu'au col, sans cravate, le « cou orphelin », de sa culotte de couleur identique, de ses chaussettes marron, de son chapeau kaki.

Avant l'indépendance, il avait toujours un calendrier des festivals dans les chefferies, et il faisait le tour de ceux-ci, son appareil photo, un Zeiss Ikon en bandoulière, prenant les vues les plus extraordinaires qui s'offraient à lui. Il était venu au Cameroun pour fuir son Bordeaux natal (« comme ça s'entend », disait-il amusé quand il se présentait), et avait découvert ici une richesse culturelle dont il était fêru. Il avait passé déjà cinq ans, dont deux à la tête de l'hôpital qui lui avait été confié après le départ précipité de son prédécesseur qui lui avait dit ceci : « Ça va bientôt péter dans ce pays de merde, et je ne veux pas être là. » C'était

en 1959. Les attentats qui avaient alors secoué le pays bamiléké, mais aussi le Mungo, Douala et Yaoundé et bien d'autres villes, avaient fait perdre la tête à beaucoup de Blancs, qui commençaient à voir des dessins de marteaux et de bottes partout¹. Le docteur Broussoux n'était pas de ceux-là. Homme rustique que les difficultés rendaient déterminé, il avait au contraire décidé de rester. N'entendait-il pas cet air pidgin que le vent des Hauts plateaux faisait siffler à ses oreilles ?

Frenchman, Frenchman

Frenchman you must go

You give we double sofa

So Frenchman you must go !

Si, bien sûr, mais il ne se sentait pas concerné.

« Je reste à mon poste », avait-il déclaré, et l'avait fait.

Il avait refusé les affectations ailleurs, et embauché de nouveaux collègues pour remplacer ceux qui partaient – des Hollandais, des Suisses, mais aussi une Norvégienne, Mademoiselle Birgitte. Les Français qui restaient étaient d'une classe à part. Ils n'avaient pas la bonhomie de ceux qui, durant la coloniale, venaient ici pour faire œuvre et se trouver. Ceux-ci pour la plupart étaient des durs, des « noix de coco » il les appelait, des convaincus d'une cause qui avait toujours un visage différent. Ils utilisaient parfois des méthodes plutôt rudes, comme ce commerçant alsacien qui avait planté dans sa cour des têtes de maquisards sur des pieux, en représailles. Ou cet autre qui avait laissé pendant des jours dans sa cour des cadavres d'assaillants qu'il avait tués. Le docteur Broussoux, lui, affirmait que les malades avaient besoin de soins et que les médecins n'ont pas de parti et aussi que la région bamiléké, si attachante, était devenue sa terre, que le Cameroun était sa patrie. Il ajoutait parfois encore que « les langues bamiléké prédisposent aux sciences naturelles parce qu'elles sont

fondamentalement conceptuelles », et cela faisait rire. « Leurs nombreux mots composés sont un jardin d'enfant pour tout Bamiléké », disait-il, lui qui au début se réjouissait de découvrir qu'un bon employé était Bamiléké – « encore un ! » s'exclamait-il alors. Parfois aussi, c'étaient simplement les masques bamiléké qui, disait-il, sont les plus beaux spécimens d'art qu'il ait jamais vus. Il en faisait d'ailleurs la collection, et son bureau était plein de spécimens. Durant ses voyages en France, ses bagages étaient toujours remplis d'objets qu'il montrait à ses amis qui l'appelaient « le Camerounais ».

Et le Camerounais se sentait flatté. Mais ces explications esquivaient l'essentiel dont il parlait difficilement : son amour pour les Bamiléké. C'est pour cela qu'il avait pris Sakio Nithap sous sa coupe. Sauf les noms axphysiants, et surtout le système des ndaps qui le désarçonnait toujours, il savait communier avec l'âme de ce pays où tout le monde lui donnait d'ailleurs sa fille en mariage.

« Le chef Nono en premier. »

La fête à la chefferie lui donnait un but, comme si elle résumait ce pour quoi il était resté au Cameroun. Dans ses collections, il avait de nombreuses photos de chefferies, de barrières de propriété, de constructeurs de maison, de masques bien sûr, et de vêtements. Il avait développé des photos, en avait fait encadrer d'autres, dont celle qui était accrochée derrière son bureau. Certes au centre, se trouvait le portrait officiel d'Ahmadou Ahidjo qui partout ornait les murs de l'administration, mais son cœur, ce qui vraiment lui venait du cœur, c'était le masque aux yeux ronds qui lui avait été offert lors de funérailles à Batié, et qu'il avait mis à la droite de la photo du président. Pour lui, c'est ce masque qui résumait le Cameroun. Il y trouvait la complexité autant que la profondeur d'un pays qu'il savait énigmatique. Il en parlait très peu, mais entrer dans son bureau et avoir ce masque – non, ce visage ! – changeait ses journées, et encore plus durant ces troubles. Comme à tout collectionneur, il lui manquait cependant quelque

chose.

La chefferie de Bangwa n'était pas éloignée de l'hôpital, même si ces trois kilomètres de distance étaient suffisants pour enchanter son âme avec sa poussière rouge qui le faisait toujours éternuer et couler des larmes ; avec ses paysans qui s'arrêtaient sur le chemin au bruit de moteur, un régime de banane en équilibre sur la tête, une machette en main, et montraient leur visage heureux de le reconnaître ; ses malafoutiers au chiche bila², suspendus aux palmiers et dont les gourdes et les testicules se balançaient au vent, mais surtout avec ses enfants trépignant au klaxon de la voiture, et qui le suivaient sur un bout de chemin en courant et en criant, « mekat ! mekat ! mekat !³ ». Parfois le docteur Broussoux s'arrêtait et leur donnait un franc ou un biscuit. Cette fois il ne voulait pas contrevenir aux mesures de sécurité qu'avaient imposées ces temps nerveux. Il s'était fait escorter par deux militaires – des Toupouri – qu'il fit asseoir à l'arrière de la nouvelle voiture de service, une vieille Land Rover pourpre qu'il utilisait, depuis que sa 2 CV lui avait été prise. Dans l'Ouest d'habitude, et au Cameroun d'ailleurs, le Blanc n'était pas le chauffeur des Camerounais. Voilà sans doute pourquoi un sourire amusé l'accueillit quand il traversa l'enceinte de la chefferie. Les serviteurs du chef étaient plutôt surpris, et les soldats qui étaient assis là où le patron s'asseyait, se gaussaient derrière leurs visages sérieux. Ce côté iconoclaste du convoi donnait plus de majesté encore à la position du docteur Broussoux, et ce furent les youyous des femmes qui l'accueillirent en ces lieux. Il hochait la tête ici et là, en signe de remerciement, freinait pour saluer tel notable qui pressait le pas les bras devant, afin de lui serrer la main tendue. Il s'arrêtait, et redémarrait après avoir murmuré les formules d'usage. Il ne parlait certes pas medumba, mais les paroles de politesse, il les connaissait. Parfois par habitude évidemment, il saluait en français, et cela ne heurtait d'ailleurs personne, parce que tout ce monde lui adressait la parole dans sa langue.

« Bonjour monsieur ! Bonjour monsieur ! »

« Bonjour docteur ! »

« Bonjour ! Bonjour ! »

Il gara sa voiture devant l'entrée de la chefferie. Contrairement aux protocoles, c'est le chef lui-même qui sortit l'accueillir. Nono était habillé comme à son habitude à la Peul, avec un turban bleu sur la tête. Les deux hommes s'embrassèrent comme les vieilles connaissances qu'ils étaient depuis Ndikinimeki, là où le docteur Broussoux avait occupé son premier poste médical, et où le chef était alors négociant pour la Compagnie soudanaise.

Nithap n'était pas allé aux festivités de la chefferie, bien que tout le personnel Bangwa y soit. Il était de garde ce jour, et n'eut donc pas à se poser des problèmes de conscience. C'est alors qu'il passait devant le bâtiment administratif fermé pour la nuit, qu'un bruit de mitraille se fit entendre au loin. De nombreux médecins sortirent dans la cour pour voir ce qui se passait. Il se joignit à eux. Mademoiselle Birgitte s'avança vers lui en courant. Elle était pâle.

Le guet-apens dans lequel le docteur Broussoux était tombé avait été préparé de longue date. C'est plus tard seulement que l'on saura que Nithap l'avait échappé belle. Sa garde l'avait sauvé. Un tract retrouvé dans le fond d'un sentier à Bangangté le désignait comme fingwong, et l'accusait d'avoir livré des camarades tombés sous les balles perfides des valais du colonialisme et de leurs affidés. La référence au porteur d'eau de l'hôpital de Bangwa était explicite et son nom était mentionné. Le médecin le découvrait pour la première fois, mais qu'importait, c'est lui, lisait-on, qui avait livré l'agent de liaison du SDNK à l'ennemi. Il se retrouvait ainsi en plein sur le chemin des sinistrés, mais d'une manière différente de celle qui avait coûté la vie à son patron.

La route qui menait de l'hôpital de Bangwa à la chefferie était rectiligne, et sans encombrements. Le couvre-feu qui avait frappé tout l'Ouest depuis l'état de siège, depuis les pleins pouvoirs, depuis 1956, mais surtout qui s'était étendu à tout Bangwa depuis l'enlèvement, avait contraint le docteur Broussoux à retourner à l'hôpital avant la fin des festivités. Il ne faisait pas encore nuit quand il s'assit dans sa voiture, la tête emplie d'impressions heureuses, et reposé de ce qu'il appelait lui-même « le stress de son boulot ». Chemin rectiligne, oui, mais c'était compter sans le troupeau qui lui barra la route à la montée qui mène du marché directement à l'hôpital. Une dizaine de bœufs que suivait un berger débonnaire, semblaient prendre tout leur temps. Le médecin connaissait bien le coin, et savait qu'il n'y avait rien à faire d'autre que freiner.

« C'est comme ça le village, dit-il d'ailleurs aux militaires qui lui servaient de gardes du corps, tout bouge ici au ralenti. »

Il klaxonna tout de même, et doucement, essaya de se frayer un chemin parmi les animaux. Deux bergers qui marchaient au-devant du troupeau, tenant des feuilles de bananier sur la tête comme des parasols, agitèrent leur bâton. Les animaux bougèrent, qui à gauche, qui à droite, tandis qu'en des gestes brusques les bergers les éloignaient encore plus du chemin, ou peut-être les y ramenaient.

« Voilà donc nos Bororos », dit le docteur Broussoux amusé, et il s'adressait autant à lui-même, qu'à ses gardes du corps qui étaient Nordistes.

« Ne sortez pas, leur conseilla-t-il quand l'un d'eux voulut ouvrir la portière, ils savent bien faire leur travail. »

Ils attendirent donc un instant, au milieu du troupeau, mais le docteur Broussoux perdit bientôt patience et klaxonna.

« Nyako, mon ami, dit-il, on ne va pas passer la nuit ici, voyons ! »

C'est à ce moment qu'un des bergers apparut au milieu des bœufs, jeta son déguisement au sol, sauta au-devant de la voiture, mitraillette en main et se mit à tirer, à tirer. La scène se passa si rapidement que le docteur Broussoux n'eut que le temps de foncer dans le ravin, heurter un arbre et s'écrier « merde ! ».

Quand les militaires de l'hôpital de Bangwa vinrent sur les lieux du meurtre, ils ne purent que constater le désastre. Le médecin-chef et ses gardes n'avaient même pas quitté leur siège. Le Blanc était criblé de balles. Les militaires avaient chacun un trou en plein visage.

Les bœufs furent retrouvés éparpillés dans la brousse et c'est ainsi que les circonstances de la mort des trois hommes purent être reconstituées. Fouiller les alentours ne donna rien, car la plupart des maisons qui s'y trouvaient, situées à l'arrière de la léproserie, avaient été abandonnées. Celles qui étaient occupées encore avaient été vidées par les militaires lors du ratissage qui avait suivi l'enlèvement et la sécurisation de l'hôpital.

L'arrivée des corps dans l'enceinte de la station jeta celle-ci dans une effervescente sans pareil. Il y avait peut-être un espoir, que le docteur Broussoux soit vivant, que ses gardes du corps ne soient pas morts, que chacun ait pu en réchapper. Les médecins se jetèrent sur leur patron.

« Vas-y ! disait le Bourguignon, vas-y ! »

« Vas-y Gérôme ! » disait la pharmacienne.

Sans se rendre compte, elle l'appelait par le prénom qu'ici personne n'avait jamais utilisé.

« Ne nous lâche pas », disait-on.

Mille paroles emplissaient la cour. C'étaient des cris, c'étaient des exclamations, c'étaient des prières. Aurait-on écouté avec attention, on aurait entendu une aide-soignante noire pleurer, mais ici personne n'avait plus d'oreilles.

« Ça ne vaut plus la peine », disait un médecin.

« Vas-y ! » continuait le secouriste.

« Ne lâche pas, Broussoux ! » disait une femme.

« Les tueurs ! » disait une autre.

« Vas-y ! criait la pharmacienne, vas-y ! »

« Il est mort ! lui dit une voix, c'est trop tard, il est mort ! »

Le cantinier dut être traîné de force, et dans les bras de son collègue, il poussa un cri si profond que l'hôpital en fut secoué.

« Ils l'ont tué ! dit-il, son visage et ses mains couverts de sang. Ils l'ont tué ! dit-il encore. Ils l'ont tué ! »

Il regardait alentour, et ses yeux étaient pleins d'une rage, d'une haine qui recherchait sa victime, qui recherchait son but.

À ce moment chaotique, une folie s'empara de ce lieu qui avait été vidé de ses malades pour ne laisser place qu'à ce mort qui en était le chef.

« Assassins ! disait un médecin, les assassins ! »

« Les tueurs ! » disait une femme.

Comme l'éruption d'une colère qui longtemps avait bouilli dans le ventre, dans l'antre, dans les veines, dans le cœur de ces bâtiments, et soudain se déversait dans la cour. Il fallut l'intervention des militaires pour que ce pleur qui naissait dans les tranchées ne se transforme pas en désastre.

« Libérez la cour ! ordonnèrent-ils, sans raison véritable, fusil au poing, libérez la cour ! »

Il n'y avait rien d'autre à faire qu'obéir à cette injonction. Chacun savait que de cette frontière de la folie, il fallait le plus rapidement se retirer, qu'il fallait le plus vivement revenir sur la berge pour ne pas se

sombrer. Mais comment ? Les fenêtres allumées des bâtiments de l'hôpital disaient une douleur, mais aussi une colère qui ne disparaissait pas, qui avait été renvoyée dans les tiroirs, et en un tour de clé subtil ressortait. Chacun des employés se recroquevillait dans sa propre rage, dans sa propre haine. Au milieu de ces ressentiments se trouvait un cadavre, car on ne parlait plus des gardes du corps, qui avaient pourtant perdu la vie eux aussi. Un nom faisait les gens se frapper la poitrine, et ce nom, ce nom incandescent, c'était celui du docteur Broussoux.

Nithap avait compris que cette douleur-là, cette rage-là, il ne devait pas en être le témoin. Il avait compris que le plus urgent, le plus salubre pour lui, était de se mettre, lui, et toute sa famille en sécurité. Car il savait que si le témoignage de Mademoiselle Birgitte l'avait sauvé la première fois, cette fois-ci, bien qu'elle ait été avec lui au moment du meurtre, il lui faudrait encore se défendre de n'être pas un maquisard. Or la raison avait quitté la station. Il le savait. Il avait vu l'effondrement de la communauté. Il avait vécu sa transformation en îlot du soupçon, et maintenant, devant cette explosion dans son centre, il savait que rien, mais alors rien ne pouvait empêcher ses collègues de voir en lui autre chose que ce qu'il n'était pas : un rebelle. Ce sont les paroles de Nyamsi qui lui vinrent à l'esprit à ce moment, et il revit le visage de son ami. Il revit sa certitude qui avait dénudé son âme. C'est en pensant à sa phrase qu'il s'habilla rapidement des vêtements de son épouse, et sortit par la porte arrière.

« Va chez ton père, dit-il à Ngountchou quand il la réveilla au milieu des enfants de l'orphelinat, va chez ton père. »

Elle ne lui demanda pas pourquoi. La frayeur lui avait comme coupé la langue, car elle avait aussi entendu les mitrailles. Que la maison de Mademoiselle Birgitte soit dans l'enceinte de l'hôpital l'inscrivait dans le périmètre du danger. Ngountchou essaya de retenir Nithap, mais c'est parce que la nuit découvrait l'incertain, c'est parce que cette maison dans laquelle il l'abandonnait en ce moment de trouble le plus élevé la

faisait trembler. Il lui pressa les mains.

« Promis, dit-il, l'esprit déjà ailleurs. Je reviendrai te trouver là-bas. »

-
1. Signe par lequel les tsuitsuis revendiquaient un attentat, surtout en ville.
 2. Cache-sexe masculin.
 3. Le Blanc ! Le Blanc ! Le Blanc !

12.

La tragédie des colons est que personne ne pourra jamais comprendre le sentiment qui les lie à une terre qui n'est pas la leur, et cette incompréhension rend leur douleur aphone, parce que plongée dans une douleur plus grande, celle des dépossédés et des sinistrés. Le docteur Broussoux était un Camerounais de cœur, et ce n'étaient pas seulement ses amis en France qui l'appelaient ainsi, mais tous ceux qui lors de ses funérailles emplirent la cour de l'hôpital. Son assassinat avait secoué le pays. La presse gouvernementale y avait mis du sien pour amener les cœurs. Arouna Njoya, qui, il y a quelques années, était venu à l'hôpital comme ministre de la Santé et avait signé plusieurs ordonnances mettant en garde les infirmiers contre toute aide aux maquisards, y revenait en tant que ministre de l'Intérieur. Avec lui, le ministre des Forces armées était là, et bien sûr le lieutenant-colonel Semengué, l'ambassadeur de France. Accompagnés par des personnalités de la région bamiléké et des environs, des députés comme Ntchantchou Zacharie évidemment, maires, préfets, ils avaient investi la grande cour de l'hôpital de Bangwa de leurs visages ternes, et murmuraient les mots du texte de l'hymne national qu'entonnait un chœur d'enfants :

Au Cameroun, berceau de nos ancêtres,

Autrefois tu vécus dans la barbarie,
Comme un soleil, tu commences à paraître,
Peu à peu, tu sors de ta sauvagerie.

Un Blanc filmait, se penchant parfois à gauche, parfois à droite, et tordant sa bouche. Trois cercueils recouverts du drapeau français pour celui du milieu, le cercueil du docteur Broussoux, et du drapeau camerounais pour ceux qui l'entouraient, donnaient à cet événement le solennel qu'aucun enterrement n'avait eu jusque-là au Cameroun. Car même les cérémonies autour de l'enterrement du député Wanko, qui firent beaucoup de bruit en leur temps, faisaient pâle figure devant telle mise en scène et ne pouvaient pas être comparées avec ce qui se passait dans la cour de l'hôpital de Bangwa. Il était impossible de ne pas souligner l'amour du docteur Broussoux pour ses patients, pour l'hôpital : il leur avait sacrifié sa vie. Le ministre Arouna Njoya dit qu'il était un héros national.

Devant le cercueil, il y eut d'autres hommes qui parlèrent de la famille qu'il n'avait pas fondée, parce que « sa famille, c'était le Cameroun ! ». « Parce que le Cameroun, c'était son pays ! » Il y eut des orateurs pour souligner son amour pour la culture bamiléké, et même, sur un ton humoristique, rappeler les kilomètres qu'il faisait à travers l'ouest du Cameroun, juste pour prendre un masque en photo. Celui qui le disait fit une pause, et lâcha son étonnement étranglé par la douleur.

« Un masque ! »

Il fut décidé que le bâtiment de chirurgie porterait son nom, et une voix lança d'ailleurs : « Non, l'hôpital ! »

« L'hôpital ! s'écria-t-on, l'hôpital ! »

Il y eut des applaudissements, une vague d'émotions pour un homme

qui, chacun s'en souvenait, chacun l'avait vécu, exprimait ses sentiments à travers son travail, à travers ses mains.

« Il aimait son travail ! »

« Médecin modèle ! »

« Un maître ! »

« Il a formé de nombreux Camerounais ! »

« Il a laissé de nombreux disciples ! »

Il y en a qui pensaient alors à Nithap, celui dont il était le plus proche, celui qu'il avait formé à la chirurgie, celui qui sous ses encouragements, et même grâce à une de ses lettres de recommandation, avait été admis à l'Institut William Ponty de Dakar, celui qui de toute évidence était toujours vu comme son héritier.

« Mais où est Nithap ? »

Le silence couvrait le scandale, car personne, oui, personne n'osait imaginer cette réponse : « Dans le maquis. »

« Dans le maquis ? »

« C'est une mauvaise blague, ça. »

« Pourquoi être étonné ? » pensait cette aide-soignante.

« Ils sont tous comme ça », imaginait tel infirmier.

« Je vous l'avais dit, murmurait la pharmacienne, ils sont partout ! »

Elle regardait alentour, surprise de l'unanimité qui accueillait sa remarque.

« Médecin de garde, maquisard de cœur. »

« Mon Dieu ! »

« Dites-moi que c'est un mensonge ! »

« Une calomnie ! »

« Un maquisard parmi nous ! »

« Un traître ! »

« Ah, les Bamiléké ! »

« Champions de la sournoiserie ! »

« Dire que nous avons tout fait pour lui ! »

« Dire que sans nous il ne serait rien du tout ! »

« Sans le docteur Broussoux ! »

« Il serait un animal ! »

« Un porc ! »

Et dans le cœur de ces discours, dans le ventre de la propagande, dans l'éclat de ces vestes, de ces voitures et de ces gestes officiels, se creusait la révélation d'un doute, la découverte d'un silence qui obligeait les plus incrédules à se regarder, et soudain à se rendre compte que la guerre civile avait planté ses racines à l'hôpital de Bangwa.

H 3

Qui est Marthe, asshole ?

1.

L'amitié entre Céline et Nithap se noua à l'hôpital. Peut-être la mauvaise conscience en était-elle le moteur ? Tanou se refusait cependant de lire dans les gestes de Céline envers son père le regret de ce mot qu'elle avait écrit à la main : samedi 20, reconstitution historique de la bataille de Fredericksburg, tu viens ?

Céline avait passé le jour de l'hospitalisation de Nithap à ses côtés, secouée autant que la famille par le drame. Le Vieux Père s'était réveillé au milieu de visages inquiets et de bouquets de fleurs, dont un, des chrysanthèmes, avait été composé par elle. Le comité d'organisation de la reconstitution de la bataille s'était manifesté, bien évidemment. Un homme était venu.

— Je suis mécanicien, dit-il, et il parla d'assurance. Nous sommes désolés de l'accident.

— Ça aurait pu le tuer ! s'écriait Angela. Vous vous rendez compte !

Le Fredericksburg Sentinel écrivit plusieurs articles sur l'accident, avec de nombreuses photos, dont une de Nithap, couché sur son lit d'hôpital, au milieu de sa famille. Marie montrait sur la photo un visage joyeux, qui en imposa ce jour-là au photographe. Dans le texte, quelques paragraphes furent consacrés à Robert Adams, « célèbre poète, auteur de nombreux recueils, lauréat de plusieurs prix, et pacifiste qui assistait

aux évènements », mais, la partie qui parlait de Grand-père le disait « vétéran de la guerre du Vietnam », ce qui irrita Tanou.

— Les journalistes écrivent toujours ce qu'ils veulent, dit Bob.

Angela était amusée que le Vieux Père soit pris pour un Africain Américain, et elle n'arrêtait pas de secouer la tête.

— Il n'est pas Obama, disait-elle.

Elle découpa cependant l'article et le colla sur le réfrigérateur, à côté du magnet Barack Obama for Change 08.

— C'est quand même surprenant, dit Tanou.

Il exulta pourtant, quand le journaliste qui avait écrit l'article l'appela. C'était comme si ce n'était pas son père, mais lui qui avait été blessé. Il s'habilla de sa meilleure veste, avec une cravate, et impatient attendit devant le lit du Vieux Père quand un jeune en jeans et bras de chemise entra dans la chambre, sourire poli sur les lèvres, et se présenta :

— Je suis journaliste, dit-il. Fredericksburg Sentinel.

L'idée était, dit-il, d'écrire un article qui raconterait l'expérience du Vieux Père lors de la guerre au Vietnam. Tanou éclata de rire, car bien évidemment la blague avait trop duré.

— Il parle seulement français, dit-il au jeune perplexe.

— Comment ça ?

Tanou riait encore en se souvenant du visage du journaliste, chaque fois qu'il en parlait, « le français ? » « Oui, c'est une langue du monde. » L'origine du malentendu, il ne la saura jamais. C'était Bob qui avait mentionné que l'accidenté était un vétéran. Pour s'excuser : « C'est plutôt lui qui a participé à une guerre. » Quand le Vieux Père lui rendait visite chez lui, il avait une idée beaucoup plus nette du passé de Nithap que Tanou. Le Vieux Père lui avait raconté son histoire dans des détails que le fils ne connaissait pas. Il lui avait parlé de l'attaque de

l'hôpital de Bangwa, comme jamais il ne l'avait fait à son fils. Le guerrier du jour, ce n'était pas le Poète, et cela, le jeune journaliste l'avait bien compris, même s'il n'avait jamais imaginé qu'une seule guerre possible. En cela il était bien Américain, et Tanou le lui faisait savoir.

— Ils sont très ignorants du monde, dit-il.

Céline avait apporté un exemplaire du Monde diplomatique qui était au chevet du lit, ainsi que des magazines. Le Vieux Père s'y plongeait, levant la tête parfois pour mesurer ce qui se passait, tandis que Tanou déchargeait sur le jeune journaliste tout son sarcasme.

— Je m'excuse, disait le journaliste, ce doit être une erreur.

Il n'y aura pas d'article, sinon un poème de Bob, « les Champs d'honneur », que Tanou déposa sur le fauteuil dans le salon, sans l'avoir lu, et que Marie récitera une fois à la surprise de tous. Un jour, Marie récita un poème d'elle, l'inspiration lui était venue, dit-elle, d'avoir vu le Grand écrire.

Snow Snow Snow !

It's snowing like flow

If you can see it's

Only follow me !

I don't know but it snowed

And my feelings must be bold !

So get out there and

Just say Snow !

La petite écartait ses mains comme une ballerine, bombait sa poitrine pour bien prononcer chaque mot. Dans ses gestes, dans sa posture, dans sa théâtralité, Tanou semblait reconnaître celles de son père. Elle

levait ses petits bras, son visage s'illuminait.

Instants sublimes qui furent rompus par la mort du Poète. Ce qui frappa Tanou ce jour-là, ce fut le silence qui l'accueillit lorsqu'il poussa la porte du 26, car elle n'était pas fermée. Il n'avait pas vu Céline de la journée et avait décidé d'y voir un peu plus clair, répondant du reste à cet étonnement effrayé qu'avait exprimé Angela dans la soirée : « Tu as vu Céline ? » Céline n'avait pas ouvert la porte malgré les coups répétés à la porte la veille. Les pièces étaient dans le noir et cela avait poussé les voisins à ne pas insister. Au matin, Angela avait demandé à Tanou avant de déposer Marie à l'école de regarder un peu ce qui se passait. Ils redoutaient tous depuis quelques temps, sans vraiment le dire, d'apprendre la mort du Grand. L'éternité du Poète a beau être un thème de toute littérature, lui aussi connaît un jour la mort.

Céline paraissait sortir d'un profond sommeil, elle se frottait les yeux, étourdie vraiment, et presque chancelante. Elle laissa Tanou entrer au salon où il fut accueilli par la dimension couchée du verbe éteint : le Poète, étendu dans son lit.

— Je m'étais endormie, dit Céline, et elle dut le répéter, ou dire autre chose, j'étais si fatiguée.

Dans le dos de Tanou montait un bruit comme une basse continue : c'était la voix de son père, entonnant avec un trémolo un chant de deuil. Mais le fils l'interrompit aussitôt.

— Papa, dit-il en medumba, je te retrouve à la maison ?

Nithap n'insista pas, à pas furtifs quitta le 26, mais c'était pour laisser quelques temps plus tard Angela y entrer, car elle n'était pas allée au bureau, comme Tanou le croyait, une prémonition, « un sixième sens », elle dirait, une inquiétude, un soupçon, lui ayant dit « dans son ventre » – et seules les femmes sentent la mort dans leur ventre – ce qui s'était

passé.

— Quand est-il mort ? demandait Tanou.

Angela se baissa sur le cadavre, lui prit les mains, et les lui caressa, ces mains qui, couvertes de veines, avaient produit quelques-uns des poèmes que chacun ici assemblé avait écoutés.

— Je ne sais pas, disait Céline, et elle ouvrit les rideaux des fenêtres, je ne sais plus.

La lumière du jour découvrit un spectacle de désolation, mais aussi cette paix sur le visage de Bob, ravagé par la maladie. Tanou l'avait deviné : la dernière fois, la toute dernière fois où il l'avait vu, c'était à sa demande, sans doute pour lui dire adieu. Ils avaient discuté de poésie, de quoi d'autre sinon ?, et le Poète avait alors, en lui serrant la main comme il le faisait souvent pour insister sur un argument, laissé ce jugement qui ne pouvait pas être discuté, qui ne devait pas être remis en cause, car c'était son ultime parole : « Walt Whitman est le meilleur poète », conclusion de ce dialogue bien ancien qui les opposait, lui le disciple de Césaire, au Poète qui avait écrit plusieurs livres sur Whitman.

Tanou avait souri. Il revoyait ces discussions nombreuses qu'il avait eues là, car ce salon était, avait toujours été un espace d'échanges, de débats, et même de confrontations, par exemple le jour où le Poète, « né trop tard pour participer à la guerre de Corée et trop tôt pour participer à celle du Vietnam », car c'est ainsi qu'il se présentait, amusé, lui avait demandé pourquoi il n'écrivait pas un livre sur le maquis.

— Tu sais, avait avoué Tanou, je le souhaite vraiment.

— Alors ?

— Seulement, mon père n'en parle jamais.

Bob ne lui avait pas encore révélé que Nithap et lui avaient parlé

plusieurs fois de la guerre, de cette guerre que le médecin avait faite, il ne lui avait pas encore révélé que justement toutes les fois où son père venait chez le Poète, c'est son cœur qu'il vidait dans ce salon, et que c'est cette sensation qu'il y avait là une histoire, qui avait poussé le Grand à lui demander d'en faire un livre. Tanou souriait de cette situation incroyable qui poussait son père à se confier à une autre personne que lui, « un étranger », pensait-il, et avait honte sachant que ce mot était injuste, sur cette histoire qui était inscrite dans ses veines, dans son corps, dans sa généalogie. Il savait que l'élaboration de la parole de son père nécessitait des béquilles, des escaliers, des prête-mots qu'il fallait encore trouver, et que l'âge commun de cette amitié qui s'était fabriquée dans ce salon français trouvait facilement.

— Chez nous, continuait Tanou, et son cœur s'alourdissait, père et fils ne se parlent pas vraiment.

Le lendemain au bureau, il avait tapé Robert Adams dans Google, et le visage du Poète était apparu, d'une jeunesse pas encore affectée par la maladie, d'abord illustrant un article du New York Times détaillant sa vie, et puis, dans des liens YouTube. Il l'avait entendu lire un poème. Il n'avait pas voulu dérouler ce souvenir, parce qu'il savait l'effet que cela aurait sur Angela, sur Marie.

« C'est comme s'il n'était pas mort », pensa-t-il.

Tanou se rappelait le jour où – le Vieux Père était à l'hôpital, après l'accident de Fredericksburg – il était entré dans la pièce où celui-ci dormait. Le fils cherchait à se protéger des cris, des mots blessants de Marianne, et pire encore, de Mensa', sans parler de ceux d'Angela, mots et cris qui frôlaient l'hystérie et l'accusaient d'avoir tué son père. Il s'assit sur le lit de ce père qui, coup de théâtre, était vivant : « C'est un vrai miracle qu'il soit sorti de cet écroulement vivant ! lui dira le médecin, un vrai miracle ! », et, au chevet de son lit, il découvrit des livres.

« Le lecteur d'un livre unique est en train de changer », pensa-t-il, car à côté de la Bible, il y avait un recueil des traductions françaises des poésies de Bob, mais aussi Le Pauvre Christ de Bomba¹. Tanou ne se rappelait pas avoir offert ce livre à son père. C'est vrai que Nithap avait la maison pour lui, et donc la bibliothèque de son fils, quand tout le monde était parti, maison où il n'avait rien d'autre à faire que récupérer les lettres que le facteur déposait, des brochures pour la plupart, dont le générique PRSRT STD U.S. Postage Paid lui échappait. Tanou lui avait déjà dit qu'il lui était inutile de répondre au téléphone, les appels de ses amis il les recevait sur son portable. Alors qu'ils étaient au Mall, Nithap avait demandé à son fils ce qu'il pensait de Mongo Beti. La question étant venue de nulle part, le fils s'était retourné pour bien voir le visage de celui qui l'avait prononcée et s'assurer que c'était le visage de son père.

— Mongo Beti ?

Le commerce avec le Poète ne laissait personne indemne.

— Tu lis Mongo Beti ?

— Pourquoi pas ?

Tanou retrouvait cette manière qu'avait son père de répondre à des questions par des questions, empêchant tout échange entre eux ! Et le fils souriait devant cette passe plutôt surprenante. Il voyait le visage du Vieux Père illuminé.

— C'est vrai que les prêtres exagéraient aussi.

Ils parlèrent de la sixa².

Ils commençaient à parler. À se parler.

De l'étonnement du père que Bob n'ait pas de funérailles.

— Il était Juif, lui disait Tanou.

— Et les Juifs n'ont pas de funérailles ?

— Il a été incinéré.

L'horreur du Vieux Père devant cette révélation. Tanou se rappelait avoir vu Céline promener Sahara, lui avoir demandé ce qu'il en était, des funérailles, il se rappelait la tristesse de l'explorée, mais aussi son désarroi.

Il était Juif. Tanou ne l'aurait pas su si un jour, ils n'avaient discuté de la diaspora. Tanou était d'avis que la diaspora africaine avait tout à apprendre de la diaspora juive. Il n'avait pas dit le fond de sa pensée, mais ce qu'il avait voulu dire, c'était que les Bamiléké doivent tout apprendre des Juifs. Il en avait fait une conviction, il faut le dire, résumé de ses années passées loin du pays, idée fixe que ne comprenait bien sûr pas son père qui, lui n'avait jamais rencontré des Juifs que dans son livre unique, dont il avait hérité une certaine appréhension, que le fils tardait encore à nommer vraiment.

— Nous ne sommes pas organisés, disait-il.

— Comment ça ?

— Dispersés, précisait-il, éparpillés, mais pas organisés.

Et il voyait sa vie à lui, dans la banlieue du New Jersey, perdu dans la forêt de Pennington, déconnecté autant du pays que des autres Camerounais qu'il savait, qu'il voulait, qu'il soupçonnait nombreux, tout aussi coupés les uns des autres que lui, et qui ne se signalaient parfois que sur son fil d'actualité, whatsapp ou autres. « Ce pays est vaste, très vaste ! » Il ouvrait ses mains pour montrer la profondeur de sa solitude dans cette immensité, mais cherchait les mots pour la nommer. « Juif » était le nom qu'il mettait sur ce qui lui échappait, qui « échappe aux Bamiléké ».

— Je suis Juif, disait Bob. Et je peux te dire que tu y mets un peu trop de romantisme.

— Comment ça ?

— Dans l'organisation.

Et le Poète lui révéla qu'il n'avait cru qu'au pouvoir de la poésie, de la solitude. Tanou était bouche bée.

— Et donc, des gestes de tendresse.

Bob le disait en caressant la tête de Céline. Tanou se rendait compte que personne ne le comprenait, et il se tut.

Un jour – un dernier samedi du mois évidemment – il avait emmené Nithap au Mandjo Bangangté de New York. Un long voyage qui les avait jetés dans les bras d'une vingtaine de Camerounais, dans un salon exigü, et avait procuré à Nithap une extase dont son fils ne le savait pas capable.

Il y avait là quelques-uns des visages que Tanou connaissait du match de football hebdomadaire qui les réunissait, « en été », mais aussi des femmes et des enfants, dans une odeur de mets traditionnels. Quand ils entrèrent, le sujet du jour était l'établissement ou le renouvellement d'une assurance maladie notamment pour ceux qui n'avaient pas de papiers. Assis derrière une table, le chef de la réunion s'interrompit pour souhaiter la bienvenue à Tanou et à son père.

Ils avaient échangé de nombreux SMS, « adresse ? », « quelle rue, tu as oublié de me donner la rue ! », « et à quelle heure ? », « Oui, je suis déjà en chemin », « j'arrive avec le vieux, bien sûr », et l'homme accueillit père et fils avec joie.

— Famille ! lança le Vieux Père, quand la parole lui fut donnée, et il se leva avant de parler : famille-ooo !

— O-hohhh !

— Tchunda !

— O-ho !

Le réflexe villageois ne s'était pas perdu dans ce dixième étage d'un

immeuble du Bronx, et les visages exultaient dans les nombreuses accentuations dialectales du medumba. Il y en avait un qui, dans le dos de Tanou, parlait à un enfant en bazou³.

— Ne remplis pas trop ton plat.

— Ça me va droit au cœur de vous savoir réunis ici comme dans une famille, disait Nithap, le pied levé et un large sourire sur les lèvres, vraiment ma joie est immense !

— Ça suffit comme ça ! Va t'asseoir !

— Menma', intervint une femme, laisse l'enfant se servir, tant que ce n'est pas le McDonald.

— Où est madame, demanda le président du Mandjo, qui le dit à haute voix, son regard tourné vers Tanou, marquant de son intonation le reproche amical qui ici était invitation.

— Et les enfants ?

— La prochaine fois, concéda Tanou, et il s'imaginait Marie ici, apprenant le medumba.

— La prochaine fois ?

— Notable, si tu reviens sans eux, blagua le censeur, ce sera amende.

Il ouvrit son cahier de charges devant lui.

— De combien ? lança une voix de femme.

— Tong Ngoulap, vingt dollars, dit le censeur, et lâcha un coup de sifflet qui anima la salle.

— Toi-même tu viens souvent avec ta femme ?

Tong Ngoulap ne se laissa pas impressionner par l'homme qui, méticuleusement, griffonna quelque chose dans son cahier.

— Mets même cent, grommela la femme.

— Vraiment je vous promets, disait Nithap, de veiller moi-même à ce que toute ma famille soit ici la prochaine fois, et disant « toute ma famille », son œil surveillait Tanou que ses pas menaient vers la table de repas, tandis qu'il s'imaginait essayant de convaincre Angela de venir avec lui au Mandjo.

C'était justement ce qui les réunissait, l'exclusion de la réalité camerounaise de leur vie car, disait souvent son épouse quand il la traînait dans des camerounaiseries : « Pourquoi tu n'as pas pris une femme Bangwa pour épouse ? Elle saurait bien te préparer le nkui. »

— Toute ma famille. Mes enfants, il n'y a rien de meilleur que d'être unis, que d'être bien organisés. Encore plus à l'étranger, vous avez l'obligation d'être organisés.

— Nous nous réunissons chez les uns puis les autres, dit une voix, peut-être la prochaine fois, ce sera chez Tanou !

— La prochaine fois, dit Tanou, oui.

L'homme qui à l'arrière parlait à son enfant en bazou regarda Tanou avec insistance quand celui-ci se servit. Il pensait à cette prochaine fois qui était une promesse faite par son père en assemblée, qui l'engageait, lui. Il pensait à ce qui faisait sourire Angela chaque fois qu'il lui parlait de la communauté camerounaise, « grosses voitures, costumes sombres, vins rouges dégueulasses, fleurs en plastique », quand l'homme lui demanda s'ils ne se connaissaient pas depuis le pays, énumérant des lieux possibles : « c'est à Tsinga », « non, c'est à Mvog Ada », « au marché central ».

— Tu as grandi dans quel quartier ?

— En fait j'ai grandi à Bangwa.

L'interlocuteur n'abandonnait pas, index sur les lèvres.

— Et tu n'as pas habité à Yaoundé ?

— Oui, concéda Tanou, mais pas longtemps.

— Je me disais !

— Quatre ans.

— Dans quel quartier ?

— Quand j'étais étudiant. J'habitais chez ma tante.

— Où ?

— À Melen.

— A-ha !

L'esprit de l'homme se perdit dans des pistes sinueuses de Yaoundé, dans les carrefours insoupçonnables entre des maisons, à l'arrière de cours bruyantes et poussiéreuses, et au-devant des fenêtres bancales, mais construisait cette équation transcontinentale qui reliait un quartier de Yaoundé, « un quartier bamiléké », au Bronx.

— Quel était le ndap de ta tante là ?

— Mensa'.

— Celle qui avait un bar à la Montée de bois ?

— Oui, en effet.

De ses mains écartées, l'homme se faisait des seins et des hanches imaginaires, « potelée comme ça là ? ».

— Mari quinquailier.

— C'est ça.

La même joie que celle des retrouvailles de quartier transportée aux États-Unis, « le monde est petit », disait Tanou, tandis que d'une main il embrassa ce frère insoupçonnable, l'autre tenant son plat surchargé ; leur joie était recouverte par le discours du Vieux Père, « vous vous rendez compte ! », et l'homme s'interrompait, la main sur les lèvres, les

yeux palpitant de bonheur, le souvenir retrouvé faisant le reste. Une voix dans un autre coin de cette assemblée où Nithap était venu en veste tandis que beaucoup, et surtout le chef de réunion, étaient habillés en ndops colorés, en habits traditionnels, une voix soulignait que le « visiteur du pays » avait été médecin-infirmier, et était à la retraite.

— C'est ce qu'il a dit.

— À Bangwa ? demandait la voix.

— Restez juste unis, continuait Nithap. Comme une famille.

Ses mains se réunissaient pour former dans ce salon des retrouvailles multiples le symbole de la famille, une Tchunda.

— Il faut te servir encore, dit une femme à Tanou, lui montrant le buffet. Ndolè. Beignets. Il y a à boire aussi. Il ne faut pas seulement bavarder. Il faut manger aussi.

— Même la Beaufort ! disait une voix d'homme. Ne me dis pas que tu ne bois plus que le Coca cola, comme les Américains.

On éclata de rire autour de Tanou. « Moi c'est Pepsi-o », disait une voix de femme qui se révélait le clown de la famille.

— La Beaufort alors, dit Tanou.

— C'est ça.

— Envoyez !, « envoyez » était dit en français. Ouvre-bière ya.

— On me livre ça du pays, lui dit l'homme, tandis que celui qui avait reconnu un habitant de Melen alla raconter sa trouvaille à son épouse, et à ses voisins, qui, eux, n'y croyaient pas.

— Oui, oui, dit-il, nous étions voisins.

Tanou tiendra un discours lui aussi, bredouillant son medumba oublié, une assiette pleine à la main, tandis que dans son dos des voix l'excusaient, « c'est un professeur ». « Quelle université ? » C'est sur

le chemin du retour qu'il dirait à son père qu'il n'était pas un familier du Mandjo, parce que bien des fois ces réunions s'achevaient sur des bagarres.

— Ils ont donc exporté le sale comportement aussi, dit le Vieux Père, même au pays, c'est comme ça.

— Eh oui, lui raconta Tanou, des fois, les empoignades naissent de n'importe quoi.

— D'habitude c'est une histoire d'argent.

— Ou de femme, ajouta-t-il. Mais aussi de politique, car certains s'installent ici, profitent de la liberté qu'il y a aux États-Unis, pour soutenir la dictature au pays.

— Les gens de l'ambassade ?

— No-o, précisait Tanou, des compatriotes. Parfois ils n'ont même pas de quoi manger, ni où habiter, mais c'est eux les champions des motions de soutien.

— Ils sont payés alors ?

— Sans doute.

Nithap n'en croyait pas ses oreilles.

— Voilà où Biya dépense l'argent du pays.

— Ne ne ne.

— Semer la division.

Par pudeur Tanou ne lui raconta pas cette fois, sa première ou deuxième fois où il était allé à une tontine. C'était à Washington. Tout le monde était joyeux quand soudain à l'arrière on avait entendu « le cul de ta mère », puis, « le bangala de ton père ! », et cela avait dégénéré en bagarre. Des chaises s'envolaient. Comble de honte, il retrouva un de ses amis de lycée qu'il avait perdu de vue, et qu'on lui avait dit être

allé « en aventure ». Il le découvrait qui retirait sa veste, demandant de le retenir, « arrêtez-moi, sinon je vais lui casser la gueule ! », et des gens le retenaient, le suppliaient.

C'est là que Tanou parla des fingwons.

— Ils ne font que ça, dit-il. C'est comme dans le passé.

— Comment le sais-tu ? lui demanda le Vieux Père.

Le fils ne répondit pas, mais plus tard, Nithap lui avoua que ces histoires d'argent l'amusaient, parce que pour lui, l'argent n'était de toutes les façons qu'un « intermédiaire de l'action ».

— C'est comme la grosseur d'une poule, ajouta-t-il. Elle n'est pas visible, et c'est ce qui la différencie de celle de la chèvre, de la vache et de tous les autres animaux. On ne la découvre que lorsqu'on voit des œufs dans le poulailler.

Tanou se rendit compte que ce jour-là il avait commencé à parler avec son père des événements, quand celui-ci ajouta que c'est ce que Ouandié lui avait enseigné.

— Tu as connu Ouandié ?

-
- [1.](#) De Mongo Beti.
 - [2.](#) Habitat de sœurs d'Église catholique.
 - [3.](#) Dialecte bangangté, comme le bangwa.

2.

La battue pour capturer Nithap fut organisée à partir de l'hôpital dont il fut pendant longtemps le porte-parole. Elle fut confiée au cantinier, qui en fit une affaire personnelle. C'était comme si soudain cette tâche avait réveillé en la Panthère une haine séculaire. Les soldats devaient d'ailleurs freiner ses élans, sinon il aurait tout mis tout à sac. La mort du docteur Broussoux avait fait entrer l'Armée française dans la danse. C'est elle qui faisait certes le gros du travail, mais pour se faciliter la tâche, elle avait besoin de gens qui connaissaient bien la région. Le personnel blanc de l'hôpital devint son auxiliaire : elle s'installa dans la cour de la station vidée de ses malades.

Tout conflit révèle l'animal en l'homme.

« Notre rôle, avait dit l'officier qui était chargé des opérations, c'est la protection des ressortissants français ! »

En le disant, il regardait autour de lui, l'assemblée de Blancs qu'il avait réunie dans le bureau vide du docteur Broussoux. L'absence du chef se remarquait aux cartons qui ici et là jonchaient le sol. L'esprit unificateur de tous ces objets ayant été éteint, même le masque au mur était penché, et personne ce jour-là n'y accorda aucune importance.

« Il faut donc porter la guerre chez les terroristes, disait la Panthère, afin qu'ils ne l'emmènent plus ici. »

Il était assis sur un carton et parlant, se tenait penché, les deux mains sur les genoux.

« Offensive, disait-il, offensive. »

Chacun des hommes présents reçut une arme – oui, les femmes avaient été exclues, surtout après que la pharmacienne eut fait une crise de panique dans la pénombre du couloir du bâtiment de chirurgie, à la vue d'un homme de ménage qu'elle connaissait pourtant.

« Ne me faites rien, et elle s'était mise à courir, affolée, ne me faites rien !

— Madame, suppliait l'homme. C'est moi !

— Il veut me tuer ! continuait-elle dans la cour, son doigt montrant l'homme au balai, il veut me tuer ! »

« Ce sont les nerfs, avait conclu l'officier militaire, les nerfs sont l'arme la plus importante dans la bataille contre le terrorisme. Il faut les avoir d'acier dans une situation comme celle-ci. »

Les nerfs de ce que dorénavant il serait convenu d'appeler la communauté blanche ne furent pas calmés lorsque Semengué arriva. Comme si, pour les colons, il n'était pas différent de ceux qu'ils recherchaient, et qui avaient tué le docteur Broussoux. Ses paroles rassurantes n'y firent rien. Son rôle était d'autant plus ingrat qu'il voulait assurer « l'évacuation du personnel médical européen ». Dire que les hommes lui rirent au nez, c'est utiliser un euphémisme, « nous ne sommes pas venus ici pour partir en fuyant ! » répondit le cantinier.

« Le problème, ajoutèrent plusieurs voix animées, c'est que la région n'est pas sécurisée.

— Le pays n'est pas sécurisé !

— Ils sont partout !

— La station est devenue notre camp de retranchement.

— Mais personne ne peut nous protéger !

— Personne ! »

Et ces gens qui avaient un fusil à la main regardaient le chef d'état-major de l'Armée camerounaise avec agacement, tandis que lui se tournait vers l'officier de l'Armée française qui l'accompagnait : « On va faire comment alors ? » Seules les femmes s'installèrent dans le camion militaire qui attendait dans la cour. La pharmacienne s'y assit la première, cheveux en désordre, vêtements froissés. À la surprise de tout le monde, Mademoiselle Birgitte refusa de partir. Elle prétexta ne pouvoir abandonner « ses enfants », ce qui lui fut accordé après de nombreuses tractations au cours desquelles le mot « service médical minimum » fut prononcé plusieurs fois.

« Et puis, dit-elle, je ne suis pas Française. »

Ceux qui restèrent ne furent vraiment calmés que lorsque le colonel Lamberton arriva. Tout le monde connaissait son nom et ce qu'il avait fait en pays bassa. C'est lui qui était chargé de la pacification de cette zone, et selon les dires de beaucoup, il l'avait fait avec tellement de brio, c'est-à-dire tellement de violence, que « jamais plus un Bassa ne penserait à se dire upéciste ».

Homme baraqué, à la poitrine large et aux mollets solides, il traversa la cour de l'hôpital comme s'il y était venu plusieurs fois déjà, marcha dans le couloir avec derrière lui la colonie blanche. C'est lui qui en un regard reconnut le talent de chasseur de Panthère, et en un clin d'œil lui confia la tâche de retrouver Nithap.

« Capturez-le, ajouta-t-il, mais il me le faut vivant.

— Je le ferai sortir de son trou, se jura le chasseur.

— Je répète, souligna le colonel, veillez à son intégrité physique. »

Lamberton était convaincu lui aussi que la guerre se mène dans le territoire de l'ennemi. Les battues, c'est donc lui qui les planifia. Parfois

dans la soirée, les camions militaires retournaient à l'hôpital emplies d'hommes loqueteux. Ceux-ci étaient balancés par-dessus bord, dans la cour, et tombaient sur le sol en un bruit de chair et d'os. Après avoir « été à la piscine », c'est-à-dire en fait, sous les injonctions d'un mafi à la baïonnette, s'être roulés plusieurs fois dans une mare emplie de boue qui avait été creusée à cet effet dans la cour de l'hôpital, ils étaient trimballés dans ce qui avant était des salles de malades, les soldats les traînant soit par le pied, soit par le bout de la chemise.

Une fois aussi la fourgonnette de l'hôpital, qui servait d'ambulance, arriva, emplie de cadavres disposés comme des régimes de plantain.

« Il n'y a plus de morgue ici », dit le colonel Lamberton au conducteur.

C'est Lamberton qui transforma l'hôpital de Bangwa en un centre militaire, et remplaça le service médical par une infrastructure de renseignement policier, car il fallait, disait-il, tirer de ces hommes enchaînés qui avaient pris la place des malades, les informations dont il avait besoin pour encore plus d'arrestations. Celles-ci se faisaient en des rafles gigantesques qui une fois arrachèrent un marié à la cérémonie de son mariage, et le déposèrent dans la cour de l'hôpital encore vêtu du smoking qu'il portait, tandis que la mariée éplorée, dans sa robe blanche, menait le cortège de pleureuses.

« Raflez ! ordonnait-il, ratissez large ! »

Le fait qu'il n'ait que des filles sauva le pasteur Tbongo de cette guerre. Il reçut plusieurs visites de militaires chez lui.

« J'ignore tout de cette affaire, disait Mensa'.

— Après la guerre, lui lança un soldat, je vais venir t'épouser. »

Il le dit en riant, regardant son père.

« N'est-ce pas, vieux ? »

« Tu seras ma troisième femme, dit à Ngountchou un autre qui rencontra lui aussi son regard de feu, comme tu es têtue là. »

Tama' était revenu à Bangangté, ouvrant le chapitre d'une vie de pérégrinations, une vie qui sera celle de beaucoup d'enfants de son âge pendant ces années.

« C'est un enfant, dit le pasteur aux soldats qui le lendemain de la disparition de Nithap se pointèrent devant sa porte. C'est mon enfant. Il n'a que onze ans !

— Ça ne va pas m'empêcher de lui faire goûter de la chicote, dit le soldat. Futur terroriste ! »

Et le petit tremblait, tremblait, lui qui jamais n'avait vu la gueule sombre d'un fusil le regarder.

« C'est un écolier », insista le vieux.

La fouille de la maison fut systématique, mais ne révéla pas le lieu où se cachait le médecin. Il est impossible d'arracher quelque aveu à l'ignorance. Les soldats qui les uns après les autres se retrouvèrent devant le pasteur Tbongo, à lui poser la même question, « où est Nithap ? », durent reconnaître cette vérité. Le pasteur ne fut pas torturé comme les autres, car il y a des choses que même la guerre civile ne permet pas, surtout qu'Elie Tbongo les recevait toujours, la Bible à la main.

« Où est Nithap ? lui demandait chacun des hommes en tenue, encore et encore. Où est Nithap ?

— Nous ne savons pas. »

Nja Yonke' ne manquait jamais d'ouvrir son poulailler et son grenier aux soldats, car c'est seulement quand ils avaient entre leurs mains ses régimes de plantain, ses sacs de maïs ou quand ses poulets battaient des ailes sous leur poigne, qu'ils quittaient la cour en riant et en lançant des blagues sexuelles sur les deux filles du pasteur. La maison était en paix,

en attendant la prochaine fouille, la prochaine rafle, le prochain vol des soldats de Semengué ou de l'Armée française.

3.

La radiation de Nyamsi eut lieu après son abandon de poste. C'était la manière administrative de traiter le scandale qui avait secoué Bangangté, transformé l'hôpital de Bangwa en camp de retranchement, et jeté les militaires dans les cours : la disparition du médecin et de son ami. Leur photo avait orné l'entrée du marché avec en dessous : « Ces hommes sont dangereux », mais cela impressionnait peu. L'horreur, on la vivrait plus tard, quand une escouade viendrait en représailles dans la nuit, déposer un sac plein de têtes et de seins coupés au carrefour. Personne ne saurait que c'était l'œuvre de la Panthère.

C'est à ce prix que l'hôpital de Bangwa eut la paix, comme l'avoua le Bourguignon plus tard à ses collègues, en soupirant, car ajouta-t-il : « Ils ne se battront plus qu'entre eux. »

Le viol d'une villageoise dont Nyamsi fut accusé voulait remplacer une infamie par une autre : personne n'y crut. La nuit de l'assassinat du docteur Broussoux, Nyamsi avait été réveillé par des coups légers à sa fenêtre, mais des coups répétés. Il avait sursauté.

« Qui est là ? » avait-il demandé. Il avait ouvert quand Nithap avait répondu.

Il n'avait d'abord pas reconnu son ami habillé en femme, et puis avait

éclaté de rire.

« Tu t'es enfin décidé ? » avait-il dit.

C'était en effet comme s'il n'avait attendu que ce moment. Il trépignait. Il avait traversé son salon plusieurs fois, cherchant des objets inutiles. Puis il était entré dans sa chambre, en était ressorti, avait tapoté l'épaule de son ami et lui avait dit en souriant : « Maintenant, mon cher, je vais t'épouser. »

« Je connais les pistes, avait répondu Nithap.

— Tant mieux. »

Nithap était assis à l'arrière de son vélo, son foulard et sa robe flottant au vent de nuit. Ils avaient traversé les villages par des chemins que seul un médecin peut savoir, découvert des pistes que seul un enfant du pays connaissait, et trouvé des routes en latérite aux travers des broussailles que seul un homme qui a grandi ici avait jamais pratiquées. Nithap se rendit compte combien son ami maîtrisait les réseaux upécistes. Nyamsi l'avait conduit à un villageois qui agitait le tsangan¹ et prononçait des incantations. Par la suite, le médecin avait dormi dans des familles dont le salon réunissait des comités de base de l'UPC, avait été transporté dans le véhicule de pasteurs qui au fond étaient des sympathisants de la cause nationaliste, lui parlaient du kiakde² avec la même excitation qui sans doute enflammait leurs sermons. L'un d'eux se presenta comme ngrafi à un contrôle de routine, et ricanant lui raconta combien les mafis étaient bêtes.

« Les Tchadiens ! dit-il en secouant la tête, sa poitrine gonflant de rire. Pour eux les Ngrafis ne sont pas des Bamiléké ! »

À Nkongsamba, Nithap se cacha quelques temps au Quartier 6, et puis il fut mis dans un train de marchandises. Couché au-dessus des sacs de café, il se laissa aller dans leur suffocante odeur. Parfois quand le train s'arrêtait, il levait la tête pour lire, Ndoungue, Manengole,

Manjo, Ngoteng, autant de gares obscures sur son chemin. Le parcours était cahoteux, mais son esprit ouvert aux respirations de son corps lui redonnait l'espoir dont il avait besoin. En quittant l'hôpital, il avait fait de la peur son ennemi. Il la chassait en forçant sa respiration, mais en même temps laissait entrer dans son ventre l'odeur du café. Dans l'ivresse de ce mbanga³, il fermait les yeux, et pour une fois le destin de ce lieu devenait le sien. Toutes les fois où il était venu rendre visite à sa sœur Matutshan, la possession de ces villes par le café lui était apparue comme une drogue. Son beau-frère, le père de Tama', travaillait chez Sergef, dans la concession de café la plus importante de la ville, juste à la gare, car le café prenait la vie en même temps qu'il la donnait.

Quand les rails du train crissèrent et qu'il vit écrit N'lohe, il sursauta de joie. Il se jeta au dehors, et c'est seulement quand ses pieds touchèrent le sol qu'il se rendit compte qu'il pouvait à peine marcher. Son corps était possédé par de furieuses crampes.

« Je ne suis pas mort », dit-il en sursautant.

N'lohe n'aurait pas existé sans les plantations de café, et donc sans les travaux forcés de la coloniale. La gare ferroviaire de Loum, le cœur de cette ville, était là, non pour transporter des passagers, mais des esclaves. Son aspect délabré était un avertissement. N'lohe est aussi un des nombreux satellites du pays bamiléké, le point de transition des migrations qui menèrent les habitants des Hauts plateaux dans toutes les villes du Cameroun, et puis d'Afrique, et puis à travers le monde ! C'est bien les Bamiléké qui emplirent les cargos emmenant les condamnés des travaux forcés dans les plantations établies le long du cours du Mungo ! Pas surprenant qu'ils s'y installèrent en un quartier concentrique, selon leur habitude.

Tashu', le mari de Matutshan, était un Bamena et habitait le quartier Bamiléké. Descendant de cette migration originale de 1910, son père ayant été mené là par les constructeurs de train allemands bien qu'il se

réclamât aussi une lignée Mbo de par sa mère, qui était autochtone ici. Il montrait fièrement le ticket d'impôt paternel, et c'est lui qui, en parlant avec beaucoup de nostalgie de la Route allemande qui traversait le coin, avait écrit le chemin du voyage de noces de Nithap, qui devint celui de son exil. Homme-tonneau, aux bras carrés, musclé mais devenu gros avec le temps – « ta sœur me nourrit bien » –, à la stature faite pour donner des ordres, et trop peu pour en recevoir, il ouvrit ses bras d'un geste de bonheur quand à son retour du travail il vit son beau-frère assis dans le canapé de raphia dans le salon de sa maison.

« Où est Ngountchou ? demanda-t-il. Où est ma belle ?

— Comment va Tama' ? »

C'est Matutshan qui demandait. Cette question n'était que formalité, car elle n'avait pas donné son fils à son frère pour le reprendre. Elle pensait aussi au voyage de noces promis. Ses préoccupations étaient triviales. Comme beaucoup de gens à N'lohe, ce couple vivait de mensonges et meublait ses paroles de fantaisies. L'écho des fiançailles lui était parvenu. Et pourtant Tashu' saura bien vite l'histoire de Nithap, et ne sera pas surpris.

La vérité était brutale : N'lohe était devenu un point de chute des sinistrés. À cause de sa position en dessous du Mont Kupe, la ville était le lieu de passage obligatoire pour qui de l'Ouest voulait rejoindre Tombel, de l'autre côté, dans le Cameroun occidental, au Nigeria donc. D'où son attraction pour les tsuitsuis. Le plus urgent pour Nithap avait été de quitter Bangwa. Rejoindre sa sœur s'était imposé dans son esprit. Il ne savait pas s'il pourrait rester ici, mais la proximité du Nigeria le rassurait, car le Cameroun pour lui était devenu inhabitable. Il se savait, il se voulait fugitif.

« Laisse-le d'abord se reposer », dit Tashu'.

C'est ainsi que Nithap s'installa à N'lohe, l'œil ouvert sur ailleurs. Le provisoire était cependant la condition ici, et l'architecture décrépie des

maisons en caraboat⁴ le frappa, tout comme la pauvreté des gens. Les plantations de café arrachaient à l'environnement son âme, et la précarité des vies était pour chacun une devise autant qu'un mode d'existence. Le rêve ici avait un nom : cacao⁵. Penser à Ngountchou le déprimait. Il se demandait si elle était en sécurité chez son père. « Où est ma belle ? », la question de Tashu' lui rappelait ses noces suspendues. Il la retrouvait dans le regard de son beau-frère qui devant son bégaiement disait « je comprends », sans écouter la suite de son histoire.

Nithap ne pouvait pas s'imaginer qu'il venait à N'lohe de nombreux rescapés qui avaient des histoires similaires à la sienne, ou qui simplement fuyaient « les troubles du pays bamiléké », comme ils disaient. Des gens qui, avec leurs biens sur la tête, traînaient épouse et marmaille, venaient chez tante ou oncle, parce que leur maison avait été incendiée, ou parce qu'ils avaient vu un membre de leur famille être décapité. Il se demandait ce que ses collègues avaient dit de son absence, de sa disparition. Il s'imaginait les paroles de haine qui couvraient son nom à l'hôpital, et voyait la sentence qui lui tombait dessus. Tu es un tsuitsui.

L'histoire de Nithap était commune, mais cela, le médecin ne s'en rendit compte que le jour où, au marché, soudain il retrouva Clara.

« Massa ? »

C'est elle qui l'avait reconnu, malgré sa tenue débraillée. Son pantalon recousu tout comme ses dschangtchouss rafistolés⁶ faisaient de lui un travailleur du café.

« Vous ne me reconnaissez plus, massa ? » dit-elle en bangwa dialectal.

La femme qui lui parlait était habillée comme une cultivatrice du coin.

« Clara, c'est moi Clara. »

C'est alors seulement qu'il se sortit de sa torpeur, car lui aussi avec sa machette avait tout l'air de ces paysans qui passaient devant eux, pour se perdre sur la Route allemande, vers les plantations.

« Clara Ntchantchou ? »

Sa hotte attachée au front, et qui dans son dos retenait un gigantesque régime de plantain, faisait d'elle une autre. Là, au milieu de la rue, au milieu de la foule, le médecin et sa bonne s'embrassèrent comme ils ne l'avaient jamais fait.

« Où est ton mari ? » demanda-t-il soudain.

Pourquoi cette question ? Elle sortait du ventre de Nithap, de son cœur, de son histoire, de tout ce qui s'était passé, et de ce dont il avait rêvé. Car plusieurs fois sur son chemin, il avait rêvé de Clara, et surtout couché sur les sacs de café, dans l'exiguïté du wagon des marchandises, ce n'est pas le visage de Ngountchou, mais plutôt celui de Clara qui lui apparaissait. Il la voyait distinctement, car il se souvenait encore de ses paroles, mais surtout de cette phrase qu'elle lui avait dite là, sur les Hauts plateaux, en lui révélant son vrai visage : « Nous sommes tous des sinistrés. » Cette phrase simple s'était réalisée, et Nithap avait découvert combien cette femme qui avait empli sa maison de vie avait été la maîtresse de la sienne, pouvait lire son âme, lui révéler les lignes de son futur, posséder ses rêves.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? lui avait-elle demandé.

— Rien du tout. »

Il lui avait dit qu'il la déshabillerait, pas seulement de sa charge, mais aussi de ses habits paysans, et qu'ensemble ils se coucheraient. Il lui décrivait le rêve unique qu'il avait eu, dans les tréfonds de leur sueur commune.

« Depuis mon enlèvement. »

Elle s'était laissée aller à son étreinte, mais au moment où il voulait la

prendre, elle s'était rétractée.

« Je saigne », avait-elle dit.

Il lui fallut préciser, « j'ai mes règles », avant qu'il ne comprenne la sanction qui frappait sa volupté. Cette nuit-là, leur étreinte fut un long jeu d'esquives. Elle lui mangea la bouche, lui passa la langue en dessous des lèvres, lui monta dessus, lui malaxa le sexe, mais ne se donna pas. Longtemps il ressentit encore sa langue granuleuse sur ses gencives, ses mamelons sous les doigts, la sueur de sa peau dans ses mains, et ses jambes fortes autour des reins. Il se souvint du frisson de son corps, quand il s'amusait avec sa poitrine, son poids absent lui revenait. Pourtant il ne l'avait pas eue. Dans ses rêves, il l'avait vue plusieurs fois s'approcher de lui. Elle était habillée d'un lela aux perles multicolores, le défaisait, et se lovait dans ses bras. Une autre fois elle avait des tatouages sur le ventre, et les cheveux rasés en forme de tonsure. Elle lui apparaissait ainsi chaque fois différente. Lui qui avait voulu échapper à son destin, lui qui s'agrippait à la promesse de sa profession, serrait la femme aux mille visages, lui caressait la nuque, il se voyait nourri par Clara, le soir, au kouakoukou de la rébellion.

« Mon mari ?

— Villageois extraordinaire ! »

Clara éclatait de rire.

« C'est comme ça que tu l'appelles ?

— Toi tu l'appelles comment ?

— Il a mille noms. »

Et elle alors ? Ah, Clara Ntchantchou ! Clara ! Nithap la connaissait-il vraiment ? Il savait une chose, il aimait passer sa main sur sa tête, sentir ses cheveux glisser sous sa paume, sa tête qu'elle recouvrait d'un foulard de couleur. Parfois il se demandait quand il avait commencé à la voir autrement que comme sa servante, et toutes les fois une image lui

revenait. Elle était assise dans la cuisine, le mortier entre ses jambes écartées, son sandja relevé jusqu'au niveau des hanches, libérant ses cuisses généreuses. Elle pilait le maïs pour le bôn de son dîner, ou tournait le pilon pour ajuster le taro selon la convenance, entraînant son corps dans ce mouvement répété. Cette image d'elle en sueur était toujours furtive. Quand venant derrière sa maison, pour chercher de l'eau Nithap s'arrêtait et voyait parfois dans la pénombre de la cuisine suffocante Clara, la poitrine nue, il était gêné. Il donnait alors un ordre inutile à Tama' qui assis à la porte aidait Clara à faire la vaisselle : « Où est le gobelet ? »

« Donne de l'eau à ton père », disait la cuisinière, complétant sa volonté.

Derrière ce masque maternel, c'est cette vision éblouissante d'elle comme combattante qu'il recherchait, qui le poursuivait jusque dans les profondeurs sombres de la brousse. Des années plus tôt, en 1956, lors de la réunion de l'UPC à Kumba, lors de cette réunion de légende qui déboucha sur la création de l'armée de Singap Martin, Clara avait surpris tout le monde en retirant de son sein, de son fameux sein, une bourse pleine de billets des cotisations des femmes de Bangangté, qu'elle remit à Ouandié, et qui contenait quelques milliers de francs. C'était l'une des contributions les plus élevées des villageoises organisées en réseau de tontines. Nithap se demanderait si, parmi ces billets, au cœur de ce pactole, se trouvaient les deux cents francs qu'il lui remettait à la fin de toutes les semaines comme salaire. C'était cela Clara Ntchantchou : la cultivatrice aux mille visages, la femme d'actions que son mari lui avait cependant donnée comme ngkap, comme monnaie d'échange.

-
- [1.](#) Signe d'identification des sinistrés.
 - [2.](#) Indépendance.
 - [3.](#) Marijuana.
 - [4.](#) Lattes de bois.
 - [5.](#) N'lohe est effectivement passé au cacao, mais en... 1985 !
 - [6.](#) Chaussures en plastique.

4.

Nithap éclata de rire quand Clara lui dit qu'elle « travaillait comme paysanne », car ses métamorphoses lui étaient familières, autant que sa cuisine. Retrouver le nkeleng nkeleng après une ration de goyaves, sucer ses doigts de knui au sortir de mois à la patate crue, goûter du kondrè après des semaines aux racines de manioc, il ne fallait vraiment pas plus pour le faire pleurer de plaisir, et faire de lui le mari de cette femme. Et pourtant ce n'est pas son piment, c'est l'histoire qu'elle lui raconta qui l'empêcha de fermer les yeux. Après sa guérison, Martin Singap avait décidé de faire une incursion dans le royaume bamum. C'était une promesse qu'en exil à Conakry il avait faite à Moumié. « C'est mon mari qui peut t'expliquer ça plus facilement », disait-elle. Pour Moumié, Foumban n'était pas seulement la capitale du royaume Bamum, c'était la capitale organique du Cameroun. Les aléas de l'histoire avaient voulu que la politique donne à Douala, à Buéa, et puis à Yaoundé, l'honneur de se nommer successivement capitales. C'est à Foumban pourtant que le cœur du Cameroun se trouvait. Cette ville était l'alpha et l'oméga de la bataille nationale.

Prendre Foumban, c'était frapper au cœur du Cameroun même, et faire chavirer tout le pays. La déception personnelle de Moumié était que le ministre Arouna Njoya avait tout mis en œuvre pour rendre ce plan irréalisable. Il avait souri à la promesse de l'autorité coloniale

française de restaurer la position du sultan chancelante depuis le décès du légendaire Njoya à Yaoundé, et de faire du royaume Bamum une principauté dans la république. La bataille de succession au trône de Njoya avait duré jusqu'en 1948, l'administration française ayant jusqu'au bout essayé d'installer à sa place Mose Yeyap, un auxiliaire docile. C'est cette promesse de restauration du pouvoir légitime par les Français en contrepartie d'aider à éradiquer la rébellion, qui faisait courir celui qui entre-temps était devenu le ministre de l'Intérieur. Il utilisait sa police et tous les services de l'État, pour anéantir les maquisards dans l'espace bamum. Lors de sa rencontre avec Martin Singap à Conakry, Moumié avait dit ceci, et le commandant n'avait cessé de le répéter : « Fouban c'est notre Bastille. »

« Notre Bastille, répétait Nithap qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oui, répondait Clara, d'un point de vue militaire. »

La bataille du pays bamum était donc la première, et la seule véritable bataille que Martin Singap voulait mener à son retour de Conakry en 1959. Le commandant ne voulait pas mourir sans avoir gagné cette bataille. Enlever Nithap avait été dicté par cette urgence. Le médecin lui avait sauvé la vie. C'est cette bataille qu'il préparait pendant sa convalescence, sur la colline où Nithap l'avait soigné. Il passait ses nuits à étudier les plans, à discuter avec ses soldats, dont Villageois extraordinaire qui était son plus proche lieutenant. « La mère de toutes les batailles », disait-il. Tous les fonds rassemblés par les sinistrés étaient mobilisés pour la marche sur Fouban, dont Foubot devait être la porte d'entrée, car Foubot donne sur Bamendjing, qui est en pays bamiléké.

Nithap sut ainsi qu'il avait soigné Martin Singap sur la colline de Bamendjing. Serait-il resté pour vivre lui aussi la « mère de toutes les batailles » s'il avait su ? De Bamendjing, quelques centaines de sinistrés se préparèrent, aiguisèrent leur courage et leurs armes, et la nuit

tombée, se jetèrent sur l'autre rive du fleuve.

« Je n'étais pas avec eux lors de l'attaque, dit Clara. J'étais restée les attendre au village. »

« Les Bamum ont toujours fait la guerre aux Bamiléké, avait dit le commandant, cette bataille-ci sera la dernière. » Des combats de Foubot, il n'y avait pas eu de morts, car les sinistrés avaient trouvé la ville libérée. Ils avaient mis le feu aux maisons, s'étaient emparés de quelques biens et étaient repartis. Le lendemain, le sultan des Bamum avait mobilisé son armée qu'il avait cachée en brousse à l'approche des maquisards, sa milice, renforcée pour l'occasion par les soldats de Sémengué et avait traversé le fleuve. Le ministre Arouna Njoya avait eu l'occasion de réaliser sa promesse au gouvernement d'Ahidjo d'anéantir les maquisards dans le pays bamum « pour toujours ». Il avait laissé faire. Les soldats du sultan étaient entrés à Bamendjing, poussant les cris de guerre millénaires et avaient tout mis à feu et à sang. Il y eut des centaines de morts. « Les soldats du sultan lui ont offert des têtes coupées », dit Clara.

Nithap sursauta.

« Des têtes coupées ?

— Oui. Il a orné sa gourde de vin de raphia avec les mâchoires des gens que ses soldats ont tués.

— Tu mens.

— Comment puis-je mentir après ce que j'ai vu ? Car j'ai vu les hommes du sultan mettre un régime de plantain dans le vagin de femmes enceintes. J'ai vu des hommes violer des femmes à quatre, et après les avoir violées, leur enfoncer le sabre dans le vagin, et leur arracher les seins. J'ai vu des hommes prendre des nourrissons par les pieds et les jeter contre le mur de la maison, entrer dans la maison avec le sabre devant, et en ressortir avec des têtes d'enfant dégoulinant de

sang. J'ai vu des femmes enceintes éventrées, le fœtus découpé et jeté dans la cour. J'ai vu des hommes pendus au toit des maisons. La cruauté des Bamum était sans pareil. Il paraît qu'ils cuisinent encore les ossements des vaincus qu'ils ont découpés, et dont ils ont mangé la chair. Les os à la place du bois. Les soldats de Semengué n'ont même pas eu besoin de faire la guerre. Ils regardaient et ne bougeaient que pour empêcher les fuyards de se perdre dans la forêt. Sans parler des Français. Il y avait un hélicoptère qui tournait et lançait du feu. Les portes de la ville étaient fermées. Quelqu'un devait avoir donné l'ordre de tuer tout le monde, et c'est cet ordre que les soldats du sultan mettaient en œuvre. C'est eux qui ont tué. C'est eux qui ont tout brûlé. »

Il fallut de nombreux jours pour repêcher les cadavres qui avaient été jetés dans le fleuve, « et pour distinguer les disparus des tués, les hommes des animaux. Ils ont tué même les chiens ! » Clara dit que des hommes masqués passaient dans les quartiers, ramassaient les cadavres. « Les survivants n'avaient cessé de rechercher leurs parents, d'appeler leurs proches dans les plantations, de crier dans la nuit et la forêt. Pendant des semaines, pendant des mois, Bamendjing résonna de l'écho de leurs voix, et le pays bamiléké n'était que détresse, car les soldats de Semengué avaient monté des barrages pour empêcher que les Bamiléké ne s'organisent et aillent se venger. Ils avaient occupé toute la région avec des camions, avec des voitures de police. Ils avaient mis des check-points partout, et décrété le couvre-feu. Ils fouillaient tout le monde, et même les villageois ne pouvaient plus aller aux champs avec des machettes, ni les femmes avec la houe. Ils étaient arrêtés et condamnés, alors que personne n'a arrêté ni condamné les soldats du sultan. Ils font toujours des danses de guerre avec leurs fusils. La milice du palais s'entraîne au vu et au su de tout le monde, et les Blancs viennent même faire des photos de ces entraînements qu'ils publient dans leurs livres en disant que c'est beau, et que ce sont des

festivals traditionnels et de masques. De Bamendjing, il ne reste plus rien du tout. Juste quelques cases. »

Clara avait échappé à ce massacre.

« Ce sont mes règles qui m'ont sauvée, dit-elle et elle éclatait de rire, sinon ils m'auraient... »

— Tuée ? achevait Nithap, incrédule. Comment ça ? »

La femme s'arrêtait abruptement de rire, car dit-elle, elle s'était reveillée dans une mer de sang et se croyait morte.

« Mais c'étaient seulement mes règles.

— Tes règles ?

— Ils tuaient tout le monde. Sans exception. »

Nithap se mettait la main sous le menton, perdu autant qu'effrayé par le récit de sa bonne que son corps sanglant avait sauvée.

Après ce désastre, Singap Martin s'était replié à Tombel, dans le Cameroun anglais où il était beaucoup plus en sécurité, pour panser ses plaies et préparer une autre attaque.

« Voilà pourquoi nous sommes ici, conclut Clara. Mon mari est avec lui.

— Et toi tu es à N'lohe, souligna Nithap.

— Je travaille comme paysanne, précisa-t-elle, sérieuse. Les Mbo sont gentils. Quand ils m'ont vue arriver ici de Bamendjing avec rien, ils m'ont donné un terrain à Kupe-N'lohe. Juste de l'autre côté de la montagne. Je vais au champ chaque jour. Je cultive les arachides et le plantain. Tu viendras voir. Je sème et j'attends les récoltes. Je vends ça au marché. J'habite au quartier bamiléké comme toi. »

Nithap éclata de rire, car il avait enfin compris. C'est elle qui, à partir de N'lohe, organisait le réseau des femmes qui ravitaillaient les tsuitsuis

dans les grottes des hauteurs. Il commença à regarder avec intérêt les paysannes qui, hotte au dos, montaient vers le Mont Kupe à l'aurore, pour ne descendre qu'à la tombée de la nuit. Il ne lui parla pas de Ngountchou, ni de son mariage avorté.

Ernest Ouandié était au Nigeria en 1961. Il ne traversa pas les frontières du Cameroun : c'est celles-ci qui l'englobèrent. Le pays avait changé de forme quasiment sous ses pieds, et son histoire l'enveloppait. Son retour s'était imposé. Les informations ne circulaient pas comme aujourd'hui. Tanou lisait cette histoire sur son fil d'actualité toutes les heures, regardait les publications de son neveu chaque jour, et sinon skypait avec sa famille tous les week-ends. Fenkam Fermeté, le coursier aux « nouvelles fraîches », qui autrement était commerçant grossiste à Douala, servait de liaison avec les exilés, ne vint au Ghana où Ouandié se trouvait alors, que deux fois en deux ans. Deux fois en deux ans, vous avez bien lu, fils et filles de vos parents, frappés de connectose ! Il est un moment dans toute bataille, où le vide de ses propres slogans apparaît, même au propagandiste le plus enthousiaste. Se plaindre cesse d'être une option, et le terrain dicte alors sa loi implacable.

À Tombel, Singap accueillit Ouandié avec une défaite. Chacun des deux hommes avait été transformé par ce qu'il avait vécu, l'un par la proximité constante de la mort, l'autre par l'étendue asphyxiante de l'exil. Ce qui les unissait très facilement cependant, c'était le sarcasme avec lequel ils réagissaient tous les deux aux mots Conférence de Fouban qui faisaient la une du journal que Ouandié tenait en ses mains. Le désespoir du leader était d'autant plus fort qu'il avait travaillé avec les manœuvriers principaux de cette conférence-là, et connaissait leurs coups bas par cœur.

« Tous des Charles Assalé¹, disait-il, donne-leur un poste ministériel,

et ils te vendront leur maman !

— Bougres, dèm, disait Singap. Na akwarar fô sondja. Dan pipi no get respect fô nathin². »

Ouandié secouait la tête.

« Un Bamiléké ne peut pas accepter ce désordre. »

Singap crachait au sol de dépit. Plus ils échangeaient, plus il était clair qu'il leur fallait à tout prix faire quelque chose. Mais quoi ? Pour Singap, c'était évident, la conférence était une gifle en plein visage du maquis, car elle avait choisi Foumban pour marquer d'un sceau politique visible la victoire militaire qui avait vu ses forces être repoussées et avait abouti au pogrom de Bamendjing. Le choix de Foumban avait pour lui une signification immédiate, et purement guerrière. Pour Ouandié cependant, Foumban était le cœur du pays, le seul lieu où la réunification du Cameroun occidental et oriental pouvait faire sens, parce que ayant été dans son histoire tour à tour allemand, anglais et français. Pour lui, Foumban était politiquement ce que le Mont Kupe est géographiquement : à cheval entre les parties anglophone et francophone du pays.

« Ce n'est pas le Mungo, disait Moumié, c'est plutôt le Noun qui nous sépare du paradis.

— Tombel », disait Ouandié.

Il posait sa main droite à un coin de la table devant laquelle il s'asseyait, et puis il ajoutait, « N'lohe », posant sa main gauche sur un autre coin. Il se taisait ensuite, rêveur. Il restait ainsi, ses bras des deux côtés de la table, marquant deux pôles au milieu desquels il avait tracé une ligne, et puis doucement, en réunissant ses mains, s'arrêtait en position de prière. Singap hocha la tête et se leva. C'est à ce moment que Villageois extraordinaire lui annonça la venue du médecin de Bangwa.

« Ndocta ! s'écria le commandant, l'ayant reconnu dans le paysan qui, machette en main, se tenait dans la cour, et son visage enfantin s'éclaira : Dis man na ndocta. He di sauvé ma laf ! cet homme m'a sauvé la vie. »

Il avança vers la cour, mains à l'avant.

Nithap se tenait derrière Clara, perdu dans son déguisement. Ouandié se leva aussi et marcha jusqu'à la porte. C'était la seule fois où Singap montrait une joie véritable, tandis que Ouandié regardait cet homme dont l'apparition avait si soudainement changé l'humeur de Singap.

« Na ndocta wé, disait Singap, et puis, frappant l'épaule du médecin, docteur Nithap.

— Vous êtes Bangwa » ? lui demanda Ouandié, quand il lui fut présenté, en medumba dialectal.

Clara s'était arrêtée devant le jukebox, qu'elle regardait avec la curiosité de la villageoise qu'elle était, sa hotte à ses pieds. Son mari vint mettre une pièce dans la machine qui l'avalait dans un bruit de ferraille. Bientôt la musique occupa l'espace, tandis que Villageois extraordinaire prit la main de sa femme, et l'entraîna en sifflotant dans une danse saugrenue.

Nithap regardait faire celui qu'il considéra toujours comme le tangkap³ de cette femme qu'il connaissait à présent par cœur. Sa relation avec Clara dura ainsi tout le long de leur séjour dans ce lieu. N'lohe fut leur maquis intime, et ils s'y retrouvaient pour s'allumer les entrailles. Soudain les douleurs abdominales de Clara lui parurent prémonitoires. Les massacres ensanglantaient le pays bamiléké. Les règles de Clara lui dirent les tragédies des mille villages de l'Ouest. Bientôt il lui suffisait de l'entendre gémir pour savoir que quelque part on tuait. Le médecin ne prêta jamais serment, mais il fut accepté dans le cercle le plus étroit des sinistrés. Qu'il ait soigné le commandant au moment le plus important lui ouvrit le ventre de la brousse.

La prudence de Ouandié fondit devant le clapotis dialectal de sa langue maternelle. Nithap avait déjà passé plusieurs mois à N'lohe, au Cameroun oriental, et avait acquis la confiance de chacun, jusqu'à Tombel. Les retrouvailles devinrent plus amicales encore quand, se présentant, il parla de son mariage raté. Le visage de Ouandié s'éclaircit.

« La fille du pasteur Elie Tbongo ?

— C'est mon beau-père, dit Nithap, la fierté éclairant son visage, et souriant, il prit Clara à témoin.

— Ne ne ne.

— Puisque je le dis.

— Le pasteur Tbongo, dit Ouandié, c'était mon professeur. » À tout le monde, il précisa : « Son beau-père m'a enseigné la philosophie. »

Singap secoua la tête en faisant signe à la serveuse.

« Dan long crayons⁴ », dit-il.

Ouandié se grattait la barbe. Il hocha la tête, et ajouta comme s'il s'adressait à chacun : « Nous sommes en famille, comme vous voyez. »

La musique s'arrêta. Ce qui dérangeait Nithap, et c'est ce qui l'avait mené là, c'est qu'à Bangangté, « le village de ma belle-famille », il avait été présenté sur des tracts des sinistrés comme traître et accusé d'avoir vendu le livreur d'eau. On l'avait condamné à mort.

« C'est pourquoi il est venu, ajouta Clara, le regard bas, pour clarifier les choses.

— So, demanda Singap à Ouandié, et il s'assit devant le médecin, recherchant son regard, notre médecin n'est pas un traître ?

— Je ne suis pas un fingwong », insista Nithap.

C'est quand il vit des hommes rire en chuchotant « cet homme est

dangereux », répétant « dang'gereux » pour bien goûter le mot, qu'il comprendra que cette accusation était une manière pour les maquisards de le protéger publiquement. Ils avaient besoin d'un médecin permanent, et l'avaient ainsi recruté.

« C'est tout ? » lui demanda Ouandié.

Nithap ne voulait rien de plus : il comprit qu'il était désormais un tsuitsui.

Il vit les pistolets sur la table, mais ne les toucha pas.

1. Membre fondateur de l'UPC, mais dont la carrière politique se fera dans le bord adverse à ce parti.

2. Des bougres ! Ces soldats sont des putes. Ces gens ne respectent rien.

3. Selon le système matrimonial bangwa, l'homme qui a un droit sur une femme, dont celui de la marier et de recevoir la dot à la place du père. D'habitude le tangkap, c'est l'oncle de la femme.

4. Ces intellectuels.

5.

Protégée par des régiments de mouchérons féroces qui descendent de la montagne le soir, et par une poussière permanente et suffocante tout au long de la journée, Tombel était demeurée la citadelle nationaliste qu'elle était devenue en 1955, avec l'arrivée de la première vague des sinistrés. La ville avait certes grandi, s'était élargie, mais son dynamisme était demeuré le même. Les communautés bamiléké se réveillèrent à l'arrivée de Martin Singap et d'Ernest Ouandié. Des upécistes de la première heure, expulsés de Douala, s'arrêtaient simplement pour remettre leurs hommages « au président » qu'ils connaissaient tous depuis New Bell. Chaque visite s'accompagnait d'un récit particulier qui finissait toujours par déboucher sur une histoire dont Ouandié savait le début : elle commençait avec la campagne pour le boycott actif des élections de 1956 qu'il avait orchestrée. Ouandié avait la conviction que la fin des douleurs était proche, que le monde entier connaissait leur souffrance et leur espoir.

Mais Ouandié ne parla pas du Soudan face à un grossiste de New Bell-Bamiléké qui avait échappé aux flammes et aux flèches du marché Congo ; il ne parla pas de la Guinée, parce que, entre nous, que valait Conakry devant le récit de ce réfugié de Bafoussam qui avait perdu tous ses frères en un jour ? Il ne parla pas du Ghana, parce que le faire aurait été un luxe devant le tortueux parcours de cet enfant qui avait

échappé au carnage à Kekem. Quant au Caire, qu'en dire devant le regard sombre de ce couple bamena qui se retrouvait par hasard après avoir parcouru les chemins de la misère quand ils avaient été chassés d'Ebolowa avec rien d'autre que leurs sous-vêtements ? Et que valaient donc ses voyages en Chine, devant cette femme dschang qui se tenait les seins encore laiteux, mais sevrés de son enfant tué par la cabale haineuse lancée par les Bédi à Sangmelima ? Même Nithap ne pouvait pas lui dire comment il avait abandonné sa fiancée, car son récit se serait perdu dans celui de ces Bawok anglophones refoulés « chez eux », en pays bamiléké, bien qu'ils aient dit aux balafres qu'ils étaient ngrafi ! Ou alors de ce jeune baham que sa famille croyait mort, dont elle avait fait le deuil en enterrant un tronc de bananier, et qui lui était revenu un matin sauf de la forêt. Et puis ce « Bafang de Bakondji », c'est ainsi qu'il se présenta, qui tenait à le rencontrer, Penté Jean il s'appelait, propriétaire de Tchango Bar¹ au carrefour des Deux Églises, à Akwa, dans lequel une explosion le 6 juin 1958 avait fait entrer la guerre civile à Douala. Mais Ouandié avait déjà quitté le Cameroun !

« Dans un bar bamiléké.

— Depuis là, les morts sont demeurés Bamiléké. »

À Tombel le leader se rendit compte qu'il était entré dans le périmètre du malheur, et que ce malheur était devenu platement bamiléké².

C'est ce qu'avec ses mots Martin Singap lui disait, quand il insistait, en chuchotant certes, en tapotant son index sur la table, sur le fait que les combattants étaient des Bamiléké, manière de préciser que la bataille avait cessé d'être nationale, quand il accusait les Bassa de l'avoir lâché, de faire une sale politique et, pire, d'avoir jeté les armes, « Bassa man na fingwong³ ». Ernest Ouandié sursautait toujours à ces déclarations de l'homme qui, au nez de Um Nyobè, avait créé jadis une armée dissidente bamiléké, car après tout, son épouse à lui, Marthe,

était bien Bassa – alors, était-elle une traîtresse maintenant ? La guerre de libération, quand elle devient guerre civile, se rétrécit, et quand elle devient guerre tribale, tutoie la défaite. Quand le militaire domine le politique, c'est la fin. C'est la maman de la défaite qu'il voyait dans le regard de Singap, quand celui-ci voulait son approbation, voulait trouver en lui un allié dans une analyse illusoire.

« Les Bamiléké ne peuvent pas libérer ce pays seuls », assenait-il, et son sourire illuminait ses yeux, car ce qu'il voulait dire c'était plutôt ceci : « Mon cher ami, continue comme ça, et Ahidjo pourra dormir sans problème. »

« Mi no bi mbout man, lui répondait Singap, combattants fô dis fêt na Bamiléké pipô. Make you git sens. Mayi Matip⁴... »

Ouandié ne le laissait pas continuer, le nom Mayi Matip étant explosif, et prononcé à dessein, or l'explosion, voilà justement ce qu'il ne voulait pas.

« Qui n'a pas encore compris que la lutte pour le pouvoir dans ce pays est tribale, peut parler du Cameroun mais n'a encore rien compris des Camerounais ! », voilà ce qui tournait dans sa tête, lui faisait dessiner des cercles sur la table avec sa paume, en même temps qu'il parlait. Ernest Ouandié commençait à saisir pourquoi beaucoup de ceux qui venaient le rencontrer, recherchaient en lui plutôt qu'un espoir, mieux, le vrai leadership.

« Sans une idée qui vaille la peine, toute bataille n'est plus que fratricide. »

« Voilà le danger qui guette la guerre civile. »

« Singap le sait-il ? »

« Les “longs crayons” si méprisés par lui, c'est eux qui pourraient redonner à la bataille un sens national. Sinon pourquoi mettre sa vie en jeu ? Un bandit le fait quand il vole un sac, autant qu'un homme qui veut

libérer un pays ! Ni le bandit ni le libérateur ne veulent vivre esclaves. Mais sans les intellectuels, il n'y a plus que carnage, boucherie, vol, rapine », se disait encore Ouandié. Ce qu'il voyait dans le regard de ceux qui lui rendaient visite, c'était la volonté de trouver un intérêt général à toutes les souffrances qu'ils avaient endurées, et à celles qu'ils étaient prêts à endurer encore. Ils recherchaient des mots pour la formuler simplement.

« Kiakde, il disait, oui, liberté », mais alors, comment expliquer qu'on devrait se battre pour la liberté, quand le pays était déjà indépendant ? Comment expliquer qu'on prenait des armes pour l'unification du Cameroun, quand il y a quelques temps la conférence de Fouban sanctionnait le retour au pays de la partie anglophone du Cameroun qui jusque-là était nigériane ? Il fallait trouver des mots pour dire à ces gens qu'il y avait des raisons, plusieurs raisons, de continuer la lutte pour la liberté quand le 1er octobre jusque dans les bals de Tombel où ils se trouvaient, chez les Bakossi surtout, se célébraient l'indépendance et l'unification du pays !

Quel était donc le sens du kiakde que Singap lui disait ne plus animer que les quartiers bamiléké ? Plus que jamais il lui fallait devenir le camarade Émile⁵, car même son lieutenant le plus efficace, le chef des forces armées sinistrées, faisait d'un problème national une affaire tribale, réduisant la portée du conflit. Au même moment, les nouvelles qui parvenaient parlaient du ralliement des Bassa sous la houlette de Mayi Matip, et insistaient sur la paix qui régnait dans le pays bassa, l'opposant à la guerre qui faisait rage dans le pays bamiléké. La division tribale qui en ressortait semblait ne poser aucun problème de conscience à Singap qui parlait de ses soldats, majoritairement Bamiléké, donnant l'impression que cette bataille ne concernait qu'eux, alors que ce n'était pas et que ça ne l'avait jamais été.

« La guerre se gagne avec l'armée que l'on a, disait-il. Mais ce ne sont pas les soldats qui décident de l'ennemi.

— Bamiléké fachin fô Bamiléké fêt6 », coupait Singap.

Sa parole imposait un silence. Ouandié l'avait-il publiquement contredit que le commandant aurait opposé la vie facile de l'exilé aux réalités de la brousse, le luxe du Ghana aux dures exigences de la vie de combattant dans le maquis, et les idées naïves des « longs crayons » que la vie « dans le chaud en Europe » avait habitués aux théories vaseuses, aux actions pragmatiques des sinistrés.

Que pourrait répondre Ouandié ? Mais surtout, il fallait éviter un autre conflit de leadership, car il savait que dans le feu de l'action, les nerfs se chauffent facilement, et que la moindre dissension devient un fleuve qui sépare des gens de bonne volonté. Il ne voulait pas que le front de l'Ouest, car c'est ainsi que la guerre qui s'était installée en pays bamiléké était nommée, se sépare d'eux. « Front uni » : telle était sa vision, et c'est elle qui lui tournait en tête quand, marchant derrière Singap, il montait les pistes sinueuses du Mont Kupe. Devant, un homme coupait les herbes avec le tsangan.

Invisible, le docteur Nithap était dans la troupe.

Les cimes du Mont Kupe sont glaciales, même s'il n'y a pas de neige. La forêt dès Kupe-Tombel a l'épaisseur de la jungle, avant de se disperser en plantations de café, et de finir dans les cours des maisons en gazon humide. La ville la réveille dans un orchestre de coqs, et elle s'endort dans celui des grillons. Le mont lui-même se révèle paresseusement au cœur du brouillard, dans l'après-midi, lui qui sert de refuge à des tisserins, des moineaux, des oiseaux-gendarmes, des pie-grèches. Durant ces années il était aussi le repaire des tsuitsuis, mais encore fallait-il le savoir, car leurs activités avaient lieu en pleine nuit. La ville n'étant pas encore électrifiée, elle fermait ses yeux à leur procession. Seuls les animaux nocturnes troublaient le calme des roseaux, quand ils arpentaient les pistes débroussaillées. Des singes

s'agitaient alors sur le chemin, sautant de branche en branche, ainsi que des corbeaux dont le vol curieux faisait tressaillir la troupe superstitieuse. Parfois un bruit se faisait entendre au loin. Les marcheurs s'arrêtaient pour laisser passer l'écho. Bientôt un hibou ouvrait ses yeux, et puis fendait l'air de son gracieux envol.

« Na balock i dé7 », murmurait un des marcheurs.

Plusieurs fois les tsuitsuis recomposaient un pont de branchages abandonné. Ils refermaient les pistes après être passés. Plus ils approchaient le sommet, plus ils devenaient silencieux, parce que mis face à l'immensité de leur propre choix de liberté. Ils marchaient à la queue leu leu, les porteurs en arrière. Seuls leur respiration, le froissement des herbes et le bruit de leurs pas signifiaient leur présence. À plusieurs intersections, ils rencontraient des sentinelles qui libéraient la voie en des gestes brefs. C'étaient des jeunes garçons dont les yeux étaient restés ouverts toute la nuit. Ils se redressaient à la vue de leurs chefs. Singap leur tapait dans le dos pour les encourager. Il semblait ne pas connaître la fatigue, lui, malgré l'escarpement et le glissant du chemin.

« Assiah ! leur lançait-il. Du courage !

— Wi dé ! recevait-il comme réponse. Présents ! »

Les marcheurs arrivèrent dans une clairière qui s'ouvrait sur de gigantesques rochers, qui révélèrent des grottes. Un bruit agita toutes celles-ci, et des hommes en sortirent en courant.

« Commandant, disait-on, commandant ! »

Les sinistrés étaient habillés de manière bigarrée. Chacun avait sa tenue particulière, mais la plupart étaient en culotte courte, et avaient des dschangtchouss rafistolés aux pieds. Quelques-uns portaient une blouse, en cela, il était facile de reconnaître les lieutenants. Aucun chapeau n'était de mise, même s'il y en a qui avaient une calebasse, ou

alors une marmite sur la tête, des sacoches aux reins, ou qui plus amusants se protégeaient avec une tine fendue. Certains avaient des ceintures de balles. La majorité avait des fusils de bois, sinon les habituelles machettes des paysans auxquels ils ressemblaient. C'étaient plusieurs centaines de gaillards dont le regard illuminé perçait la pénombre, et la poitrine haute en imposait. Les passant en revue, Nithap reconnut des femmes, mais rien ne les distinguait. Les guérisseurs, quant à eux, le frappèrent par le pittoresque de leurs accoutrements.

Puis, Singap s'avança vers le poteau sur lequel flottait le drapeau rouge marqué du crabe noir⁸, et racla sa gorge pour parler.

« Assiah ! dit-il.

— Wi dé !

— Today na lucky day, dit-il, en se tournant à gauche et à droite, for big général fô révolution na comôt fô ana si am. Camarade Émile you na di ya di comôt for dé to si am. »

Et il montra Ernest Ouandié qui à côté hochait la tête.

« Hi di go fô Franci, fô Cairo, bicôs révolution di call he sèp. A mitam fô Guinée dan dé a di gô fô waka. A di tell hi wôk we di do fôr ya. Good wôk we di do plenti, hi sé, di make pipô tok. Pipô di tok for Ghana fô wôk wi di do fôr ya. Nkrumah di put mof fô wôk wi di do fôr ya. Nasser di put mof fô wôk we di do fôr ya. Sekou Touré di suppot wôk we di do fôr ya. Mao Tse Toung di suppot wôk we di do fôr ya. He no sabe sondja wé dé fit defit am, hi di sé. A bi tell hi sé bi sinistrés di win dan fêt. He sé hi nô sinistrés gô win 'caus wé di fêt fô truth. Aujourd'hui est un jour de chance, car notre grand général de la révolution est venu nous rendre visite. Le camarade Émile est venu nous rendre visite. Lui qui est allé en France, au Caire, pour répondre à l'appel de la révolution. Je l'ai rencontré en Guinée quand j'y étais en voyage et lui ai parlé du travail que nous faisons ici. Il dit que nous faisons du bon travail, et que les gens en parlent partout. Que les gens

en parlent au Ghana, et que même Nkrumah supporte le travail que nous faisons ici. Nasser supporte le travail que nous faisons ici. Sékou Touré supporte le travail que nous faisons ici. Mao Tse Toung supporte le travail que nous faisons ici. Il ne connaît pas de soldat qui puisse nous battre. Que ce sont les sinistrés qui vont gagner cette guerre-ci. Il dit qu'il sait que les sinistrés vont gagner parce que nous combattons pour la vérité. »

Il fit une pause encore, mesurant la portée de ses mots sur chacun : « we di fêt fô kiakde. We go win, he say, 'caus we di fêt fô countri we, no be so ? Nous allons gagner la guerre de l'indépendance, parce que nous nous battons pour notre pays, n'est-ce pas ?

— Na so i day ! Ainsi soit-il ! dirent les sinistrés.

— Laquais for Ahidjo no fit nak sondja wé », reprit-il, « no be so ? Les laquais d'Ahidjo ne peuvent pas nous battre, n'est-ce pas ?

— Na so i day !

— Fantoches sondja for Semengué no fit nak sondja wé, no be so ? Les soldats fantoches de Semengué ne peuvent pas nous battre, n'est-ce pas ?

— Na so i day !

— Whiteman no fit comot for contri wé, and nak wé, no be so ? Le Blanc ne peut pas venir dans notre pays nous battre, n'est-ce pas ?

— Na so i day ! »

Son discours posséda tout le monde. Répétant le refrain na so i day, les soldats se mirent à chanter, en faisant des gestes de tir et des mouvements guerriers. Ils occupaient la cour, et ces troupes prenaient des allures de jeunesse en fête, tout en rappelant leur courage commun, celui qui les faisait se jeter devant les balles de Semengué avec des cartouches de piment, et se serrer ici dans l'hymne millénaire des soldats de la terre rouge, de la forêt incandescente. Dansant, ils

devenaient membres de ces sociétés secrètes qui, au cœur de la nuit, réveillent les environs avec leurs cris d'animaux, et leurs gestuelles de njunju⁹, en leurs danses possédées.

Quand Ouandié prit la parole, ils avaient reformé le rang, mais le leader ne voulut pas rajouter un mot à ce que Singap avait déjà dit. Sa parole n'était que formalité, car sa présence valait tous ses mots. Elle marquait le commencement du Front uni de cette bataille. Il montra simplement son fusil, et les soldats firent de même de leurs bouts de bois, dans une joie qui aurait levé cette montagne s'il l'avait ordonné.

« Assiah ! dit-il.

Wé day !

Wé go win dis fêt !

Na so i day !

Wé go kiakde dis contri wé ! »

Soldats de la révolution !

Nous sommes là !

Nous allons gagner cette guerre !

Ainsi soit-il !

Nous serons indépendants !

Les cimes du mont Kupe marquèrent ce jour la naissance d'un esprit de bataille renouvelé qui se multiplia à travers tous les maquis du pays bamiléké jusqu'à Douala ! Nous étions en août 1961. Voilà sans doute pourquoi ces mois sont entrés dans la mémoire de la guerre civile comme ceux du retour de Ouandié, car l'impulsion qui de cette montagne se saisit des tsuitsuis, les jeta à travers la brousse avec un courage recomposé. Les maquis disparates, « Dakar », « Moscou », « Nanga Eboko », « Accra », et bien d'autres encore, surent très vite

que Ouandié était revenu d'exil, que le camarade Émile était rentré. Son nom circulait de grotte en grotte. Jamais depuis le début de la guerre civile dose de courage aussi salubre n'avait été insufflée dans les rangs des combattants qui aussitôt se mirent à attendre ses ordres, sinon d'ailleurs sa visite. Les mille maquis se réorganisèrent autour de sa présence tels les arbres autour du mont Kupe ; le pays se recomposa autour de la montagne comme l'infini d'une vallée verdoyante. L'espoir a mille visages, mais dans l'esprit de ces hommes et femmes qui depuis quelques années n'avaient fait que compter des cadavres dans leurs rangs et ne se satisfaisaient que de raids sporadiques, il n'en avait plus qu'un : celui du camarade Émile. Du sommet de la montagne, Ouandié relança le cri de la bataille, et il le fit uniquement en disant à tous ces combattants le mot-sésame qui dans le Moungo est encore salut : assiah !

Nithap, debout à côté du leader, demeurait silencieux, comme s'il renaissait.

-
1. Coïncidence ou ironie de l'histoire – en medumba, tchango veut dire affaire du peuple.
 2. Et autour de lui, se tisse une rumeur lente qui fabrique cette comptine que des camarades de classe de Salomon chanteront plus tard – « Tu es Bami ! Tu es maudit ! Wa wa ou ha ! Wa ou ha ! »
 3. Le Bassa est un traître.
 4. L'histoire du nationalisme camerounais a plusieurs traîtres, en voici un – Théodore Mayi Matip, policier recruté par Um Nyobè dont il deviendra très proche, échappera à la mort au moment où le secrétaire général de l'UPC perdait la vie, et mènera la vague d'upécistes qui se ralliera au gouvernement, la distinguant de « l'UPC-Bamiléké », avant de devenir lui-même le vice-président de l'Assemblée nationale camerounaise.
 5. Nom de guerre d'Ernest Ouandié.
 6. À guerre bamiléké, manière bamiléké de la mener.
 7. C'est la malchance.
 8. Premier drapeau camerounais qui, par la force de ces choses dont nous parlons, demeura l'emblème de l'UPC seule, du parti indépendantiste donc.
 9. Mascarade traditionnelle bamiléké.

6.

C'est Nyamsi qui avait montré à Nithap le tract qui le désignait comme traître. C'est lui également qui l'avait accompagné aux frontières de Bangangté, avec son vélo. À son retour, il n'eut même pas le temps d'aller dire à Ngountchou que son fiancé était sauf. Il fut arrêté à l'entrée de la ville par une corde légère tendue sur la route. Quand une torche sortit du squelette des eucalyptus et des sisals de Banenkanen et l'aveugla, il comprit qu'il était arrivé au bout de son chemin.

Une voix brûlante le réveilla rapidement, et il se retrouva devant une baïonnette.

« Votre laissez-passer, monsieur. »

Il reconnut un mafi à son accent. Il fouilla la poche de la chemise : rien. Il fouilla les poches de son pantalon : rien.

« Mes papiers ? demanda-t-il pour gagner du temps.

— Le laissez-passer. »

Nyamsi avait sa carte professionnelle dans la poche. Le soldat s'en fichait, croquait bruyamment la cola dans le noir et crachait au sol.

« Vous revenez d'où ? demanda-t-il.

— Bafoussam. »

La voix de Nyamsi trahissait un voyage plus cahoteux, et sa respiration l'effort d'une intelligence qui se savait prise. Le soldat le remarqua et posa une autre question :

« Vous êtes parti à Bafoussam pour faire quoi ? »

L'homme devait sans doute poser cette question à tous les passagers de la nuit. Ses balafres tchadiennes apparurent à Nyamsi qui pensa : « Oui, un tirailleur. Un Sara. »

« Chef, a bi nkwa¹ », dit-il, mais cela n'impressionna pas le militaire : « Suivez-moi au poste. »

Devant l'officier de contrôle, Nyamsi répondit aux mêmes questions qui lui furent posées sur un ton aussi monocorde que la première fois. Il y répondit à l'hôpital de Bangwa aussi, dans ce qui jadis fut la pharmacie, devant le commissaire, même si cette fois, c'était après qu'il fut mené menotté chez lui, « pour chercher le laissez-passer ». Sa maison fut mise sens dessus dessous, et les soldats lui montrèrent, heureux, leurs trouvailles explosives. Ils n'en revenaient pas eux-mêmes. Pas besoin d'enfoncer leur baïonnette sous le lit, ni de percer le plafond. Ils devaient se pincer pour se convaincre qu'un professeur soit aussi con, et garde dans sa maison des documents aussi compromettants. « Subversion », disaient-ils devant des pages dactylographiées du Discours de Um Nyobè à l'ONU, en 1952, « subversion », devant une lettre manuscrite de Ouandié à une amie française, « subversion » devant un texte d'Ossendé Afana, « Pour le dénouement de la crise kamerunaise », « subversion », « subversion », « subversion ».

« Et celui-ci patron ?

— Quoi ?

— Jean-Paul Sartre, Les Mains sales.

— Tu demandes encore ? Mets ces bêtises ici !

— Subversion. »

À l'hôpital de Bangwa, l'épuisement, mais aussi la certitude que ses réponses ne lui éviteraient pas la sentence réservée à la subversion, firent soudain perdre son sang-froid au captif. S'y ajoutait le fait qu'il fut jeté du camion qui l'avait transporté là pieds et poings liés et en tombant s'était esquiné l'épaule.

L'inspecteur fédéral de l'Ouest lui rendit visite dans sa cellule, dans l'après-midi. Enoch Nkwayim ne dit rien. Il avait les mains dans le dos, et une seule fois son regard rencontra celui de Nyamsi.

« Tu te croyais plus intelligent que qui ? Tu vas nous dire qui t'envoie. »

Il ressortit en secouant la tête.

« Que me voulez-vous ? lança le prisonnier au commissaire qui, assis à son bureau, griffonnait sur un calepin, et soulignait ses mots avec une règle. Que me voulez-vous ?

— C'est moi qui pose des questions ici, monsieur le professeur. »

Le commissaire était un Bassa à l'accent très marqué, et qui parlait comme un fleuve sinuant, pointant son pouce et son index pour relever ses propos. Il se leva, marcha de long en large dans son bureau, alla à la fenêtre, son allure disant son impatience.

Un Français entra, Nyamsi le reconnut, mais ce dernier regardait ailleurs. C'était le cantinier de l'hôpital. Jacques retira un paquet de cigarettes de la poche de sa chemise, en alluma une. Il s'assit sur une chaise qu'il avait retournée, croisant les bras sur le dossier.

« Moi aussi j'étais upéciste, dit le commissaire, allumant une cigarette sur la braise de celle du Français, mais je me suis rallié au gouvernement. »

Il sourit. Nyamsi regarda Jacques, suspendu à un mot impossible.

« Vous dites que vous ne savez pas où se trouve Nithap ? continua le commissaire.

— Non.

— Que vous n'êtes pas upéciste ?

— Je suis plutôt un nationaliste. »

C'est au cantinier qu'il le disait, puisant dans son ultime force pour mener le combat de sa vie.

« C'est-à-dire ?

— Je défends la nation camerounaise. »

Le commissaire sourit, revint vers le prisonnier dont il tapota l'épaule douloureuse.

« Moi aussi, puisque je suis fonctionnaire, dit-il, puis se retournant vers le cantinier qui en de petites tapes éparpillait la cendre devant ses pieds : Nous défendons tous la nation camerounaise. »

Un rire se dessina sur ses lèvres.

« Toi tu es Yabassi, reprit-il soudain, moi je suis Bassa. Nous sommes donc ensemble contre la rébellion des Bamiléké, est-ce que je mens ? »

Nyamsi savait qu'il n'y a pas plus féroce que le traitement qu'un upéciste rallié réserve à un upéciste fidèle. Quand plus tard quatre policiers lui attachèrent les mains et les pieds à une barre de fer qu'ils mirent entre deux tables, et lui demandèrent de chanter des chansons upécistes, il ne protesta pas, enfants du terroir, spécimens d'antan. Il se savait pris, avait livré son corps à sa passion, et des cavernes de son corps, il composa, soldats du Cameroun, vous qui peuplez le pays, venez... Quand il se trompait de mot, une décharge le réveillait, et le commissaire lui criait le mot oublié dans les oreilles. Quand il s'emballait sur un mot, ce sont des coups qui lui en donnaient le rythme : « Je suis

upéciste, je t'ai dit. »

Nyamsi pensa à Nithap. Il le vit, stéthoscope en bandoulière, marchant au milieu des blessés dans cette salle de son tourment, sauvant des vies. Il le vit entrer dans ce bureau devenu cellule, se pencher sur cette table devenue balançoire, griffonner une ordonnance sur ce qui autrement était de la paperasse. Il le vit souriant à Jacques. Il se revit chez Mademoiselle Birgitte ce soir-là, avec le Français, alors dans l'ombre d'un autre. Nyamsi aurait-il dit à la confrérie de la nicotine qu'il avait été torturé dans leurs quartiers à l'hôpital de Bangwa, que sans doute Nithap ne l'aurait pas cru. Que Birgitte ne l'aurait pas cru. Mais qui crut jamais ce qui arriva au pays bamiléké en ces années sanglantes ? Quand il lui fut servi le « café noir », il murmura « élever le niveau de vie des populations ». C'était la première leçon que son instructeur avait écrite au tableau, en disant : « plus que l'indépendance et la réunification du Cameroun, voici le but ultime de la bataille. » La seconde fois il ne pensa plus à rien, et bientôt perdit connaissance, laissant son corps subir la routine du « bac de ciment ». Il était filiforme, et c'est sa faiblesse qui le sauva, car il s'évanouit. Le commissaire se leva en sueur.

« Arrêtez », dit Jacques. Il prit une bouteille de Beaufort dans laquelle il jeta le mégot de sa cigarette. « Amenez-le ici. Couchez-le sur la table. Comme ceci. »

L'homme écartait ses jambes pour montrer la position qu'il voulait.

« Tenez ses mains. »

Ce fut fait.

« Baissez son pantalon. »

Nyamsi se réveilla dans une cellule sans fenêtres. Il poussa un cri éternel. Bientôt la profondeur de la douleur lui arracha un chant. Cette fois quelques voix hésitantes lui répondirent en chœur, dans la

pénombre.

Venez vous joindre à nous

Pour la libération du Cameroun

Singap et Ouandié ont parlé !

C'est ainsi que le professeur se rendit compte que la cellule était pleine de damnés comme lui. Bougeant ses pieds il heurta une tête et fit naître une protestation.

« Je ne suis pas mort, dit-il à haute voix.

— Ce qui est sûr, mon frère, lui répondit une voix, quand la porte de la cellule se referma, c'est que nous sommes à l'hôpital. Ici on guérit aussi. »

Nyamsi rechercha le visage de l'homme qui avait ainsi parlé, mais le noir occupa son esprit.

Le lendemain, il fut présenté au marché de Bangwa avec trois autres gaillards sortis en même temps que lui de la nuit, et qu'il voyait pour la première fois. Ils tenaient tous des pancartes, et sur la sienne était écrit, en dessous de son nom et de son âge : viol de villageoises. Le crépitement des flashes l'aveugla, mais il reconnut Enoch Nkwayim qui se tenait là. Il y avait également d'autres autorités, toutes en veste, mais surtout une trentaine de gardes civiques et des militaires. Quelques Français étaient là aussi. Nyamsi regardait tous ces gens, et un léger sourire se dessinait sur ses lèvres.

« Voilà le gang de violeurs des femmes de ce village, disait le commissaire Bayiga, ils profitaient du désordre pour commettre des crimes dans la région. Mais c'était compter sans nos forces de l'ordre, avec nos gardes civiques et commandos². Toutes mes félicitations aux corps armés. »

Il y eut des applaudissements. Des journalistes prenaient des notes.

« Nous avons arrêté les apprentis sorciers qui gâtent vos filles ici au village, ainsi que leur leader que vous connaissez, ajouta-t-il, le professeur Nyamsi Dieudonné du collège Noutong. Ses propres étudiantes ont témoigné de ses méfaits. »

Il faisait une pause.

« Sa chambre aussi », ajoutait-il en souriant.

Nyamsi entendait la description de cet homme affreux qui était présenté aux journalistes et qui portait son nom. Il voyait le Bic des reporters qui courait sur leur bloc-notes. Parfois il surprenait le sourire de l'un d'eux. « Celui-là sait que tout ça c'est de la comédie », se disait-il. Il voyait l'homme continuer de prendre des notes, et le regarder une fois de plus, en souriant. Il voulait lui crier que le commissaire mentait. Il savait que sa parole n'avait aucune valeur face à celle de son geôlier qui parlait en se frottant les mains, qu'elle n'avait aucune valeur face au visage sombre du préfet qui avait les mains dans le dos, qu'elle ne serait pas rapportée dans les articles de La Presse du Cameroun le lendemain qui mettrait son arrestation en Une. Un homme en civil prenait les journalistes en photo.

Nyamsi fut condamné à sept ans de prison.

On ne retrouva jamais sa trace.

1. Nkwa, c'est le désignatif pour quiconque n'est pas Bamiléké. « A bi nkwa », phrase pidgin, est le schiboleth qui était utilisé pour passer les contrôles militaires, par quiconque n'était pas Bamiléké.

2. Groupes d'autodéfense.

7.

Parfois, Singap Martin descendait dans les villages libérés¹ et debout à l'arrière de sa voiture, haranguait la foule. Il s'habillait à la manière scout qu'il aimait, mais aux couleurs upécistes. Il portait des lunettes de soleil pour impressionner. Parfois aussi accompagné de ses quatre amazones, il entrait dans les quartiers et y procédait au jugement des fingwong. Ses amazones étaient des femmes qu'il avait attachées à ses services, et qui disait-on, étaient celles qui quand sa sentence tombait, et elle tombait toujours, découpaient les condamnés à la machette chez eux, la nuit, ou les conduisaient en brousse et leur fendaient la tête. Elles étaient beaucoup plus craintes que le commandant lui-même, à cause de la férocité qu'on leur prêtait. À Mombo on se rappelle encore un homme dont elles avaient coupé et mangé cru les testicules. Singap n'avait confiance qu'en elles, parce qu'elles étaient « ses sœurs », et cela voulait dire qu'elles n'étaient pas seulement Bamiléké, mais comme lui de Bandenkop. Elles étaient aussi celles qui lui ouvraient le ciel. C'est ce qui se murmurait. Si leur cheftaine avait la tête rasée, toutes s'étaient tatoué le ventre de figurines animales, comme les guerrières bamiléké du passé. Ces femmes étaient « les choses » de Singap, et chacun s'imaginait un amoureux ouvrant la chemise d'une de ces femmes et rester tétanisé devant ces tatouages, s'excuser et détalé dans la forêt.

L'installation de Ouandié dans le camp de Singap n'avait pas changé la routine des actions. Le leader laissait le commandant agir comme il le faisait sans lui. Tout au plus durant ces jours procédait-il au recrutement de ses collaborateurs. Ses journées, il les consacrait à interroger les combattants, en même temps qu'il cherchait ceux qu'il voulait proches de lui. La tâche n'était pas facile, parce que le profil des sinistrés était varié. Il y avait des upécistes convaincus, mais on trouvait aussi des chefs de quartier qui avaient refusé de devenir des auxiliaires du colon, des gens que la vengeance animait et qui ne le cachaient pas, des chômeurs, des déshérités, et même des enfants enlevés de force à leur famille. Il écoutait avec patience ces gens de la brousse, et prenait des notes.

« You bi menuisier ? Tu es menuisier ?

— Na so, camarade Émile. C'est ainsi, camarade Émile. »

Ouandié écrivait.

« Pourquoi as-tu rejoint les sinistrés ?

— Mon patron s'est amouraché de mon épouse. J'ai dit qu'il ne peut pas me vaincre, et ai rejoint les sinistrés. »

La main gauche de Ouandié griffonnait sur son calepin, « vengeance ». Il regardait l'homme qui bombait sa poitrine, et que la possession d'un fusil de bois, substitut des armes tchèques attendues, avait transformé.

« Patron sèp, na wôsi ? Où se trouve ce patron-là ? demandait-il.

— Nko. »

Il voulait dire « Nkongsamba », et continuait avec une histoire de « cacao » qui finissait par perdre le leader.

« Quel est le nom de votre femme là ?

— Marthe. »

Ouandié s'arrêtait, et regardait l'homme, ratatiné et au profil de baroudeur, qui voulait venger Marthe. Il pensait à sa propre épouse qui s'appelait Marthe elle aussi et qui était au Ghana.

« Make you go ! Bouge ! », disait-il.

En clopinant, l'homme s'éloignait, sa mission particulière raidissant son dos et rendant ses pas fermes.

Le suivant était un jeune homme qui lui aussi avait l'assurance de celui qui porte une arme, à cause de son fusil de bois.

« Mathieu Njassep », dit celui-ci, sans attendre la question.

Ouandié le laissa continuer, car sa bouche brûlait visiblement de mots, d'une histoire plus longue.

« Alias Ben Bella.

— Pourquoi t'es-tu donné Ben Bella comme nom de guerre ?

— A fit do fô Cameroun wôsi Ben Bella wé di do fô Algeria. Parce que je peux faire ce que Ben Bella a fait en Algérie pour le Cameroun. »

Le leader le regardait et souriait.

« Continue ! Je verrai bien ce que tu feras pour le Cameroun. »

Il mentionna son nom dans le cahier, et à côté écrivit « Ben Bella ». Il devint son secrétaire.

Une scène bien différente se déroulait cependant à N'lohe, dans la vallée. Singap y présidait un tribunal révolutionnaire improvisé au foyer baham². Assis sur une chaise, ses amazones à ses côtés, il écoutait les charges portées contre un homme hagard. C'était un vendeur de kola nordiste, que des gens accusaient d'être un fingwong. L'homme était habillé d'une gandoura déchirée, et son visage portait des traces de coups. Il n'y avait que de la supplication dans son regard, tandis qu'autour de lui, la colère tirait les traits.

« Com fôr ya, fantoche, disait-il, tel mi sé you no be fingwong. Fantoche, viens ici ! Dis-moi que tu n'es pas un traître ! »

Soudain un bruit se fit entendre à l'arrière, un chuchotement.

« Mafis ! »

L'alerte se répercuta dans la foule qui, d'abord tétanisée, fut bientôt prise de panique. C'était trop tard : des jeeps de militaires faisaient irruption dans les rues du quartier, et les soldats se mettaient à tirer. Des gens enjambaient la barrière des maisons, se perdaient dans des salons, poursuivis par les commandos. Des femmes sautaient dans les puits. Des bruits de fusil rythmaient la débandade, tandis que des cris, tantôt de mort, tantôt de blessés, la punctuaient.

L'attaque fut sanglante. Même les chiens et les canards restèrent étalés dans les cours. Quelques sinistrés purent s'échapper. Singap était parmi eux. Il s'était mêlé à la foule, et se retrouva dans la forêt. Ce n'était pas la première fois qu'il se sauvait. Il courait méthodiquement, guidé par quelques sinistrés, dont Villageois extraordinaire, qui lui montraient le chemin du Château d'eau allemand et le protégeaient en même temps. Il courait vers ce refuge, le lieu seul où, à cause de la muraille de rochers qui l'entourait, il se savait toujours en sécurité. Un coup de feu se fit entendre, venant d'un mur de miscanthus. Un des lieutenants tomba. Il s'arrêta de courir, et revint sur ses pas, tâta son poulx. L'homme respirait encore. Il fit le geste de le mettre sur pieds.

« Go, dit le mourant, la main sur ventre, make you go ! »

Singap se releva.

« Assiah, o ! dit-il, assiah ! »

Villageois extraordinaire ouvrit le feu plusieurs fois, dans la direction d'où le tir était venu. Une salve empoussiéra l'air de la forêt. Singap reprit sa course, fendant les arbres, indifférent à la pente du chemin. Devant lui, une amazone fut touchée. Elle s'écroula dans le vide des

ronces. Une balle passa à son oreille gauche. À ce moment, un troisième bruit de fusil se fit entendre, du ciel cette fois. Il fut frappé dans le dos, ouvrit ses deux mains et tomba sur l'amazone qui gisait dans le ravin, sa bouche crachant du sang, ou des mots, tandis que des libellules et des papillons effrayés s'élevaient. Mais qui l'écouta ? Autour de lui, c'était le sauve qui peut.

Au matin les paysans qui remontèrent la piste qui de N'lohe mène au Château d'eau la trouvèrent bornée de têtes coupées. Le corps de Singap ne fut cependant pas exposé au carrefour de l'axe de l'Ouest pour tirer un bénéfice de l'effet psychologique que cette mort aurait pu avoir sur les populations bamiléké en général, comme le regretta Enoch Nkwayim, parce que c'est bien plus tard seulement, en lisant le cahier que Villageois extraordinaire abandonnerait sur les lieux d'une autre attaque, que la police saura qu'elle avait abattu ce jour-là le plus grand tacticien du maquis. Une note à la main de l'inspecteur fédéral de l'Ouest ajoutera en bas de page, notable dissident, chefferie de Bangwa, note mentionnant évidemment Villageois extraordinaire, qui ferait encore parler de lui. Ce jour-là Ouandié commença à avoir des hémorroïdes. Il mit cela sur le compte de la pression de cette première confrontation armée, et n'y pensa plus.

Quant à Clara, n'en parlons même pas.

L'homme que Singap voulait juger n'échappa cependant pas à la sentence, malgré la mort du commandant. Le 23 novembre 1961, alors qu'il priait dans sa cour, il leva la tête et ouvrit son visage sur l'éclat de la machette d'une cultivatrice qui d'un seul coup lui ouvrit le crâne comme on fend une noix de coco³.

« Fingwong », dit l'amazone avant de cracher au sol.

L'homme qu'elle venait de tuer ne poussa pas de cri. Il était encore étendu dans son sang, lorsque sa femme retourna du marché. Elle vit son mari accroupi dans une mare de sang, avec dessinés à côté de son

chapelet un marteau et une botte. Elle éclata d'un cri qui réveilla tout le quartier musulman. Sortant des maisons, des cuisines, des chambres, de la mosquée, tous les Nordistes de la ville accoururent chez l'infortuné qu'ils trouvèrent étendu sur sa natte de prière, dans son propre sang, walaï !

« Qui a fait ça ? demanda une voix. Qui ? »

La rage bouillait dans les ventres, tandis que la vengeance faisait se serrer le poing, se frapper la poitrine.

« Qui l'a tué ?

— Ce sont les maquisards ! »

La sentence qui jusque-là planait au-dessus de la ville une fois de plus referma son poing.

« Les maquisards ? »

« Ils ont osé ! »

« Ils vont nous voir ! »

« Ils vont voir ça ! »

Ils indéfini, indéfinissable, et pourtant, spirale de la haine, car dans cette ville où Bamiléké et Nordistes s'étaient installés en même temps, se rencontraient sur le marché où tous les deux étaient commerçants, les Nordistes commerçants de tissu, et les Bamiléké commerçants de vivres, les uns vendeurs en gros, et les autres vendeurs en détail, rien ne les opposait sinon des allégeances politiques supposées. Ainsi de manière quotidienne, les Nordistes étaient-ils appelés des Ahidjo et traités comme des collaborateurs locaux du gouvernement, tandis que les Bamiléké étaient appelés eux maquisards, et vus comme des porte-flambeaux de ceux-ci. Jeu de noms et de désignations qui liait chacun au conflit.

« Ils vont payer ! »

La flamme qui fut lancée sur la première maison du quartier bamiléké était donc à tête chercheuse : elle avait un but précis, tout comme la flèche qui plongea dans l'œil de l'homme qui en sortit en détalant. Sa famille sauta par la fenêtre arrière. Parce qu'elle avait à ses trousses une horde rageuse de Nordistes, elle courut se jeter dans la Dibombe, du haut du pont du chemin de fer allemand, dans le flot sinuant entre les rocs. Avant de venir dans cette maison des représsailles, les Nordistes s'étaient préparés au ça gâte ça gâte⁴. Ils avaient des flèches, des arcs, des coutelas, tout un arsenal que chacun dans cette ville de paysans, de commerçants et de chasseurs utilisait comme instruments de travail. Ils se mirent ensuite à l'embouchure des rues, et attendirent le retour du champ des occupants des maisons, flèche prête et arc tiré. Un homme se cacha dans son plafond. Sa maison fut mise à feu, tandis que sa femme enceinte, qui à défaut de grimper comme lui se glissa sous le lit, fut éventrée, et elle et son bébé jetés dans le puits rempli de cailloux. La vengeance prit la couleur du feu qui embrasa une à une toutes les maisons du quartier bamiléké. Le caraboat sec avec lequel elles étaient construites aida. Il suffisait de torcher le toit de paille. Bientôt même le voisinage était en flammes, et la ville illuminée par cette furie meurtrière qui l'avait saisie, chaque Mbo et gens d'autres tribus répondant A bi nkwa pour avoir la vie sauve, à la question funeste, you bi Bami ?

Les pompiers n'arrivèrent pas, le maire de Manjo, la ville voisine, dira plus tard que les camions qui servaient d'habitude à l'arrosage des plantations de café étaient tous vides. Les militaires regardèrent le carnage de manière distraite, heureux sans doute que la population prenne en mains le travail de nettoyage de la région que le gouvernement avait confié à l'armée française et aux tirailleurs tchadiens. Livrés aux flammes et aux flèches, les Bamiléké se terrèrent dans le fleuve, en dessous des fleurs marguerites et des roseaux, attendant la levée du jour. Le lendemain, c'est en suivant son cours qu'ils quittèrent N'lohe, exode extraordinaire de gens hagards,

dépouillés de tous leurs biens et couverts de sang. Ils grelotaient dans les camions des gardes civiques, remerciaient même les commandos qui les arrêtaient aux check-points lors des patrouilles de routine, jetés qu'ils étaient par la violence meurtrière de leurs voisins, entre les mains de ces forces-là à l'origine de leurs malheurs.

Quand Nithap quelques temps auparavant avait dit à sa sœur, en lui montrant le Mont Kupe perdu dans les nuages, qu'il voulait l'escalader, et lui avait demandé si elle connaissait un bon guide, c'est le mari de celle-ci qui l'avait mis en garde.

« Il est volcanique, avait-il dit.

— Volcanique ?

— Tu ne sais pas encore ? C'est la cachette des maquisards, avait précisé Tashu', et il avait prononcé maquisards comme on dirait une injure, comme on dirait des mauvais gens, avant d'ajouter : J'ai appris que même le chef maquisard est là-bas. »

Ouandié, pas moins.

« Que nous le voulions ou non, lui avait répondu Nithap, et il lui avait tapoté l'épaule, nous sommes tous des maquisards. »

Il voulait dire « Nous les Bamiléké. »

Nithap était parti vers la montagne, avec Clara marchant devant lui, Clara que son ventre de femme dérangerait. Il était allé vers Ouandié, répondant à l'appel de Bangangté qui l'avait mené jusque-là. Cette décision lui avait sauvé la vie et avait fait à Tashu' et Matutshan perdre la leur. Bamiléké, ils payaient le prix de la rage de la montagne embrumée. Ils comptaient parmi la centaine de corps non identifiés dont le crâne éclata sur les pierres de la Dibombe. Ils comptaient parmi ces corps calcinés qui furent découverts dans les débris des maisons en caraboat, parmi ces cadavres jetés dans les latrines et les puits, parmi ces têtes coupées qui ornaient les bords des routes. Les autres

quittèrent N'lohe en enjambant les cadavres de leurs propres parents, de leurs propres voisins. Ils bâtirent Mbete. Clara devint leur joyau, quand elle descendit de la montagne, sa hotte contenant deux régimes de plantain, et s'installa à Tombel. Elle devint leur ange gardien, quand elle y prit domicile, au quartier bamiléké, pour cette fois de son sein nourrir d'espoir la ville anglaise secouée de frayeur par l'écho du feu lointain. Femme-témoin. Les gens s'alignaient nombreux devant son étalage aux visions apocalyptiques, au marché de la ville, la bouche ouverte, avec l'espoir qu'un jour, elle saurait bien faire se lever le Mont Kupe et ses vallées pour venger leurs frères et sœurs morts de « l'autre côté du Cameroun ». Mais tous disparaîtraient au Nouvel An Sanglant de 1966 quand la ville refuge – Tombel ! Tombel ! – elle aussi serait saisie dans la colère de la montagne embrumée, quand les commandos Bakossis pour une histoire de terrain se jetèrent sur le quartier 5 où elle logeait, et jusqu'à Nyasoso, marquèrent la Route allemande des têtes coupées de ses habitants. Dont la sienne.

Clara, la Megni Nsi⁵.

Nithap ne saura tout ceci qu'après la guerre. Tama' lui aussi sut plus tard seulement qu'il était devenu orphelin. Il grandit dans sa belle-famille improvisée. En l'absence de Nithap, il découvrit l'autorité du pasteur Elie Tbongo, qu'il appellera toujours Grand-père. Il trouva dans cette maison la place du garçon qui y manquait. Situation d'autant plus arrangeante pour chacun qu'il était le cadet de Mensa' de quelques années seulement. Il devint « son petit frère », et c'est ainsi qu'elle l'appellera toujours. Il deviendra l'oncle de Tanou, et c'est ainsi que celui-ci le considéra toujours, car c'est lui le père de Léonard, de Bagam. Il est bien difficile, impossible, aujourd'hui encore, de savoir qu'il n'était pas le fils de Mensa', et puis, qu'importe pour Tanou qui le considérera toujours comme tel ? Tama' appellera Mensa' « nzam », ce qui veut dire « mon aînée ».

Le fait que Mensa' soit la benjamine de la famille du pasteur l'avait pendant très longtemps coupée de l'agitation générale. En Tama', elle avait trouvé le compagnon qui lui manquait. Une évidente complicité les lie aujourd'hui encore, qui est faite de taquineries, et d'énigmatiques silences. Parfois lors d'un échange, il arrive à Mensa' de rire de leur enfance commune. Tama' était un enfant trouillard et il n'aime pas se l'entendre dire, encore moins devant son fils.

« Tu te rappelles encore le jour où ils ont attaqué ? »

Ce jour-là, des coups de feu s'étaient fait entendre dans le lointain du marché de Bangangté, puis un bruit d'hélicoptère. Le village était ébranlé par des hululements.

« C'était à toi de me protéger. »

Tama' était après tout le garçon. Seul un homme peut couper la tête d'un poulet. À la maison pourtant, c'est Mensa' qui le faisait. Le village, tout le village se mit à courir. Les gens se jetaient dans leur maison, les femmes se cachaient sous leur lit, les poules dans leur basse-cour, tandis que l'univers hululait à n'en plus finir.

C'est à ce moment que soudain la voix de Mensa' se fit entendre au salon.

« Tama' ya ? »

Question d'autant plus troublante que tout à l'heure, il était dans la maison avec le chien.

« Où est Tama' ? »

N'était-il pas il y a un instant dans la cuisine, à réchauffer le repas de la veille pour se faire un petit déjeuner ?

Et voilà la famille du pasteur Elie Tbongo qui se jetait dans la rue, quand tout le monde la fuyait. Le regard vide de Mensa' faisait face à

celui de ces femmes, de ces hommes que la peur avait transformés. Le pasteur lui non plus ne pouvait cacher son émoi, ses yeux interrogeant à gauche et à droite, car il avait bien vu Tama' tout à l'heure, qui donnait des patates au chien ! Fallait-il crier comme de coutume son nom, que le danger se serait encore plus rapproché dans ce tourbillon.

« Okolooooo ! » s'époumonait pourtant Nja Yonke', mais en étouffant son cri dans son ventre.

« Oukoulou ! entendait-on au dehors.

— Vous avez vu Tama' ? »

Le désastre d'un village pris d'assaut, dont les habitants un à un dans leur fuite étaient arrêtés par une mère, par la famille du pasteur :

« Je l'ai vu partir de ce côté-ci. »

Et Mensa' se jetait vers la gauche.

« Non, c'est de ce côté-là. »

Mensa' se jetait vers la droite.

« Il est parti vers l'étang.

— L'étang ? »

On s'imaginait Tama' qui approchait, avec gambadant devant lui Kouandiang, tel un paysan allant au champ avec son chien, sifflotant comme si le ciel n'avait pas déjà pris feu sur les collines. Le calme de son attitude en imposait et son pas de flâneur faisait taire l'assemblée affolée. La peur se transforme en colère, mais ici elle devenait larmes, éclats de joie, embrassades, retrouvailles, enlacement d'une famille qui dans les troubles naissait à elle-même.

« Où est Tama' ? » demandera souvent Mensa', pour retrouver l'écho de cette journée d'effroi, car quand on est libéré de la peur elle devient une farce. La douleur se mastique comme la noix de cola, pour révéler son jus sucré.

« Tama' ? »

C'est Mensa' qui le trouva.

« Il est sous le lit, dit-elle, a baa tchun la kounda. »

Le rire de tous détendait l'atmosphère. « Il est sous le lit. » Il y a des comportements qui restent gravés dans la mémoire autant qu'ils lient les hommes, et celui-ci ne manquait jamais de réveiller chez Mensa' son soulagement lorsque, cherchant en dessous du lit, elle y vit « les deux gros yeux », comme elle disait toujours, de Tama' qui la regardaient « comme ceux du chien ».

Toute famille est une somme de souvenirs. Le père de Bagam retrouvait sa honte chaque fois que cette histoire était racontée, car c'était une fausse alerte qui avait jeté le tout Bangangté dans la débâcle et la peur.

« Tac ! Tac ! Tac ! » Au cœur de la nuit cependant, vers minuit, tout le monde fut réveillé par des bruits de mitraille. Et cette fois c'est Elie Tbongo lui-même qui accourut au salon, dans le sombre du logis, se heurtant aux chaises, à la table, pour ordonner à sa famille de sortir. Au dehors l'univers était en folie, et de temps en temps au-dessus du toit l'on entendait un coupement de vent, comme si une lame gigantesque fendait le ciel, et puis soudain le bruit de balles.

« Tac ! Tac ! Tac !

— A baa ke ? demandait la voix de Nja Yonke'. C'est quoi ? »

L'air suffocant disait le feu voisin, et pourtant la voix du pasteur était ferme, autoritaire. Il passait de chambre en chambre.

« Déjà dehors ! disait Tama', me baa nshounda !

— Tactactactac !

— Mensa' ya ?

— Je suis aussi dehors ! »

Car il ne fallait surtout pas rester dans la maison. Il fallait longer le mur, et aller se cacher dans les broussailles. Et c'est en effet dans une plantation qu'ils passèrent la nuit.

Combien de temps dura l'attaque ? Le matin, Bangangté se leva sur les ruines de ses habitations, sur les pieux restants de ses maisons, sur les braises de ses quartiers. La désolation était totale. Était-ce la joie d'avoir survécu à cette attaque qui rythmait autant le cœur de Nja Yonke' ? Qui élançait au dehors son mari, le pasteur ? Le chien recouvrait l'univers de ses aboiements, tandis qu'il courait à gauche et à droite. Et Ngountchou attachait son pagne sous l'aisselle avant de sortir elle aussi.

C'est Koundiang qui découvrit dans les décombres d'une maison encore en feu un corps, un corps calciné. C'était la maison de Nyamsi. Le chien dirigea le monde vers ces débris. Au milieu de ruines, de ses crocs il commença à bousculer des briques, des restes de bambou, sautant à gauche et à droite, effrayé par les braises autant que nerveux, et découvrit bientôt une forme humaine, calcinée et aussi noire que les briques.

« Le chien mange un homme ! » cria une voix.

Mais Koundiang léchait plutôt, il léchait le crâne momifié qui pointait des ruines. Un caillou l'en éloigna.

« C'est Magni Sa ! disait une voix endeuillée. C'est la grand-mère là, vous ne la reconnaissez pas ?

— Oui, c'est Magni Sa !

— La bailleresse du professeur.

— Quel professeur ?

— Celui qui enseignait à Nountong là.

— Qu'on avait arrêté ? »

Chacun la revoyait, seins allongés comme des serviettes et recouvrant son ventre, dans sa cour, décortiquant les pistaches, levant ses paumes jointes pour répondre au salut des passants, et dans un identique réflexe crachant au sol.

« Magni Sa, o ! »

Mené par Nja Yonke', le chœur des pleureuses multipliait ses ndaps, mains gauches croisant la poitrine, se lançait dans un chant de deuil, se joignant à l'hymne lointain de Bangangté frappé d'épouvante.

« O, Magni Sa, o ! »

Dans le lieu où l'on avait chassé le chien, une femme levait une brique ici, un récipient là, s'asseyait au sol, pieds devant, agitant le torse en danse mortuaire, et bientôt réunissait à côté d'elle des ossements, ainsi que des restes noircis, tandis que ses mains montraient ce qui fut Magni Sa, et que sa voix fendait le ciel, se rappelant lui avoir demandé de sortir dans la nuit. Mais la grand-mère avait préféré rester dans sa maison. La vieille avait refusé de fuir. Elle avait choisi de mourir chez elle.

« Pourquoi les vieux sont-ils si têtus ? se demandait la femme, alignant les os dans le récipient, pourquoi Magni Sa m'a fait ça ? »

À côté d'elle, une autre femme se roulait au sol.

L'armée avait mis le feu aux habitations, avait incendié les cases à dessein. Elle voulait retirer des logis, de la brousse, les maquisards et le feu était son instrument. Le passage incandescent des soldats était un avertissement, et cela la vieille morte le savait, elle qui jadis avait survécu à la conquête allemande.

« Elle est restée dans son lit !

— O, Magni Sa, o !

— Elle a été brûlée avec son lit !

— Avec sa maison !

— Ils veulent nous brûler vifs, nous aussi, dit une voix, ils veulent nous tuer tous. »

C'est ce jour que les deux filles du pasteur décidèrent de quitter Bangangté.

1. C'est-à-dire en fait des villages où, pragmatique, il avait établi un réseau de ravitaillement à partir des quartiers bamiléké et des tontines, ou au mieux, des Mandjo.

2. Les Bamiléké sont implantés dans toutes les villes du Cameroun en des foyers tribaux, bangou, baham, bafoussam, bangangté, etc., construits par eux-mêmes, d'habitude dans le quartier bamiléké de leur habitat, et où se tiennent les tontines mensuelles et autres activités générales.

3. Toute histoire du maquis a plusieurs versions. Voici la seconde : un Nordiste, vendeur de kola, avait au bout d'une journée de commerce heureux, décidé de s'amuser avec ses amis en jouant au ndjambo, au trikat, au hasard, quoi. Mal lui en a pris, car son adversaire, Bamiléké et plus chanceux que lui, le dépouilla de toute sa fortune. La colère n'est pas bonne conseillère. Le Nordiste frappa le Bamiléké qui, malheureusement, était ici aussi encore plus fort que lui. Le couteau entra en scène, changeant la balance et laissa le Bamiléké raide mort au sol, et le quartier bamiléké ouvert à la vengeance. Quoi ? Un Maguida égorge un Bamiléké et on laisse ? Yehmaleh, un Wadjax qui essuie son bangala avant de manger, tue notre frère et on laisse ? Wombo, oooo, un Nkassa qui s'asseyait pour pisser nous dépasse déjà ? et on laisse ? Le nzolo et on laisse ? Ping-pong de cadavres qui éveillèrent le quartier nordiste, et dont les habitants de manière indistincte se jetèrent sur tout ce qui est bamiléké et y mirent le feu, ou le tuèrent. La troisième version de cet incident veut que ordre ait été donné en haut par le président Ahidjo, Nordiste lui-même, de faire de N'lohe une ville-martyr, sorte de Sodome à la camerounaise, celle-ci payant le prix de son élection comme lieu de ravitaillement par les maquisards installés sur le Mont Kupe. Car comment s'expliquer sinon, se demandent les locaux, les Mbo surtout, encore aujourd'hui, qu'une ville si prospère en 1960, ait été si déstituée qu'aujourd'hui même le train ne s'y arrête plus, et que même ceux qui y sont nés et ont fait fortune refusent d'y investir ? Ne veulent même plus entendre parler de N'lohe ? Mieux : accélèrent leur voiture même quand elle a crevé, lorsqu'ils sont obligés de passer par N'lohe pour aller à l'Ouest ?

4. Dit-on, un Nordiste sage essaya de leur faire entendre raison, et faillit être lynché par la foule avide de sang bamiléké. L'homme n'eut la vie sauve que parce qu'il s'échappa en voiture, car il était véhiculé.

5. Voyante, pour un peuple dont le futur est toujours miraculeux. Il s'en trouvera bientôt un autre à Douala, dans un boulanger bazou, Mven Tchabou, distributeur automatique de pains.

8.

La porte arrière de la maison s'ouvrit, et Sahara entra. Le visage de Marie devint blême. Elle poussa un cri.

« N'aie pas peur, dit Céline qui se précipita, et retint le chien par le col, n'aie pas peur. » Mais Sahara se libérait de la main de sa maîtresse, et se faufilait sous la table, agitant la queue, tandis que les adultes se passaient le poème de Marie, un autre qu'elle avait écrit, s'émerveillant du dessin qui l'accompagnait.

« Je n'ai pas peur, disait la petite, je n'ai pas peur. »

Tétanisée elle regardait Tanou qui la soulevait, et la mettait sur ses épaules, tandis que Sahara aboyait.

« Chut ! », disait Céline.

Sahara ne se taisait pas. Bien au contraire, il faisait le tour du salon, reniflant les meubles qu'il connaissait pourtant, revenait dans la cuisine et aboyait vivement.

« Sahara, disait Céline, assis ! Sit ! Tu vois, il est juste heureux de nous voir. »

Mais il se levait encore.

« Assis ! »

Sahara se rapprochait de Tanou qui se levait. La tête de Marie touchait presque le plafond de la maison. Accrochée à son père comme s'il était un palmier, elle regardait en dessous d'elle.

— Il n'est pas sorti de la journée, dit Céline.

— Je vais le promener, proposa le Grand-père.

Il se leva, et d'un geste rapide prit la corde de Sahara. Marie sortit de sa torpeur.

— Je peux venir ?

Chacun ici se regardait étonné.

— S'il te plaît ? continua-t-elle, please ?

Elle habillait son regard de supplication, et joignit ses mains en signe de prière. Comment pouvait-on le lui refuser, surtout qu'elle ajouta : « Je n'ai pas peur. » C'est qu'elle parlait pour se convaincre elle-même, et pourtant quand Tanou la déposa au sol, son corps trembla. « Je n'ai pas peur. »

— Viens alors, dit le Vieux Père, allons.

— Tu es sûre, bébé ? demandait Tanou.

— Je suis sûre, papa, déclara Marie. Je suis sûre.

Dans la cuisine, Céline regarda en souriant cet échange entre trois générations de Nithap autour de son chien. Elle n'y mettait pas du sien, mais plutôt, s'activait à faire du café.

— Je crois que je vais m'en aller moi aussi, dit Tanou.

Sahara aboya. Marie regrimba sur l'arbre de son père, tandis que Grand-père s'éloignait.

— Je vais y aller, dit Tanou.

— Peut-être faudrait-il lui acheter un petit animal, dit Céline, ça aiderait à dompter ses peurs.

Essuyant ses mains sur une serviette, elle accompagna la famille dehors. Elle parla de ses propres enfants dont l'un avait une phobie extraordinaire des chats.

— Il était incorrigible, disait-elle, il suffisait de lui montrer une image de chat, de lion, de panthère, de tigre et il explosait de peur, devenait tout rouge, criait. Il disait que c'étaient les yeux du chat qui lui faisaient le plus peur. Les yeux, tu te rends compte ?

— Moi je n'ai pas peur, intervint Marie, et tout le monde éclata de rire, ce qui ne l'amusa pas.

— Nous lui avons acheté un hamster, pour commencer.

Marie n'aimait jamais être la cause d'un rire collectif. Un reproche se dessina sur son visage, qu'elle montrait à tout le monde, lèvres serrées, bras croisés sur la poitrine, et mine sombre : « Je n'aime pas qu'on se moque de moi. » « Mais personne ne se moque de toi, ma chérie », lui dit-on, « qui peut se moquer d'une brave petite fille comme toi ? » « Pas moi ! » « Pas moi ! » « Pas moi ! », le mot passait de bouche en bouche, d'adulte en adulte, et la voilà qui, derrière le Grand-père marchait, quand celui-ci tenait en laisse Sahara.

« Les enfants c'est comme ça. »

Tanou regarda Grand-père et Marie s'éloigner, Sahara au-devant tandis que la petite marchait à l'arrière. Il se souvenait du fouet de son père à côté de lui lors des repas qui lui servait quand il ne mangeait pas, la sauce de gombo surtout qu'il n'aimait pas enfant ; maintenant il voyait son père droloter Marie qui avait une aversion identique, mais pour les légumes. Le Vieux Père avançait, la tête tournée, parce qu'il ne voulait pas perdre de vue la petite fille, qu'une fleur distraiyait, et qui s'arrêtait pour prendre sur le chemin un morceau de bois. Tanou se rappelait lorsqu'il marchait enfant avec son père. Il entendait encore

leurs conversations : enfant il avait l'habitude de lire tout ce qui était écrit sur le chemin. Son père corrigeait sa prononciation « boutique », « imprimerie ». Céline regardait elle aussi le trio avancer. Le père secouait la tête et traversait la route, s'arrêtait et regardait encore. Tanou avait sur ses lèvres la réponse à une question d'Angela : « Marie est allée promener Sahara, tu te rends compte ! »

« Où est Marie ? »

Il se rappelait, mais il ne l'avait dit à personne jusque-là, avoir eu enfant lui aussi une phobie extraordinaire des chiens. Et il y en avait toujours qui, imprudents, laissaient vadrouiller leur cabot. Même étudiant à Yaoundé, il se rappelait ces voisins de Melen, qui n'avaient jamais aucune pitié pour les passants, sur les mollets de qui ils lâchaient leurs brutes. « Il ne mord pas, disaient-ils en ricanant, il est vacciné. » Chien qui cependant dès son approche lui sautait dessus ! Tanou se demandait si son père lui aussi avait la phobie des chiens. Peut-être était-ce une peur dont il avait plutôt hérité de sa mère, de Ngountchou ? Il se rappelait que son grand-père, le pasteur, avait un chien. « Peut-être avait-il été acheté pour dompter la phobie maternelle ? » Il n'avait pas connu ce chien, mais tout le monde dans la famille en parlait avec nervosité, et l'appelait « cannibale ».

« Il a goûté la chair humaine », disait-on de lui.

C'est avec cette histoire dans la tête qu'il entra dans le salon, où Angela, encore dans ses vêtements de gym, regardait la télévision.

— Je n'arrive pas à croire que le mandat d'Obama se termine.

Il ne lui parla pas de sa peur à lui, ni des racines possibles de celle-ci dans le lointain Bangangté. Il savait qu'elle en serait amusée. Son père n'en avait jamais parlé et il recevait le silence du Vieux Père avec gratitude.

— Chérie, dit-il plutôt, que penses-tu d'un massage ?

Angela le regarda, ses yeux disaient « ce n'est pas le moment », tandis que sa voix formulait plutôt : « Tu te rends compte qu'il est en train de gagner ? »

Il voulait dire Trump. Les images sur l'écran de télévision montraient son visage huileux, sa bouche ovale, tandis que la main gauche du candidat, ouverte et doigts écartés, composait des cercles infinis à côté de son épaule, des cercles, des cercles, des cercles et encore des cercles. « Ça donne le vertige », disait Angela dont les yeux suivaient ces cercles.

— Il t'a hypnotisée, lui dit Tanou un jour.

— Il a hypnotisé tout le pays, lui avait-elle répondu, avec ses mains.

— Un massage ? répéta Tanou.

Les mêmes yeux qui disaient « ce n'est pas le moment » lui montraient l'écran de télévision. Angela avait coupé le son de la télévision.

— Je n'arrive pas à écouter sa voix, disait-elle, tu te rends compte de ce que Marie m'a demandé l'autre jour ? Trump va-t-il commencer une guerre ?

— Une guerre ?

— Voilà ce qu'elle m'a demandé, son visage était effrayé. Trump va-t-il commencer une guerre ? Dégueulasse !

Tanou allait se faire un café.

— Tu veux du café ?

— Tu as lu son dernier tweet ?

Une heure plus tard Marie ouvrira la porte de la maison, et à ses parents assis dans le canapé, Tanou massant les épaules d'Angela, le visage joyeux, elle dira : « Je veux un chien ! » Elle viendra s'asseoir à côté de son père, les mains en position de prière, please, please, please,

dad ? tandis que lui lèvera son regard étonné vers son père qui, un large sourire sur les lèvres, refermait la porte.

— Qu'est-ce que tu lui as donné comme remède ?

Évidemment le Vieux Père ne le dit pas.

— Please, please, please, dad ?

Angela s'était retirée vers la cuisine, dans un bruit de battants, de marmites, de plats, de couteaux, de frigo qui se ferme.

— Qu'est-ce qu'on prépare ?

— Tu as fait tes devoirs ? demandait Tanou.

— Nous n'avons pas de devoirs.

— Comment ça ?

— Dad !

Le chantage comme arme parentale, devant la tyrannie de l'enfance. La négociation du tout dernier périmètre de pouvoir, même Foucault n'aurait pas pu imaginer ça, lui qui s'est bâti un paradis vide de tout enfant. Tanou n'était pas prêt à abandonner l'écran de télévision. En main la télécommande, le champ de bataille familial. Il passait de chaîne en chaîne, CNN, coupant de longues tirades, Fox News, des débuts de phrase, MSNBC, des interviews. Même la réponse de Marie n'y faisait rien : « Papa, je n'ai pas de devoir aujourd'hui. Papa, aujourd'hui c'est vendredi. » C'était compter cependant sans Angela, avec ce qu'il appelait son « lâchage », « la politique des genres », qui lui intimait de la cuisine de venir l'aider : « Je ne vais pas faire tout le temps le dîner seule. »

Utiliser l'enfant comme pare-balle, dans la guerre défensive du début de soirée :

— Commence déjà, bébé, j'arrive.

— Ouais, et qui fera les oignons ?

Le Vieux Père la rejoignait.

— Cinq minutes.

La pizza tous les jours comme traité de paix ? « Youpiiii ! », dirait Marie, le général victorieux. « Bébé », entendait-on au salon, au-dessus des bruits métalliques de dessins animés, « tu ne vas pas laisser ton père faire la cuisine ? »

Préparer ses cours n'aurait pas servi d'argument ici à Tanou, vu que littéralement il ne les préparait pas, mais regardait plutôt la télé.

Et l'histoire de la guerre civile ne passait pas à la télévision.

9.

Quand, retourné du pays après l'enterrement de sa mère, Tanou ouvrit sa page Facebook, il trouva de nombreux messages qu'il n'avait pas eu la possibilité de lire. Il trouva aussi un nombre d'invitations comme il n'avait jamais eu jusque-là. « J'ai sans doute gagné à la loterie », se dit-il, convaincu qu'il y avait erreur. Il lui fallut un instant pour se rendre compte que ce n'était pas une blague qu'on lui faisait : devant lui s'alignaient les demandes d'amitié, faites quasiment toutes au même moment, émanant du leadership de l'UPC.

« Um Nyobè. »

« Felix Moumié. »

« Singap Martin. »

« Camarade Émile. »

Sans parler du « commandant Kissamba », de « Ossende Afana », ni des « Frantz Fanon » ou autres « Ben Bella ».

C'est quand Tanou vit « Marthe » qu'il se rappela les Sinistrés, les jeunes que lui avait présentés son neveu Bagam à l'université de Yaoundé et qui avaient pris les noms des maquisards, car les formes de la jeune fille ainsi que le timbre de sa voix lui revinrent aussitôt.

Il sourit et repassa la liste, s'arrêtant sur chaque nom, d'abord sur

Um Nyobè.

Celui-ci, se dit-il, s'y croit trop, et sa petite moustache ainsi que sa raie lui parurent autant ridicules que répugnantes. Sorry. Il supprima sa demande, comme celle de Ouandié, même si ici il s'attarda un instant. Tut mir leid, camarade. Ce petit peut avoir des idées, se dit-il, ayant ouvert la page du jeune, et feuilleté son album. Ciao. Il fit de même pour Moumié. Les photos montraient pourtant un garçon studieux, très studieux, et l'album s'arrêtait plusieurs fois sur des citations bibliques, une vraie bibliothèque des idées reçues. « Sorcier, dit-il comme au pays. Va-t'en ! »

Tanou passa chacune des demandes au scanner, moins par rigueur, car au fond il n'utilisait sa page Facebook que pour avoir accès à celle de Bagam, et donc aux nouvelles du pays, que parce qu'il réservait sa patience pour Marthe. En fait il se serait jeté sur la page de la jeune fille si la sensation de faire quelque chose de licencieux ne l'avait arrêté, ou plutôt, disons, le souvenir de cette licence qu'il s'était donnée, et qui lui revenait subitement. Il referma d'ailleurs son ordinateur sans avoir accepté son amitié.

C'est de son téléphone le lendemain qu'il l'accepta. Aussitôt un message : c'était elle, « bjr prof ».

Tanou ne répondit pas parce qu'il conduisait. Cela lui donna le temps de réfléchir, « bjr », ou peut-être « bonjour », « bonjour, Marthe », et puis de se demander si c'était une erreur de répondre, de la revoir sur son lit d'hôtel, la petite boucle aux bouts de ses seins, s'il fallait vraiment répondre, lui répondre, si ça valait la peine, et surtout comment, que dire, à l'époque, on écrirait, bonjour ou bonsoir selon le moment où tu lis cette lettre, mais ici, que lui dire après tant de temps de silence. Il pianotait le volant de sa voiture, au lieu des touches de son téléphone, et sifflotait, des mots se composant dans sa tête, autant que des gestes, des formes s'y dessinant autant que des lettres, M-a-r-t-h-e,

et puis soudain il se demanda son nom, son vrai nom, « je peux le lui demander maintenant ».

What is your name ?

???

Your real name ?

Elle le lui dit sans hésitation : Mfoumou Bella Anasthasie Yolande Pascaline, et c'est lui-même, Tanou, qui coupa court, « je vais t'appeler Marthe. Comme tes amis. »

Il se délectait de cette intimité immédiate, et se surprit de sa propre pudeur. Il essaya un moment d'écrire comme elle lui répondait puis se reprit. Les filles se donnent toutes les libertés devant un homme qu'elles ont vu sans caleçon. Il voulait reprendre le dessus.

Il voulait cependant la lire mot à mot, phrase par phrase, comme il avait jadis voulu découvrir son corps. Mais il devait lui consacrer du temps, faire preuve de patience. Il devait, en d'autres termes, lui montrer les chemins de son désir, sans pour autant la brusquer. Il se rendait compte qu'ils n'avaient jamais quitté le lit dans lequel il l'avait entraînée. Il la voulait dans des draps, et l'y imaginait moite, suçant ses doigts avant de frapper chaque lettre.

En pleine nuit, depuis son retour de Yaoundé, Tanou se retrouvait devant son ordinateur, échangeant des messages instantanés avec son amie virtuelle. Le plaisir qu'il trouvait dans sa langue ésotérique s'épuisa. Elle essaya de l'appeler par messenger. Il attendit. Il baissa le volume, lui envoya un message rapide, « en rte ».

Tanou traversait une période de grande solitude. La mort de sa mère. Maintenant, le Vieux Père avait pris la mansarde qui lui servait de Tour d'écriture. La petite Marie imposait sa présence dans la maison, faisant main basse sur le lit conjugal d'où elle l'avait évincé. Il passait ses nuits dans le sofa, à regarder la télévision. Les quelques fois où, poussé par

un reste de dignité, il s'imposait dans sa chambre, son lit, Marie pleurait. Angela ne disait rien sinon : « Elle va grandir. »

Et Tanou se rappelait effrayé avoir lui aussi imposé un lit séparé à ses parents. Le plat de la vengeance se mange froid. Dire que le Vieux Père en riait !

« Elle n'est pas différente de toi, hein. »

Il se souvenait encore du lit de Ngountchou, ce qui veut dire qu'il l'avait quitté âgé de dix ou douze ans. La perspective de passer les prochaines années dormant sur le canapé, n'ayant droit à la télécommande qu'après le sommeil de son enfant, combinée à ce qu'il appelait le « manque de compréhension » autant de son père que d'Angela, voilà ce qui le plongeait dans la dépression, ou le faisait se jeter sur son ordinateur. Évidemment il ne racontait rien à Marthe, qui sans doute n'aurait pas compris. Comment lui dire que sa maison était devenue une chambre d'hôtel, et qu'il n'y était pas le bienvenu, comment lui raconter le théâtre d'une guerre civile que son foyer était devenu ? Car c'est ainsi qu'il le voyait, « c'est la guerre ! ».

Les champs de bataille étaient nombreux, la télécommande de six heures à vingt heures, le sofa, à partir de vingt-deux heures, car avant il fallait le laisser à la famille, et surtout à Angela qui n'aurait pas été heureuse, c'était clair, sans les diatribes de Rachel Maddow², « sans elle, disait Angela, je ne sais pas comment j'aurais survécu à ces moments », et puis après vingt-deux heures il y avait le film commun, sur Netflix ou Amazon.

« Je dois préparer mes cours », disait-il et cela voulait d'habitude dire aller sur Facebook, lire les messages de Marthe.

« Bjr prof. Ss dns mn lit. »

Le lit virtuel remplaçait l'absence de lit. Ce lit lointain, il le connaissait. Il avait vu des photos où Marthe y était couchée, et

d'ailleurs, il connaissait tous les recoins de sa chambre grâce aux photos. Il l'avait vue en jeans, « pas mal », en kaba ngondo portant un régime sur la tête, au village, et puis avec des amies, à l'université, riant sur un selfie, sur plusieurs selfies, « elle aime son corps, c'est bien ». Il avait lu les textes courts avec lesquels elle introduisait chacune de ses photos, amusé de sa désinvolture. Ses commentaires, il les avait lus aussi, ses échanges avec des amies au nom plusieurs fois extraordinaire, ses réponses hâtives, par exemple à « la fée d'Ongola », le firent rire, oui, c'était son style. « Juste des missiles. » Il la connaissait, en même temps qu'il la reconnaissait. Il lui demandait de passer « en live ». Il acceptait son appel, découvrant sur l'écran les formes qui avaient empli les paumes de ses mains il y a quelques temps, les formes seulement, et le brillant des yeux et des dents.

« Eneo, disait Marthe. Délestage. »

Son rire sec se faisait entendre. Tanou en était amusé, et soudain une vague de nostalgie s'emparait de lui, traversait son corps comme un bain de chaleur. Il se mettait une main dans la poche, bougeant la souris avec l'autre pour baisser le son. La respiration de Marthe occupait bientôt l'espace, sa voix.

« Je ne peux pas parler », écrivait-il rapidement.

« Il fait chaud ici, disait-elle.

— Enlève ta chemise, dion. »

Il était amusé, si amusé qu'il n'avait aucun problème de conscience à lui envoyer quelques \$\$, comme elle disait. Du pays elle savait le chemin le plus rapide, et le lui expliquait : Western. Il le faisait en même temps qu'à Mensa', en même temps qu'à quelques-uns de ses frères ou sœurs dans le besoin. Il vidait ainsi sa mauvaise conscience de vivre « dans les dollars », grommelant de moins en moins sa surprise que la diaspora soit devenue « la mamelle nourricière du pays à cause de Biya ». Marthe y était pour quelque chose, sans doute, si au kiosque où

il remplissait les formulaires d'envoi d'argent au milieu de joueurs de loterie haïtiens et mexicains, il était de bonne humeur et échangeait même des blagues avec la femme indienne qui lui conseillait de demander à tous ceux à qui il envoyait de l'argent de venir travailler ici.

— Ils sont tous en prison, disait-il. Pays captif.

— En prison ?

Tanou voulait lui raconter le quotidien de la tyrannie, tournait sept fois sa langue dans sa bouche devant l'Indienne, qui ne s'y connaissait visiblement que dans l'encaissement de billets, et lui disait, « je suis du Bengale ».

Il entendait, « bangala ».

Pour l'envoi d'argent, Marthe lui avait réécrit son vrai nom, avait d'ailleurs ajouté son numéro de CNI, ainsi que ses numéros de téléphone MTN et Orange : « Merci, prof. »

Il ne pensait pas encore qu'il était obsédé par elle. Même quand, conduisant, il sursautait au son d'un message, feuilletait les pages de son iPod, retrouvait le bjr prof de Marthe, et n'arrivait à la maison que pour se précipiter sur son ordinateur. Une fois d'ailleurs, alors qu'il donnait un cours, une bulle apparut au sommet droit de son laptop, « bjr prof », sans parler de cette fois où, ayant oublié de fermer sa page Facebook, devant ses étudiants soudain un appel se signala sur l'écran de sa machine projeté sur le tableau. Mais ce n'étaient encore que des accidents. Il s'excusa : Cameroon calling, et continua son exposé, son esprit occupé par la vision de Marthe dans son lit, de Marthe étouffant de chaleur, de Marthe ouvrant son soutien-gorge, se déshabillant vêtement par vêtement. Peut-être mit-il d'ailleurs sa main dans la poche pour contenir son érection.

— Marthe c'est qui ?

Lorsque Angela lui posa cette question au téléphone, il se réveilla comme un noyé.

— Quoi ?

— Tu m’as bien entendue.

Il avait failli provoquer un accident, car c’est en pleine autoroute que son épouse posa cette question, interrompant un rétro de Whitney Houston, So emotional, qu’il était en train de fredonner.

— Angela, je suis en train de conduire.

C’était pour gagner du temps.

— Marthe c’est qui, asshole ?

— Attends, je vais t’expliquer, commença-t-il.

Mais la ligne se coupa. La musique de Bruno Mars retentit. Il se mordit la lèvre inférieure, et frappa de ses poings le volant, « merde !, merde !, merde ! », frappa si durement qu’il klaxonna. Il sursauta. Le conducteur à gauche le regardait, étonné. Il lui sourit.

« Calmons-nous, dit-il. Rien de cassé. »

You deserve it, baby !

You deserve it all [3](#) !

-
- [1.](#) Je m'excuse.
 - [2.](#) Journaliste de télévision, MSNBC.
 - [3.](#) Chanson de Bruno Mars, That's what I like.

10.

Un champ de mines, voilà ce qui vint à l'esprit de Tanou quand il ouvrit la porte, traversa le salon et vit Angela ainsi que le Vieux Père assis devant la télévision autour de Marie, regardant un dessin animé. Seule une voix répondit à son salut, celle de son père. Mère et fille ne se retournèrent même pas. Elles avaient les yeux fixés sur l'écran, les péripéties de Bugs Bunny. Tanou avait préparé plusieurs répliques, comme un acteur de théâtre, pour ajuster son ton, mais il n'avait à l'esprit que la question et l'insulte de sa femme : « Qui est Marthe, asshole ? » Comment avait-elle su ?

— Vous avez passé une bonne journée ?

Seul Grand-père répondit encore.

— Plutôt bien, dit-il. La route était comment ?

— Des embouteillages, dit Tanou, en retirant son manteau, des embouteillages infinis.

Angela se leva brusquement et gravit les escaliers. Il la suivit et la retrouva dans son bureau. Elle tenait dans ses mains quelques feuilles imprimées. Son visage prenait la forme de la colère.

— Did you fuck her ?

Tanou était abasourdi. Il referma la porte de son bureau, et se rendit

compte soudain qu'il s'était enfermé avec une furie. Il voulut rouvrir la porte, mais Angela l'en empêcha. Avec violence. De tout son corps.

— Ne crie pas, Angela, supplia-t-il.

Elle ouvrit l'écran de son ordinateur, où apparut une photo de Marthe sur son lit, nue, les pieds croisés et souriant.

— Did you fuck this girl ?

Marthe lui avait envoyé, à sa demande, quelques photos d'elle prises sur ce lit qui le faisait fantasmer. Il lui avait indiqué les positions qu'il souhaitait, debout, assise, de dos, de face, couchée, les jambes légèrement écartées, et lui avait juré que ces photos resteraient privées, « elles ne sortiront jamais de mon ordi », avait-il écrit. Il avait tenu parole. C'étaient ces photos qu'Angela feuilletait, une à une.

— Did you ?

— Ils vont nous entendre en dessous, continua Tanou.

— Je m'en fiche, lui lança l'épouse, qu'ils entendent ou non, ma question est simple, et tu n'y as pas encore répondu. As-tu couché avec cette salope, oui ou non ?

— Je n'ai pas eu de relations sexuelles avec cette femme, lâcha le mari attrapé, appuyant sur chaque mot, et il leva sa main gauche. Mademoiselle Marthe.

— Ah, tu crois que c'est amusant, explosa Angela, j'espère qu'au moins tu as mis un préservatif.

Tanou se revoyait sortant de son bureau ce matin, en retard parce qu'il avait répondu à un message de Marthe, qui avait répondu elle aussi, ce qui l'avait obligé à répondre, y retournant parce qu'il avait oublié un livre qu'il devait analyser dans sa classe, et surtout, oubliant de fermer sa page Facebook, la laissant ouverte donc sur cet échange ultime dans lequel il commentait les photos de Marthe, réagissait à ses

caprices, car elle lui avait demandé de lui décrire ses poses, de lui dire, « honnêtement, j'y tiens, prof », ce qui n'allait pas, ce qu'il ne voyait pas, ce qu'elle devait faire, et il avait décrit son corps partie par partie, de ses cheveux à ses orteils, de l'avant à l'arrière, de ses seins à son vagin, de sa nuque à ses genoux. C'étaient ces descriptions, ces textes écrits d'une main, ces textes où Tanou avait sorti son vocabulaire incandescent en même temps qu'il se masturbait, c'est ce texte qu'Angela tenait dans ses mains. Il y en avait tout un roman même si ce n'étaient que trois pages lépreuses qu'Angela lui montrait, tandis que ses lèvres se tordaient de mépris et de colère.

Il s'était découvert écrivain, Tanou, devant le corps de Marthe. Il n'avait jamais imaginé que des photos puissent animer autant son imagination, qu'elles mettraient son corps en ébullition. À un moment, en écrivant il en avait d'ailleurs ri, il avait éclaté de rire, et c'est tout près de l'orgasme qu'il en avait conclu qu'il était un romancier. « J'écris un roman », avait-il dit à Marthe. Il lui avait lu le passage qui décrivait son nez, elle avait souri, et dit, « c'est tout ? », il lui avait lu le passage qui décrivait ses lèvres, « c'est tout ? », il lui avait lu celui qui décrivait sa poitrine, il avait décrit ses mamelons, « c'est tout ? », il avait continué, et avait décrit chaque poil de son pubis, puis ses lèvres, son vagin de mémoire d'abord, mais elle l'avait corrigé, en riant, les lui avait montrés, s'ajustant devant la caméra, pliant son corps comme un crabe, écartant ses jambes, lui demandant de décrire ses parties intimes, « bien », et les décrivant, ses doigts qui s'étaient mis à trembler, elle enfonçant son index, malaxant son clitoris. Il avait joui. Il avait cessé d'écrire pour chercher une serviette.

— Tu es malade ! lâcha Angela, tenant sa prose en main entre le pouce et l'index, malade !

À ce moment des bruits se firent entendre dans le couloir, la voix de Marie qui réclamait sa mère devant la télévision.

— Tu dois aller voir un psy !

La porte se referma sur la solitude du mari.

« Bjr prof', t's là ? »

Un message de Marthe.

Il éteignit son ordinateur. Quand Tanou descendit dans le salon, il ne vit que son père devant l'écran de télévision.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda le Vieux Père, à qui l'âge avait appris à reconnaître le visage de la détresse.

— Rien, lui dit son fils. Rien.

Dans la chambre, Tanou retrouva mère et fille, dans le lit.

— Dad, qu'est-ce que tu as fait à maman ?

— Je ne sais pas, mensonge classique.

C'est Marie qui lui annonça la sentence :

— Dad, elle dit qu'elle ne veut plus te voir.

La petite ne s'était même pas levée. Il insista, se baissa pour dire un mot, commencer une phrase, bredouiller un mensonge inutile.

— Je ne veux plus te voir ! entendit-il dans la pénombre, je ne veux plus te voir !

— Dad !

— Ne me touche pas !

— Angela !

— Sors !

Il passa cette nuit chez Céline, dans la maison du Poète, sur son canapé. Les messages de son iPhone lui disaient où sa disparition était la plus vivement ressentie. Les messages de Marthe se succédaient, tandis que son téléphone ne signalait aucun appel de la seule femme

qu'il voulait entendre. Il le prenait, le regardait, 18 messages, se retenait de les lire. Il fermait ses yeux, mais l'image de Marthe persistait.

Le matin, Tanou se réveilla avec le soleil dans les yeux. Ces nuits dernières il les avait passées sur un canapé, mais cette fois son corps semblait se révolter. Les oiseaux le tirèrent de son sommeil, et un moment il se réjouit de ne pas subir la violence des pleurs de Marie. Il sursauta quand il découvrit Sahara à ses pieds. Il avait pris sa place et lui intimait l'ordre de se lever. Il avait passé la nuit dans le bureau du Poète.

Il regarda les livres, sur la table de travail et se leva. Il passa sa main sur le sous-main qui avait vu naître tant de mots, tant d'histoires. Il se retourna et rencontra le regard du chien qui, couché dans le sofa, l'observait.

« Vas-y, semblait dire Sahara. Vas-y, écris. »

L'odeur du café signalait la vie dans la cuisine, en dessous. Il s'interrompit, s'étira et, traînant Sahara avec lui, retrouva Céline, qui semblait lui dire, « tu sais, je ne juge pas ». Elle avait libéré la table des journaux qui la jonchaient d'habitude, pour le petit déjeuner, brioches, madeleines, confitures. L'ordinateur ouvert sur la petite table diffusait de la musique classique, Mozart. D'un geste rapide, elle enleva le New York Times posé sur une chaise. Tanou s'y assit, silencieux.

— Je ne juge pas, dit justement Céline, j'écoute.

Bien vite il apparut qu'elle pouvait faire plus.

Le matin, Marie vainquit sa peur de Sahara, pour le retrouver. On frappa à la porte de la maison. Elle entra et se jeta dans les bras de Tanou.

— Daddy, dit-elle au milieu de pleurs, pourquoi tu ne rentres pas à la maison ?

Le père prit dans ses bras sa petite, lui essuya les yeux, et bredouilla :

— Mais je ne suis jamais parti !

Toussant et laissant couler des larmes, la petite demeurait inconsolable. Il fallut qu'Angela vienne la retrouver pour qu'elle se calme, et là, dans ce salon, le visage de ses parents révéla les effets dévastateurs d'une nuit passée dans un silence réciproque. Les pleurs de la femme s'étaient transformés en froideur stoïque tandis que Tanou avait posé sur son visage le masque de la fierté.

— Bonjour, dit Céline, tu veux un café ?

— Nous devons partir, répondit Angela, Marie doit aller à l'école.

— Papa vient avec nous ?

Sa mère se baissa.

— Ma, disait-elle, tu dois aller à l'école.

— Non, protesta-t-elle.

— Ma !

— Non !

La petite se détacha de l'étreinte de son père, et courut, sa voix traversant le salon en un long pleur, « non ! non ! I want my daddy ! ».

Angela et Tanou se regardèrent un instant, un reproche identique se lisant dans leurs regards : « Tu vois ce que tu fais ? » La femme se retourna et tomba sur le Vieux Père qui entrait au salon, en tenant la main de Marie qui cette fois frappait le sol de ses pieds, et martelait cette phrase identique, « je veux mon père ! ».

Tanou dut parler à Marie, de ses mots les plus tendres, la mener lui-même dans la voiture de son épouse, lui promettre mille et une choses, pour qu'elle accepte de partir.

— Je reviendrai à la maison, lui dit-il.

— Promis ?

— Promis !

Angela se tut. Et la voiture démarra, devant lui et son père qui savaient que le plus difficile était à venir.

— Les enfants, dit Céline.

C'était pour rompre le silence que la querelle avait causé. Sahara se frottait à ses pieds, se perdait vers la cuisine et revenait, secouant la queue, jappant bruyamment.

— Je prendrais bien un café, dit Tanou.

— Lait et sucre ?

Il était abasourdi par ce qui se passait, affaibli par une autre nuit athlétique. Céline dut répéter sa question.

— Noir, dit-il et il s'assit à la cuisine, devant son père.

Sahara vint se coucher sous la table, à ses pieds.

— C'est un peu fort, commença Céline, et elle lui passa la main sur l'épaule, en une caresse.

Elle parlait du café, mais Tanou l'entendit autrement.

— Je m'excuse vraiment, dit-il, tournant sa cuillère dans sa tasse, je m'excuse profondément.

— Ce n'est pas le moment, dit Céline, café aussi ?

C'est au Vieux Père qu'elle s'adressait. D'un geste de main, il répondit par la négative. Il avait le regard baissé. C'était évident, ce qui se passait réveillait en lui une bien longue histoire. Père et fils restèrent ainsi un instant, silencieux, pleins de multiples paroles, mais pauvres en mots pour se les dire. Tanou sortit son téléphone de sa poche, réflexe qui ces derniers temps marquait sa passion, ouvrit la page Facebook de Marthe, et « devant témoins », comme il dira plus tard à son épouse, cliqua sur le bouton qui disait « bloquer ».

— Qui est cette fille ? demanda Céline, brusquement.

Tanou sursauta : Marthe ?

La photo de son profil la montrait souriante, une nouvelle photo, sans doute de celles qu'il lui avait fait faire. 26 likes et de nombreux commentaires : t'es belle, ma poule, wang wang wang, bisou, call me, je t'aime, et des réponses de Marthe. Il ouvrit une fenêtre qui lui demandait de confirmer le blocage, ce qu'il fit. Nous avons bloqué Marthe. Nous nous excusons pour la gêne occasionnée. Il appuya sur ok et sourit, rêveur. Il déposa son appareil sur le Times, reprit la cuillère et tourna son café dont il but une gorgée.

— Marthe, dit-il, en déposant sa tasse, sur laquelle il referma ses deux mains, c'est la femme de Ouandié...

Il inspira, mesurant le silence que sa révélation fabriquait autour de la table, et surtout sur le visage de son père.

— La femme de Um Nyobè...

C'est dans le visage de Céline qu'il acheva sa composition.

— ...la femme de Moumié.

Il prit ensuite une madeleine qu'il mangea lentement.

— Piang¹.

Il ne savait pas que sa réponse, qu'il voulait une cocasse échappatoire, qu'il avait formulée pour gagner du temps, réveillerait un souvenir de son père et libérerait son esprit. D'écho en écho, autour de cette table ils passeraient de Marthe à Clara, pour dire une hantise identique, une même passion folle. C'est là, dans cette cuisine du Poète, devant Céline, d'abord pour Céline donc, que père et fils racontèrent leur histoire. C'est dans ce lieu, dans cette odeur de café, que Tanou trouva ce qui était sa voix, et qu'il avait enfouie dans les surfaces multiples de sa honte.

— Ouandié c'est qui ? demanda Céline.

Tanou regarda son père.

— Papa, tu réponds ?

Tanou, le matin, se réveillait, le visage hagard, l'esprit possédé par cette fille lointaine, la sensation de son corps autour du sien. Il allait dans la douche, les yeux ouverts et pleurait d'amour. Quand retournant dans le bureau du Grand, parce qu'il faudra quelques jours pour qu'Angela accepte sa forfaiture, il s'asseyait dans le siège vide de Bob, mettait sur ses épaules le manteau du disparu, même s'il était trop grand pour lui, et prenait les feuilles laissées vierges. Une phrase après une autre, un mot après un autre, il composa les premiers chapitres de ce qui était autant son histoire que celle de son père, l'histoire de son père autant que celle de sa fille, de sa tante autant que celle de sa mère, de sa femme autant que de sa maîtresse, et donc, de chapitre en livre, la chronique de sa propre naissance comme romancier : Ce doit être la mort, sinon quoi ? Le réveil sommeilleux dans un jour qui se lève tard...

1. Point final. Tanou aurait bien pu continuer avec ce qu'il avait trouvé, lors de ses recherches, sur l'étymologie de Marthe, car dans son obsession, il ne s'était pas seulement arrêté sur les photos et les parties intimes de la fille, il avait plongé dans le triptyque féminin, et puis allant plus loin, suivant donc les intestins virtuels de cette dernière, avait découvert que Marthe était en fait l'amharique ጸጌገጌ, forme féminine de ገጌ (mar), c'est-à-dire maître, et qui voulait dire la maîtresse. Il aurait pu, pour se sauver, feuilleter le Nouveau Testament et trouver son histoire biblique, mais celle qui le satisfaisait était celle-ci, qu'un commentaire écrivit sur la page Facebook de son neveu Bagam, ironie des ironies ! Um Nyobè, Moumié et Ouandié, disait-il, s'étaient liés dans un pacte utérin, qui voulait que leurs épouses à tous les trois se dénomment Marthe, pacte ultime s'il y en a, même si des langues fourchues voulaient que seul le hasard ait fabriqué ce genre de coïncidence, car c'est évidemment ridicule, quel que soit leur pouvoir, le leadership mythique de l'UPC n'avait pas la possibilité de nommer chacun sa femme à la naissance de celle-ci, ça voudrait dire aller contre le temps, remonter la généalogie, frapper le passé d'une suite fatale.

H 4

Noir comme un mafi !

1.

À cause de son éducation protégée à Bangangté, Mensa' n'avait pas l'habitude des mondanités. Le tout Yaoundé – et il s'agissait d'une poignée de Camerounais et de nombreux Français – était invité au Bal de la Réunification, au Palais présidentiel. C'était à peine un mois après son mariage avec le député Ntchantchou Zacharie, et elle n'était même pas encore enceinte de son premier enfant. La jeune femme apprendrait à connaître son mari qu'elle avait rencontré dans la rue. Ses épousailles avaient interrompu son rêve d'être admise au collège Noutong. Le grandiose du bal au palais, sa magnificence, la firent considérer cette sortie comme son second mariage, surtout parce que cela lui permit, en plus grand, et en plus somptueux, de s'introduire dans le cercle fermé des gens au pouvoir.

Elle suivait son mari habitué de tels événements. Il y retrouvait des connaissances. Il baissa la tête devant tel couple de Blancs, et mains jointes dit : « Bonjour, Monsieur l'ambassadeur ! »

L'ambassadeur baisa la main que la femme lui tendait nonchalamment. À son épouse, le député précisa que c'était l'ambassadeur de France, un large sourire sur les lèvres. Et puis son mari salua un autre Blanc, qui ouvrait ses deux mains, l'ayant reconnu.

« Ah, monsieur Tchatchou ! » dit-il à la française.

« Ou yun mekat-la, gi ? chuchotait Ntchantchou Zacharie à son épouse, a yi ben kii Constitution Cameroun¹. »

Elle cherchait alentour.

« Celui-là qui a le costume trois pièces, précisa-t-il. Le crâne chauve. Il répétait sa phrase : c'est lui qui a écrit la Constitution. »

L'homme s'approchait déjà. Ntchantchou Zacharie disait : « Monsieur Rousseau ! Je ne vous croyais plus au Cameroun !

— Mais si, mais si. Madame ? »

Mensa' donna sa main à M. Rousseau, à la tête de cheval. Elle et son mari regardèrent l'écrivain de la Constitution du Cameroun. Étrange homme, on le soupçonnait, mais c'étaient les Blancs qui le disaient, d'avoir aussi écrit le discours de Um Nyobè à l'ONU.

« On m'a dit que M. Debré était là, mais je ne l'ai pas encore vu, dit Ntchantchou Zacharie. Sauf le ministre de Murville. »

Mensa' ne connaissait pas ces hommes.

« Bonjour, colonel Lamberton ! dit-il à un homme à la carrure de boxeur, vous êtes en ville ! »

Cet homme-ci, Mensa' le reconnaissait.

« Vous aussi », lança celui-ci.

Mensa' s'était entraînée à la maison, devant le miroir. Plusieurs fois elle avait fait le geste de tendre sa main à un homme, à un dignitaire, comme disait son mari. C'est lui qui lui avait servi de guide. Elle était habillée d'un complet couleur pétrole dont il avait acheté le tissu dans un magasin parisien – cadeau pour son mariage – et qui épousait ses formes. Sa sœur Ngountchou le lui avait cousu, car entre-temps Mademoiselle Birgitte lui avait acheté une machine Singer. Longtemps Mensa' était restée devant le miroir, nerveuse et s'était regardée. Sa voisine, Marie-Irène Ngapeth, plus âgée qu'elle, l'avait rassurée. C'était

une chance qu'elle habite à côté de cette dame qui avait une vie qui la laissait pantoise et dont les histoires extraordinaires l'émerveillaient.

C'est elle qui était venue frapper à leur porte.

« Voici Madame le député », avait-elle dit.

Mensa' lui avait adressé la parole en medumba, à cause de son nom, mais elle s'était rebiffée.

« Je suis Bassa, avait-elle corrigé, mais mon mari, tu vas faire sa connaissance. C'est lui le Bangangté. »

« Tu es ma petite sœur », disait-elle tout le temps.

Mensa' se disait que Yaoundé aurait eu pour elle un visage bien triste, s'il n'y avait « l'étonnante Mme Ngapeth ». Elle parlait souvent de ses aventures dans les quartiers de Douala « après mai 1955 », de sa traversée du fleuve Wouri la nuit, lors des « troubles », et son regard s'illuminait, elle prenait une voix conspiratrice.

« J'avais mon dernier-né sous le bras ! disait-elle. Je suis allée en pirogue à Bonamoussadi où je suis restée un mois chez un vieux. »

Et elle regardait son interlocutrice dans les yeux, recomposant mentalement le visage de ce vieil homme qui lui avait sauvé la vie. « C'est lui qui m'a conseillée, qui m'a expliqué le monde. »

Elle parlait aussi de son voyage à New York.

« Cette fête c'est la nôtre ! » disait-elle de la réunification.

Et pourtant elle disait aussi, de son ton le plus naturel : « Ne crois pas en la vérité unilatérale du pauvre, car personne n'a le monopole de la sagesse. » Elle racontait comment Soppo Priso², le richissime homme au pouvoir, avait pris ses enfants en charge lorsqu'elle était en danger, « moi, l'upéciste ! ». Elle souffla un jour à Mensa' : « Ne crois surtout pas que tout le monde n'a qu'un visage. » Première leçon dont la jeune épouse du député se souviendra souvent, « la vérité est que tous les

adultes mentent. Sans parler des politiciens alors, eux, ils font la politique ! » Pourquoi s'était-elle ralliée au gouvernement ? « Parce que le pauvre donnera tout ce qu'il a au riche, mais pas au pauvre comme lui, tu sais pourquoi ? » C'est en riant qu'elle répondait à sa question : « Par peur que son frère ne devienne riche à ses dépens ! »

Ce qu'elle pouvait être hautaine !

« La bonté légendaire et la solidarité naturelle des souffreteux, concluait-elle, je n'y crois plus ! Entre eux, les pauvres sont des crabes dans une marmite. Ils se tirent chacun vers le bas afin que tous soient grillés. Je sais de quoi je parle. J'ai connu l'exil moi aussi, au Nigeria, où mon mari et moi, nous vivions déguisés en commerçants Yorouba. Je sais ce que c'est que la souffrance et la pauvreté. J'ai pratiquement mangé les cailloux. La souffrance ne transforme cependant pas la racaille en leaders, et l'exil ne guérit pas du mauvais cœur. »

« Pourquoi je me suis ralliée ? Parce que c'est trop cher d'être pauvre ! Le coût de la souffrance est trop élevé ! La misère n'élève pas, elle détruit ! Le paradis du pauvre est un enfer ! »

Elle balayait l'air d'un coup de main.

Plus tard Mensa' se demandera si son mari mentait quand il parlait des centaines de ralliements upécistes à Bangangté. N'étaient-ils pas plutôt Bassa comme Mme Ngapeth ?

« L'erreur de l'UPC, soufflait-elle, c'est d'avoir choisi le crabe comme insigne du parti ! La fourmi, j'aurais dit, oui, les termites, encore. Mais le crabe ! Le plus égoïste des animaux ! Il faut être bête pour le choisir comme symbole. »

Mensa' préférait fermer ses oreilles à cette « bêtise d'Um Nyobè », comme disait Mme Ngapeth.

Ntchantchou Zacharie était habillé de sa plus belle veste. Elle lui

avait ajusté la cravate comme elle faisait souvent pour le nœud pastoral de son père. Il est des choses sur lesquelles les hommes sont tatillons, qu'ils soient pasteur ou député, père ou mari.

« C'est un honneur, disait Ntchantchou Zacharie, d'être invités. »

Il n'en revenait pas lui-même. Député villageois, il savait que son fief était « en brousse ».

« Bonjour colonel Lamberton », dit Mensa', en se baissant légèrement comme elle l'avait appris. Le colonel ne reconnut pas la jeune femme qu'il avait entendue jadis à Bangangté, lors de la battue pour capturer Nithap. Il avait devant lui une beauté, et la peur avait quitté le cœur de Mensa'.

« Nous nous voyons demain, n'est-ce pas ? chuchota l'homme à son mari, et le visage du député se raidit, demain. »

Le colonel disparut dans la foule. Jamais Mensa' n'avait vu autant de Blancs. C'était évidemment avant qu'elle n'aille à Paris, bien plus tard : « le sommet de ma vie ». Jamais elle n'avait non plus dansé avec l'un d'eux. Ceux-ci n'étaient pas comme Mademoiselle Birgitte ou tous ceux comme le pasteur de la mission qu'elle connaissait à Bangangté et qui étaient venus à son mariage. Ils étaient sophistiqués. Son mari l'avait mise en garde. Il lui avait demandé de ne pas se laisser impressionner. Comment pouvait-elle ne pas l'être ? Lui aussi l'était. Il avait un large sourire sur le visage, et se faufilait entre les gens, qui tous s'émerveillaient quand ils la voyaient.

« Madame, disait un homme qui avait une grande raie sur le crâne, heureux de faire votre connaissance. »

Le flash d'un photographe l'éblouit. L'homme à la raie demanda au photographe de revenir.

« Reprenez-nous une belle photo avec Madame, s'il vous plaît », dit-il au photographe.

« C'est le ministre des Relations extérieures », soufflait Ntchantchou Zacharie à son épouse quand ils s'éloignèrent.

« Le secrétaire général à la présidence. »

« Le ministre de la Santé. »

À côté de lui, une voix disait « la rébellion bamiléké n'a aucune chance ». C'était un Blanc. « Les Bamiléké doivent comprendre qu'ils n'agissent pas selon leur intérêt.

— Allez donc expliquer son intérêt à un Bamiléké !

— Des têtes dures, ces gens-là.

— Les faire parler est une gageure !

— Ils ne sont pas pires que les fellaghas !

— Tu reconnais l'homme qui est là-bas ? dit le député. Allons le saluer. »

Une voix l'interrompit.

« Honorable ! »

C'était le ministre Arouna Njoya, un large sourire sur les lèvres.

« Je suis heureux de faire la connaissance de votre charmante épouse », et son regard brillait quand il regarda Mensa' dans les yeux.

Il appuyait sur « charmante », posa ses lèvres sur sa main, n'entendit pas le « félicitations pour votre nomination ».

« Madame, dit-il. Vous devez nous rendre visite, nous de l'Ouest nous devons nous soutenir ici à Ongola. »

Il regarda Ntchantchou Zacharie dans les yeux.

« Je viendrai, dit Ntchantchou Zacharie, je viendrai.

— Avec votre charmante épouse », insista le ministre.

Après qu'ils se furent éloignés, Ntchantchou Zacharie pressa Mensa'

contre lui et lui souffla : « Il était sénateur en France. » Mensa' se retourna et vit l'homme se baisser devant une Blanche, et lui baiser la main. Elle entendit sa voix.

« Je suis heureux de faire la connaissance de votre ravissante épouse, monsieur l'ambassadeur. » « Il se prend pour un Blanc, souffla Ntchantchou Zacharie. "Vous devez nous rendre visite." »

Mensa' regarda son mari. « Devez. » Il lui parlait rarement ainsi. Au fond ils se parlaient peu, car son travail prenait son temps. C'était la première fois que dans sa voix se découvrait une certaine complicité. Elle se rapprocha de lui, quand dans leur dos elle entendit, « tcho fia ? [3](#) » Ntchantchou Zacharie se retourna.

« Joseph ! dit-il d'une voix haute, les bras écartés, je ne savais pas que tu serais là aujourd'hui !

— Tu croyais être le seul invité, n'est-ce pas ? »

Les deux hommes éclatèrent de rire, s'auscultèrent comme deux égarés qui s'étaient retrouvés en pleine forêt. Mensa' ne donna pas sa main à Joseph Mbeng mais ses joues, deux fois. Il lui demanda deux autres bises, « comme il se doit ». Elle rit et lui tendit ses joues.

« Ton medumba n'est pas mal, lui dit Ntchantchou Zacharie. Je t'aurais pris pour Enoch. »

Mbeng sourit. Il n'était pas Bamiléké, et savait l'effet que son salut medumba causait toujours sur les natifs.

« À propos, continua Ntchantchou Zacharie, Enoch, tu l'as vu ?

— Il est dans le jardin avec son épouse. »

Mbeng avait été au mariage. Il accompagnait Enoch Nkwayim qui l'avait introduit ainsi : « Voici le préfet de mon village. » La présence au bal de ce visage familial détendit Mensa'. C'était comme si elle avait retrouvé ses ailes, et laissa d'ailleurs son mari avancer sans elle vers un

jeune homme qu'il salua avec effusion. Ntchantchou Zacharie présenta son épouse alors que celle-ci parlait encore avec le sous-préfet.

« Paul Biya, dit-il. Il vient de commencer le service et déjà le président l'a adopté.

— N'exagérons pas » dit ce dernier.

Elle causa avec le monsieur, mais plus tard retrouva sur la terrasse Mbeng.

« Mensa', dit-il soudain, et son regard s'éclairait comme si au milieu du désert il avait retrouvé sa sœur égarée, tu es resplendissante ! »

Il lui demanda ce que devenaient les traductions de son père.

« Tu ne connais pas mon père, disait-elle amusée, sinon tu n'aurais pas posé cette question.

— Le pasteur Tbongo ! »

Leur conversation fut interrompue par un brouhaha et une voix qui annonçait « le président de la République et Madame ! ».

Mensa' se dressa sur ses pieds : le président de la République était plus petit que la foule. Elle n'avait jamais vu Ahidjo, ni Germaine, sa femme que sa légendaire beauté précédait. Du discours du président de la République, elle retint la phrase : « Le calme total reviendra dans la région troublée. » Peut-être parce que le mot « calme » contrastait avec les sautilllements de son âme, il demeura longtemps encore dans son esprit. Elle se répéta plusieurs fois d'ailleurs, en serrant son poing entre ses seins, « calme-toi, Mensa', calme-toi, Mensa' ».

La salle de réception du Palais présidentiel est grande, très grande, et ce jour-là elle était pleine. La musique retentit : le bal commençait. Mensa' n'avait jamais entendu un tel écho. C'était comme si chaque instrument de l'orchestre lui giflait l'âme. À Bangangté, les chants d'amour que sifflotaient les jeunes et qu'ils recopiaient dans des cahiers

secrets l'avaient préparée. Quelques fois elle avait été transportée par des cantatrices, parce que les cantatrices medumba peuvent avec leur trémolo vous anéantir l'âme, elle avait été si prise par leur voix que des larmes lui étaient sorties des yeux. Seule la musique congolaise la transportait autant. Même si elle ne parlait pas la langue de ces chanteurs, elle connaissait par cœur leurs airs qu'elle écoutait et réécoutait sur le tourne-disque que le pasteur Tbongo avait reçu de la Mission norvégienne. Quand le guitariste de l'orchestre se lança dans un solo, elle se mit à dodeliner de la tête, et puis à frapper de la main sur la cuisse, comme lors de ses danses solitaires. Ntchantchou Zacharie ne remarqua pas l'entrain de son épouse, car il n'aimait pas danser, du moins, pas la musique des Blancs. Il se savait piètre danseur et aurait encore moins osé danser lors de cette soirée grandiose. Mensa' cependant était préoccupée par autre chose. Les vêtements des dames l'avaient époustouflée. Le complet qu'elle portait, Ngountchou l'avait copié avec tout le talent qui était sien d'un catalogue La Redoute. Ici cependant, son habileté ne pouvait pas rivaliser avec Coco Chanel et autres marques de la mode parisienne dernier cri. Au début de la soirée, Mensa' avait remarqué, ou soupçonné, une certaine condescendance dans le regard des dames, quand celles-ci la complimentaient. Ou alors, disons-le, une certaine ironie.

« Bangangté ne peut pas défier Paris, voyons ! semblaient dire ces dames, encore moins Bangwa ! » Elle voyait sa sœur à la machine à coudre. Elle la savait talentueuse, mais la Haute Couture parisienne, c'était autre chose. C'est le sourire de toutes ces femmes, leur sourire cruel qui l'avait frustrée, et l'avait poussée dans l'ombre de son mari.

« La beauté ne se cache pas », c'est ainsi qu'un homme, un jeune Français, la tira de sa tanière.

« Monsieur Dupuis, conseiller technique au ministère de l'Administration territoriale », avait dit son mari en présentant l'homme qui paraissait à peine sorti de la puberté.

« Je ne me cache pas », avait-elle répondu à cet homme dont son mari lui dira qu'il était la tête pensante d'Enoch Nkwayim.

« Vous permettez ? » avait-il continué, s'adressant cette fois au député qui laissa faire.

C'est ainsi que Mensa' se retrouva sur la piste. M. Dupuis avait cependant un problème, il considérait la danse comme un exercice, tandis que pour sa partenaire, c'était un art.

« Excusez mes pas », dit-il, quand, au milieu d'une merengue, il marcha sur les pieds de Mensa'.

Yaoundé ne manquait pas d'occasions de danses, organisées par des Français qui nombreux quittaient le pays. Mensa' n'était jamais sortie pour des bals à Bangangté, mais il est des choses que le corps conduit selon la volonté, et les pas qu'elle posait, le mouvement de ses pas, révélaient un appel qui n'avait pas de répondant. Joseph Mbeng les observait et il était scandalisé par un tel gâchis.

« Vous permettez ? » dit-il à M. Dupuis et « Vous n'êtes pas fatiguée, j'espère » à Mensa'.

« Non, non. »

L'orchestre avait entonné « les Jeunes de Beguen » de Tchadé, dont elle avait recopié les paroles dans son cahier – écoutez ce tango, qui vous fait tourner autour de vos femmes ! Le monde se demande qui le chante... Et pourtant sur la montagne habitée par les ancêtres qui prient pour les jeunes de Beguen... Elle ne se retint pas, se mit à psalmodier les paroles en même temps qu'elle secouait ses reins. Entendre sa voix surprit d'abord Mbeng, mais il se ressaisit, possédé par le son de son abandon. Un doigt après un autre, d'abord délicatement, dans le dos de la psalmodieuse, il composa en même temps les notes de ce yaiyaya ! qui la faisait secouer sa tête, et chanter en dansant. Elle sourit, le regarda et son visage s'éclaira.

« Tu t'arrêtes de chanter ? » lui demanda-t-il.

Leurs yeux se rencontrèrent. Ils ne parlèrent plus durant le reste de la danse, et pourtant c'était certain, quelque chose de particulier les avait isolés au milieu de cette foule dans laquelle chacun pensait à autre chose, dans laquelle chacun mesurait ses pas et ses gestes. Dans cette salle de Yaoundé, Mensa' se trouvait soudain découverte ; elle avait révélé un geste que seule Ngountchou savait, une passion intime qu'elle avait jusque-là limitée au salon de ses parents. Mbeng savait qu'il avait saisi dans son envol un instant de grâce. Il le savait, de cet instinct qui l'avait déjà fait reconnaître parmi la centaine de danseuses, le potentiel gaspillé dans la femme du député.

« Vous dansez très bien », lui dit-il.

C'est lorsque Ntchantchou Zacharie dit la même chose que Mensa' en fut convaincue. La soirée ne faisait que commencer.

-
- [1.](#) Tu as vu le Blanc là ? C'est lui qui a écrit la Constitution du Cameroun.
 - [2.](#) Homme politique, alors proche de l'UPC.
 - [3.](#) Medumba : comment ça va ?

2.

Durant cette soirée, Mensa' dansa avec beaucoup de personnes. Évidemment elle dansa avec Enoch, dont la femme dansa aussi avec Mbeng qui dansa avec une bonne dizaine de femmes dans la salle. Même Mme Ngapeth tendit ses mains à Enoch.

« Tu ne dances pas avec moi ? dit-elle, moi ta sœur par alliance ? »

Il aurait préféré l'éviter, mais dit oui. Dans ce Cameroun, il n'existait pas encore de journaux people. Le titre de l'article en dessous de leur photo sur la piste de danse, il le voyait déjà : Ministre danse avec upéciste. Aïe ! Des sottises comme ça vous bousillent une carrière en une seconde, pensa-t-il. « Oui, je suis de droite, avait dit un jour à des étudiants à Paris cet homme dont le visage était sculpté comme un masque et qui d'Allemagne avait appris un méticuleux accent dont il était fier, vous riez, mais moi c'est seulement ma carrière qui me préoccupe. »

Premier thésard bangangté, il était alors le plus âgé des boursiers.

« Quand vous prendrez le pouvoir, avait-il ajouté, vous aurez aussi besoin de juristes compétents. »

Et puis, aux jeunes unékistes (Union nationale des étudiants du Kamerun, UNEK, fédération estudiantine camerounaise, caisse à

résonance de l'UPC sur les campus en France) qui le huaient, il avait lancé, « un bon joueur ne manque jamais d'équipe ».

M. Ngapeth rejoignit le groupe. Il se présenta à Mensa' et à son mari en français, bien qu'ils fussent tous les trois Bangangté.

« La vie et ses surprises, dit Mbeng, observant les danseurs. Ces deux-là sont devenus complices. »

— Qui n'est pas l'ami de Mme Ngapeth ? souligna Ntchantchou Zacharie, et il regarda son épouse, lui parla en medumba, utilisant son ndap, Mensa', ou koo ndjou' gi ? »

Mensa' lui sourit, même s'il lui vint à l'esprit que son mari était heureux d'échapper à M. Ngapeth.

« Service ! dit-il, et un homme se rapprocha. À elle seule, continua-t-il en français, parlant de Mme Ngapeth et la regardant, elle a rallié toute la Sanaga-Maritime, sans parler de son mari ! »

Le serveur tendit le plateau. Il prit un verre de champagne qu'il lui tendit.

« Qu'elle vienne m'aider à Bangangté, dit-il en souriant, et se retournant vers M. Ngapeth, il lui parla en medumba. Me jou' mbe ou tche-a ze Bassa ndonni ndje2.

— En français, protesta Eva, l'épouse allemande du ministre Nkwayim, qui ne comprenait pas le medumba. En français !

— Je blague avec lui, dit Ntchantchou Zacharie.

— C'est le combienième ? lui demanda M. Ngapeth qui remarqua qu'elle était enceinte.

— Le troisième.

— Vous êtes une Africaine », dit-il.

Eva rougit.

« Après celui-ci, dit-elle, je m'arrête. »

Son mari revenait.

« Qui arrête les gens ici ? demanda-t-il.

— Monsieur le ministre, lui dit Mbeng, personne d'autre.

— Je vous souhaite un garçon, monsieur le ministre, dit Ntchantchou Zacharie, et regardant Eva, n'est-ce pas madame ?

— Une autre fille me va, dit-elle, en entraînant les deux autres femmes avec elle, mais après, repos.

— Repos de la guerrière », dit Enoch.

Les hommes éclatèrent de rire.

« Mon village te plaît toujours ? demanda Enoch Nkwayim à Mbeng.

— Et comment, je parle déjà medumba.

— A yi la, me tasa'tchang³ ! », certifia Ntchantchou Zacharie.

Enoch Nkwayim ne le mit pas à l'épreuve, et continua en français.

« J'espère que tu t'occupes bien de ma maman », dit-il.

Ainsi allaient leurs conversations. La situation professionnelle de Mbeng était plutôt complexe, lui qui travaillait dans le village natal de son patron. Mais c'est aussi ce qui les rapprochait. Leurs échanges en devenaient intenses. Tandis que la musique menait sur la piste des couples, eux parlaient des Hauts plateaux, devisaient sur ce qui arrivait, et sur les avantages du cadi⁴. « Les Bamiléké ne sont pas les Bassa. Sans le cadi, tu crois qu'un seul allait se rallier ? »

Ils ne virent même pas les femmes qui s'éloignaient, prises elles aussi dans une conversation animée que Mme Ngapeth menait, tournant sa tête tantôt à gauche où se trouvait Mensa', tantôt à droite vers Eva, s'interrompant parfois, pour avec effusion saluer quelqu'une qu'elle reconnaissait et la présenter à ses deux complices du soir. Elle semblait

connaître tout le monde.

« Vous parlez encore de Bangangté, dit Mme Ngapeth, est-ce que je me trompe ? »

Les trois hommes sursautèrent, et leur visage s'éclaira car ils se rendaient compte qu'ils avaient été découverts. Ils n'avaient même pas vu les femmes revenir.

« Schatz, dit Eva, gehen wir ?

— Gleich. »

Son ton était exaspéré. Il s'en rendit compte et se reprit.

« Noch fünf Minuten, ja ? lui demanda-t-il.

— Nimm deine Zeit⁵.

— La langue de Goethe, dit Mbeng, rêveur, et son regard rencontra celui de Mensa'. J'ai plutôt fait espagnol à l'école. Hola ! »

Elle sourit amusée.

Mensa' revit Mbeng le lendemain en sortant de la Poste centrale. C'est lui qui l'aperçut.

« Voilà un hasard, dit-il. Que fait Mme Ntchantchou seule en ville ?

— Monsieur le sous-préfet ! »

Mensa' remarqua qu'il avait un accent bété plus prononcé en ville que lors de leur danse.

« C'est un télégramme de Bangangté qui m'amène ici, justement, dit-elle rapidement.

— Votre père, comment va-t-il ?

— Il n'y a pas de problème », répondit-elle, et c'était sa manière de signaler qu'elle préférerait changer de sujet.

Mbeng le remarqua.

« Je suis ici dans mon village, dit-il, insistant sur mon village, un grand sourire déchirant ses lèvres, alors qu'il montrait la Poste centrale, le grand carrefour aux nombreuses voitures, et les autres bâtiments en dur de Yaoundé.

— Ah, s'étonna Mensa', vous êtes de Yaoundé ?

— Ewondo pur sang, dit-il, et soudain son visage s'éclaira. Ma famille est autochtone d'Ongola. C'est nous qui avons donné la capitale du Cameroun aux Blancs, et donc aux Camerounais. Et c'est Charles Atangana, le chef supérieur des Ewondo et des Bane, qui a invité les Bamiléké, les Nordistes, et tout le monde à venir s'installer ici. En commençant par Njoya. C'est lui qui a donné le terrain aux allogènes, et c'est donc lui qui a créé Yaoundé.

— Je ne le savais pas », dit Mensa'.

Comme tout bon Camerounais, son village était le sujet dont Mbeng parlait avec beaucoup d'enthousiasme, même si ce village était la capitale.

« Charles Atangana Mballa, dit-il, tu as entendu parler de lui ? »

Mensa' ne remarqua pas le tutoiement. Elle dit non.

« Le patriarche, celui qui a servi les Allemands, et les Français, et a recruté mon père pour aller libérer la France. La Tripolitaine. Mon père est un ancien combattant, qui a traversé le désert et est arrivé jusqu'à Paris. Nous l'appelons Champs-Élysées. Un tirailleur. Tu devrais le rencontrer. Une véritable légende. »

Il parlait en agitant ses mains. Mensa' était arrivée à la voiture dont le chauffeur ouvrit la porte. Elle dut cependant promettre à Mbeng de rencontrer son père. Il insistait.

« À la prochaine occasion.

— Yaoundé, c'est votre village, alors, dit-elle, et un sourire se dessina sur son visage.

— En effet. Tu es déjà allée dans les quartiers bamiléké ? Je m'excuse, dit-il rapidement, faussement confus, nous nous tutoyions hier, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Mensa', mais je dois m'y habituer.

— À me tutoyer ?

— Oui.

— Ça viendra, dit-il en riant. Tu tu tu. »

Mensa' n'était pas encore allée dans les quartiers bamiléké de la ville, bien que comme tout le monde de l'Ouest, elle y ait de la famille, tantes lointaines et autres proches. Elle entra dans la voiture. Mbeng ne se taisait pas.

« Mokolo, Nkomkana, Obala, disait-il heureux, maintenant la portière ouverte. Tu devrais aller au marché de Mokolo. C'est le plus grand marché de Yaoundé. Le moins cher aussi, continuait-il confiant, je sais, les Bamiléké et affaire ngkap6. »

« Les Bangangté sont une exception, voulut-elle lui dire ici, hautaine, tu le sais. »

Évidemment, il ne le savait pas.

« C'est un quartier bangangté aussi. »

Mensa' fit le geste de fermer la portière.

« Mon père va te parler de Yaoundé, dit-il en reculant, parlant dans la vitre qui était baissée. Tu n'oublies pas, hein. »

Mensa' lui promit de rencontrer son père la prochaine fois, et elle le vit traverser le rond-point de la poste en évitant les voitures, sa voix restant dans ses oreilles, s'arrêter entre des véhicules, avant de

continuer en courant. Sa silhouette filiforme se perdit ensuite dans la foule.

Mensa' n'avait pas pu parler avec son père. La communication avait été très difficile. Plusieurs fois elle avait dû crier au lieu de parler, et de l'autre côté, le pasteur lui aussi n'avait répété que : « Il n'y a pas de problème. »

« Dépose-moi au Marché central », dit-elle au chauffeur.

En ouvrant la porte de la voiture, elle manqua de heurter un cycliste qui s'arrêta, une injure pleine la bouche, mais continua quand il vit que c'était une femme qui sortait de la voiture, et à l'aspect de Mensa' reconnut une « mon mari est capable ». Cela la distraignait de ses soucis – son père au village, les villages que l'armée incendiait, l'incendie comme arme de la guerre. Mais le pasteur ne voulait pas quitter Bangangté. Il vivait dans la dénégation. Quand la voiture passa devant le supermarché Printania, Mensa' vit Mbeng qui y entra. Les deux bâtiments du Marché central lui firent face bientôt. Elle se demanda lequel choisir quand le chauffeur se gara devant l'entrée principale. Des femmes en robe fleurie, foulard sur la tête, ou les pieds nus, passaient devant elle. Les images du bal de la réunification lui revinrent bruyantes à l'esprit. Elle revit l'apparat des femmes. Elle interpella une marchande qui avait un panier en équilibre sur la tête.

« Les vendeurs de tissu sont de quel côté ? »

La femme lui montra le bâtiment de gauche. Mensa' dit au chauffeur de rester là, et ouvrit la portière.

« Je reviens. »

Devant elle, la pancarte d'un magasin disait Champs-Élysées, et soudain elle repensa à Mbeng. Qui aurait pu dire que la veille, ils s'étaient rencontrés à la présidence de la République ? Elle se souvint de la première fois où elle l'avait vu, à Bangangté. Il était habillé de son

uniforme officiel, avec képi. La deuxième fois il était en smoking. Et maintenant en veste citadine. C'était comme si toutes les fois où elle le rencontrait, il avait un visage différent.

Elle entra dans Champs-Élysées, son esprit plein de ces pensées mais déterminée à ce que les femmes de la capitale ne la prennent plus jamais de haut, « je ne suis pas une villaps7 ».

Le propriétaire de Champs-Élysées se leva quand il la vit entrer. C'était un Français à la veste impeccable, comme elle en avait vu au bal. Elle sortit de sa boutique avec derrière elle un garçon portant des ensembles frappés de trois lettres. Elle lui indiqua la voiture et entra chez un Haoussa au grand gandoura bleu, qui mastiquait un bout de racine. Il remonta les manches tombantes de son vêtement, et montra un siège à Mensa', à côté de lui. Sans qu'elle lui dise ce qu'elle voulait, il semblait l'avoir compris en voyant le visage avec lequel elle regardait ses pagnes. Il prit chacun de ceux sur lesquels son regard s'était posé, et les étala devant elle.

« Wax hollandais, dit-il, moins cher qu'à la Briqueterie. »

C'étaient un pagne rouge, un bleu et un vert. Il ouvrit le rouge grandement, lui montrant les motifs qui le composaient. Et puis il ouvrit le bleu et fit de même pour le vert. Ses gestes étaient mécaniques, et son regard amusé déshabillait Mensa'. On aurait dit qu'il voulait faire d'elle sa femme, à défaut d'une cliente.

« Le rouge-ci, c'est ce que les clientes aiment. »

Il se recouvrit le corps de ce pagne.

« Regarde. »

Il fit les gestes d'une femme.

« C'est bon pour les robes, mais aussi pour les ensembles. »

Quand Mensa' entra chez le vendeur de chaussures, elle avait le

pagne vert sous la main. L'homme retenait son pantalon avec des bretelles de couleur. Il la regarda, et c'était comme si ses yeux la décortiquaient, découvraient l'intérieur de sa bourse, comptaient l'argent en se léchant les doigts.

« Ma belle, dit-il, c'est ici que je vais te fabriquer. »

Mensa' éclata de rire.

« Ici ce sont les escapins italiens, dit-il, les meilleurs. »

Et puis il montra une autre paire.

« Là les françaises, à la mode. Vous avez quelle pointure ? »

Il regarda le pied de Mensa'.

« Je dirais 37. »

Il avait raison. Il fit un geste vif à son garçon qui guettait l'échange comme un chien affamé regarde un homme qui mange. Le garçon sursauta, courut à l'extérieur du magasin, et revint avec quatre paires de chaussures qu'il déposa devant Mensa'.

« C'est votre pointure, dit le vendeur en prenant la chaussure italienne en premier. 37. »

Quand la femme sortit du magasin, elle portait la française. Elle tenait les chaussures avec lesquelles elle était entrée entre ses mains, emballées dans un sac en plastique neuf.

« Bonjour mammy nyanga », dit le bijoutier.

C'était un Maure, et son regard ausculta le cou de Mensa'. Il lui parlait, et ne regardait que son cou.

« Vous avez un beau cou, lui dit-il d'ailleurs. Je vais orner ça pour Monsieur.

— Ne soyez pas si sûr de vous, dit-elle.

— Madame, dit-il, si Monsieur n'aime pas, vous venez ici, je vous

épouse. Walāï !

— Et si Madame n'aime pas ? »

Il sourit.

« Vous voulez la cola ? »

Mensa' dit non. Il croqua un morceau, mastiqua, et ouvrit la caisse vitrée qui contenait les bracelets. Même geste que fit le parfumeur fulbé. Même évidence avec laquelle il croqua la noix de cola, après l'avoir offerte à Mensa' qui refusa là aussi.

« Coco Chanel ici, dit-il. Dior. C'est ce que les femmes aiment.

— Ah bon », dit Mensa'.

C'était visiblement des faux.

« Les femmes de Yaoundé ont du goût. »

Mensa' sursauta. Elle était outrée. Cet homme semblait avoir vu le village en elle. Je ne suis pas une villaps.

« Je vais vous gâter.

— Oui, vous êtes trop cher », dit-elle, et elle sortit.

Ce n'était qu'un prétexte.

« Vous allez revenir », cria l'homme dans l'allée du marché.

Et Mensa' revint.

« Je vous avais dit.

— Faites-moi le prix, dit Mensa', et montrez-moi les vrais. »

L'homme sourit, découvrant sa dent dorée.

« Madame, j'ai déjà baissé pour vous, fit-il, suppliant devant la bouteille qu'elle choisit, walāï ! Je vous vends à perte. »

Mensa' ne l'écoutait plus.

La transformation de la femme du député fut une œuvre collective. Mme Ngapeth lui indiqua comment combiner toutes ces marchandises qu'elle avait achetées pour faire un ensemble de mode, et se métamorphoser en une femme de la capitale, du monde. Mensa' la retrouva à la tontine des Femmes capables. Celle-ci se tenait pour cette fois dans son salon, et une vingtaine de femmes y étaient présentes, parmi lesquelles Mensa' reconnut de nombreuses femmes qu'elle avait vues à la présidence. Avec son décolleté, la nouvelle venue tenait sa vengeance sur ces grandes dames. Mme Ngapeth les présentait toujours en précisant la profession de leur époux. Il y avait là les épouses des hommes les plus puissants du Cameroun, car, et cela Mensa' le découvrit aussi un nom après un autre, le pays était dirigé par une poignée de personnes qui se connaissaient toutes.

« Nous nous réunissons tous les mois », dit l'hôte du jour, et elle ajouta : « En attendant ton tour, la semaine prochaine ce sera chez Madame le préfet Sabbal Lecco. »

Celle-ci sourit.

« Avec plaisir. »

Une autre femme entra, son parfum embaumant l'atmosphère.

« Femmes capables ! » lança-t-elle.

C'était la formule de ralliement.

« Actons ! », répondirent les femmes en chœur.

La femme s'assit sur un siège que lui montra Mme Ngapeth.

« Vous avez déjà rencontré Madame le député Ntchantchou, dit celle-ci, en regardant Mensa'. Elle va nous rejoindre, mais aujourd'hui elle est là comme observatrice, est-ce que je me trompe, madame Ntchantchou ? »

Mensa' dit oui.

« Elle habite Etoa Meki et Bangangté, et nous sera donc de bonne aide, continua-t-elle. Après tout c'est dans le pays bamiléké que notre action sera mise en place. Qui d'autre a une résidence secondaire à l'Ouest ? »

La manière avec laquelle elle dit résidence secondaire fit sursauter Mensa' qui pensa à son père.

« À part Madame le préfet Keutcha, bien sûr », dit Mme Ngapeth. Elle aussi prononçait « Keutcha », à la française, au lieu de « Nki'tcha » medumba.

« Madame le député.

— Autant pour moi. »

Elle regardait la femme qui l'avait interrompue.

« Première femme député d'Afrique », continua celle-ci, et cette phrase emplît de fierté le visage de toute la salle, en particulier celui de Mme Nki'tcha.

« C'est elle qui a poussé Djoumessi [8](#) au ralliement, chuchota une femme à côté de Mensa'. Vous savez ce qu'elle lui a dit ? »

Personne ne savait.

« Elle lui a dit : laisse tomber le Kumzse, je ferai de toi un ministre de la République. Et elle a tenu parole.

— Djoumessi c'est qui ? » lui demandait une femme, la trentaine.

« C'est bien moi qui ai porté un toast pour vous, se rattrapa Mme Ngapeth. Eh, oui, en tant qu'upéciste, c'était un honneur de voir notre combat couronné ainsi. »

Elle dit « en tant qu'upéciste » en se frappant la poitrine. Elle mesurait l'assistance du regard.

« Je vous donnerai la parole tout de suite, madame Keutcha. C'est vous que nous allons écouter aujourd'hui. Nous parlions de résidence secondaire à l'Ouest.

— À New Bell-Kassalafam, dit une autre voix.

— Douala ne compte pas, répondit Mme Ngapeth.

— Comment ça ? Quartier bamiléké. »

Il y eut une agitation parmi les femmes.

« Ce n'est pas l'Ouest », coupa Mme Ngapeth. « Et puis, tout le monde ici a un pied à terre à Douala, est-ce que je me trompe ?

— Il y a pied à terre et pied à terre ! protesta une femme que son large foulard attaché façon Yorouba distinguait.

— Madame le président de l'Assemblée ne va pas me démentir ! »

L'épouse Mayi Matip qui était ainsi interpellée leva les mains.

« Revenons à l'ordre du jour, souligna Mme Ngapeth, et je vais donner tout de suite la parole à Mme Keutcha, car c'est elle qui nous a introduits au cad. Elle va nous dire comment ça marche, et en quoi ça consiste chez les Bamiléké. La réinsertion des combattants est un problème, surtout pour ce qui est de leurs familles. S'il est possible de s'occuper de leurs enfants, et de mettre leur femme à la tâche, on aura déjà résolu une bonne partie du problème, car au maquis aussi, les hommes sont des fainéants. »

Il y eut une secousse ici, parmi les femmes.

« Je sais ce que je dis », précisa Mme Ngapeth.

Sa parole créa un silence. Mensa' se rendit compte combien elle était respectée dans cette assemblée. Une femme entra.

« Femmes capables ! » dit-elle.

« Actons ! »

« Madame l'inspecteur Dibongue, intervint Mme Ngapeth, vous êtes en retard.

— Nous cherchions la maison, s'excusa la dame au col roulé rouge, avec une chaîne dorée qui lui tombait sur la poitrine. Le chauffeur a tourné plusieurs fois dans le quartier sans trouver.

— Ah, s'étonna Mme Ngapeth, nous ne sommes pourtant pas cachés. Le Restaurant africain, et la gauche.

— Puis à droite, mais introuvable. »

Mensa' regardait tout ce monde. Elle chancelait. Mme Ngapeth ne lui aurait pas tenu la main qu'elle aurait été vraiment intimidée. Et pourtant la convivialité du salon la rassura. Elle y était déjà venue avant, comme sans doute la plupart des dames qui étaient assises dans les fauteuils. Quand elle se leva pour aller aux toilettes, elle ne demanda pas son chemin, même si le regard de Mme Ngapeth le lui montra. Mensa' se tint devant le miroir pendant quelques minutes, murmurant devant son visage, « je suis à Yaoundé ! ». Puis elle ajusta ses sourcils, son mascara, sa perruque et son rouge à lèvres, tira la chasse d'eau et ressortit.

Elle se rassit, alors que Mme Nki'tcha parlait. Elle se tenait les deux mains, comme on le fait à l'Ouest pour s'exprimer en assemblée. Mensa' n'avait rencontré que son mari, qui était Bangangté lui aussi. Elle se promit de s'introduire auprès de Mme Nki'tcha après la réunion, mais n'en eut pas le temps.

Mme Ngapeth la devança.

« Elle a épousé ton frère, lui dit-elle, comme moi.

— Nous sommes tous dans cette affaire-là, disait Mme Nki'tcha et elle regardait les femmes alentour. Mme Ngapeth ici peut témoigner. Mon propre petit frère qui est parti en France grâce à une bourse de l'Union française, là-bas est entré dans le cercle des upécistes, et

soudain je ne le reconnaissais plus. Il ne parlait plus que de nationalisme et de révolution. Et moi je lui demandais s'il voulait faire sa révolution là contre sa grande sœur, car c'est moi qui l'ai éduqué. Il a grandi chez moi. Ou alors s'il voulait la faire contre son papa, car nous sommes de la lignée des chefs. Quand j'ai vu que sa folie au lieu de baisser ne faisait qu'augmenter, car moi sa sœur il m'appelait fantoche, je l'ai fait rapatrier. Madame le ministre Eteki qui est ici m'a aidée, elle peut témoigner. » Elle cherchait celle-ci, la trouva dans le canapé qui hochait la tête. « C'est menotté qu'il est retourné ici. Or arrivé au pays, c'est plutôt dans le maquis qu'il est allé, au lieu de prendre le travail que pourtant nous lui avons cherché. Nous sommes ensemble dans cette guerre-là. »

Elle disait cette guerre-là, et son ton devenait maternel. Elle avait la trentaine, mais on lui aurait donné dix ans de plus.

« Elle a sauvé son frère du poteau d'exécution », chuchota une femme à côté de Mensa'.

Et elle regarda Mme Nki'tcha avec admiration, quand celle-ci parlait de son petit frère qui préférait les moustiques de la brousse aux bureaux de la capitale.

« Les gardes civiques l'ont arrêté à Tombel lors des massacres, continuait la femme, à voix basse. Il disait aller au Mont Kupe ! »

Elle fit une pause.

« Quand tout le monde fuyait le volcan, ajoutait-elle, pour mieux souligner la folie, lui il voulait aller au Mont Kupe.

— Je ne sais vraiment pas ce qui l'a piqué en France, disait l'explorée Mme Nki'tcha, retirant un mouchoir de sa sacoche, et s'essuyant une larme, joue droite.

— Il allait rejoindre les maquisards ? » demanda une femme à haute voix.

Parmi ces dames, on ne prononçait pas le nom « Ouandié Ernest », on disait « les maquisards ».

« Quelle folie a pris nos enfants en France, disait une autre femme, ce doit être les livres qu'ils lisent là-bas.

— Nous qui croyions que les femmes blanches c'était la chose la plus grave qui leur fasse perdre la tête ! », disait une troisième.

Elle recherchait l'approbation de chacune.

« Il voulait se tuer, disait Mme Nki'tcha, et elle essuyait une autre larme, joue gauche, mais la mort l'a refusé. »

Et pourtant, un autre de ses petits frères, « Beau Gosse », devenu pro-chinois à Paris (on y dirait très bientôt maoïste⁹), aurait sa tête coupée dans le maquis d'Ossendé¹⁰, et exposée aux villageois en route, à Ebolowa.

-
1. Tu veux une boisson ?
 2. Toi le Bangangté, tu es tombé sous l'influence de ton épouse bassa, pour dire avec perfidie : tu es devenu upéciste.
 3. C'est cela, tasa'tchang (ndap).
 4. Confession publique, rituel traditionnel bamiléké, instrumentalisé durant la guerre civile. Nous y reviendrons.
 5. « Chérie, on y va ?
— Encore cinq minutes, tu veux ?
— Prends ton temps. »
 6. Les Bamiléké et les affaires d'argent.
 7. Villageoise.
 8. Chef traditionnel bamiléké, premier président de l'UPC.
 9. Maoïste, c'est-à-dire ici lecteur assidu d'un seul livre, les Citations du Président Mao Tse Toung, acheté d'occasion dans une librairie de la rue des Écoles, au Quartier latin.
 10. Éphémère maquis ouvert dans le sud du Cameroun, par Ossendé Afana, le premier docteur en économie camerounais, qui y sera tué lui aussi.

3.

La réunion à laquelle le mari de Mensa' avait assisté la veille au ministère était bien différente. Mbeng y était lui aussi. Elle eut lieu dans le bureau d'Enoch Nkwayim où le conciliabule sur la situation de Bangangté qui avait commencé durant la fête de la réunification avait continué. Il y avait évidemment des Blancs, dont le colonel Lamberton qui fit signe à Ntchantchou Zacharie à l'autre bout de la table. Ngapeth y avait été aussi convié, tout comme celui que Nkwayim introduisit comme étant « l'homme de main du ministre Arouna Njoya ».

« Fochivé¹, dit Enoch Nkwayim à ce dernier qui était assis dans un coin de la salle. Comme vous voyez, ceci n'est pas un complot bamiléké. »

Nkwayim avait cette manière de prendre le taureau par les cornes, qui faisait sourire. Il exprimait ainsi le plus souvent ses pensées les plus profondes. Cette fois il regarda l'assistance, une joie perfide dessinée sur les lèvres.

« Parlez-moi du Littoral qui me casse les pieds, souligna Fochivé. Ce n'est pas non plus Monsieur le ministre Arouna Njoya qui me démentira.

— Allez-y, dit l'homme qui avait été interpellé, habillé cette fois d'une veste remontée par un nœud papillon, comme pour une autre grande

fête, allez-y, je vous écoute.

— C'est que la situation de Bangangté est préoccupante, s'interposa Nkwayim, et cette fois il regarda plutôt Ntchantchou Zacharie. Les activités des rebelles se sont intensifiées, à ce que montre le rapport de sécurité, et ce disant, il se retournait vers Fochivé qui acquiesçait, mais se taisait. Monsieur l'inspecteur, est-il confirmé que Ouandié y a installé son Quartier général ?

— Affirmatif, dit Fochivé.

— Surprenant, intervint Ntchantchou Zacharie, car il est de Bangwa.

— Tu veux dire de Bangou », l'interrompt Enoch Nkwayim.

Le tutoiement n'échappa à personne.

« De Bangou effectivement, intervint Ngapeth. Badoumla.

— Où est la différence ? coupa la voix de Semengué, puisque ce sont tous des Bamis ? »

Cette phrase créa un silence embarrassé. Les Bamiléké dans la salle s'évitèrent du regard. Même Nkwayim bégaya, car il savait qu'il marchait sur des œufs.

« Du point de vue du renseignement policier, c'est important », dit-il, et son regard attendait le soutien de Fochivé qui ne vint pas.

« L'origine du terroriste n'est pas la question, continua Semengué, c'est le lieu de l'activité terroriste qui est le problème. »

Il avait une manière particulière de dire terroriste, en insistant sur les r, ce qui donnait au mot un claquement sec de mitraillette. Il parla, et regarda un Blanc qui était assis à côté de lui. Le Blanc, plutôt âgé, hocha la tête.

« C'est justement pourquoi j'ai convoqué ce conciliabule, dit Nkwayim. Ce n'est pas facile pour nous d'être tous à Yaoundé et je suis particulièrement satisfait d'avoir ici le sous-préfet de Bazou. »

Il scruta les visages dans la salle.

« Monsieur Joseph Mbeng, et sur ce ton humoristique qui détendit l'atmosphère il ajouta, je lui ai confié personnellement la sécurité de ma vieille maman.

— Votre maman va très bien, dit Mbeng, sauf l'âge...

— Elle refuse de quitter Bazou, dit Nkwayim.

— Nos mamans ! soupira quelqu'un.

— Bangangté, coupa soudain Nkwayim. Nous parlions de Bangangté.

— Oui, monsieur le ministre, intervint Ntchantchou Zacharie, et en parlant il regardait Semengué, monsieur le colonel fait le ratissage depuis deux ans, bien avant l'assassinat du docteur Broussoux qui a fait la une des journaux. Les mesures de couvre-feu sont strictes. Les confessions sont extraordinaires. Nyamsi. — Il dit Nyamsi en regardant Semengué, puis Fochivé. — Il n'y a pas de village que les soldats n'aient passé au peigne fin.

— Le problème ce sont les populations, reprit Semengué, et il se tourna encore vers le Blanc qui était assis à côté de lui, les populations, répéta-t-il, pas un individu.

— Le problème, ce sont les Bamiléké », intervint Lamberton.

Le silence se fit.

« Essayons d'éviter la dérive », recommença Enoch Nkwayim, marchant une fois de plus sur des œufs. Il ne dit pas « tribaliste ».

Il connaissait les positions du colonel Lamberton.

« Nous avons pu faire se rallier de nombreuses populations », intervint Ngapeth, sans préciser à qui exactement ce mot population se référerait. En parlant il s'adressait plutôt à Lamberton qui avait accusé

« les Bamiléké », prenait les autres Bamiléké de la salle à témoin. « Mme Nki'tcha et Mme Ngapeth (il appelait son épouse ainsi, comme si ce n'était pas son propre nom qu'il mentionnait) sont très actives. Le député Ntchantchou ici présent a lui-même présidé à la cérémonie de ralliement la semaine passée, lors d'une séance de cadi à la maison du parti. »

Il mit sur la table un exemplaire de La Presse du Cameroun, qui montrait quelques photos. Il en pointa une du doigt, tandis que son regard parcourait l'assistance.

LES MAQUISARDS

RALLIENT LA RÉPUBLIQUE

« Vous confondez action psychologique avec action militaire, intervint Semengué, et un sourire se dessina sur son visage, alors qu'il tenait les pages du journal ouvertes devant ses yeux, car s'il faut parler des faux maquisards du député Ntchantchou... »

Une agitation se fit dans l'assistance. Ntchantchou Zacharie était plus qu'embarrassé. La formule faux maquisards du député Ntchantchou le tourmentait. « Ce type s'y croit, hein », pensa-t-il. Et puis surtout, « qui perd le temps à qui ?² ». Si Semengué n'avait pas été le chef d'état-major des armées, il aurait certainement perdu son sang-froid et se serait confronté à lui qu'il dépassait de deux têtes, et lui aurait dit : « Saute et cale en l'air, mbap³. » Il se contenta d'avaler sa salive, de souffler, recherchant ses mots.

« Les deux sont liées, mon colonel, il me semble.

— Justement, coupa Semengué, et il regarda une fois de plus le Blanc à côté de lui, l'amont et l'aval. Nous parlons ici de l'amont, et Bangangté est devenu un fief du terrorisme au Cameroun.

— Ce n'est plus le Mont Kupe ?

— Ce n'est plus le Mont Kupe. »

Il tendit sa main sur laquelle le Blanc déposa une brochure.

« Ouandié a d'ailleurs déclaré Bangangté, votre circonscription, monsieur le député, territoire libéré. »

Il passa le tract rougi à l'assistance. Chacun le parcourut et hocha la tête, car on pouvait y lire Bangangté, territoire libéré, signé, ALNK.

« C'est vous le soldat », voulait dire Ntchantchou Zacharie, mais il se tut.

« En résumé, le front de la guerre s'est transporté chez les Bangangté, souligna Arouna Njoya, faisant un geste de tête pour libérer son cou, et croisant ses mains sur la table, dans la brousse entre Bazou et Moya. »

Semengué regarda une fois de plus le Blanc et croisa ses mains lui aussi. Il avait l'air satisfait, car la conclusion qu'il aurait formulée au bout de son propos avait été dite par une autre personne dans la salle.

« Voilà, fit-il.

— Que faire ? posa Arouna Njoya.

— Résoudre le problème, répondit Enoch Nkwayim, mais comment ?

— Ma position, vous la connaissez déjà », grommela dans son coin le colonel Lamberton.

Sa position était en effet connue de tous ici, trop connue d'ailleurs, vu qu'il la divulguait sous la forme d'articles jargonneux publiés dans des revues militaires en France : Toute guerre est une opportunité. Pour ce qui est de la guerre en pays bamiléké, elle offre l'occasion d'implanter la présence française au Cameroun, en multipliant notre force sur le terrain, en militarisant la région. Au lieu de mettre un terme à la rébellion, il faudrait au contraire laisser la situation pourrir encore plus, pendant quatre ou cinq ans. Ouandié est un formidable alibi.

« En effet, dit le ministre de l'Administration territoriale, qui ne la

connaît pas ? – Il regarda Semengué, puis le Blanc à côté de celui-ci. – La recolonisation du Cameroun, c'est ce que vous voulez, non ? » Il n'ajouta pas « idiot ! », mais le pensa très fort.

« À Bazou, intervint Mbeng, nous aurons besoin de plus d'éléments pour contenir la rébellion, et la limiter où elle est maintenant.

— Monsieur le sous-préfet remplace valablement Daniel Kemajou⁴ chez moi, intervint Enoch Nkwayim, et son regard rencontra celui amusé de Fochivé. Il fait un travail excellent.

— La rébellion vient du sommet », dit Fochivé.

Ses yeux brillaient d'un infâme plaisir quand il le dit, tandis qu'il recherchait ceux des Bamiléké de la salle.

« Une fois de plus, intervint Semengué, les populations sont le problème, car elles sont contaminées, mais, regardant le Blanc à côté de lui, le général Dio⁵ avait justement une suggestion. »

Le général Dio prit enfin la parole.

« C'est simple, dit-il, il faut les mettre dans des camps.

— Des camps ? »

C'est Enoch Nkwayim qui réagit ainsi. La parole du général, son long séjour en Afrique tout comme son passé dans la Grande Guerre lui donnaient une autorité que personne ici n'aurait pu mettre en cause. Évidemment chez lui Enoch ne dit pas à Eva, Auch wir haben unsere KZs⁶. Le sut-elle jamais, elle qui était Juive ?

Quelques temps plus tard, des gens se racontaient en gloussant qu'Enoch Nkwayim avait échappé de justesse à une prise d'otage par les tsuitsuis, alors qu'il allait à Bangangté inspecter la mise en chantier des camps de regroupement. Il ne devait son évasion, disait-on, qu'au fait d'avoir quitté les lieux quand des coups de feu se firent entendre

dans le lointain. Il a pris la fuite, murmurait-on aussi. Sinon il aurait été capturé par ses frères. On peut imaginer ce que le ministre de l'Administration territoriale pensait de tels blablateurs et autres gâteurs de nom⁷, « les schwouains⁸ » ! Clara n'avait pas échappé à son deuxième pogrom, mais Nithap ne le saura que plus tard. Il avait continué de rêver d'elle. « Je saigne », cette phrase, il l'entendait chuchotée dans ses oreilles quand dans son lit de ronces, il sentait ses seins entre ses mains, et ses tétons entre ses lèvres. Elle était à Tombel pendant l'attaque des Nordistes sur le quartier bamiléké. C'est de loin qu'elle avait vécu la chute et le dépeçage de la ville du café. Mais son ventre l'avait-il mise en garde contre l'attaque des Bakossi ? Cela, il ne pouvait que le souhaiter. Il pensa plusieurs fois à elle et à son épouse. Et surtout, il pensa à Tama'. Une fois il rêva qu'un adolescent disparaissait, englouti dans les flammes, son cri d'homme secouant l'univers. Il se releva en tremblant, haletant. Il avait crié horrifié, dans la nuit.

Que Ouandié ait choisi d'installer son QG à Bangangté ne pouvait que le satisfaire. Cela permettait au médecin de recomposer son existence familiale éparpillée. Pour le leader, Bangangté était son but, l'avait toujours été. Déjà à Accra il marchait comme un somnambule en pensant à cette ville. Il ne l'avait dit à personne mais son retour au Cameroun, c'était en fait sa réponse à l'appel de cette bourgade. Il n'y était pas né mais c'est là qu'il allait le plus souvent, jeune.

Quand dans la nuit il frappa à la porte du pasteur Tbongo, il savait que son geste répétait celui de l'enfant qu'il avait été, à qui son professeur enseignait les principes du cartésianisme. La ville n'était pas encore électrifiée comme Nkongsamba. Ce sont les aboiements de Kouandiang qui les signalèrent d'abord. Il y eut un doute, et puis une voix d'homme demanda : « Qui est là ? »

— C'est moi, dit Nithap.

— Nithap ? »

Des pas se firent entendre.

« Nithap ? »

Les yeux d'Elie Tbongo découvrirent deux hommes. Nithap vit la peur dans ce regard qu'il connaissait. Le pasteur eut besoin de temps pour reconnaître que l'un des visiteurs était son gendre. Il fallut que Nithap le redise, « c'est moi, Nithap ». Il le serra alors dans ses bras. Il le regarda comme un revenant, et le serra une fois encore contre son cœur. Son regard rencontra ensuite l'homme avec qui Nithap était.

« Papa, dit Nithap, voici le président Ouandié Ernest.

— Bonjour, papa, dit Ouandié, nous pouvons entrer ? »

Le pasteur Tbongo hésita.

« Oui, bien sûr. »

Il était abasourdi. C'était comme s'il avait vu une apparition, la présence dans son salon d'un esprit.

« Nous te croyions mort, dit-il soudain à Nithap, et il le regarda dans les yeux. Trois ans sans aucune nouvelle de toi !

— J'espère que vous ne m'avez pas remplacé, répondit le médecin sur un ton ironique, mais brusque qui échappa à son beau-père.

— Remplacé ? »

Une blague de mauvais goût.

« Ngountchou est à Yaoundé, dit le pasteur, comme s'il ne l'avait pas entendu, elle a beaucoup souffert, mais elle est maintenant avec Mensa' à Yaoundé, reprit-il. Le danger est partout. Ils ont brûlé tout le village. On ne sait plus de qui avoir peur. Je suis seul ici avec mon épouse, dit-il, changeant soudain de sujet, et se tournant vers Ouandié. Mais nous ne partirons pas.

— Vous ne vous souvenez plus de moi, lui dit celui-ci, vous avez été mon enseignant.

— Votre enseignant ? »

Elie Tbongo essayait de lier ce salon à de nombreux lieux, ce présent à de nombreux passés, retrouver le leader enfant, adolescent, et peut-être jeune homme, dans une salle de classe, au milieu d'une dizaine d'autres.

« Dschang⁹.

— Évidemment je me souviens de vous, le coupa le pasteur, évidemment je me suis toujours souvenu de vous, et tout le monde d'ailleurs se souvient de vous. Comment aurais-je pu vous oublier ? Dschang. »

Et lui revenaient les années de sa propre impulsion intellectuelle, son adhésion au Kumzse, les réunions houleuses dans la chefferie de Mathias Djoumessi, les débats sur les portées politiques de la culture bamiléké. 1951, l'année du réalignement idéologique du Kumzse. C'est ainsi qu'il avait manqué de devenir upéciste. Dschang. Tout cela lui revenait, car Ouandié lui parlait plutôt d'années plus jeunes. Et puis soudain, comme tournant une page, il parla, sa parole saccadée et brusque trahissant la rage : « Qu'est-ce que vous faites à ce pays ?

— Passitou, dit Ouandié, qu'est-ce que ce pays fait de nous tous ?

— C'est cela ta question ?

— C'est cela la question.

— Pourquoi es-tu venu ici ? demanda soudain le pasteur à Nithap, tu nous mets en danger.

— Ce n'était pas mon intention.

— Ngountchou ? coupa le père, elle n'est plus ici.

— Ngountchou.

— Nous ne pouvons pas rester ici, dit soudain Elie Tbongo, quand il vit le fusil du leader, mon épouse dort.

— A wou ?¹⁰ demandait justement la voix de Nja Yonke', et la lumière de la lampe Aïda signala sa venue.

— Sam mentchun, répondit-il, personne. »

Il entraîna les visiteurs du soir dehors. Ils y retrouvèrent deux autres hommes que Ouandié présenta comme ses secrétaires.

« Ben Bella », dit l'un d'eux.

Bientôt le petit groupe se dirigea vers le Tchunda.

« Ça a pris forme », dit Nithap.

Ses bras montraient la silhouette du bâtiment, qui en des échafaudages dessinait l'horizon.

Il se rappela les pas, le sillon, les croquis, le calendrier, le caveau, l'idée au commencement de tout, la première leçon du pasteur. Il ne dit pas ce qu'il en avait fait.

Le point est une ouverture sur l'éternité.

1. Jean Fochivé, légendaire chef de la police politique, et donc des services secrets, sous Ahidjo et sous Biya.

2. Le Français dit : « qui fait perdre le temps à qui ? », le Camerounais dit : « qui perd le temps à qui ? »

3. Viande ! Insulte en medumba, cannibalisme symbolique.

4. Chef traditionnel de Bazou, ancien président de l'Assemblée législative, alors en exil dans le Cameroun britannique.

5. Conseiller militaire français de l'Armée nationale camerounaise, un des premiers gaullistes, qui constitua le tout premier régiment qui, après l'appel de Londres, derrière Philippe Leclerc, mit en branle le ralliement de l'Afrique centrale et se mobilisa pour la libération de la France occupée, en septembre 1940.

6. Nous aussi avons des camps de concentration.

7. Blablateurs, gâteurs de nom, sont des insultes camerounaises pour bavards, et salisseurs de réputation.

8. Schwein ! Cochon ! Insulte camerounaise qui date de la colonisation allemande.

9. Ville de l'ouest du Cameroun.

10. C'est qui ?

4.

Au cœur des bois de Toungou, Tchunda s'élevait en une bâtisse suspendue, mais ses formes disaient la promesse d'une maison gigantesque. « Comme une chefferie bis », ainsi que le voulait le pasteur. Ce n'est que le lendemain que Nithap put observer le travail abattu depuis son départ. Cette fois il était avec Ouandié seulement. Le camarade Émile ne pouvait qu'être impressionné par cette prouesse qui s'était élevée dans le plus reculé village, dans les profondeurs de la forêt. Il était facile de reconnaître le modèle architectural bamum pré-Njoya, bamiléké donc.

« C'est le caveau familial », dit le pasteur à Ouandié.

Nithap n'intervint pas.

Le pasteur les entraîna dans une chambre. La pénombre s'ouvrait bientôt sur une fenêtre, et sur le ciel, la lune.

« Encore faut-il que la famille revienne ici, dit Nithap. Or nous sommes en train de partir, de partir tous.

— Même Njoya est mort en exil. »

Ouandié dit, Ngue'ya, au lieu de Njoya, en prononciation medumba donc. Le pasteur le remarqua et sourit.

« Les Bamiléké sont chassés de partout, lança Nithap, tirant la

conclusion de ses observations à N'lohe, Tombel. Bientôt il y en aura plus dans la diaspora qu'ici.

— Eh bien, peut-être l'histoire apprendra-t-elle de ses erreurs ? Nous allons voir, car nous vivons sous sa grâce.

— L'histoire ?

— Notre seule maîtresse.

— Vous voulez plutôt dire ceux qui ont le pouvoir.

— Eux-mêmes ne sont que des instruments. C'est cela l'ironie. » Et le pasteur fit une pause, puis changea de sujet de conversation. « Ici vous êtes tous en sécurité. Personne ne viendra vous chasser. » Il se retourna une fois de plus vers Ouandié, qu'il regarda intensément. « Qu'est-ce que le pays fait donc de nous ?

— Des sinistrés au lieu de citoyens. On ne dirait pas que nous sommes indépendants. Chez nous le feu consume tout. Alors qu'ailleurs les gens fêtent leur libération, nous au contraire, sommes comme les survivants d'une grande défaite.

— Les événements de mai 1955 ?

— Oui, mais plus que cela. Le colonialisme. L'esclavage. Les travaux forcés. Nous sommes des sinistrés d'une très longue catastrophe. Il y a longtemps que l'histoire a été arrachée de nos mains. Il nous revient de la recomposer, de nous réapproprier ses mailles, de la façonner.

— En tuant ?

— C'est nous qui sommes tués.

— En faisant comment, alors ?

— En gagnant. »

Ouandié le dit comme un cri. Il mit son fusil entre ses jambes, avant

de continuer. C'était une mitraillette Tommy qu'il portait d'habitude en bandoulière. Il agitait ses mains dans l'obscurité.

« Ne mélangeons pas les choses, dit-il. C'est nous qui avons été chassés. C'est nous qui sommes pourchassés à travers la terre. C'est nous qui sommes assassinés. Chaque fois que la réaction prépare et exécute un complot, elle en rend responsables les victimes de celui-ci. Nous devons plutôt enseigner le succès aux nôtres.

— Le succès », répéta une voix derrière lui.

C'était son secrétaire.

« Nous sommes en 1964. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Beaucoup de sang aussi. »

Il n'égrena pas les assassinats dont les upécistes s'étaient rendus coupables, mais imposa un silence. Aurait-il vu le visage de Ouandié qu'il y aurait lu une certaine hésitation, car la vérité était implacable.

« La situation est restée la même, dit le leader.

— Laquelle ?

— L'impasse.

— Vous avez beaucoup de courage et de volonté, mais eux seuls ne suffisent pas pour faire une révolution. Un enfant se jette dans les flammes, mais cela ne veut pas dire que son geste est intelligent. La souffrance de chacun ne nous donne aucun droit, même si elle impose des devoirs. Qu'est-ce que cela apporte de diviser le monde en réaction d'une part et nationalistes de l'autre ? Qu'est-ce que la division nous apporte ? La politique n'est pas le fondement de la vie, ni d'ailleurs du futur, même si elle est actuellement le champ de bataille qui est imposé à tous.

— Passitou, l'interrompt Ouandié, tout est politique. »

Il tenait la main du pasteur, comme pour donner encore plus

d'emphase à ses propos.

« Non, ce serait trop facile. Le pont de lianes sur le Noun peut-il nous dire ce qui relie les deux berges de ce fleuve ? Les Ngatuè des Bamum vont-ils cesser d'exister ? Pendant les troubles de ces dernières années, les Français ont tout fait pour nous montrer combien les Bamiléké sont séparés des Bamum. Tu vois les morts inutiles de Bamendjing et de Foubot. Voilà ce que la stupidité humaine fabrique comme politique. Alors que l'arbre généalogique de nos peuples nous ramène bien à une source unique. Le titre du chef des Bangangté n'est pas Nga shun Mven Mum pour rien. Mais qui se demande encore pourquoi le chef des Bangangté est fier d'être appelé l'ami du chef des Bamum ? Chacun ne réagit plus qu'au vent qui passe, et ce vent-là, c'est la politique ! »

Ouandié croyait entendre parler Moumié, mais il se tut. Cette fois le pasteur ne dessina plus dans le sol, mais en l'air.

« Prends donc les Bangangté, et descends. Tu arriveras toujours sur l'ancêtre commun qui est Ngan-Ha. Maintenant, ça dépend des combinaisons que tu veux faire, tu pourras toujours trouver un chemin pour unir les Bamenda et les Bangwa, les Bamum et les Bangangté, les Kumbo et les Bafoussam. Alors, pourquoi les uns parlent-ils anglais et les autres français ? Pourquoi les Bangangté de Bali parlent-ils anglais ? Là c'est le résultat de la politique. Les juger cependant sur ce résultat seul, ce serait manquer de comprendre ce qui les unit en profondeur, ce serait manquer de saisir le Tchunda. » Il fit une pause, tandis que son regard fouillait le noir. « Manquer le pays, ziar. » Il fit une autre pause. « Le konsen, dit-il, comme nous a enseigné Ngue'ya.

— Le konsen, répéta Ouandié qui n'avait pas osé l'interrompre, et il sourit, ayant compris le jeu, c'est le crabe².

— Oui, le crabe dont vous upécistes parlez tout le temps, reprit le pasteur. Et pourtant il faut encore le dire aux Bamenda et aux Bangwa,

il faut le dire aux Haoussa et aux Douala. L'erreur d'Um Nyobè a été de croire que le Cameroun a déjà une âme. Or il faut justement en fabriquer une pour ce pays. Voilà au fond la seule tâche de notre temps. Car un pays comme un corps sans âme est inerte. Pour notre survie, il faut enseigner aux Camerounais ce qui nous unit, donner à ce pays qui s'autodétruit une substance. C'est cela tout le travail que je fais ici.

— Et moi en politique !

— Un Bamiliké peut-il être communiste ?

— Que quoi ? »

Les deux hommes se regardèrent et sourirent.

« Dire que les Français m'accusent d'être un communiste parce que je suis allé en Chine, lança-t-il soudain, et il secoua la tête. C'est mal connaître les Bamiléké !

— En effet, souligna le pasteur, un peuple qui a toujours su fixer les limites de son Tchunda par une barrière, mais qui est si tolérant et si ouvert à l'étranger qu'il lui donne terrain et femme, et l'appelle la propriété de tout le monde, la propriété du peuple, un tel peuple ne peut pas être communiste. Ghe ngoh³.

— Ghe ngoh, répéta Ouandié. Les Français ont confondu le respect pour l'étranger et la soumission. Car le Bamiléké n'est pas soumis.

— Ça, non, acquiesça le pasteur Tbongo, le Bamiléké n'est pas soumis. Après tout, continua-t-il, quand je grandissais, les gens marchaient encore avec le coutelas ici. — Il montrait sa hanche. — Et puis, le nom du Blanc pour nous est une injure, parce que l'autonomie bamiléké se vit de manière naturelle. »

Il faisait une pause.

« Le problème c'est que les Bamiléké prennent les choses trop au sérieux, disait-il, et il toussait dans son poing. Gründlich, comme disent

les Allemands, sehr gründlich⁴. Regarde, ce sont les Bassa qui ont commencé avec l'upécisme, et voilà, les Bamiléké sont entrés dedans, et font maintenant comme si c'était leur propre chose. »

Ouandié éclatait de rire. C'était une fête de l'univers, que son rire, surtout que son éclat se répercutait en cascade sur ses suivants, dans un élan qui secouait l'alentour, wah, wah, wah. Il riait parce qu'il se rappelait cette histoire qu'Elie Tbongo lui avait racontée le lendemain de leur retrouvaille, en lui montrant son chantier forestier, et qui, il en était convaincu, avait scellé leur amitié.

« Hier tu as parlé de grande défaite, avait-il dit, mais vois-tu, nous ne sommes pas vaincus. Il était temps que nous commencions nous-mêmes à nous battre. Jusqu'en 1884, c'est un moucheron qui nous a protégés. L'Amérique était toute colonisée, les Indiens étaient exterminés depuis 1700, mais chez nous, même durant la période de l'esclavage, les Blancs n'ont pas pu pénétrer jusqu'ici. Ils n'ont jamais pu nous défaire bien que nous soyons voisins immédiats, car nous leur résistions avec tout ce que nous avons, avec le ciel, la terre, les cailloux, la brousse, les rivières, avec les oiseaux du ciel, les animaux de la terre. Avec les profondeurs de notre ventre et la totalité de notre univers, nous résistions. Ils sont donc restés tous sur la côte, utilisant des fingwons parmi nous pour nous acheter, car la forêt profonde était notre zone de défense infaillible. Aujourd'hui encore, toutes nos capitales sont sur la côte, car notre cœur reste imprenable ! Notre roi était un tout petit animal de rien du tout qui se bat plus qu'un soldat, mais qui en silence a défait les Français autant que les Anglais et les Allemands et les Portugais en les frappant simplement de sommeil. La mouche tsé-tsé. Depuis 1884 cependant, l'Afrique est un champ de bataille ouvert, et c'est à nous de prendre les armes car notre univers s'est tu. Les Blancs ont trouvé le remède au paludisme, mais vous avez pris les armes pour continuer de résister. La forêt demeure en effet notre gîte collectif. Je comprends bien votre enjeu. Il s'agit de remplacer la mouche tsé-tsé

par le crabe, et de réanimer la longue bataille africaine contre l'esclavage. »

« À propos, ton ndap c'est quoi ? demandait Ouandié soudain.

— Talun, lui dit le pasteur.

— Tamntet, continua Ouandié, du tac au tac, tandis que le vieux acquiesçait heureux, possédé par l'infini de ses noms d'éloge. Yanjo. Nka' nku. Nzi Yabmi. »

Le pasteur Tbongo se retrouvait au paradis. Mais Ouandié savait aussi qu'un Bangangté ne peut rien refuser à qui sait égrainer ses ndaps, bien qu'il sursauta quand le prélat dit soudain, « prions ».

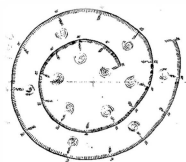
Requête inattendue, s'il y en avait. L'homme ajusta son chapeau sur la tête, et remonta les manches de son togho avant de faire le signe de croix, là.

Pendant longtemps Nithap dormira dans cette citadelle secrète de la forêt qui jadis l'avait aidé à comprendre la philosophie bamiléké. Lui qui jusqu'ici n'avait plus mesuré le temps qui passe qu'en recomposant selon le cycle menstruel de Clara le calendrier agricole qu'Elie Tbongo lui avait enseigné – « je saigne », lui avait-elle dit lors de leur première étreinte, et cela avait coïncidé avec un pogrom, ce qui l'avait alerté déjà – redéfini sa vie dans le Temple au cœur de ces bas-fonds broussailleux.

Le chiffre en écriture bagam marquait la date du début des règles de Clara.

Les dessins sinusoïdales, avec en dessous un nom, disaient la succession des massacres.

L'entrain des tourbillons signalait l'implacable logique de la succession.



Ouandié s'installa à Toungou, dans le Tchunda et redonna vie au maquis. C'était un retranchement en fait. Depuis l'attaque manquée de Foubot, l'ALNK n'avait pas cessé de perdre du terrain. À Douala, Tankeu Noë qui quadrillait la ville avait été arrêté et exécuté en plein marché. Et puis évidemment l'armée mettait le feu aux habitations et aux quartiers. Ces revers poussaient Ouandié à refaire ses plans. La nuit, le pasteur le retrouvait, et leur conversation reprenait. Il venait quand la lune avait atteint le sommet du ciel. Les sinistrés étaient assis autour d'eux, comme des élèves. Ouandié se levait, et l'entraînait au dehors. Nithap sortait avec eux. Parfois son secrétaire « Ben Bella » les rejoignait, bien qu'il n'ait jamais pris la parole lors de ces entretiens de nuit.

Un soir, Ouandié se pencha vers le pasteur.

« Passitou, dit-il, vous n'allez pas me convertir, et vous le savez bien, car j'ai toujours été votre élève le plus récalcitrant. Mais c'est moi qui vous demande de partir. »

Il regardait Nithap droit dans les yeux.

« Prenez votre beau-fils avec vous. »

Il puis il se retournait. Son regard était soudain lointain.

« Le bonheur vous attend à Yaoundé, dit-il, et c'est à Nithap qu'il

continuait de parler : Une femme. Un foyer. – Et puis au pasteur, il disait : –Votre famille est à Yaoundé. Que faites-vous encore ici, à Bangangté où Nkwayim et votre propre beau-fils livrent les villages au feu et mettent tout le monde dans les camps ?

— Vous êtes retourné vous aussi, camarade Émile. »

Le pasteur Tbongo dit « camarade Émile » pour marquer son énervement, mais aussi pour montrer à son interlocuteur qu'il était au courant des intimités upécistes. « Tout le monde ne peut pas partir. Je suis vieux, mon épouse aussi. J'ai droit au bonheur, mais la jeunesse encore plus, car j'ai fait mon temps. Cette maison est ma vie, ma famille, mon existence. Je l'ai bâtie pour rester, et pour donner des raisons de vivre à ceux qui comme moi restent. » Il ouvrait ses mains. « Imagine-toi si mes enfants venaient ici et apprenaient que j'ai pris la fuite.

— Personne ne parle de fuite. »

Ouandié en répondant cette fois, ne le regardait pas.

« C'est trop vite dit, interrompit Nithap, et c'était la première fois qu'il prenait la parole dans ces échanges. Je sais que je peux tout le temps partir, puisque tu me l'as dit. Mais c'est moi qui ai décidé de vous rejoindre. Ça a pris du temps. Aujourd'hui ma décision est faite. J'ai choisi mon camp. »

Il ressentit lui-même ses paroles comme cruelles, car l'homme qu'il avait devant lui était bien le père de Ngountchou. Voilà peut-être pourquoi il s'empessa de continuer. Ses mots, il les dit cette fois avec agitation, en secouant ses mains.

« Ngountchou me manque tous les jours. Mais les sinistrés me manqueraient encore plus si j'étais à Yaoundé. – Il fit une pause, personne n'intervint. – Je ne crois pas que je pourrais être heureux seul dans la capitale. Quand j'étais à l'hôpital, mes patients me manquaient

également ainsi.

— Et pourtant tu n'es plus à l'hôpital, lui dit le pasteur.

— C'est tout comme, au contraire.

— Le docteur Nithap est mon médecin particulier », intervint Ouandié.

Un silence s'installa entre eux.

« Ce qui m'attend à Yaoundé, dit-il ensuite, c'est une condamnation à mort.

— C'est pourquoi vous ne voulez pas que d'autres soient heureux ? lui demanda le pasteur Tbongo. Excusez-moi d'être aussi direct avec vous. Mais comprenez-moi bien. »

Ouandié recula devant une telle accusation.

« Oui, dit-il et sa poitrine se gonfla d'un rire étouffé, vous voyez où mène l'éducation que nous donnons aux enfants. Moi votre meilleur élève de philo, je suis devenu chef maquisard. »

Aurait-on pu voir dans le noir qu'on aurait reconnu son amusement, cet amusement dont il fera toujours preuve devant le tragique de la vie. Ouandié se retourna vers le pasteur.

« Passitou, dit-il, et il se baissa, prit un morceau de pierre. Nous sommes dans le juste. Nous sommes dans la raison. Quiconque a un peu d'intelligence comprend la nécessité de notre combat et le rejoint. Je sais que vous vous faites du souci, mais ce sont les miens aussi. Aucune famille n'a pu se sortir indemne de la catastrophe qui s'est abattue sur notre pays, car nous sommes unis dans la guerre. La guerre civile frappe en premier la famille, qu'elle éparpille. La famille est son premier champ de bataille.

— Là n'est pas la question.

— Et pourtant. »

Ouandié marcha vers la cour, jouant avec une pierre. Elle tomba dans un bruit d'oiseaux gendarmes. L'horizon s'étendait au regard en un jaune de champs d'herbes, réveillant des brumes au milieu desquelles, comme des lettres écrites à la surface de l'univers, trois femmes avançaient, des fardeaux de bois sur la tête, chacune un enfant attaché au dos.

« Et pourtant ?

— Cette terre est la nôtre. La mienne et la vôtre. — Il fit une pause avant de reprendre, de sa voix doctorale. — Regardez la beauté de ce pays. C'est à couper le souffle. Son merveilleux. Le bien de ses habitants. La grandeur de notre culture. La beauté de notre civilisation. Mais comment en est-on arrivé à ce que nos trois sœurs que nous voyons là traversent cette beauté, ce merveilleux et ce bien sans les voir, et même sans le savoir ? Voilà tout le drame. Ce pays a cessé de nous appartenir, et nous a transformés en esclaves devant les palais de nos aïeux. Voilà tout le problème. Nous ne sommes plus des indigènes. Nous devons réapprendre à devenir des êtres humains. Nous devons réapprendre à rêver. »

Il se retourna. Le chantier du Tchunda s'élevait. Le pasteur l'écoutait.

« Que vaut un monde sans utopie ? », dit-il.

-
1. Medumba : l'ami du chef des Bamum.
 2. Ziar et konsen sont des mots shūmum, langue pidginée des langues Bamum et des environs, inventée par Njoya au xix^e siècle.
 3. L'étranger, littéralement, la propriété du pays, du peuple.
 4. Profond, très profond.

5.

Mbeng savait qu'une femme mariée se conquiert par surprise. Mensa' fut étonnée quand à Etoa Meki où elle habitait, le portier toupouri de la maison annonça cet homme.

« Le sous-préfet de Bazou, dit-il.

— Mon mari n'est pas là », dit Mensa' à Mbeng, quand elle le retrouva, debout à l'entrée de la maison dorée de pollen, car il avait plu la veille.

« Je sais, répondit-il. Champs-Élysées, tu te souviens ? »

Mensa' pensa au magasin.

« Mon père est chez moi, continua Mbeng. Tu voulais le rencontrer, n'est-ce pas ?

— Ton père ? » C'est qu'elle pensa au sien soudain.

« Lui aimerait bien rencontrer ceux qui lui ont pris son fils, dit-il. Je suis affecté au pays bamiléké depuis déjà deux ans, tu sais. »

Il était difficile à Mensa' d'échapper à cette invitation. Quand elle avait vu Mbeng, son cœur s'était réchauffé. Cette fois elle ne demanda pas au chauffeur de l'accompagner.

« Je reviens tout de suite », lança-t-elle à Ngountchou en fermant la

porte derrière elle.

« C'est mon père qui sera heureux », ajouta Mbeng. Il avait cru que cette conquête serait plus difficile.

Champs-Élysées était assis dans un fauteuil en bambou, sur la terrasse de la maison, les pieds croisés devant lui. Il avait un chasse-mouche à la main et accueillit le couple avec un grand geste de joie.

« Mbeng, s'écria-t-il en français, pour une fois tu m'emmènes une belle femme, et il la regarda intensément. J'espère que ce n'est pas la femme d'autrui. »

Mensa' sourit, embarrassée autant par le « pour une fois », que par son « la femme d'autrui ». Mbeng dit deux phrases au vieux en leur langue, dont elle retint le mot Bazou. Champs-Élysées n'avait pas d'oreilles, mais une bouche.

« Dzon esse mbeng mbeng¹, fredonna-t-il soudain, et il serra fortement la main de Mensa'. Ma fille, tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire que tout est merveilleux ! »

Son regard dévisageait la femme, puis revenait sur le fils.

« Il est comme ça, chuchotait Mbeng à Mensa'.

— Ah, mes vieux os ! continuait le père. Mon fils Mbeng que tu vois-là est né juste après mon départ pour Paris, nnam dzom esse ine mbeng mbeng² ! Sa mère croyait que j'allais mourir chez les Blancs, que je n'allais pas revenir, c'est pourquoi elle et moi l'avons conçu la nuit même avant mon départ. »

Il le disait en riant, et Mensa' était embarrassée par tant de détails venant d'un vieux. Elle rencontra le regard de Mbeng qui souriait d'un embarras identique. Champs-Élysées ne se taisait pas pour autant.

« C'est sa mère qui m'a appelé Champs-Élysées, parce que je lui disais que c'est là-bas que j'allais, quand le train est venu nous prendre

à Ongola pour nous emmener en France.

— Le train ? » demanda Mbeng.

Champs-Élysées ne l'écoutait pas.

« Sa mère était une très belle femme, avec deux virgules otou³ sur les joues, dit-il rêveur, au teint clair, exactement comme toi.

— Mon père a été tirailleur, expliquait Mbeng à Mensa'.

— Belle femme, continuait Champs-Élysées, tu sais que mbeng vient d'ambeng qui veut dire la beauté chez nous ? Que mbeng veut dire le bien et le beau ? Je dois dire que mon fils Mbeng a du goût ! » Son regard s'illuminait quand il regardait Mensa', hochait la tête avant de continuer, et levant son chasse-mouche, il ajouta : « Mbeng, c'est son nom et son petit nom. » Il riait, montrant toutes ses dents. « Les deux à la fois. »

D'un geste vif, il chassa une mouche.

« Mbeng veut dire le bien, la beauté en bazou aussi », dit Mbeng, et il rechercha l'approbation de Mensa' qui la lui donna, serrant le revers de sa main.

« Le bien ! La beauté ! s'écria Champs-Élysées. Quand nous avons marché sur les Champs-Élysées, j'étais encore jeune ! C'est un idéal qui nous conduisait. La liberté ! La fraternité ! L'égalité ! De Gaulle était devant. Il y avait bien sûr Leclerc qui nous a emmenés d'ici. Je suis de la première division de tirailleurs qui est partie de Yaoundé en septembre 1940, avec le général Dio qui est encore à Yaoundé. Il vient souvent me voir. La première division de tirailleurs qui en 1944 est entrée à Paris. Avec des gens comme Hebga, Philothée-le-bègue⁴, plein de Bassa ! On parlait plus bassa qu'ewondo entre nous les Camerounais. On aurait dit une armée tribale, s'il n'y avait pas les Tchadiens. Les mafis, quoi. Noirs comme le fond de la marmite. Ah, arriver en France c'était beau, que c'était grand ! C'est nous qui avons

libéré la France, nous ! Les Champs-Élysées, Pigalle, le Quartier latin, dans tous ces endroits, on ne parlait plus qu'allemand avant notre arrivée dans la ville ! Tous les Français étaient sortis pour nous accueillir ! Les Françaises sont belles ! Toutes étaient sorties de leurs cachettes pour nous embrasser, pour embrasser le fils ewondo, menyu n'ewondo. Tu t'imagines ! Moi le fils de Charles Atangana Mballa, avec toutes ces fleurs qu'on jetait sur moi. Les Champs-Élysées étaient recouverts de roses ! »

D'un autre geste vif il écrasait une mouche mais cela ne le distraja pas de son propos.

« Les Français nous appelaient tous Sénégalais, mais on se connaissait, nous les Camerounais, les Bassa, les Ewondo, les Bamiléké. On était une famille. – Il appuyait le bras de Mensa', lui parlait comme en secret. – Il y a un Sawa qui m'a dit que chez eux, Mbeng c'est le Nord. Il m'a parlé de riverains qui descendaient prendre la pirogue, et puis des bateaux au port, qu'ils prenaient pour traverser l'océan Atlantique, pour aller à Paris. Il m'a dit que pour eux, la France, c'est Mbeng, et que c'est eux les premiers du Cameroun qui ont découvert le pays des Blancs. – Voilà qu'il explosa encore. – Mais nous avons traversé le désert du Sahara. Nous n'avons pas découvert le pays des Blancs, nous l'avons libéré ! – Sa fierté était contagieuse. Il se frappait la poitrine. – Ah, la Tripolitaine ! Il fallait le faire ! J'ai vu des gars mourir en plein désert, et être mangés vivants par des charognards. J'en ai vu dont la tête a été bousillée par le soleil, calcinés vifs. Et puis les Allemands se cachaient dans le sable et nous attendaient. Guten Morgen, mein Lieber ! Et il y avait aussi les Italiens qui nous guettaient ! Ciao. Tous là avec les armes les plus sophistiquées de la terre. La Panzerdivision ce n'était pas la blague, hein ? Tous contre les fils de Yaoundé. Mais nous avons vaincu les nazis. Le général Dio est là. Il peut témoigner. »

Mensa' le regardait, assis dans son fauteuil de bambou, agitant son

chasse-mouche devant son visage. C'était comme si les champs de bataille dont il parlait se déroulaient devant ses yeux, comme si la saison des prunes recommençait, et comme si soudain se révélaient dans cette cour les beautés de Paris. Elle était possédée par ses mots, et soudain elle se rendait compte que le fils était aussi bavard que le père. Cette pensée l'amusa. En parlant, Champs-Élysées lui serrait la main, mais son regard recherchait également celui de son fils, qui lui aussi, en lui chuchotant des mots, lui serrait la main. Une complicité évidente liait le père et le fils, mais surtout une fierté que le vieux ne cachait pas. Il voulait que son courage qui lui avait permis d'affronter les dangers les plus fous se transmette intact à son fils qui était sous-préfet en zone de troubles. C'est que pour lui, Mbeng était le fruit de sa bataille. Car, disait-il et il levait son chasse-mouche, « la France a une dette de sang envers les Camerounais. C'est nous qui l'avons libérée de la barbarie. » Que cette dette-là lui soit payée sous la forme d'un salaire de fonctionnaire, quand son fils fut embauché par l'administration coloniale, était pour lui la chose la plus évidente du monde. Il ne disait pas « merci », mais jouissait à travers son fils des fruits d'une guerre dans laquelle il avait risqué sa vie. Sa fierté de savoir son rejeton sous-préfet venait de cette évidence-là. Que celui-ci soit pris dans les entrailles d'une autre guerre, il le prenait avec cette philosophie, qui est l'autre nom de la fatalité.

À Mensa' et à Mbeng il parlait de lui, de sa vie merveilleuse, de ce pays au sol couvert de fleurs. Comme si avec ses paroles enchantées, c'est à leur couple hasardeux qu'il donnait sa bénédiction, à qui il montrait le paradis. Allez, semblait-il leur dire : mes enfants, le monde est à vous ! Allez, car il n'y a pas bataille qui vaille que celle du cœur, que celle de la beauté, que celle du bien.

« Il va pleuvoir », dit soudain Mensa'.

Le vent levait la poussière, ainsi que les feuilles des arbres, tandis que le ciel s'obscurcissait.

« Je la raccompagne, dit Mbeng à son père.

— Vous allez revenir, ma fille ? » demanda celui-ci, soudain anxieux de ne pas avoir dit l'essentiel.

C'est Mbeng qui répondit : « Oui, papa, nous allons revenir. »

Les pluies de Yaoundé sont traîtresses, mais ce n'est pas Mbeng qui pouvait s'en plaindre. Quand il quitta la cour de Champs-Élysées en courant, tenant le bras de Mensa', et elle le pan de sa robe, des gouttes fines tombaient déjà du ciel. « J'aurais dû demander au chauffeur de venir me chercher », pensa Mensa'. Mais le voulait-elle vraiment ? Les pluies de Yaoundé tombent sans s'annoncer et s'arrêtent tout aussi brusquement. Elles vous poursuivent souvent comme si elles étaient la police et vous le brigand. Il suffit de courir vite pour les semer. Celle-ci cependant frappait le sol de ses poings d'eau.

« Voilà un taxi », dit Mbeng, et il se jeta sous la pluie.

Assis dans la voiture il regarda Mensa', et se rendit compte autant de sa beauté que de son calme. L'eau l'avait trempée, et elle arrangeait sa perruque d'un geste de la main.

« Etoa Meki », dit-il.

Il aurait voulu dire une autre destination, et regretta de s'être retenu.

« Cinquante francs », lança le taximan, quand la voiture s'arrêta devant le portail de Mensa'.

Mbeng la regarda sortir, et courir sous la pluie. Elle se couvrait la tête de ses mains. Avant de refermer le portail derrière elle, elle se retourna, lui fit un signe amical, et un sourire se dessina sur son visage. C'est ce souvenir qu'il emporta avec lui à Bazou le jour suivant.

Le soir à la maison, Mensa' mangea peu. À sa sœur, Ngountchou, elle dit qu'elle n'avait pas d'appétit. Une autre faim s'était emparée d'elle qui la fit siffloter les musiques de France, fredonner Quand le film

est triste, ça me fait pleurer⁶. Le bal au palais était un souvenir lointain. La venue de sa sœur aînée à Yaoundé avait été une nécessité pour les deux femmes. Pour Mensa', c'était une réponse à sa solitude. Ngountchou, elle, avait fui la violence qui s'était emparée de Bangwa. Déjà avant que son fiancé ne l'abandonne une nuit, elle lui avait dit qu'elle voulait vivre à Yaoundé. Le feu avait achevé de la convaincre. Mais la présence de sa sœur aida peu Mensa'. Elle sombrait dans un ennui que seules les réunions des Femmes capables rompaient.

Son mari, lui, traversait les heures les plus dures de sa vie. Il devait être au village tout le temps, dans sa circonscription, sur le champ de bataille de la guerre civile. Il n'avait pas le temps de ressentir l'absence de sa femme, tant il était occupé par mille tâches. Il avait pu recruter Mme Nki'tcha, et avec elle, autant qu'avec son mari, qui était préfet de l'Ouest, il sillonnait la région, pêchant dans les eaux bouillantes de la rébellion. Il pouvait aussi compter sur le maire de Bazou, Denis Djonga, qui connaissait le terrain mieux que personne et avait constitué des commandos qui quadrillaient la ville. Mbeng était très occupé lui aussi. Il se retrouvait à Yaoundé « pour respirer un peu », disait-il, « et y voir plus clair ». « Il faut te marier, lui conseillait le mari de Mensa', ça aide en ces temps sombres de pouvoir compter sur sa famille. »

La route de Yaoundé était dangereuse. Ntchantchou Zacharie, le mari de Mensa', ne l'oubliait pas. Comment aurait-il pu oublier l'assassinat de son collègue, le député Wanko, le guet-apens auquel le ministre Nkwayim avait échappé dernièrement et l'attentat auquel il avait lui-même échappé ? Il se rappelait ce maire qui avait reçu en colis un matin la tête de son garde du corps mafi emballée dans un sac en plastique. Il voyait sa voiture poursuivie par des badauds, caillou en main, décidés à lui fracasser le pare-brise ! Sans parler de ces soldats ou commandos dont on retrouvait le cadavre mangé par les asticots ici et là dans la brousse, parfois les yeux arrachés ou les testicules

coupés ? « Même les putes de Bafoussam ne sont plus sûres », ironisait-on. Oui, comment pouvait-il oublier le danger permanent ? Allait-il se cacher dans la foule dorénavant en empruntant le car Dina comme chacun ? Être député bamiléké n'était pas une partie de plaisir, hein ! Avoir Mensa' à ses côtés ne l'aurait pas rassuré. Il y a les camps, se disait-il. Les villages avaient été vidés par l'armée, et les villageois rassemblés dans des camps de regroupements. Il en avait visité quelques-uns, agglomérations improvisées, qu'il souhaitait provisoires. Les consignes étaient strictes, et c'est lui-même qui les avait fait circuler ; personne ne devait rester dans son village. Il y avait évidemment des récalcitrants, des vieux surtout, qui campaient dans les ruines, et le premier d'entre eux, c'était son beau-père ! Ironie, alors qu'il chassait tout le monde des brousses, il avait dû intervenir, lui, le député fédéral, pour que le pasteur Tbongo puisse rester dans sa maison, car « le vieux là est bien têtû, avait-il simplement dit. Trop têtû même ».

« Il ne veut pas partir. ».

Enoch Nkwayim avait soufflé, « nos parents ! ».

Souvent sur la route, Ntchantchou Zacharie pensait à sa mort, car soudain les buissons lui paraissaient singuliers. Il lui semblait y voir des hommes en cagoule, mais c'étaient des arbres tout simplement.

Comme les autres officiels de l'Ouest, il avait un policier qui, tête dans le casque colonial, lui servait de garde du corps, et son chauffeur bien sûr. Mais il n'était jamais aussi vulnérable que lorsqu'il était sur la route du pays bamiléké – chez lui. Il voyait la végétation s'étendre devant lui, et soudain il avait peur. Les collines vertes de ce pays lui apparaissaient infinies, et leur beauté blessante. Comme si une plaie s'ouvrait et une douleur qui se saisissait de son cœur, et précipitait sa respiration. Il tremblait et pensait à son épouse. Il fermait les yeux, et son absence le fouettait avec plus de force. « Elle est en sécurité en

ville. »

Il se rappelait ce jour où il l'avait vue pour la première fois, dans la foule venue l'écouter, au marché de Bangangté. Il s'était arrêté, sur son visage effaré, car il présentait des jeunes brigands qu'il avait habillés de vêtements de chasseurs, enduits d'huile de moteur et disait « maquisards ». Son visage lui avait révélé une sincérité silencieuse, surtout elle lui rappelait son père. C'est la fille du pasteur, avait-il pensé, et durant tout son exposé, il n'avait pensé qu'à Elie Tbongo, qui officiait dans l'église où il avait été ancien, avant de devenir député. Mensa' l'écoutait, placide, et son regard était jugement. « Peut-être sait-elle la vérité ? s'était-il dit. Peut-être se moque-t-elle de moi ? » Dans cette foule, soudain une fille, une seule, le mettait à nu, celle dont il ferait sa femme, car il n'avait cessé, après son discours, de penser à elle. Il venait à peine de quitter Mensa', et il ne pensait toujours qu'à elle. Comme tout homme, il s'imagina qu'elle lui dirait bien vite ce qu'elle cachait dans son cœur.

Quand Mensa' et Mbeng rendirent visite une deuxième fois à Champs-Élysées, il n'était pas là.

« Il est sans doute retourné au village, lui dit Mbeng.

— Je croyais que ton village c'est Yaoundé », répondit Mensa'.

L'homme sourit.

« Nous sommes à Nlongkak. »

Elle pensa à Bangangté. « Peut-être bientôt sera-t-elle aussi une vraie ville ? pensa-t-elle. Électrifiée ? »

« Ongola, dit Mbeng, et il sourit, mais aucun de nous ne peut plus habiter à Ongola comme avant.

— Sauf le président de la République.

— Sauf le président de la République. »

Mensa' se rappela cette fois où ils avaient dansé. Elle éclata d'un rire embarrassé car elle se savait prise.

« Mbeng, demanda-t-elle soudain. Que va dire mon mari ?

— Il ne saura pas. »

La réponse de l'homme était définitive. Au même moment, il lui prit la taille, comme pour l'entraîner dans une nouvelle danse, mais s'arrêta. C'est elle qui se serra contre lui, qui s'accrocha à son corps, alors qu'il baissait la fermeture de sa robe fleurie. C'est ainsi que, l'un après l'autre, il la dépouilla de ses habits qu'elle avait achetés au Marché central, de ses boucles d'oreille, de sa chemise, de sa jupe ample, de ses sous-vêtements.

« Je peux le faire moi-même », dit-elle, quand il essaya de défaire son soutien-gorge. Ses mains tremblaient.

Il ne la laissa pas faire.

« Ambeng ! », dit-il.

Il la poussa et elle tomba dans ses mains. Il la porta jusqu'à la chambre, délicatement, la déposa dans son lit. Elle ouvrit sa chemise, passant ses mains décidées sur sa poitrine. Les amoureux disparurent dans leur commune passion, saisis dans un tourbillon enfiévré, auquel ils ne pensèrent que lorsqu'ils se retrouvèrent essoufflés dans les bras l'un de l'autre.

« Il pleut, dit Mensa'.

— Bienvenue à Yaoundé, répondit Mbeng. Il pleut tous les jours comme ça, à la même heure. »

À la même heure, tous les jours ils se retrouvèrent pendant une semaine, pendant deux semaines. Quand il ne pleuvait pas, Mensa' venait à vélo, le chemin d'Etoa Meki à Nlongkak étant facile. Ainsi

traversait-elle le quartier sur son engin, ses pieds agiles l'entraînant vers sa passion fébrile et secrète, car comme son mari, Mbeng ne venait jamais à Yaoundé que pour quelques temps. Lorsqu'il pleuvait, elle prenait un taxi. C'est de la pure folie, pensa-t-elle le jour où pour la première fois il lui dit, se rhabillant, « je retourne dans ton village », dans son salon où il l'avait prise, car cette fois-là c'est sur le sol qu'elle s'était donnée à lui. Il la releva. Nue, elle marcha vers la fenêtre dont elle tint la poignée de deux mains. Elle voulait l'ouvrir violemment, pour crier à tout Yaoundé son bonheur, mais se ravisa en pensant au scandale. Elle demeura ainsi quelques temps, tremblante, laissant la ville lui dire ses pulsations en une rumeur lointaine, jusqu'à ce qu'elle sente les bras de Mbeng qui glissaient autour de la taille, et la soulevaient. Elle pleurait. C'est ainsi que Mensa' découvrit sa solitude, en même temps qu'une seconde fois il la pénétrait par derrière.

Mensa', qui avait refusé de joindre les tontines tribales, avait très peu d'amis dans la capitale. Son mari était à Bazou, où justement lui et Mbeng devaient organiser un cadî.

« Ne pars pas à Bazou, dit-elle à Mbeng comme possédée, et elle lui caressa le cou, de ses joues moites, reste avec moi. »

Elle avait crié.

« Tu ne peux pas prolonger ton séjour de trois jours ?

— Je ne peux pas, lui souffla-t-il, enfilant son slip, la guerre.

— Quitte ton travail, lui dit-elle.

— La guerre.

— Justement, la guerre. »

Elle lui dit qu'elle avait peur pour lui toutes les fois qu'il partait, et lui parla du terrorisme, de la mort, de ces choses qui emplissaient les dossiers crasseux sur sa table. Sauf qu'elle y ajoutait de la passion. Elle parla du rapt manqué d'Enoch Nkwayim. Il s'arrêta et lui caressa la

nuque. Il serait le premier sous-préfet camerounais à démissionner, « à cause des terroristes » – il ne le dit pas, mais pensa, « à cause d'une femme ».

« Je ne peux pas, lui dit-il, et il la pressa contre lui.

— Reste à Yaoundé, le pria-t-elle encore.

— Mon travail », commença-t-il, et elle le regarda dans les yeux.

« Ces yeux de chat. » Mensa' ne lui dit pas qu'il parlait comme son mari. C'est elle qui se jeta sur lui. Elle pleura quand il la pénétra, une troisième fois. Pourtant quand elle se retrouva devant le miroir plus tard, se regarda, elle chancela. « J'aime te regarder nue, lui avait-il dit avant, car tu es la beauté. »

« Je suis folle », dit-elle.

Elle éclata de rire en pensant à son mari, Ntchantchou Zacharie, qui ne lui déclarait son amour qu'en déposant au salon les régimes de plantain qu'il avait rapportés du village. L'amour du Bamiléké est muet comme celui du Béti est loquace, se disait-elle. Elle ne se reconnaissait pas dans le miroir, ses doigts glissant sur ses scarifications autour du nombril qui intriguaient tant son amant, parce que les femmes ewondo n'en ont pas. Elle en avait aussi quelques-unes sur le dos et les bras.

« Qu'est-ce qui m'arrive, se dit-elle, se touchant les bras, et puis les seins et le ventre, j'ai deux maris. »

Mensa' passait ses doigts sur la chaîne autour de ses reins et en tenait le pendentif. Ses mains tremblaient, car elle se représentait soudain les deux hommes de sa vie la défaisant en même temps. Ses mains descendaient vers son pubis et elle ferma les yeux.

« Moi une femme bamiléké ? »

Les femmes bangangté sont différentes, se disait-elle quand elle rouvrit ses paupières, après son quatrième orgasme, et cela la rassurait,

« noblesse, dignité, élégance » !

« Trois lettres ! »

« Femmes libres ! »

Sa mère ne lui avait pas écrasé les seins. Elle se regardait, confiante. C'était comme si la découverte de son corps, de ses seins, par un homme autre que son mari, l'enivrait et elle ne se rendait même plus compte de ses pas furtifs, mais décidés, qu'elle posait dans les mapans de la trahison. La voilà qui déambulait dans son salon en sifflotant, la brise du soir traversant son corps possédé.

Mme Eteki avait peut-être vu cette femme rencontrée à leurs réunions mensuelles traverser le quartier dans la soirée, et puis, Mme Ngapeth l'avait peut-être vue virer à gauche du Restaurant africain au rond-point d'Etoa Meki et ne pas prendre la descente de Bastos, passer sans s'arrêter chez elle, comme elle le faisait au début ; des femmes de la tontine des Femmes capables avaient sans doute vu l'ombre de Mensa' remonter à bicyclette la route qui débouche sur Nlongkak, puis frapper à la porte du pied à terre de Monsieur le sous-préfet, arrangeant sa robe et ses cheveux.

Elles en avaient sans doute été scandalisées. D'appel téléphonique en visite de courtoisie, et en rencontre fortuite au sortir du magasin Printania, ces dames en avaient sans doute parlé en s'esclaffant. Elles se rencontraient plusieurs fois par semaine parce qu'elles faisaient des achats dans les mêmes magasins, le manucure et la pédicure chez la même Vietnamiennne, allaient se distraire à l'Hippodrome, et leurs enfants allaient tous à l'école française du Centre qui les préparait à des études parisiennes. Rien n'échappait aux Femmes capables.

Mensa' n'avait pas d'oreilles pour leurs commérages, elle n'avait d'ailleurs plus d'ami dans la ville que cet homme lointain dont, avec fébrilité, elle imaginait le visage, avant qu'il ne soit là devant elle. Son ventre se souvenait de l'homme qui avait cette manière toute

particulière de l'anéantir, et dont elle ne pouvait parler à personne. Il la projetait dans ce monde où tout est bien, beau et merveilleux, elle secouait la tête et souriait.

C'est Mensa' elle-même qui de ses mains l'appelait : « Viens seulement. » Elle ne lui disait pas qu'elle était une fontaine, qu'elle était la rivière Nkong, qu'elle était le fleuve Maheshou, qu'elle était le Ndé !

« Je ne pleure pas », lui dit-elle plus tard en larmes, buvant la coupe du plaisir jusqu'à la lie.

Elle pensait à tout cela quand elle se couchait dans le lit d'où son mari était absent. Elle se réveillait en sursaut, tétons durcis et cuisses ramollies, au milieu d'un rêve dans lequel elle avait vu son amant la clouer au sol. Elle pensait à tout cela quand au matin elle prenait sa douche et lavait à l'huile de coco ses bras, son ventre, son vagin. Elle pensait à tout cela quand elle s'habillait, sortait, et pédalait sur sa bicyclette, son visage joyeux fouetté par le vent.

Ambeng [8](#) !

Le mot de son amant lui revint plusieurs fois. Son mari ne lui parlait jamais quand il lui faisait l'amour, ne lui avait d'ailleurs jamais parlé avec affection, prisonnier qu'il était de l'éducation bamiléké qui n'exprime son amour que par le don de choses. Il devint pour elle sans le vouloir un homme bamiléké typique, caricature dont elle s'amusait, stéréotype dont elle avait entendu si souvent parler et qui se révélait sous la forme d'un « pauvre type », car comment peut-on être Bamiléké ?

Rapidement, mais avec insistance, avec méthode, elle se mit à composer la liste des choses que Ntchantchou Zacharie ne lui avait jamais faites, ces détails qui le rendaient pas seulement différent de Mbeng, mais aussi ridicule. Elle entendait sa voix, et sa manière de parler français lui paraissait ridicule, il parlait en heurtant sur les r, disait par exemple « parkler », « miekde ! », « markché », il ne parlait pas le

français comme les Français qu'elle avait entendus jadis à Bangangté, ou comme Champs-Élysées. Sans s'en rendre compte, elle se mit à détester toutes ces choses qui faisaient ce qu'il était. Elle l'imaginait vil, elle le voyait calculateur, sournois, avare, car elle le voyait commerçant, avec un paquet d'argent, billets nombreux acquis grâce aux faux ralliements de maquisards sinon à un pacte démoniaque avec le Fam⁹. C'était un escroc embourbé tout le temps dans des affaires, et levant le visage de son bain de boue pour grogner, il devenait un cochon¹⁰.

Il lui échappait parfois un rire en pensant à lui, à cette veste identique qu'il portait mal, à ses chaussures auxquelles il accordait si peu de soin, à son allure qui le jetait dans le devoir comme un forcené, à son attitude repliée sur lui-même et qui ne connaissait d'amitié que l'intérêt. Même sa phrase préférée, a mvelou ke nzui ou¹¹, elle la trouvait fausse, indice d'une suspicion qu'elle disait maladive, d'une sottise paranoïa, car bon Dieu, pourquoi avait-il peur, de quoi donc les Bamiléké avaient si peur ? Soudain, elle s'interrogeait : pourquoi l'ai-je épousé ?

Elle répondait : « Pour fuir Bangangté. »

Le visage de Magni Sa lui revenait : « Pour fuir le feu. »

Il fallait que son désespoir ait été très profond pour qu'elle accepte d'épouser cet homme, et donc choisisse de se cacher dans la manufacture du malheur, se disait-elle.

Elle voyait Ntchantchou Zacharie possédé par une guerre qu'il n'avait même pas commencée, mais dont il avait fait sa chose. Elle en oubliait que les dividendes que son mari tirait du ralliement des populations se transformaient en cette penderie multicolore qui la rendait belle, pour Mbeng. Ou alors, c'était sa vengeance contre son député de mari qui était si pris par son travail qu'il en oubliait sa jeune épouse. Mensa' le détestait parce que justement elle le trompait. La haine est un tourbillon. La haine a la lâcheté comme complice, quand le compagnon de l'amour c'est le courage. Le haineux se débarrasse de

son ennemi avec un coup de poignard dans le dos alors que l'amoureux doit faire face à sa dulcinée pour la conquérir. La femme du député fabriquait la justification de sa trahison. Sa trahison devenait le prétexte d'encore plus de trahisons. « Ambeng ! Ambeng ! » pensait-elle, en écho aux appels de sa passion.

Lorsque Ntchantchou Zacharie revenait de Bangangté, elle se donnait à lui à contrecœur. Il y faisait peu attention, lui qui éreinté par le long trajet du village, par la peur des guet-apens, attendait trop l'étreinte de son épouse pour accorder une attention quelconque à ses humeurs. Il était habitué à la posséder par devoir, lui qui l'avait épousée en payant sa dot cash – me jun yam menzui¹², se disait-il souvent, satisfait. Parce que Mensa' était son épouse, il ne se rendait même pas compte que celle avec qui il faisait l'amour, c'était une forme-femme qu'il aimait sans qu'elle se dépouille pour lui, c'était une forme-femme qu'il piochait, une forme-femme qui criait à secouer la maison avec de faux orgasmes. Mensa' exécutait son devoir conjugal, jouait l'épouse avec une habileté qui la surprenait, mettait la maîtresse de maison en scène avec un talent qui l'effrayait. Il suffisait qu'elle pense à son amant pour que son vagin s'inonde, et le seul mot « préfet » prononcé auprès d'elle déréglaït ses sens. Une fois d'ailleurs quand Ntchantchou Zacharie parla de son collègue, et l'appela « ton préfet » en riant, « tu sais ce que ton préfet là a encore fait ? », elle se crut découverte. Mais son mari était aveugle.

La jeune épouse ne se réveillait que lorsque Mbeng revenait de Bazou et la transportait dans son lit comme un jeune premier le ferait d'une mariée. « Il est mon véritable époux », se disait-elle quand il arrivait, quand elle le déshabillait, quand elle le voyait nu, quand elle sentait les poils de sa poitrine contre ses seins, quand elle le sentait entre ses jambes, quand elle le sentait travailler son ventre, et lui posséder l'âme, en soufflant ces mots dont l'étrange beauté l'anéantissait toujours et toujours et toujours : « Ambeng ! Ambeng !

Ambeng ! »

-
1. Ewondo : Tout va bien.
 2. Ewondo : Pays où tout va bien.
 3. Tatouage de beauté, évidemment interdit par la colonisation allemande.
 4. Leur histoire est narrée dans La Saison des prunes.
 5. Bonjour, mon cher !
 6. Qui n'a pas souhaité devenir Sylvie Vartan ?
 7. Camfranglais : pistes de quartier, mais aussi maisons du vice.
 8. Ewondo : la beauté.
 9. Fam, c'est le diable en medumba classique.
 10. Extrapolation stéréotypée – le cochon, frisé à Dschang qui fut jadis le camp allemand, d'où son introduction dans la région qui sinon ne connaissait que poules et chèvres comme animaux incontournables, devient la marque des Bamiléké qui ainsi sont des cochons, quand ils ne sentent pas ou sont sales, et curieusement des beauregards.
 11. C'est ton frère qui te tue.
 12. J'ai acheté ma femme.

6.

À Bangangté, la maison familiale, même vidée de ses deux filles, n'était pas calme. Poules, canards et chèvres vadrouillaient dans la cour. Picorant des graines de maïs, broutant des chiendents. Mais c'est son chien que le pasteur Tbongo ne retrouvait pas, il regardait partout, dans la cour, à l'arrière, dans la cuisine, aux toilettes, dans la clairière.

« Où est Kouandiang ? » demandait-il.

Il fouillait le salon, la cuisine, les chambres.

« Qui a vu le chien ? »

Chacun y mettait du sien. Tama' l'avait aperçu, mais c'était il y a quelques heures seulement. Tama' était resté avec lui, nouveau fils de la maison, gage du mariage de Ngountchou qui n'avait jamais eu lieu, qui était demeuré promesse.

Sa femme, Nja Yonke', posait ses mains sur ses tempes.

« Tu veux que je dise quoi ? » demandait-elle.

Le pasteur avait peur mais il était aussi énervé et décidé. La peur de sa femme était, elle, née dans ce salon sans vie à cause du départ de ses enfants. Nja Yonke' n'était pas vieille pourtant, mais elle était rattrapée par les nombreuses fausses couches qui avaient précédé la naissance de ses deux filles. Ses cheveux avaient blanchi d'un coup, et

c'est ce qui lui faisait peur, cette révélation brutale sur son corps de la mort.

Elie Tbongo entra dans sa chambre, et ressortit bientôt habillé de son blouson, car il faisait froid. Ses gestes étaient précipités.

« J'espère que ce n'est pas eux.

— Tu vas où ? lui demanda Nja Yonke'.

— Tama' ! »

Le garçon accourut. D'un geste de main, le pasteur l'emmena avec lui.

C'est ainsi qu'ils disparurent dans la brume. C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans la cour de la chefferie. Il y avait déjà une foule nombreuse. En cercle dans la cour, celle des réunions populaires, autour du nlong la'1. Le pasteur se fraya un chemin, fermé aux visages qui le reconnaissaient, aux hommes qui parfois retiraient leur chapeau et aux femmes qui serraient leurs mains en signe de respect. Des gens le saluaient, étonnés de le voir. Ici aussi ils avaient les yeux rivés sur lui. Elie Tbongo tenait la main de Tama' qu'il traînait avec lui.

« Passitou, tu es venu aussi ? » lui demanda une femme.

« Aussi ? » Ce mot resta dans la mémoire de Tama'. Il parlera plus tard de ce qu'il avait vécu là adolescent, du sarcasme des femmes bangangté, de leur maîtrise de l'art insondable de la moquerie. L'histoire qui, à son insu, avait fait de lui un orphelin, lui avait adjoint une famille d'élection, lui avait arraché son tuteur d'oncle, et même sa mère adoptive, ouvrait chaque fois devant lui des épisodes inattendus. Il avait beau se cacher, comme il dirait à Mensa', c'est l'histoire qui, kounya kouyna, kouyna2, venait le chercher sous le lit, bam la kounda3. Il se retrouvait toujours dépouillé devant elle, comme quand il ouvrait son cœur devant ses cousins.

La voix du pasteur fendit la foule.

« C'est mon chien. »

Il entra au milieu du cercle, détacha l'animal du pieu qui le retenait.

« Qui vous a dit de prendre mon chien ? »

L'embarras fut total. Kouandiang grelottait, effrayé autant qu'heureux de retrouver son maître dans cette foule hostile. Il avait la queue baissée, enfoncée entre les pattes.

« Tu fais toute une scène, dit une voix. Pour si peu. »

C'était le député Ntchantchou.

Il se tenait à côté du nlong la'. Le chef Nono, lui, était assis devant la porte, comme pour les jugements. Il ne bougeait pas, tenait ses mains aux longs ongles sur ses genoux.

« C'est quoi cette histoire de chien encore ? » dit-il.

Mais le pasteur Tbongo tenait déjà Kouandiang libéré. Il n'écoutait même pas son gendre qui en des gestes polis essayait de le convaincre de laisser tomber.

« Nous n'allons rien lui faire, disait-il.

— Je sais, répondait le pasteur. Vous me prenez pour un imbécile ! »

Il tirait son chien vers lui.

« Toi aussi, passitou.

— Tama', lança-t-il dans la foule. Rentrons à la maison. »

Il pouvait être intrépide, le pasteur Tbongo. Il aurait attendu un instant, qu'il aurait été encore plus scandalisé. Alors qu'il repartait avec Kouandiang, la foule réunie chez le chef ne bougeait pas. On trouva un autre chien, noir lui aussi, comme Kouandiang.

C'est Ntchantchou Zacharie qui avait convoqué tout le monde ce jour, et même Kuika Tchamba le chef de Bangoulap était là. Le député

organisait les confessions publiques à travers Bangangté et ses environs. Et c'est lui qui avait décidé d'obtenir celle de Tankongan. Le feu ne suffisait donc plus. Le pasteur Tbongo aurait dû rester. Il aurait vu son contremaître, tête nue et traits tirés, entrer grelottant dans le cercle, boitant plus que jamais, et se mettre devant le nlong la' en face d'un récipient. Il aurait vu le mari de sa fille agir. Il refusa cependant d'être le témoin de cette forfaiture, de cette mise en scène qui pour lui était de la pure excroquerie.

Si partout dans l'Ouest des cérémonies similaires étaient organisées, celle-ci était une première parce que Jean Nono avait accepté qu'elle se tienne dans la chefferie. Il y tissait la gloire que son poste d'auxiliaire lui donnait, et retrouvait ses vieux réflexes d'homme corrompu avec le gouvernement. C'était comme lors de la vieille époque de la Jeucafra et de l'Union bamiléké⁴ avec les colons français. Son prestige rayonnait au sommet de sa mauvaise conscience. Il y avait avec lui d'autres autorités administratives que leurs vêtements beiges distinguaient du commun. Celles de Bazou, Nkuimy, tout comme Djonga.

« Mbeng ne vient pas ? » demanda une voix.

C'est Ntchantchou Zacharie qui parlait.

« Il est à Yaoundé. »

Chacun était déconcerté. Alors que le député parlait ici et là, donnait des ordres, chacun regardait le nouveau chien.

« Frappe le chien ! »

L'ordre fit sursauter Tankongan. Le pleur de l'animal se fit entendre, léger. La foule plongeait dans le silence. Un gaillard s'approcha du contremaître haletant, torse nu, deux brindilles de Queue de cheval⁵ en main, et le regarda dans les yeux.

« Tiens ! lui dit-il, tiens !

— Qu'est-ce que je vais raconter, alors ? », commença Tankongan.

Il bégayait.

« Tu attends quoi ? »

L'animal regardait, craintif. Tankongan lui frappa le dos. Il frissonna et lui montra son visage apeuré. C'était comme si ce geste libérait un flot, car soudain le contremaître se jeta à genou, les mains au sol.

« Confesse-toi ! entendit-on, tandis que la foule alentour se réveillait dans une rumeur scandalisée. Confesse-toi !

— Je vais parler ! dit-il, je veux parler !

— Parle alors ! »

1. Pierre de maison, marque dans la cour des concessions, de l'autorité du chef de famille, elle est déposée souvent au bas d'un pieu.

2. Onomatopée medumba pour dire l'avancée.

3. Sous le lit.

4. Jeunesse camerounaise française, qui avec son sosie, l'Union bamiléké, dans les années 1945-51 avait noyauté tout l'espace politique bangangté qu'ils voulaient barrer aux « casseurs du pays », quand Dschang était alors sous la houlette progressiste du Kumzse.

5. Plante.

7.

Mensa' voulait parfois prendre son amant, et le mener au plus profond de son corps, mais elle s'arrêtait en chemin, stoppée par cette foutue éducation bamiléké. Jamais elle n'était autant allée au marché ou faire des courses. Si au début c'est lui qui la déshabillait, bientôt c'est elle qui traversait Etoa Meki haletante, le corps affamé, sans culotte sous son kaba. Ce plaisir qu'elle éprouvait à lui dire, « je n'ai pas de culotte » contrastait avec sa pudeur soudaine quand tous les deux étendus dans le lit, il comptait les grains qui auréolaient son mamelon, ses yeux brillant de curiosité gourmande. Elle se recouvrait la poitrine de ses deux mains ou du drap. Et elle riait. Qu'il aimait la faire rire ! « Les Béti savent comment aimer une femme » pensait-elle.

Mensa se réveilla un jour de cette extase de l'univers entre les mains de sa sœur. Elle s'était évanouie.

« Tu es enceinte, lui dit Ngountchou, ou be jum. »

Elle avait vécu son amour d'autant plus intensément qu'elle l'avait maintenu secret. Mais l'amour le plus exquis est celui qui se multiplie, équation qui elle, le rend public. Quand elle dit à son mari qu'elle était enceinte, celui-ci l'embrassa de joie, esquissa quelques pas de ben skin. Ce jour-là aussi, comme toujours, sa voiture était emplies de « nourriture du village ». Des régimes de plantain, des arachides de Garoua, des

aubergines, « de la viande de brousse », des pistaches¹, et tout le reste qu'il achetait soit au marché de Bangangté, de Bazou « parce que c'est moins cher », soit en route. À Ngountchou, il demanda de préparer du bon bou'len avec mbitali pour sa sœur, se rajusta, lui demanda plutôt un succulent kondré avec sok tchen, puis se rajustant, promit à Mensa' un accouchement à Paris, pas moins !

L'amoureuse ne dit pas à son deuxième mari qu'elle était enceinte, parce qu'elle n'en eut pas le temps. Elle trouva un jour son époux au salon, assis sur le canapé. Il était revenu en ville, deux jours seulement après l'avoir quittée. Il tenait une lettre entre ses deux mains. Il avait mis leur chambre à sac, recherchant une pièce accusatrice, l'élément maléfique, le signe de l'aveu, la preuve écarlate de la trahison, les empreintes de crabe. Au salon il se tenait, avec à ses pieds les chaussures, les robes, les perruques, les bijoux de Mensa', les artifices de sa beauté en miettes. Son regard, ses yeux, sa bouche, tout son corps, n'étaient que fureur.

« Tu viens de chez lui ? » dit-il.

Sa phrase était d'autant plus directe qu'elle était vraie, Mensa' venait de chez lui, oui.

Il pleuvait et cette fois, elle avait pris un taxi. Comment parvint-elle à mentir à son époux avec autant de doigté, alors que ses pieds, ses bras, son ventre, sa poitrine et même sa bouche sentaient encore le parfum de Mbeng qui venait de la quitter ?

« Chez qui ? demanda-t-elle froide, en medumba, jou we ? »

« Chez ton chaud gars », voulut-il lui lancer, mais sa voix saturée de colère le lâcha, car il fut saisi d'une toux qui était comme un pleur. « Dis-moi la vérité ! continua-t-il, sa voix tremblant de folie. Tu viens de chez lui ? »

La découverte de la trahison fabrique les mathématiques du

désespoir, et dans le désespoir, Mensa' devint méthodique.

« Jou we ? demanda-t-elle encore.

— Lis ceci. »

Il lui montra la note qu'il avait reçue, griffonnée sur un papier froissé, et signée de manière illisible. Elle prit celle-ci, la lut, doucement, leva ses yeux et le regarda. Elle retrouva soudain la maîtrise de soi avec laquelle jadis elle répondait aux interrogatoires de la police, lors des battues des soldats de Semengué.

« Ce sont les maquisards, dit-elle de sa voix la plus calme, en français cette fois aussi, ils veulent te faire chanter. »

Elle était froide et mesurée.

« Ou len-a ndje ke2 ? », s'écria Ntchantchou Zacharie.

Elle regarda encore d'un œil de bureaucrate la note que son mari lui avait donnée. Écrite dans un français particulier, elle disait du député qu'il était un fantoche-mari, et que sa femme se faisait couiller au dos de l'État néocolonial par collègue irrespectueux.

Elle était signée : Sinistré.

« Qu'est-ce que tu veux que je te dise, dit Mensa', que ton enfant que je porte n'est pas le tien ?

— Confesse, mbap !

— Je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec cet homme. »

La froideur avec laquelle elle le dit, la main gauche levée !

Celle qui devant le miroir avait plusieurs fois éclaté de rire en pensant à Ntchantchou Zacharie se révélait. Elle jetait au visage de son mari les mots perfides qu'il s'était répétés plusieurs fois mentalement lors de son voyage, pour essayer de se persuader qu'ils étaient ridicules.

Elle éclata de rire.

« Il est de lui ?

— Tu es fou », dit-elle soudain sérieuse, et elle courut dans la chambre.

Il la suivit. Elle ferma la porte derrière elle.

« Tchou' nzenda', dit-il en medumba, frappant la porte, secouant la poignet, respirant comme le bouc qu'il était devenu, ou nya ke tchou' mba ma' be' nzenda-li3 ! »

À l'intérieur, elle pleurait, effrayée par cette rage qu'elle n'avait jamais vue dans les yeux de Ntchantchou Zacharie. Il leva son pied et voulut enfoncer la porte. Il ne s'interrompit qu'en entendant le cri de Ngountchou. Stupéfait, le député se retourna et, en sueur et écumant, se retrouva face à sa belle-sœur terrifiée.

« Laisse comme ça, lui dit-elle, laisse comme ça, tachene. »

L'écho de son ndap l'arracha à sa folie. Il sortit de la maison, sa rage intacte, et claqua la porte derrière lui. Il marcha dans la ville, sous la pluie. Yaoundé est une petite ville pour qui a un volcan si grand à consumer, il s'en rendit compte. Il fit le chemin d'Etoa Meki à Ongola, à pied, le pas ferme. Au cœur de la nuit il se retrouva devant le bâtiment de la Poste centrale, vide à cette heure. 1939 brillait dessus, blanc. Il longea le chemin, et la route du Marché central s'ouvrit devant lui. Il préféra prendre l'embouchure qui donne sur la Gare centrale. Il attendit longtemps à la gare, dans l'obscurité et devant les rails, pensant une fois de plus à sa mort, pas celle cependant qui lui était apparue ce jour où il avait échappé à un attentat. Cette fois il pensa au suicide. Il pensa à ces corps déchiquetés que l'on retrouvait sur les chemins de fer à Mbanga, à N'lohe, à Nkongsamba, hommes que les maquisards tuaient et jetaient sur les rails, cadavres de soldats en tenue abandonnés dans les broussailles.

« Benzui ngangte', mbadi 4 », se dit-il, et il hocha la tête.

Il pensa à sa sœur qui l'avait mis en garde contre les femmes Bangangté. Il pensa à sa mère, et la vit éplorée. Il se demandait ce qu'il n'avait pas donné à sa femme pour qu'elle en arrive là. Dans son esprit, il faisait la liste de tout ce qu'il lui avait offert, tout ce que sa mère, cette paysanne rustique, n'aurait jamais pu s'imaginer posséder. Dire qu'il avait retiré Mensa' de Bangangté après leur mariage pour lui éviter les paroles jalouses de la bourgarde qui déversait ses ressentiments devant son opulence ! Dire qu'il la protégeait à Yaoundé depuis qu'un inconnu zélé, passant devant sa maison, avait craché au sol et menacé, devant témoins, de lui faire du mal ! Dire qu'il avait logé Mensa' dans l'un des meilleurs quartiers de la capitale, juste à côté de Bastos ! Dire qu'il voulait la faire accoucher en France !

« Benzui ! Benzui ! Benzui [5](#) ! », s'écria-t-il.

Il eut soudain la nausée et s'assit sur un tronc de bananier. Pourtant il ne pouvait échapper au tourment dans lequel son épouse l'avait jeté. Sans le vouloir, Ntchantchou Zacharie se mit à détester son enfant qu'il voyait grandir dans le ventre de Mensa', grandir, grandir. Il entendait l'enfant éclater de rire dans le ventre de sa mère, et mesurait les dimensions de la trahison.

Il se frappait le front, mortifié par un sentiment qui lui possédait le cœur, le corps et l'esprit. Il serrait les poings comme pour s'empêcher de faire quelque chose de mal, sentait son ventre se serrer et son cœur devenir pierre. La jalousie qui l'étouffait embrumait son esprit au point de le rendre aveugle. Mbeng lui apparaissait alors comme un buveur d'Otontol, attaché à la satisfaction de ses pulsions, saltimbanque de la chair puis bientôt comme un ourang-outang, qu'il voyait surgir et violer sa femme esseulée. Il retourna chez lui, tout trempé, le corps moite, poussé cette fois par le sentiment de protéger son épouse, saisit sa main au point de lui faire mal.

« Tu vas rentrer au village. »

La meilleure punition à infliger à l'adultère était de séparer les amants, avait-il conclu. « Non, tu n'accoucheras pas cet enfant ici à Yaoundé, dit-il d'une voix forte et décidée, et ses mains agitées montraient l'hostile alentour. Tu retourneras au village. »

Parce que sa phrase sortait de la maison incandescente de la colère, et parce que cette fureur avait possédé son corps, Mensa' comprit que s'opposer à sa décision aurait été révéler son secret.

« Tu retourneras au village », répétait-il.

Un ouragan cuisait en lui.

1. Les camerounais francophones appellent pistaches, ce que les Anglophones et autres Africains appellent egusi. C'est une délicatesse. Mais les pistaches, c'est aussi le sexe féminin.

2. Comment as-tu su ?

3. Ouvre la porte ! Si tu ne l'ouvres pas, je vais casser la porte-ci !

4. Vraiment, les femmes bangangté ! Elles n'ont pas bonne réputation auprès des non-Bangangté, surtout après le mariage où, dit-on, elles deviennent loquaces et baladeuses, ou alors, insoumises, libres quoi. Or quel Camerounais aime une femme libre ?

5. Les femmes ! Les femmes ! Les femmes !

8.

Pendant combien de temps Tanou allait-il fuir le regard de son père à cause de Marthe ? C'était comme s'il était retourné dans l'enfance, avait sombré dans ces moments où, conscient d'une faute commise, il repoussait le plus possible l'échéance du jugement et donc de la punition. Ces moments où, dans le regard de ses frères et sœurs, il ne voyait que le rire moqueur, tous comptant le nombre de coups de fouet qu'il recevrait, se passant l'index sur la gorge¹. Il se revoyait à Bangwa, cachant le fouet. Il ne s'imaginait pas que son père lui poserait simplement cette question : « Tanou, toi-même dis-moi, tu crois que ce que tu as fait est bien ? »

— Non, papa », répondit-il.

Un silence se faisait, tandis que son père regardait alentour, cherchant des yeux où son fils avait caché le fouet, car il le connaissait, lui aussi.

« Quelle sera ta punition alors ? »

C'est ce silence qui meubla le trajet de retour à la maison, un silence vieux d'une trentaine d'années. Évidemment avec son père dans la voiture, Tanou ne voulait pas allumer la radio. Il y avait eu une dernière visite médicale. Le jeune médecin indien n'avait trouvé aucun signe alarmant. « Votre père est en bonne santé, avait-il dit. Pour son âge. »

Un souci de moins. Tanou savait qu'une autre parole était suspendue quelque part, mais aussi ne voulait pas l'entendre, car il la connaissait par cœur.

« Ma punition, je la vis déjà », cette phrase résonnait dans son esprit, tocsin d'une solitude qu'il s'imposait. Jadis, ne trouvant pas le fouet recherché, abandonné par ses autres enfants, qui soudain par solidarité disaient qu'ils ne savaient pas où le fouet avait été mis, le père transformait la violence physique en violence morale. Il ne faisait rien, ou plutôt, il disait simplement ceci : « Va te mettre là-bas. »

Son doigt montrait un coin de la cour, le lieu de la quarantaine, où le fils resta, il le croit encore, pendant une éternité. Et n'est-ce pas cette quarantaine qu'Angela lui avait imposée, elle aussi, devant la faute ? Il l'avait passée chez Céline, dans le bureau vide du Grand, avait trouvé cela productif au départ, avait écrit un roman, puis son exclusion de la maison lui était tombée sur la tête.

« Dis quelque chose », explosa-t-il soudain.

Il aurait pu parler à Angela.

Son père ne répondit pas. Il aurait tout aussi pu parler à cet enfant aux genoux recouverts de poussière, à la culotte percée. Dans ces moments, Tanou ne pouvait pas non plus compter sur la solidarité de sa mère, Ngountchou s'alignant sur la position de son mari. Là il ne pouvait compter sur la solidarité de son épouse, elle dont la sanction frappait le monde de silence.

« Ce qui me rend le plus furieuse, ce n'est pas tant la trahison, avait dit Angela, que le fait que tu me prennes pour une imbécile. Qui crois-tu que je suis ? Je suis ta femme, merde ! »

« Ne me dis pas que tu n'as rien à dire » lança Tanou.

Le père sourit.

« Juger ?

— Oui.

— Juger quoi ?

— Les fautes.

— Pourquoi toujours juger ? »

Tanou voulait dire « pour punir ».

Question bête : quand est-ce qu'un homme cesse d'être le fils de son père ? Jamais, disent les Bangangté, jamais !

Mais le Vieux Père était fatigué de punir, il n'en avait plus la force, quand son fils, soudain frappé de cette enfance éternelle, redevenait l'adolescent qu'il avait été, quand le fils retrouvait le réflexe séculaire de sa mauvaise conscience. Grand-père vivait depuis trop longtemps avec ses cheveux blancs pour reprendre les réflexes de l'homme qui contrôlait sa marmaille avec une discipline militaire.

« Mettez-vous en rang ! »

Les enfants se mettaient en rang, père d'un côté, avec sa veste du dimanche, mère de l'autre, aux pieds ses Salamander.

« Du plus grand au plus petit. »

C'était fait.

« Tanou, mets-toi ici. »

Il le faisait.

« Tiens-toi droit. »

« Garde-à-vous !

Prêt !

Sourissez² ! »

Et click !, la photo de famille était prise, celle-là qui noir et blanc ornait d'ailleurs le salon du 26, Birch Avenue mais faisait honte à Tanou à cause de ses short et chaussettes, « un ordre de ma mère ». Et il voyait encore Ngountchou insister, lui montrer les chaussures trop grandes « que ton père a achetées au marché central hier », mettre ces chaussures qu'il n'aimait pas, « elles ne sont pas ma taille.

— Tanou, disait la mère, et elle déroulait ses ndaps avec cette voix qui avait la particularité de le faire obéir en la suppliant d'arrêter, tu vas grandir, non ? »

Quand il le fallait, le père achetait toujours les choses en vrac, à la friperie de préférence. Les découvertes n'enchantaient pas toujours tout le monde.

« C'est seulement pour la photo.

— Justement, s'écriait Tanou.

— Justement quoi.

— La photo va rester pour l'éternité et l'éternité.

— Et puis ?

— Et j'aurais les chaussures là dessus ! »

Le fils avait eu raison, la photo, encadrée une seconde fois chez Jackson Photographers, à Princeton, NJ, ornait son salon, alors que Ngountchou n'était plus. Il se souvenait ainsi d'une question de son père.

« Qu'est-ce qu'on vous enseigne à l'école ? disait-il, alors qu'il n'en était qu'au CEPE³. Ngountchou, viens voir ce que ton enfant a encore fait. »

Les paroles courroucées se multipliaient.

« Tu réfléchis souvent ?

— Utilise de temps en temps ton cerveau ! » C'est ce que Ngountchou trouvait à dire, avant de cogner le front de l'enfant et de l'insulter : nsen mbaa mafi la⁴.

Nous n'étions plus au niveau du CEPE, mais à celui du doctorat en philosophie ! Nous n'étions plus à Bangwa, mais bien aux États-Unis ! Nous n'étions plus sur des pistes limitées par des clôtures en bambou, mais sur la Route 1, direction Sears. Même un homme qui enseigne aux Blancs ne sait rien devant ses parents bamiléké ! L'enfant devenu grand, lui, qui a fini par obtenir un diplôme à force d'encouragements et de brimades, reste l'ignorant qu'il était à sa naissance : « Tes diplômes ne te servent à rien, on dirait. »

Tanou pianotait le volant.

« Il y a des moments où c'est bien de parler, papa.

— Même quand on n'a rien à dire ?

— Oui, juste pour parler. »

Et le voilà qui demandait à son père ce qui l'amusait chez les Américains.

« Je parle alors.

— Tsuip. »

Silence.

« Dans une semaine, tu seras de retour au Cameroun.

— Oui.

— Tu seras à Bangwa.

— Uhun.

— Tu verras Marianne.

— Oui. »

Le silence comme fouet. « Qu'est-ce que tu veux que je dise », lui aurait-il crié, que Tanou aurait été satisfait, « que tu es un salaud, qui ne vaut pas la peine ? » Il savait cependant que ces mots ne sortiraient jamais de la bouche de son père, qui à côté de lui se frottait les mains et regardait le paysage défiler à sa droite. « Je ne suis pas une femme », aurait-il dit. Tanou reconnaissait que sa mère lui manquait. « Qu'est-ce que tu veux que je dise ? Que Marthe est comme Carla ? Que je ne suis pas différent du député ? C'est ça que tu attends ? Un aveu que moi aussi je suis un homme ?

— Ce serait déjà un pas, papa.

— Vers quoi ? »

Où était Marianne, sa sœur, quand ces deux hommes avaient besoin d'elle ? C'est elle qui, après la juste fessée, venait avec le large sourire de la réconciliation paternelle sur les lèvres.

« C'est papa qui t'envoie ?

— Ne pleure plus. »

Au magasin, au milieu des étagères de chemises, de pantalons, et de chaussures en solde d'hiver, il se tourna brusquement vers son père et lui demanda : « Papa, qui était Nyamsi ?

— Nyamsi ?

— Oui. »

Son père sourit, et fit des signes au devant, dans l'air, des arabesques presque.

F N L Q W f T Í

Traduction de ce bavard silence :
c'est le calendrier des gardes qui rythme la vie des médecins.

-
- [1.](#) Taquinerie d'enfant.
 - [2.](#) Incorrigible camfranglais de photographes pour souriez.
 - [3.](#) Certificat d'études primaires et élémentaires, premier examen national enfantin.
 - [4.](#) Noir comme un mafi.

9.

Mensa' découvrit qu'il y avait plus désolé qu'elle quand elle arriva à Bangangté. Elle avait passé plus d'un an à Yaoundé, y avait vu éclore son bonheur, mais son retour lui montra un village changé, et son nouveau quotidien fut frappé du sceau de l'ennui. Pour dire vrai, il n'y avait plus de village du tout ; plus d'odeur de maïs brûlé sortant de foyers suffocants ; plus de fillettes nattées claquant les mains et les pieds au mbang, se livrant emportées au mvah ou au knwa dans les cours poussiéreuses¹ ! Plus de garçons en culotte roulant un cerceau de fer, ou poussant une voiturette en bambou de leur fabrication ; pas une seule femme qu'elle rencontra qui ne parût triste. Elle traversa des quartiers dont il ne restait que pieux cassés, fenêtres enfoncées, restes de murs de briques noircies et cendres. Et pourtant la maison familiale était restée intacte au bout de la désolation. Quand elle longea le nfe kang² du bocage et déboucha devant la véranda, son cœur se mit à battre follement.

Seuls les aboiements de Kouandiang lui signalèrent la vie, mais bientôt heureusement, son père sortit du salon. Nja Yonke' le suivit tout de suite, renforçant le nœud de son sandja, et ajustant son foulard. Son attitude résignée n'échappa pas à Mensa' qui la connaissait le menton haut, comme si elle voulait par sa noblesse ostentatoire, nier le désastre alentour. Elle était devenue soudain une villageoise. Mensa' embrassa

ses parents. Le chien sautillait alentour, lui léchant les doigts, les jambes, les pieds.

« Bi ke tchou nda gi ? », demanda le pasteur Tbongo.

Ntchantchou Zacharie était resté dans sa 404, attitude plutôt surprenante qui n'échappa pas à la mère qui connaissait l'orgueil de cet homme.

« Tachene, insista Nja Yonke', vous n'entrez pas ? »

Elle lui parla en français, car son gendre était dans la voiture avec chauffeur et policier. Nja Yonke' était si heureuse de la grossesse déjà visible sous le kaba de sa fille, qu'elle s'embrouillait la langue.

« J'ai du travail, je suis occupé », lui dit Ntchantchou Zacharie.

Il avait sans doute raison. Sitôt à Bangangté, il lui fallait toujours oublier ses « vacances de Yaoundé ».

Mensa' retrouva son père en deuil.

« Tankongan », lui disait-il, et les traits de son visage étaient tirés.

Elle se souvenait de Tankongan, le contremaître qui avait bâti Tchunda, qui avait dessiné des murs du caveau sur le modèle des constructions traditionnelles bamum, et avec qui le pasteur avait tenu de nombreuses séances de travail dans le salon de leur maison. Comment pouvait-elle avoir oublié cet homme avec qui son père avait tant construit ?

« Il est mort ! lui dit le pasteur.

— Quand ? »

Nja Yonke' essaya de ramener le pasteur à un sujet plus plaisant, parla de la grossesse de sa fille, écartant le bouffé du kaba pour découvrir son ventre.

« Il était malade ? lui demanda Mensa'.

— Je ne voulais pas qu'il aille dans les camps, continua le pasteur, pas au Penka Michel⁴ », avant de répéter, « je ne voulais pas. »

« Zit camp-a⁵ ? »

Mensa' découvrit bien vite les maisons de Bangangté réduites en cendres, elle découvrit le passage du feu qui calcine personnes et choses, la parole de Tama' lui rappelant les existences évaporées en même temps que son doigt montrait des ruines, des toitures déchiquetées par les flammes, des monticules noircis de restes de vies incendiées, mêlés à la boue des pluies.

« Ce sont les Ndjong Mbap qui habitaient ici, tu te souviens ? »

« Ici c'était la boutique, tu as oublié ? »

Elle se souvenait évidemment, mais n'osait plus demander où ils étaient, car la réponse se répétait.

« À Yaoundé. »

« À Douala. »

« À Nkong. »

Ou alors : « Ils sont morts. »

Il se racontait en ville que tout le monde voulait fuir Bangangté, que les parents donnaient leur fille en mariage sans demander la dot ! « C'est grave ! » Et il y en a qui en riaient, « les femme de là-bas sont libres », disait-on. « Elles se donnent en mariage njo'o ! ». Or quel Bamiléké aime les femmes libres ? Qu'il lève le doigt, on voit !

Et soudain au milieu de ces ruines, elle revoyait le corps de Magni Sa, dont Kouandiang léchait le crâne calciné. Mensa' découvrit aussi la misère des camps dont parlait son père. Elle voulait rencontrer la famille de Tankongan pour en savoir plus sur le procès du contremaître et elle la trouva dans un réduit entouré de fils barbelés. Elle fut frappée par ces abris en nattes. La première femme de Tankongan, dont le ndap

était Mami Tong, seins repassés et au vent comme toujours, assise devant une baraque, cuisait un bôn6, une main sur la joue gauche, l'autre faisant des cercles dans la marmite noire. Ses coépouses à ses côtés, également assises dans le malheur, décortiquaient les arachides ou faisaient téter un nourrisson. Mami Tong se leva quand elle reconnut Mensa'. Elle l'embrassa comme si elle avait retrouvé sa propre fille, ou une sœur perdue depuis longtemps. Et puis elle regarda son ventre, l'embrassa encore.

« Combien de mois ? demanda-t-elle.

— Quatre. »

Elle éclata d'une joie qui fit sortir d'un réduit de bambou Ntchankou' sa coépouse, du même âge que Mensa', forte sur hanches comme beaucoup de femmes ici. Son émerveillement réveilla sa beauté enfouie dans les décombres, et fit passer la femme du député sur le dénuement de leur condition que montrait pourtant leur crâne rasé à toutes. Des enfants apparurent. Ils semblaient effrayés par les youyous de leurs mères. Ils se cachaient derrière elles, et l'un d'entre eux, six ans peut-être, suçait son doigt, une larme ayant laissé une trace sur sa joue. À son ventre gonflé, on aurait dit qu'il était enceint lui aussi.

« C'est le petit passitou ici, petit Elie, lui dit la mère du gosse, ou lakdii gi7 ? »

L'enfant avait été ainsi nommé en hommage au pasteur Elie Tbongo, en remerciement d'un acte de bonté. Mensa' prit le nourrisson.

« Mon avant-dernier, dit la troisième femme de Tankongan, j'ai accouché dans le camp, mais c'était après son départ. »

Elle se mit la main sur la joue. Des larmes lui vinrent aux yeux. Mensa' la serra contre elle, tandis que dans son esprit la sensation de dorloter sa sœur l'envahissait.

« C'est le gouvernement qui nous a tous mis ici, dit la femme, ce sont

les Français qui nous ont mis ici, dit-elle encore. Ce sont eux. Ils disent que les maquisards ne vont pas nous tuer ici. Qui a tué mon mari alors ? »

D'un bout de son pagne, elle s'essuya les yeux.

« Jou' a bou ben zui Tankongan-a⁸ ? »

— Me tchoup-a mbe ke ? lui dit Mensa', son regard cherchant un soutien partout, qu'est-ce que je vais dire ? »

Plus tard elle saura que Tankongan avait été tué alors qu'il défendait ses femmes. Les commandos étaient venus un jour le prendre, « bien qu'il ait déjà confessé n'avoir plus aucun lien avec ses frères maquisards ».

« Ke ghe mba pitié mbang lou ke⁹. »

« Ne ne ne¹⁰. »

Ils l'avaient emmené avec eux, saccagé sa maison, violé ses femmes et mis le feu à sa plantation. Qui était donc derrière tant de haine ? Cela Mensa' n'osa pas le demander, car son regard était soudain horrifié devant le nourrisson qu'elle tenait. La femme de Tankongan voyait Jean Nono derrière toutes ces manigances, mais elle n'en dit pas plus. Mensa' quant à elle ne saura les détails du cadì que lorsqu'il sera trop tard. Son père lui dit que, sauf sa position d'église, lui aussi aurait confessé en public, et lui et sa « vieille femme » auraient sans doute rejoint le camp.

« Confessé quoi ? » demanda-t-elle.

L'histoire des Tbongo se déroula devant elle.

« Ce sont les Sara qui viennent prendre les gens, les mafis, lui dit son père, les Tchadiens, ajouta-t-il en français. Tu sais que ce sont les tirailleurs, non ? Bou ben nse', ou nya ke ghe jou ze bou ko la, mba boua' labou¹¹. C'est eux qui coupent la tête des gens, continua-t-il, et

ferma ses yeux. Ils font ça parce que le Cameroun n'est pas chez eux. »

Il lui montra la superficie de la violence qui avait pris la vie de son ami, agitant ses mains désolées et impuissantes.

« Un Camerounais ne peut pas faire ça. » Pour la première fois, sa fille le voyait en colère.

« On ne peut pas fuir ses frères et sœurs ! »

« C'est ton frère qui te tue » disait cependant une voix, une femme filiforme, dont l'enfant tout aussi amaigri suçait le sein plat, en des suctions cannibales.

« Ils disent que quand la guerre va finir, on va rentrer à la maison.

— La guerre va finir quand ?

— Quelle maison ?

— Ils ont mis le feu partout, non ?

— Ils passent de maison en maison et mettent le feu sur les toits.

— Même la tôle brûle.

— Ils déversent l'essence dans la cour, allument le feu qu'ils jettent dessus, et ça prend.

— Tant pis pour celui qui n'a pas fui sa maison avant.

— Il n'y a plus de village !

— Voici mon enfant, disait une femme, et elle montrait un gosse, il était un bébé quand on est venu ici.

— Les gens construisent déjà leur cabane en dur », disait un homme.

Il y en a que cela amusait.

Passant devant des cabanes où des dizaines de personnes s'entassaient, des hommes et des femmes sortaient, saluaient le pasteur

Tbongo et sa fille. Le mot « passitou » se répercuta de cour en cour, et bientôt c'est un monde qui afflua devant lui. Des femmes qui s'extasiaient devant la grosseur de Mensa', et des hommes qui serraient la main du pasteur, lui racontaient des brèves de leur désastre en grelottant. Plusieurs prièrent Mensa' de demander à son mari de les aider, « Est-ce que c'est un camp de prisonnier ? », lui disaient-ils, et leurs regards se transformaient en supplication et poursuivirent Mensa' longtemps.

Elle ressortit de cette visite le cœur serré, pleine de colère contre ceux qui avaient fait ça, « toutes ces vies gaspillées ! » murmura-t-elle, « toutes ces vies bousillées ! », et surtout contre son mari. « C'est lui », et elle répondait aux mille regards qui la priaient de parler à Monsieur le député. Elle le voyait devenir aussi petit que l'esprit qui l'animait et pensait : « Le salaud ! Le porc ! » Elle en oubliait que Mbeng était sous-préfet de Bazou et qu'il était aussi responsable de tout ce qui se passait.

« Comment un être humain peut-il faire ça à ses propres frères ? Je n'ai jamais vu homme aussi mal intentionné. »

C'était au contraire une œuvre systématiquement planifiée et méthodiquement mise en branle, comme elle disait, « par des intelligences au service du mal ». Dans son vertige, ce sont les mots de Mme Ngapeth qui lui venaient à l'esprit. « La pesanteur ! La pesanteur ! » Fam devenait le surnom qu'elle réservait à son mari. Fam, comme le Mal.

La misère de ces gens donnait à Mensa' encore plus de raisons de penser à Mbeng comme son sauveur. Elle se rappelait cette vieille femme banoumga¹² qui au marché, rebutée par ses jeunes voisins qui se racontaient des histoires litigieuses¹³, s'adressa à sa voisine, en français : « Obeye, tu te rappelles Makeki¹⁴ ? » lui dit-elle. « Il racontait que j'étais devenue une bordelle à Douala, non ? Tu penses qu'il a un

jour dit à ses amis là chez qui il gâtait mon nom, que c'est lui qui lècheait mon cul ? » Le scandale de ses mots fit sursauter les jeunes hommes. Ils se retournèrent vers elle avec des injures qu'ils ravalèrent confus quand ils virent ses nombreuses rides. Elle continua. Les jeunes hommes se bouchèrent les oreilles. Elle ne s'arrêta pas, répétant les mots « lècheait mon cul », le disant avec un accent grave. Bientôt les bavards se mirent à la supplier de taire son histoire, de calmer la folie de ses mots.

Si la femme du député Ntchantchou Zacharie avait raconté son histoire, aurait-elle pu faire naître de la compassion dans les yeux qui la lapidaient du regard ? Pourrait-elle trouver une oreille compréhensive parmi celles que la confession de son faux pas tétaniserait, si elle leur disait la dimension de sa haine pour son mari ? Qui serait son amie ? Elle n'avait pas dit à Mbeng qu'elle était enceinte. Il lui avait dit ces derniers jours de quitter son mari, de s'installer dans son pied à terre, et ce jour justement voulait lui expliquer combien leur vie n'en serait que plus belle. Il appelait cela « sortir du maquis », bien conscient de l'ironie que ce mot revêtait – il disait aussi « se rallier ». C'est que leur vie parallèle, ils l'avaient baptisée maquis, mais surtout sa maison de Nlongkak.

« Je vais au maquis », se disait Mensa', quand elle traversait Yaoundé à bicyclette, pressée par la vision de son amant qui l'attendait en faisant les cent pas dans le salon, allumée par la promesse ardente du sexe. Il ne la transportait même plus dans la chambre, et plusieurs fois c'est sur le tapis du salon, ou alors dans la salle à manger qu'il la déshabillait, et lui faisait l'amour.

« Reste avec moi, lui disait-il, Ambeng. »

Quand pendant deux jours il ne la vit pas, Mbeng s'impatienta. S'il n'alla pas frapper à la porte de sa maison, c'est parce qu'il avait aperçu la voiture de son mari garée dans la cour. Il s'étonna que le député soit

retourné à Yaoundé après seulement deux jours d'absence, mais très vite, il comprit. Il apprit que Ntchantchou Zacharie était retourné avec sa femme à Bangangté.

Mbeng savait qu'il était dangereux de retrouver son amante dans cette ville si petite que tout le monde s'y connaissait, et surtout connaissait la femme du député. Une fois pourtant, il griffonna une note qu'il lui destinait, mais qui était adressée au député Ntchantchou Zacharie, de la part du sous-préfet de Bazou. Il voulait que son chauffeur remette la note à Mensa', mais il se rendit compte de la folie de son entreprise.

« Il me faut trouver un stratagème », se disait-il.

Mais aussi, « ce n'est que le courage qui me manque ! ».

Une autre fois, il passa en voiture devant la cour de la maison et la vit qui, assise sur la terrasse, décortiquait les pistaches en bavardant avec sa mère. Il était alors avec chauffeur et garde du corps. Il voulut s'arrêter, mais se représenta la décomposition de ses traits devant sa mère comme révélatrice du maquis qu'il partageait avec elle. Imaginons, se disait-il, qu'elle pâlisse de bonheur, qu'elle montre l'inconscience de son amour, et cela devant sa famille ! Ou alors, et cette pensée lui fit peur, qu'elle le regarde avec froideur et ne le reconnaisse pas, comme une bordelle qui rencontrerait un de ses clients par hasard comme ça, alors qu'elle emmène ses enfants à l'école.

Pourquoi « bordelle », se demanda-t-il, se reprochant d'avoir pensé à son amante en ces termes. « Je ne la paye pas, moi ! »

Et pourtant la société, « les Bamiléké », il disait, sans doute penseraient à elle en ces termes, une bordelle. Pour la première fois Mbeng pensa vraiment à Mensa' comme une Bamiléké, et cette pensée l'horrifica, car il ressentit l'oppression que cela signifiait, et les chaînes que cela imposait à leurs sentiments et à leurs relations.

La désinvolture que Yaoundé donnait à Mensa', les possibilités qu'Ongola donnait à leur amour, il les savait impossibles ici. Si dans la capitale ils s'enlaçaient dans une langue étrangère, ici la terre de Bangangté imposait sa propre règle. Jamais il n'avait autant détesté cette ville qui, en devenant une ville-fantôme, lui avait enlevé tous les lieux où rencontrer Mensa'. Mettre les populations dans des camps de regroupement avait asphyxié leur amour.

« Ça ne peut pas continuer ainsi », se disait-il.

Il élaborait des scénarios, écrivait des romans comme celui-ci ; il allait à l'église de Mfetoum¹⁵, et par hasard la rencontrait à la sortie. Il baissait sa casquette de sous-préfet. « Bonjour Madame le député fédéral ! »

Et puis quand tout le monde parlait de la guerre civile qui ravageait le pays bamiléké, il lui soufflait à l'oreille, « chérie coco, on baise ce soir ? ». Il oubliait rapidement ce scénario, parce que justement il se souvenait de ce jour où il avait commencé à l'appeler son épouse.

« Tu es mon mari, lui avait-elle dit ce jour-là, c'est toi mon mari, tu sais.

— Et toi Madame Mbeng, avait-il répondu, tu es ma femme. »

« Je te fais confiance, disait-il à Mensa'.

— Moi aussi.

— Totalement. »

Totalement ? Bèbèla, son père n'aurait sans doute jamais dit ce mot à aucune de ses femmes. « Ne jamais confier tout son trésor à une femme. »

« Totalement.

— Mon mariage avec Ntchantchou Zacharie a été une erreur, continuait Mensa'. Mais toi, mon mari, je t'aime. »

Et elle lui rasait les testicules, comme lui à son tour, lui raserait les poils du pubis.

« Moi aussi je t'aime Mensa'. »

Jamais il ne s'était imaginé que ces mots, je t'aime, elle ne pouvait les dire à un homme qu'en français, et qui plus est dans une ville qui n'était pas Bangangté, où elle était étrangère, Yaoundé ! Il se rappelait ce qu'elle lui avait dit le jour où ils avaient fait l'amour pour la première fois, chez lui, car elle avait insisté pour savoir si la maison dans laquelle ils étaient, était la maison paternelle. Elle lui avait dit que chez les Bangangté, baiser dans la maison de son père « assécherait le vagin d'une jeune fille ». Il avait ri de ce conte mais s'était étonné que, femme mariée, elle y croie encore.

Ce que la tradition peut être tenace chez eux, avait-il pensé.

« Heureusement, je ne suis pas Bamiléké, lui avait-il dit, amusé et l'avait prise dans ses bras.

— Heureusement ? » avait-elle demandé, et avait ri embarrassée, tandis que son rire lui traversait le corps.

Il était passé à un autre sujet de conversation.

Il se représentait des romans où elle arrivait, parée de sa plus belle robe, dentelée comme il l'aimait, large chapeau jaune sur la tête, et frappait à la porte de son bureau.

« Bonjour, Monsieur le sous-préfet, disait-elle. Je peux vous parler un instant ?

— Mais oui, Madame Beauté ! Bien sûr ! »

Il fermait ses dossiers maquisards et faux maquisards, camps de regroupement et têtes coupées.

« Baisez-moi, lui disait-elle. Baisez-moi. »

Ce roman, il le barrait aussi dans son esprit, car il lui paraissait

saugrenu. Pourquoi viendrait-elle frapper à sa porte si déjà elle avait cessé de venir dans leur maquis ? Mais c'était pour se réveiller le lendemain en sueur et en rut parce qu'il s'était vu en rêve, face à face avec son sexe. Le sucré de son vagin l'accompagnait alors toute la journée. Il est des moments où il perdait la raison et sa passion en était la cause. Habillé de sa tenue kaki, il se serrait la poitrine dans un gilet pare-balles noir, se cachait la tête dans un casque militaire, et l'esprit possédé se promenait dans Bazou, tournait dans Bangangté, remontait les collines de Bangwa, assis dans sa 404 noire, main gauche dans la poche, disciplinant son bangala. Son amour était resté enfermé dans un maquis de Yaoundé, et comme un parfum ensorceleur s'était soudain évaporé à Bangangté.

Était-ce la sorcellerie ?

Il tournait dans le voisinage où sa femme était retenue captive par son mari légitime, comme un chien chaud, enivré par la solitude qui lui était tombée dessus. Il tournait, tournait mais ne manqua cependant jamais aux prescriptions ministérielles, qui l'obligeaient à faire des sorties administratives toujours avec son chauffeur et au moins un policier armé.

1. Danses passe-temps devenues jeux de jeunes filles, le premier se dansant en frappant rythmiquement mains et pieds, les deux autres en se jetant sur un demi-cercle d'amies qui vous relancent en l'air.

2. Plante symbole de paix.

3. Vous n'entrez pas dans la maison ?

4. Un des premiers camps de regroupement devenu village.

5. Quel camp ?

6. Couscous, aliment de base.

7. Tu as oublié ?

8. N'est-ce pas c'est eux qui ont tué Tankongan ?

9. Sans même aucune pitié pour le boiteux.

10. Vrai de vrai.

11. Ils viennent, et vous fouettent quand vous ne faites pas ce qu'ils vous demandent.

12. Groupe dialectal bangangté.

13. Litiques, camfranglais pour sexuelles, composé à partir de de « lit ».

14. « Obeye », pidgin banoumga, qui veut dire, « mon amie » ; « Makeki », c'est le nom que les Bangangté donnent à Monsieur tout le monde, « Everyman » de leurs histoires salaces.

15. Quartier de Bangangté.

10.

QUE VEULENT LES BAMILÉKÉ ?

Une guerre civile est toujours complexe, et La Presse du Cameroun ne permettait pas de le comprendre¹. Comme ce serait facile, si la réponse était aussi claire que Noirs contre Blancs, Terroristes contre Français, Bété contre Bamiléké, Anglo contre Francos, ou quoi d'autre, Musulmans contre Chrétiens ? Mensa' voulait simplement comprendre les rouages de cette tourbillonnante réalité qui l'avait mise à terre. Lui aurait-on expliqué les chemins escarpés qui menaient de la confession grelottante de Tankongan au cadi à l'histoire de Village extraordinaire ou d'Ernest Ouandié, qu'elle aurait pensé à ses pistaches à écraser et mis elle aussi sa main sur la tempe. Plus parce que cela la distrayait que parce qu'elle collectait les récits qui lui étaient contés, elle allait dans les camps que son mari avait construits, découvrant l'intérieur des cabanes, des restes de vies, et toujours promettait d'aider.

Elle pensait aux Femmes capables. Elle revoyait leurs tontines du cœur. « Prévenir Mme Ngapeth ou alors Mme Nki'tcha pourrait changer l'existence de bien des réfugiés », se disait-elle. Elle voulait être organisée. « Par exemple se concentrer sur la souffrance des femmes. » Elle reculait devant l'insondable tâche : « Non, des enfants. Les enfants sont les véritables victimes. » La compassion est un baume

bien ingrat pour celui qui souffre et qui connaît les causes de sa misère autant que les solutions contre celle-ci. Mais ne rien faire était aussi une alternative assassine.

« Tu vas faire quoi là-bas ? lui demanda Tama'. Tu t'en vas acheter les problèmes des autres ? »

« Le ministre Nkwayim a demandé de construire une prison », lui annonça un jour Ntchantchou Zacharie.

Il se frottait les mains devant cette entreprise nouvelle, heureux des revenus qu'il en tirerait sous la forme de marchés faussement publics.

« Dommage qu'elle soit à Bazou ! » lui avait-il dit, secouant la tête.

Il ne s'arrêtait pas là.

« Ce Mbeng m'a encore eu ! »

Il prononça ce Mbeng avec toute la haine dont un homme est capable. Seule la perspective de faire des affaires amadouait son mari. Elle le voyait qui marchait avec mépris sur des cadavres pour multiplier des investissements à côté de sa librairie, usine à café, station d'essence, utilisant les lois perfides pour son enrichissement. L'emmener chez ses parents afin qu'elle y accouche avait été en fait un divorce. Lorsqu'il y venait, il n'entrait jamais au salon. C'est dans la cour qu'il lui parlait, qu'il lui donnait la ration² d'usage, et toujours, à Nja Yonke' il disait qu'il reviendrait « prochainement » partager le repas commun. Il retournait ainsi seul dans ce qui aurait dû être leur maison familiale, au quartier Badiangse³.

Nja Yonke' ne fut pas dupe. La vieille avait vu beaucoup de choses incompréhensibles se dérouler au village ces dernières années, mais elle connaissait les manigances d'un homme qui fuit sa femme enceinte. Pourquoi ? se demandait-elle, mais Mensa' demeurait évasive, parlait d'autre chose. Le pasteur ne se plaignait pas des « oublis » soudains de son beau-fils, qui d'habitude lui apportait des paquets de cigarettes de

Yaoundé, un de ses rares luxes. Il retourna simplement à son tabac habituel, à sa pipe, et n'en fit pas cas.

« Ntcha ke' be⁴ », les rassurait Mensa.

Demander à Ntchantchou Zacharie de lui faire visiter quelques camps de regroupement était pour elle une manière de sortir de la prison dans laquelle elle était enfermée. Les mots de Mme Ngapeth la jetaient sur le chemin : « La souffrance ne rend pas sympathique, mais vulnérable », se rappelait-elle. « Seule l'action combat le cercle vicieux de l'autoflagellation. » Elle voyait d'ailleurs son mentor frapper des mains, et lui dire : Actons ! Actons ! Actons⁵ !

Elle retrouva Mademoiselle Birgitte et son orphelinat. La Norvégienne n'était pas partie. Les troubles l'avaient ancrée encore plus dans la vie explosée des familles des Hauts plateaux. Il naissait des orphelins quasiment tous les jours. Il ne fut pas difficile à Mensa' de prendre la place qu'avait occupée sa sœur, et de devenir l'assistante de celle qui entre-temps avait pris les dimensions d'une sainte. C'est dans la cour des enfants, au milieu de leurs pleurs et rires, dans l'odeur de leurs excréments, qu'elle se fabriqua une vie nouvelle à Bangangté. L'appel de la pouponnière dictait ses pas dorénavant, rythmait son élan, même si elle s'arrêtait sur la colline de Badiangbé, le souffle coupé par sa marche, l'esprit ouvert à l'écho lointain des rochers. Mademoiselle Birgitte lui avait révélé ce que les Blancs pensaient de la guerre civile : « Elle m'a ouvert les yeux sur le monde », disait-elle souvent. Il lui suffisait d'écouter, tout simplement. Elle s'asseyait sur un caillou, inspirait, expirait. Ici, il lui suffisait d'écouter la parole du vent.

« Surtout ne pas intervenir », entendait-elle.

Quelle voix le disait ? Elle regardait alentour, c'étaient des Blancs, de ceux qui venaient ici plusieurs fois et se montraient confiants.

« L'ONU est là pour ça.

— L'ONU était déjà au Cameroun, jusqu'en 1960. » Cette fois c'est un Blanc qui parlait. « Vous avez oublié chère madame ?

— Et puis après ce qui s'est passé au Congo !

— Qu'est-ce qui s'est passé au Congo ?

— Ah, les cochonneries avec Patrice Lumumba ! Ça fait vomir rien qu'à y penser.

— À l'époque, j'étais missionnaire dans le Katanga.

— Le Katanga !

— Oui, madame. J'ai vécu tout cela de près. Vous voulez que je vous raconte ?

— Non, merci.

— Voilà pourquoi je dis, laissez-les régler leurs problèmes entre eux.

— Ce ne sont plus des enfants, voyons !

— Ils sont indépendants !

— In-dé-pen-dants !

— N'est-ce pas ?

— C'est la France la cause de tout ça. C'est la France qui a orchestré le génocide bamiléké. C'est elle !

— Comme la Belgique.

— Qui ?

— La Franssse, puisque je vous le dis. »

« Ils récupèrent déjà la souffrance des gens ? », pensait Mensa'.

Passer ses journées chez Mademoiselle Birgitte était la seule occupation que son mari avait acceptée, encore que toutes les fois où elle allait chez la Norvégienne, elle se faisait accompagner par Tama'. Ntchantchou Zacharie trouvait en effet tous les prétextes possibles pour

la maintenir sous sa coupe. Jusqu'à quand ?

Il n'avait cependant pas fallu longtemps à Mbeng pour découvrir où sa dulcinée passait ses journées. Pour un cœur aussi affamé que le sien, Bangangté n'est qu'un petit village, et Bangwa son quartier. En plus sa profession lui offrait une mobilité qu'il put facilement mettre au service de sa passion. « La chèvre broute où elle est "tachée6" » Rien ne pouvait plus discipliner ce sous-préfet qui avait goûté à la sauce taro bangangté, assaisonnée et malaxée comme il faut, et dorénavant n'avait plus que le pistache7 sous le képi. On aurait dit que, entre le danger et l'interdit, tout complétait contre son plaisir.

Une obsession identique occupait le cœur de Mensa', et l'énergie qu'elle investissait dans son nouveau travail n'était qu'un palliatif au manque, un stratagème pour taire son corps en ébullition, et qui dans la nuit parfois la réveillait sur un rêve d'écartèlement, la faisait se toucher les seins, se malaxer le sexe et pleurer de solitude. Elle comptait le nombre de personnes qu'elle avait aidées, mais en fait, c'étaient les jours qui la séparaient de son amant depuis leur dernière rencontre c'était la mesure de cet amour devenu silencieuse torture. Étonnamment, cette distraction de son corps se transformait en une concentration extraordinaire de son esprit pour mesurer la quantité de permanganate à utiliser sur une blessure, pour écouter l'histoire abracadabrante d'une rescapée d'une razzia militaire. Elle essayait avec son foulard la sueur qui perlait à son front et à ses joues, tandis que son corps, tout son corps, se dédiait à une tâche pour laquelle elle n'était même pas payée ! La grandeur du bénévole se révélait à elle.

« Heee, lui disait une femme, repose-toi un peu non, la mère ? »

Mais Mensa' ne l'écoutait pas, la tête penchée à gauche, elle astiquait une marmite, astiquait, astiquait.

« Le travail ne va pas finir. »

Mensa' n'avait d'oreilles que pour cette tâche dont la valeur était grande parce qu'elle silenciait son cœur battant.

« Demain est là encore, non, ma sœur. »

Tout devait se faire aujourd'hui, là dans l'amalgame sublime de la peine et de la jouissance.

« Ce n'est pas le njokmassi⁸, hein. »

« Le bénévolat, disait-on, c'est le bénévolat ! »

Elle n'écoutait que son âme.

Les enfants qui autour d'elle criaient, sautaient, jouaient, étaient le reflet de celui qui dans son ventre s'agitait et répondait à leur excitation avec la sienne, jetant le corps de Mensa' dans des pulsions incontrôlables. Il lui fallait parfois s'arrêter, ouvrir sa bouche, inspirer, expirer, pour se remettre de tels chamboulements. Mais ce n'était que pour se jeter encore plus profondément dans le travail. Parfois aussi, elle buvait de l'eau, et jamais ce liquide inodore et incolore qui dégoulinait à ses pieds ne lui parut aussi salvateur, que lorsqu'en des gorgées bruyantes, il entraînait dans ses veines, irriguait son âme, et en des palpitations saccadées inondait son vagin. Prise de vertige, elle retournait alors au salon de Madame Birgitte, se jetait sur le canapé, inspirant et expirant, essuyant son cou, ses bras, ses aisselles, son corps en sueur.

Tama' la retrouvait là, avec la tombée du soir, car il venait la chercher à la fin de son travail.

« Je vais rester ici ce soir », lui dit Mensa' une fois, et il n'insista pas, le visage de sa sœur révélant son épuisement.

« Mbat li, mba di. La colline-ci, hein ? »

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus.

C'est ainsi que Mensa' commença à passer des nuits dans

l'orphelinat où jadis Ngountchou avait été assistante. Personne à la maison à Bangangté n'y trouvait aucun inconvénient.

« Tu peux dormir ici, lui dit Mademoiselle Birgitte, et elle lui montra son lit surmonté d'une gigantesque moustiquaire.

— Non, c'est pour toi, lui dit Mensa' en riant, si tu dors dans l'autre chambre, les moustiques vont te tuer.

— Tu es sûre ?

— Oui. »

« L'autre chambre », c'était celle de l'assistante, un réduit qui jadis avait été suffisant pour Ngountchou, mais où la Norvégienne voyait mal la femme du député fédéral Ntchantchou Zacharie dormir. C'est là pourtant que bientôt quelqu'un frappa à la fenêtre, au soir, et s'annonça d'une voix qui fit se réveiller tout le corps de Mensa', comme si elle avait escaladé le mont Cameroun, comme si elle avait bu, pas un gobelet mais toute l'eau du Maheshou.

« Mbeng, disait la voix, Mensa', c'est moi. »

La femme se leva, trouva une allumette, alluma la lampe Aïda, et l'éteignit rapidement, resta un instant dans le noir, inspirant, expirant, tremblant.

« C'est moi, insistait la voix. Mbeng. »

Ce n'est pas la fenêtre, ni d'ailleurs la porte que Mensa' ouvrit, mais son cœur, mais son corps. Les errements du sous-préfet l'avaient mis dans un état d'excitation nerveuse, telle qu'il ne se donna même pas le temps de dire un mot à Mensa' quand il la vit vêtue de son pagne-pyjama. De ses lèvres il ferma sa bouche, ses mains glissant sur son corps trempé de sueur, tandis que, retrouvant la méthode qui avait toujours régi son adultère, Mensa' le menait, à reculons, vers le lit, où elle s'asseyait, où elle se couchait, tenait sa tête, qu'elle menait, comme elle l'avait toujours rêvé, en dessous de son ventre déjà rond, dans ce

temple qu'elle lui avait cent fois aménagé, mille fois préparé, un million de fois huilé, un milliard de fois offert, et où sur le mont de Vénus, il découvrait la poussée de premiers poils, prélude à la conversation du sous-préfet avec son enfant, tandis que la mère, qui le voulait ainsi, fermait les yeux, de ses mains égarées recherchait un appui alentour, sur les bords du lit d'abord puis sur le mur de ténèbres, avant de revenir sur la tête de Mbeng qu'elle tenait de ses deux bras, et puis sur ses épaules, ses hanches, pour l'entraîner avant qu'il n'entre en elle.

« C'est ma première fois, dit-il plus tard, époustoufflé.

— Quoi ? », lui répondit la femme qui inspirait, expirait.

L'homme souriait dans la pénombre.

« Faire l'amour à une femme enceinte.

— J'espère que ce ne sera pas la dernière », lui dit Mensa'.

Ils s'unirent une dizaine de fois cette nuit, le ventre de la femme leur imposant des gymnastiques diverses, qui toutes les entraînaient dans la danse en les amusant, et lorsqu'un chant de coq se fit entendre dans le lointain, Mensa' eut l'impression d'avoir avalé les vagues de toute une mer.

« Je dois aller travailler », lui dit Mbeng.

Il se rhabilla avec la lueur du matin, et Mensa' découvrit qu'il avait sa tenue administrative, avec galons. Paresseuse, elle resta étendue dans le lit, tirant jusqu'à son menton la couverture qui libéra ses orteils.

« Monsieur le sous-préfet, lui dit-elle et elle montra son képi, je vais me reposer aujourd'hui. »

Il ne se coiffa pas, mais c'est quand méticuleusement il se serra la poitrine dans le gilet pare-balles qu'elle se réveilla.

Mensa' était avec son mari dans la cour de Mademoiselle Birgitte,

quand Tama' leur annonça la terrifiante nouvelle.

« Nsoup⁹, dit-il, pâle et tremblant, on a trouvé le sous-préfet dans la brousse là-bas.

— Quoi ? » dit le député simplement.

Sa femme à côté de lui poussa un grand cri, et s'effondra dans ses bras.

Quand on retrouva sa voiture criblée de balles dans un fossé, son chauffeur penché sur le volant, avec un trou dans la nuque, son garde du corps effondré dans le siège, et lui-même assis à l'arrière, casque militaire enfoncé sur la tête mais le visage comme mangé par un fauve, chacun fut scandalisé et personne ne lui reprocha d'avoir enfreint aux consignes. Personne. Mbeng allait à une séance de travail avec le maire de Bazou, et avait pris la route de Bangangté « parce qu'il avait des choses à finaliser avec le député Ntchantchou Zacharie », apprit-on. Son gilet pare-balles était intact par-dessus sa tenue.

Le crime était cependant surprenant et la signature des sinistres manquait : pas de dessin de bottes, pas de dessin de marteau, même si son exécution ressemblait en tout point à ces guet-apens qui avaient fait tomber bien des officiels en pays bamiléké ces derniers temps. Ntchantchou Zacharie mit sur ces trois cadavres le tampon maquisard, et tout le monde le crut, se rappelant tout de même que le sous-préfet avait été absent le jour de la confession publique.

Ngountchou apprit que Nithap était vivant, et se trouvait à Bangangté. Elle reçut de son père une lettre écrite en caractères d'écriture bagam. Peu de gens pouvaient la lire : ce fut pour eux une bénédiction. La lettre d'Elie Tbongo passa en effet à travers les mailles de la guerre civile sans éveiller de soupçons. Sa fille la reçut à Yaoundé, et la lut en tremblant. Seule la signature du Tchunda la convainquit que

c'était bien la vérité. Cela faisait déjà trois années qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de Nithap. Elle avait cessé d'attendre. À la place, elle avait rempli son cœur de ressentiments, de jalousie pour sa petite sœur qui « l'avait devancée », et était même déjà enceinte.

Ngountchou était davantage effrayée à l'idée de retourner chez ses parents que de retrouver la guerre. De l'amour, elle découvrait l'autre visage, dans son acceptation silencieuse de l'humiliation. Elle habitait à Mokolo, le quartier bangangté de la capitale, chez une cousine bordelle. C'est dans les miasmes des maisons rabougries et des cours cancéreuses qu'elle s'ouvrit aux splendeurs de son sein réveillé, à la resurrección de son corps. Elle mit la lettre sur ses lèvres, mais ne put empêcher des larmes de couvrir ses joues. Elle déchiffra les mots à haute voix, parlant dans ce vide qui jusque-là avait été occupé par sa rancœur :

P U Z r z Z Á s [10](#)

Ngountchou lisait les phrases de son père, en tâtonnant. Elle s'arrêtait devant chaque signe. La lettre traçait des empreintes de crabe, dont la promesse l'enchantait :

u J q F V Y [11](#)

Il est des instants de bonheur qui reconstituent une famille, et celui-ci en était un. Elle essuyait ses larmes. Chaque mot, chaque dessin, la reconfortait :

K n p [Ë Y I C F Q

J B Å O V A N O V W I S Ë F B

Ê f B T R V E C

Quand elle acheva de déchiffrer ces signes, elle plia la lettre en quatre, la mit contre son sein et regarda la rue avec des yeux de bonheur.

« Il est vivant, dit-elle.

— Qui ? » demandait la cousine.

C'était une question inutile. Elle n'y répondit pas. C'était comme si des mois, des années de peine s'étaient évaporés. Elle se leva, traversa ce salon, traversa les pistes du sous-quartier. La musique de son âme tonnait. Elle entendait aussi les vagissements d'un nourrisson, celui qui dans son ventre attendait sa conception depuis toujours, et se perdait chaque mois en mer de sang. Et puis elle percevait les gémissements d'une femme qui jouit. La lettre avait fait d'elle une épouse, l'arrachant de cette maison de la fornication qui chaque nuit l'en éloignait.

Ngountchou avait ouvert un atelier de couture, Chez Singer, qui l'occupait durant la journée. Le travail lui permettait de chasser les démons de sa vie qu'elle pensait ratée. Mensa' avait plusieurs fois cousu les robes de sa sœur, mais c'était avant que celle-ci ne découvre le prêt-à-porter et la couture parisienne. Coudre, fabriquer de la beauté pour les dames qu'elle habillait, cela la rendait heureuse, mais rien n'avait enchanté son âme autant que ces signes que son père avait écrits sur du papier. Elle observait ces arabesques qui symbolisaient sa joie, et les remettait contre sa poitrine en souriant, car attendre avait valu la peine.

C'est à Tchunda que Ngountchou retrouva Nithap. Elle était arrivée dans la nuit, ne s'était pas arrêtée à la maison de ses parents, avait pris le chemin souvent parcouru, et dans la pénombre d'une fenêtre, avait entendu la voix de l'homme, cette voix qu'elle connaissait par cœur,

parce qu'elle l'avait entendue dans ses rêves pendant si longtemps.

« Ngountchou », avait dit Nithap.

Ce seul mot l'avait fait trembler et avait réveillé son corps.

« Tatumba, c'est toi ? »

Elle se tint ainsi longtemps dans la cour du caveau, grelottante et incrédule, Nithap se rapprocha d'elle.

« C'est moi, lui dit-il, tu ne me reconnais pas ? »

Elle hocha la tête, mais ne bougea pas. Nithap riait. Accouré comme un paysan, il était devenu quelqu'un d'autre. Ce sandja qui lui tombait des reins, sa poitrine découverte, ses bras montrant ses biceps, ces trois ans lui avaient donné une force nouvelle. Il la serra dans ses bras.

Le cœur de Ngountchou battait de manière désordonnée. Il l'entraîna dans une pièce du bâtiment. Les sinistrés leur avaient laissé ce moment d'intimité. Beaucoup avaient leur femme avec eux, ou alors des femmes de la brousse mais nombreux aussi avaient abandonné leur famille.

« Tu es vivant, redit Ngountchou, comme pour se convaincre.

— Et toi aussi. »

Ils restèrent longtemps ainsi, se tenant les mains et se racontant tout ce qu'ils avaient vécu jusque-là.

« Si tu savais », disait Nithap.

Ngountchou s'interrompait parfois pour essuyer une larme. Les mots de ce livre sont les paroles des frères et sœurs, des cousins et cousines qui dans un salon plus tard se réuniront pour pleurer et enterrer cette femme qui ici revenait à la vie. Les mots de ce livre sont le récit de Nithap, qui saura composer la symphonie d'une femme qui deviendra sa femme. Ils sont le résumé d'un statut posté sur Facebook par Bagam, quand il découvrit la lettre du pasteur, et qu'il la partagea sur sa page,

avec comme titre : Nkoni ! Nkoni ! L'amour.

« Pourquoi pleures-tu, disait Nithap, alors que je suis là ?

— Parce que je suis heureuse, répondait Ngountchou. Je suis heureuse que tu sois vraiment revenu.

— As-tu douté ?

— Jamais !

— Ngountchou, dit Nithap, nous ne pouvions pas vivre, et ignorer que des gens meurent autour de nous. »

C'était presque une supplication.

« Tu as toujours vécu comme ça, lui répondit-elle, tu es médecin.

— Mais c'est différent, disait-il et il regardait la lune qui courait à travers le ciel. Notre bonheur ne pouvait pas nous maintenir unis dans une mer de sang, c'était impossible. »

Nithap se rendit compte de la violence de ses mots quand il vit des larmes sur le visage de Ngountchou. Elle ne lui parla pas de cette mer de sang qui, de son corps tous les mois, disait son mariage interrompu, et son absence ! Elle baissait son visage comme pour un reproche silencieux mais soudain inutile. Elle ne lui dit pas ce mal de ventre qui devenait la douleur d'une absence infinie, se transformait en petites boules d'envie devant Mensa', en pépins de convoitise devant la réussite de sa petite sœur, puis en fleurs de méchanceté qui une fois, cette fois fatidique, où dans la cuisine suffocante, elle entendit le mari de sa sœur éclater de joie devant sa future paternité, venir lui donner des ordres comme si elle était devenue l'esclave de sa cadette, retourner au salon parler d'accouchement à Paris ; en mauvais cœur qui lui fit maudire sa vie ratée et en tremblotant écrire une note perfide, et la glisser dans la Peugeot du député Ntchantchou Zacharie.

Fantôme mari,

femme couiller au dos
de l'État néocolonial
par collègue irrespectueux.

Sinistre.

« Je m'excuse, dit Nithap, cette guerre nous a tous transformés. »

La poitrine de Ngountchou gonflait et se vidait.

« Mais elle n'a pas le droit de nous détruire. Ni de faire de nous des monstres.

— Je ne suis pas un monstre, répondit-il.

— Je sais, tatumba. Et moi ? »

Il n'écoula pas, il n'entendit pas la naissance de son cri, il lui ferma la bouche, lock nshou.

« Je ne tue pas, je soigne.

— Je sais.

— Toi tu es chanceuse, commença-t-il, d'avoir vécu la guerre en famille. Chez ton père, et puis ta sœur. C'est une chance vraiment. — Il fit une pause. — Je sais que personne ne vous a dit ce qui s'est passé à Foubot, ni ce qui s'est passé à N'lohe, ou à Tombel. »

Nithap voulut dire « les pogroms », mais se tut car il pensa soudain à Clara. « Je sais que personne ne vous a parlé du napalm qu'ils ont utilisé contre nous, le feu du ciel. — Il riait comme fou. — Le ciel en feu qui soudain brûle tout. La montagne qui devient volcanique alors qu'il n'y a pas de cratère, j'ai vu ça au Mont Kupe. Le buisson qui devient ardent, alors que nous sommes dans la forêt. Les porcs et les chiens qui se nourrissent des cadavres. Nous avons échappé à la mort de justesse. » Pudique, il disait nous. « Personne ne vous a parlé des villes détruites, des villages saccagés, des crânes dans les ruisseaux.

Personne ne vous a parlé des Tchadiens qui sont engagés ici comme tirailleurs. Les mafis. Ni je suis sûr, de la France qui fait le sale boulot au Cameroun pour Ahidjo. »

Il serra les dents.

« Tu es vraiment revenu », lui dit-elle, comme si tout ce qu'il venait de lui raconter avait moins d'importance que ce retour.

Son histoire à elle était différente, mais elle ne raconta pas le tourbillon de l'attente, de la dépression, de la folie. Elle ne parlait pas de France, de Mont Kupe, mais de Mademoiselle Birgitte qui lui avait sauvé la vie, du village saccagé, de son départ à Yaoundé chez sa sœur, de sa vie en ville. Elle le regardait, des larmes coulaient de ses yeux. Elle savait qu'il ne comprenait pas qu'elle n'avait pas « vécu bien au chaud ». Elle s'essuyait les joues, lui disait qu'elle avait été brave, ne lui parlait pas de sa mer de sang, caressait sa main pour calmer sa colère, « oui, j'aime Yaoundé, tu te rappelles, je voulais toujours aller en ville ».

Elle lui disait qu'elle n'avait jamais perdu l'espoir qu'il soit vivant, mais n'ajoutait pas qu'elle n'avait pas enterré de bananier, comme on le faisait pour clore un rêve.

« Je suis devenue couturière !

— Je sais que tu voulais aller à Yaoundé depuis longtemps, la taquinait-il.

— Au moins il n'y a pas les troubles là-bas comme à Douala, lui disait-elle, et un sourire se dessinait sur ses lèvres. Papa t'a parlé de Tama', non ? »

Lui et le pasteur avaient parlé d'autre chose, concéda Nithap. « Les hommes ! » pensa Ngountchou.

« Tama' a beaucoup grandi ! dit-elle, tu devrais le voir, tu ne vas plus le reconnaître. »

Elle riait.

Beaucoup de jeunes avaient été accueillis dans des familles, mais ici c'était différent. Nithap lui dit que les parents de Tama' étaient probablement morts.

« Je les ai revus à N'lohe, dit-il. Avant le pogrom. »

Il dit le mot pogrom. Et sursauta.

« Tama' est en famille chez nous, lui répondait-elle, nous sommes ses parents.

— Les valeurs bamiléké, dit-il.

— La maison de papa est un îlot ! insista-t-elle. Comme ce caveau. Nous avons appris à nous cacher dans le ventre de la panthère, et c'est pourquoi nous pouvons être ensemble ce soir.

— C'est la souffrance qui domine, dit Nithap, la souffrance du pays bamiléké. La campagne qu'ils mènent n'est plus une campagne guerrière. La guerre se fait contre une idée. Dans la guerre, il y a des règles et des lois. Ici au contraire, il n'y a que la réalité des faits, et la seule loi c'est le silence. Nous sommes en pleine guerre civile. Et ici, la campagne est menée contre un peuple. La campagne est menée contre les Bamiléké. Les pogroms sont menés contre un peuple bien précis. Les pogroms sont menés contre les Bamiléké, et les tueries ont lieu avec l'aide des soldats du gouvernement. Elles ont lieu contre les Bamiléké. C'est planifié et exécuté. Il s'agit bien d'un génocide. »

Hélas il ne pouvait pas montrer à Ngountchou l'implacable calendrier accusateur qu'il avait dessiné pour fixer son esprit comme il le souhaitait, le criminel tourbillon qui s'était saisi de la terre bamiléké et l'avait enfermée dans sa folie. Il ne pourra d'ailleurs jamais montrer à quiconque ce chronogramme accusateur, sevrant son histoire de la preuve dont elle a encore besoin, lui-même ayant perdu la trace de son témoin la plus parlante, Clara. Il insista cependant sur ce mot

« génocide », le punctua d'un long silence, comme pour arrêter la colère de plusieurs années d'errance dans les herbes d'éléphants, de grelottements dans des cabanes de la mort, et de cachettes dans un utérus évaporé.

« Pourquoi es-tu venue, Ngountchou, dit Nithap soudain, dans la pénombre, dans le dos de la femme, pourquoi ? »

— Pour te voir, lui répondait-elle, baissant les épaules, ce réflexe de la honte qui la faisait se déshabiller en se cachant, pour être avec toi, rester au maquis avec toi. »

Elle s'arrêta sur les mots « parce que je t'aime, tatumba », par convention, par pure convention medumba.

« Je suis ta femme, lui dit-elle soudain, tu te souviens ? »

— Regarde comment tu te mets en danger. » Il la prit dans ses bras.

« Nous sommes tous des sinistrés, et elle recouvrit ses mains des siennes, nous tous. »

Cette parole résonna dans son âme, dans l'écho d'une histoire terrible mais lointaine, de nombreux actes que chacun d'eux avait posés, mais sur lesquels ils demeuraient silencieux.

« Nous tous. »

Seuls les oiseaux nocturnes faisaient du bruit. Il l'aida à retirer sa chemise, son soutien-gorge, disposa ses habits au sol à côté. Il lui parla dans le creux de l'épaule, en descendant sa jupe. Nithap arrêta de poser des questions quand il sentit ses reins scarifiés sous ses doigts, le rugueux de son pubis, et bientôt la chaleur de son sexe autour de son index. Il avait quitté une jeune fille, celle qu'il retrouva et vit était une femme. Il voulut lui demander si un autre « avait été là », mais s'arrêta. Soupçonna-t-il qu'elle aussi avait une histoire sanglante à raconter ? Il l'avait aimée jadis entourée d'enfants, cette femme qu'il retrouva dans Tchunda vidée pour leur intimité, qui chaque mois pour lui écartait ses

cuisse, huilait son vagin. Cette nuit quand elle se referma sur son corps, quand dans son ventre à la place d'un index elle ressentit son sexe, elle lui dit : je veux un enfant !

Le lendemain, Ngountchou revenait à Tchunda, habillée comme une villageoise, houe en équilibre sur la tête. Tama' marchait devant elle, portait une marmite de kokis aux bananes qu'elle avait faits pour Nithap comme pour les tsuitsuis. Ainsi refit-elle le chemin de la brousse plusieurs fois, racontant aux hommes qui n'en pouvaient plus de leur ration quotidienne de goyaves et des larves de raphia et que l'odeur de ses mets distrayait, comment elle déjouait l'attention des commandos, en se cachant derrière les troncs d'arbres calcinés.

« Je me suis assise comme pour pisser », disait-elle.

Nithap se taisait, horrifié, mais s'émerveillait en découvrant son neveu grandissant dans le courage. Il les voyait parfois venir, lui marchant au devant, avec comme elle sur la tête une marmite.

« Il devient un homme », se disait-il.

« Je me suis recouvert le derrière avec le pagne, lui racontait Ngountchou. Les commandos n'ont pas eu le courage de venir me toucher. Ce sont des gars du quartier. Ils nous connaissent. Ils savent que je suis la fille du pasteur. Que Tama' est notre fils. »

Elle éclatait de rire.

« Ils ne pouvaient pas nous toucher ! » disait-elle en insistant sur « ne pouvaient pas », la réalisation de son rêve matrimonial lui donnant le courage qu'elle ne s'imaginait pas posséder, « bou lou ke fit ![13](#) ».

« Vous allez m'empêcher d'aller aux champs ? »

Comment le pouvaient-ils ? L'armée n'avait pas de formule autre pour nourrir les Bangangté que de laisser les femmes excercer leurs activités millénaires de cultivatrices.

Une autre fois, elle se recouvrit la tête comme pour marquer son nja¹⁴ : « Même les mafis ont eu peur de toucher à la femme d'autrui », dit-elle.

Une femme amoureuse est prête à tout, surtout que les péripéties de l'attente avaient transformé Ngountchou en un cœur fort. Le courage ne se transmet pas par le sang, mais par une promesse de félicité : « J'ai un mari ! J'ai un mari ! »

« Bou lou' courage-a ya ? » demandait-elle. Où trouveront-ils le courage ?

— Yam mejou, disait Nithap, plein d'admiration. Ma petite chose. Yam nkonî, mon amour.

— Yam ndjou, mon mari, répondait-elle.

Cela n'amusait pas Nithap qui découvrait que sa femme était capable d'affronter les baïonnettes pour lui. Et même la mort, car un jour elle arriva grelottante et blême. Elle avait vu un cadavre aux abords du sentier, un corps de mafi à la tête et au sexe coupés. Elle se représenta son mari exerçant sa science sur le corps de ce soldat, le privant de ses parties essentielles. Cela ne la découragea pas, car son imagination n'était pas pauvre en stratagèmes, pour le transformer aussitôt en ce saint dont les tsuitsuis avaient besoin, dont le pays bamiléké avait besoin.

La vallée de Toungou était un sanctuaire qui enchantait son esprit. Dormir dans les bras de son mari, se réveiller avec les rayons de soleil, dans les gazouillis de moineaux et de tisserands, se baigner dans l'eau claire du Maheshou, avec autour d'elle les poissons qu'elle attrapait à la main, avoir comme compagnons furtifs parfois un écureuil, parfois une gazelle. Faire l'amour dans les buissons, les vêtements étendus sur les mimosas et les marguerites. C'est dans ces conditions qu'elle tomba enceinte de son premier enfant, un garçon « né au maquis » et mort à l'hôpital de Bangwa. Elle ne se remit jamais de ce décès, même si c'est

à Toungou cependant, dira-t-elle plus tard, qu'elle vécut les meilleurs moments de son mariage : « Nos Noces maquisardes. »

Photo souvenir inscrite dans sa mémoire : Nithap les pieds dans l'eau, psalmodiant et dansant. Oyo yo ! Oyo yo ! Oyo yo, eh ! Elle ne lui demanda jamais quel nom il chantait.

1. Intéressant qu'en 2017, ce soit encore le grand titre cette fois d'une édition de Jeune Afrique, magazine panafricain basé à Paris.

2. Pension alimentaire pour femme au foyer.

3. Quartier adjacent à Bangwa.

4. Il n'y a pas de problème, dénégation classique bangangté.

5. Camfranglais : agissons ! Agissons ! Agissons !

6. Attachée, dirait un maître d'école devant cet amusement camfranglais, mimant l'accentuation bamiléké.

7. Pistache, c'est le sexe féminin, car évidemment, les sous-préfets doivent n'avoir que la Constitution du Cameroun, et rien que la Constitution du Cameroun sous le képi !

8. Les travaux forcés.

9. Titre de noblesse.

10. Le crapaud qui ne se promène pas n'aura rien de grand.

11. Le fuyard est dans la maison. Le cheval est retourné chez soi.

12. Traduction : Ma chère – sois heureuse à cette révélation qui nous montre que l'espoir est notre condition. Maintenant tu te tiendras comme un arbre dans la cour, tu dormiras autant que tu veux, chacun te conseillera repos, car heureuse comme ton père, tu es. Les vêtements que tu te feras, la canne pour marcher, la flèche, seront regardés avec envie. Chère, le sol sur lequel tu t'assiéras te dira que tout est bien, la maison a retrouvé l'absent, le père, ô, Ngountchou, le chef, ne peuvent plus se retenir devant ton bonheur.

13. Ils ne pouvaient pas !

14. Foulard de fiançailles.

11.

Tchunda était devenu le QG d'Ernest Ouandié. C'est là, dans la forêt de Toungou, qu'il formait ses combattants déguisés en maçons. C'est sur des bancs construits par eux, que le leader organisait ce qu'il appelait des sessions idéologiques. Avec des villageois bazou, moya, bangangté, bafang, bafoussam, bamiléké pour la plupart, grâce à qui il se promettait de bâtir le Cameroun Nouveau : c'était cela son idéal. Lui-même portait les habits d'ingénieur de construction. Ils descendaient du village avec le lever du matin, un à un sortaient de leurs maisons, prenaient les pistes, le chemin de ruisseaux, longeaient les arrière-cours, et se retrouvaient dans le chantier, s'échinant sur les pieux et les murs durant toute la journée. Parfois la nuit les trouvait sur le chantier, et alors la lune sciait le ciel, découvrant leurs silhouettes fantomatiques. Pour eux, la pluie était autant bénédiction que la nuit, car elle n'arrêtait pas leur travail.

Ouandié n'utilisait pas le tableau, mais c'était tout comme, car il marchait entre les bancs où étaient assis ces élèves d'un autre âge, travailleurs du bâtiment pour l'occasion, leur parlait comme jadis à ses élèves. Lorsque pour la première fois Ngountchou vint avec des ignames cuites, elle les déposa simplement devant son mari qui ouvrit la marmite, les hommes accoururent. Ils plongèrent leurs mains dans la nourriture, et se léchèrent les doigts. Sans parler des taks – arachides,

haricots, et autres –, jamais joie ne se dessina autant sur leurs visages, que lorsque Ngountchou apporta le kouakoukou¹ ! Elle possédait « son homme » par l'estomac. Nithap ingurgitait son amour avec des boules de couscous, autour de ses marmites dans lesquelles les tsuitsuis plongeaient leurs mains l'un après l'autre.

Nithap voyait l'armée de Ouandié réunie autour du plat, frappée de touabassi². Il se rappelait cette première fois où à Bangwa, il avait vu Ngountchou dans la cour de Mademoiselle Birgitte. Il retombait amoureux d'elle. L'amour est un recommencement, mais seuls les mille animaux de Tougou étaient cette fois les témoins de sa félicité. La Fille de la guerre devint un mythe, présente dans les souvenirs de tous ceux qui se confièrent à Tanou plus tard, sans doute parce qu'aucun soldat n'oublia jamais celle qui l'a nourri en brousse. Ils se la représentaient traversant les ruines de quartiers en cendres, les détritrus en braise, pour les retrouver dans leur cachette. Ils composèrent des hymnes à Ngountchou, la Femme de feu, mais dans leur esprit c'est Maman Cameroun qu'ils chantaient.

Le néocolonialisme est un système dont les Français et les Anglais se servent pour exploiter le Cameroun, leur enseignait Ouandié, et chacun de ses élèves-combattants écoutait, en mangeant.

Les Français ne peuvent pas se comporter en France comme ils le font au Cameroun, parce qu'en France, ils sont des citoyens.

Il regardait ces visages que le repas maintenait éveillés. Il était calme et ses gestes mesurés. La vie dans le maquis l'avait transformé. En parlant, il marchait de long en large, marquant chacun de ses mots d'un pas. Ses cheveux avaient blanchi, lui donnant une dignité qui en imposait à tout le monde. Il les avait coupés courts, mais s'était laissé pousser une barbe. Ici on ne l'appelait plus leader, mais camarade Émile. Les gens ne se comportaient pas moins autour de lui comme devant le président de la République du Cameroun Sous Maquis. Sauf les

hémorroïdes pour lesquelles il avait besoin du docteur Nithap, il ne tomba jamais malade.

Les Français viennent dans notre pays, parce qu'il est riche en ressources, disait-il aux soldats.

Sa voix résonnait dans la profondeur du chantier. Ils prennent les ressources, et tuent les populations.

Le néocolonialisme est un système qui fait s'installer les Français dans un pays, et les populations travailler sans salaire.

Les soldats de la révolution ne sont pas des voleurs. C'est la France qui exploite le Cameroun. Nous sommes les soldats du Cameroun.

Quandié disait qu'un soldat qui tient une arme sans rien dans la tête est une brute. Or il savait que la brutalité était justement ce que ces hommes subissaient, et qu'il fallait les en libérer. Il montrait le désastre alentour, qui avait poussé bon nombre d'entre eux dans ses rangs. Il parlait des brimades que les villageois subissaient, et qui les avaient transformés en dissidents. Il leur rappelait que les rafles, les bastonnades n'étaient pas épisodiques, étaient le fait même du système colonial, car ajoutait-il : « Qui travaille à Melong ? »

« Ce sont des Bangangté », disaient les voix autour de lui.

Il rappelait la construction des rails, et chacun ici se souvenait des violences.

« Qui fait le njokmassi à N'lohe ?

Ce sont des Bamiléké !

Qui tuent-ils à N'lohe ?

Ce sont des Camerounais ! »

Il se servait de ce que ces gens connaissaient pour faire d'eux les combattants dont il avait besoin. Il avait appris qu'il faut être toujours concret. De Martin Singap il avait appris qu'il faut prendre le peuple où

il est afin de le mener vers le chemin de son élection. Du pasteur Tbongo, il avait appris que la révolution n'est que passage du vent si elle ne s'inscrit pas dans un système de pensée autonome. Les leçons de ses multiples maîtres il les ajoutait à ce qu'il avait appris lui-même lors des cours qu'il avait suivis dans les pays de l'Est, en Chine. Il insistait sur le vécu bangangté, dans ce village dont il parlait la langue. Il parlait aux gens en pidgin ; mieux il leur parlait en camfranglais, il leur parlait dans cette langue inventée qu'il avait adoptée après d'autres pour fabriquer le Cameroun.

« Na fô Cameroun wi di wôk, disait-il. Nous travaillons pour le Cameroun. »

Il savait que ce peuple qui autour de lui s'était rassemblé, l'avait accepté comme son leader – le camarade Émile ! – qu'ils lui avaient donné tout ce qu'ils avaient de plus précieux comme le pasteur avait offert le Tchunda avec la conviction qu'ainsi ils pouvaient bâtir quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus digne. Il venait de ce peuple – Bamiléké ! – et il savait que ce peuple se voyait comme la locomotive de la nation camerounaise. C'est que sans le vouloir, il avait fait sien le tribalisme de Singap, mais pour l'élever, le mettre au service d'une pensée qui avait échappé au commandant : Cameroun ! Là dans la forêt, Ouandié avait écouté les villageois, qui lui avaient parlé dans une langue qu'il comprenait, le medumba, et dans laquelle il leur répondait aussi.

« You bi avant-garde, disait-il, avant-garde fô Cameroun, avant-garde fô kiakde wè. Vous êtes l'avant-garde du Cameroun, l'avant-garde de l'indépendance. »

S'il avait été déconcerté par la mauvaise qualité des soldats de Singap, car beaucoup étaient des malfrats, il était satisfait de voir devant lui des cultivateurs que de mots en mots il avait transformés en combattants. Ces volontaires, ces maçons de fortune, il savait qu'il

aurait pu en faire des soldats. Seulement, il lui manquait des armes. Il y avait ces fusils de chasse avec lesquels ils se battaient. De nombreux villageois qui étaient des forgerons avaient fabriqué des armes de fortune. Il n'avait pas reçu les armes qui lui avaient été promises de Tchécoslovaquie : le « colis particulier » n'était jamais arrivé. Les upécistes au Ghana l'avaient-ils oublié ? Fenkam Fermeté le coursier avait-il été arrêté ? Ouandié avait cessé de l'attendre. Mais ce colis qui n'arrivait pas, s'il ne savait pas le courage des bénévoles, fabriquait sa solitude. Il était cette promesse non remplie qui planait au-dessus des hommes nouveaux et des femmes nouvelles, qui avaient accepté la faim et les privations, qui étaient prêts à affronter le danger, mais faisaient face aux soldats avec des fusils de bois, ou comme Ngountchou les mains nues.

C'est à Toungou que l'attaque de la chefferie de Bangwa fut planifiée. De la même manière qu'il conduisait ses sessions idéologiques lors des repas de midi, Ouandié présenta le plan de la chefferie un soir aux combattants. Il l'avait reçu de Villageois extraordinaire. Le mari de Clara lui avait rappelé la vieille querelle qui avait conduit en exil No Tchoutouo et jeté des milliers de Bangwa sur le chemin du Cameroun anglophone. Ouandié était encore écolier à Dschang quand Jean Nono, le chef que les Français avaient installé en 1922 sur le trône de Bangwa, avait secoué tout l'Ouest par une affaire d'empoisonnement qui avait tué une douzaine de personnes, y compris des chefs de la région, mais dont il était curieusement sorti indemne. Personne ici ne l'aimait. Cette haine collective avait duré très longtemps. Pour les tsuitsuis, elle était une opportunité. Bangwa était une plaie, et la chefferie en était le cœur.

De nombreux menuisiers et maçons qui avaient construit les bâtisses l'avaient rejoint. C'est eux qui méticuleusement dessinèrent le croquis du lieu. Ils attendirent la saison sèche parce qu'elle était une alliée. Les

herbes d'éléphants étaient alors jaunies, et les feux laissaient derrière eux une terre calcinée.

Les journées ne se répétaient pas, même si toutes étaient rivées sur l'attaque. Nithap voyait une silhouette traverser les broussailles, penchée légèrement, le pas lent. C'était Ouandié.

Chacun ici était habitué au regard pensif du leader, pipe aux dents, à sa démarche. Des combattants se pressaient derrière lui, et devant lui une agitation identique se faisait. Quand il s'adressa à son médecin personnel, il ne lui parla pas de sa santé. Ce qu'il détestait le plus chez le Camerounais, c'était cette incapacité à défendre ses droits. « Le Camerounais n'attaque pas de front, avait-il dit une fois à Nithap. Il s'en va dire à votre patron, à votre épouse, que vous êtes un salaud. Il profite de ce qui est grand, pour faire son petit business. » C'est ce que Ouandié voulait changer ici, dans le maquis. Il voulait fabriquer un nouveau type de Camerounais.

« Tu ne veux vraiment pas faire d'exercice de tir ? avait-il demandé au médecin quelques jours auparavant.

— Camarade Émile, lui avait répondu celui-ci embarrassé, allons-nous reparler de ça ? »

Ouandié le regardait et souriait. Il avait un sourire qui ouvrait tout son visage sur une joie énigmatique.

« Tu sais que tu es le seul ici à ne pas être armé ? » déclarait-il.

Ce n'était pas la première fois qu'ils abordaient le sujet. À chaque fois, Nithap répondait : je ne tue pas, je soigne.

« Je sais, concédait Nithap.

— Je ne te demande pas de tuer, ndocta, lui dit Ouandié ce jour-là, mettant sa main sur la sienne, et le regardant dans les yeux, mais de te protéger contre nos ennemis.

— En faisant quoi, alors ? » répondit Nithap.

Ouandié fit une pause. Il retira sa main, et resta longtemps rêveur. Pour la première fois, Nithap le vit résoudre une équation essentielle, avant de s'exprimer.

« Nous ne sommes pas des tueurs, dit-il.

— Le camp d'en face pense autrement. »

Cette parole, Nithap l'avait dite trop rapidement. Il se ressaisit.

« C'est ce que tu penses qui me préoccupe. »

En une phrase, il avait réveillé le combattant.

« Ce que tu penses. »

Bonne question : que pensait Nithap ?

« Ce que je pense importe peu, dit-il, tant que je fais mon devoir.

— Justement », lui répondit Ouandié, rêveur une fois de plus. Il tira longuement sur sa pipe avant de reprendre : « Voilà pourquoi il faut te protéger. Tu sais, tu ne portes plus ta blouse de médecin. »

C'était vrai. Depuis qu'il était entré au maquis, Nithap s'était certes habillé de manière différente des combattants, mais comment aurait-il pu être reconnu comme médecin par d'autres personnes que les sinistrés ? Traverser la région en blouse blanche comme il le faisait jadis, quelle folie ! Il portait les vêtements bangangté classiques, tayangam bouffant sur lequel il ajoutait un sayong³, qui contrastait vivement avec le blouson et le short des tsuitsuis, ou le sandja hagarad des villageois. Il rasait même sa tête à la manière ancienne des soldats bamiléké, une queue de cheval à l'arrière qu'il attachait en souvenir de Clara, ce qui lui donnait l'air d'un megni⁴, et c'est l'effet qu'il recherchait.

Cette fois il prit le pistolet que Ouandié lui tendit. Il s'était rendu compte lui-même de la futilité de ses arguments.

« Eh bien, Nzui, lui dit le leader, utilisant le nom de guerre qu'il lui avait donné, Nzui, tu le tiens ainsi. »

Il parlait à Nithap comme à un collègue dans la salle des professeurs, et lui montra comment mettre en joue, paradoxale image que celle de ce médecin dont l'accoutrement tout comme la formation et la conscience refusaient l'arme qu'il tenait, et qui pourtant se laissait entraîner par le professeur de mathématiques.

« Non, pas comme ça. »

La main de Nithap tremblait.

« N'oublie pas que tu es chirurgien. »

Sa main se concentra, tout comme son œil.

« Tirer est une opération de précision, lui dit Ouandié, il suffit de bien se concentrer sur l'objectif. »

Il parlait en serrant les dents sur sa pipe, ce qui transformait ses mots en chuchotements. Nithap ferma un œil, et resta ainsi un instant.

« Et de tirer. »

Nithap tira. Le bruit était sec. Le pistolet n'était pas chargé.

« Comme tu vois, c'est simple, dit Ouandié. Self-defense. »

Plus tard, Ouandié le prit en aparté.

« A sabi sé, lui dit-il, cette fois en pidgin, you hét di tchèk plenti. Na so mi tou a bing bin tam wé wi dong inta fô bouch fô mil neuf cent cinquante cinq. Mi a bi tchitcha you bi ndocta. Tsuitsui na sèns. Tsuitsui di tchèk bifo i make some ting. Ènè tam wé tsuitsui di chouti gôn, i di tchèk bifo i choutam. No bi na fô skia sé i di fia. Na fô skia sé wi nô môsi spol laf. Ènè Cameroon man wé wi di kècham, wi môsi jôsi yi ana wi si sé i dông fôl lowa. Tsuitsui môsi tchèk bifo i kili man. Wi môsi make sé gomna fia wi ana sé pipi dèm bin wéti wi. Fêt wé wi di fêt na

fêt fô ndocta. Je sais que tu essaies de comprendre, mais c'est ainsi que j'étais moi aussi quand nous sommes entrés au maquis en 1955. Moi je suis un professeur et toi tu es un docteur. Être tsuitsui demande de l'intelligence. Un tsuitsui réfléchit avant de faire quoi que ce soit. Avant de tirer, le tsuitsui doit réfléchir. Ce n'est pas parce qu'il a peur. C'est parce qu'il fait attention à ce que les gens pensent. Ce sont les Camerounais que nous devons convaincre, et nous devons agir de telle sorte qu'ils nous aiment. Un tsuitsui doit réfléchir avant de tuer. Nous devons faire en sorte que le gouvernement ait peur que les gens soient avec nous. La guerre que nous menons est une guerre d'intelligence. »

Nithap ne répondit pas.

« C'est cela la différence entre nous et eux, continua Ouandié en français, cette fois. La guerre que nous menons est une guerre chirurgicale. »

« Dêm don tichi sondja fôr Sémengué fôr kilo Cameroon pipi, continua-t-il. Na plaba condre fachim. Bifo kiakde, dêm wôk bing bin na fôr shouti gôn. Frôm fôr bikin'am fôr jaman tam, dêm wôk na fôr kili Cameroon pipi. Tam wé dêm di louk wati man, dêm di shouti gôn fôr bouch, but dêm gôn nô di jam hét fôr pôpô dêm mblala. Na so dêm dé. Na De Gaulle di gip dem ôda. Bicôs sé Ahidjo na tchidang for French-pipi. Louk all dang French sondja wé dêm dé fôr yi kôna. Na dêm di wôk. Ôl dang wan fôr kili Cameroon-pipi ! Wi wi bi pipi fôr fêt ! Nous sommes des résistants. Les nouveaux résistants. Nous nous protégeons, et voilà d'ailleurs pourquoi dès l'origine, nos combattants se sont entendus comme des sinitrés. C'est une question d'humanité, de dignité même. Nous défendons nos frères et soeurs meurtris par des gens qui sont des criminels. Ils enseignent aux soldats de Semengué comment tuer les Camerounais. Voilà notre problème. Bien avant l'indépendance leur but était uniquement de tuer les gens. Depuis le temps des Allemands, leur travail ne consistait qu'à tuer les Camerounais. Quand ils étaient en face du Blanc, ils tiraient en brousse, mais ne trouvaient

leur courage que devant leurs propres gens. C'est ainsi qu'ils sont. C'est de Gaulle qui leur donne des ordres. Parce qu'Ahidjo n'est qu'un laquais des Français. Regarde tous les soldats français qui sont avec lui. C'est eux qui travaillent. C'est eux qui tuent les Camerounais tout le temps. Nous sommes des enfants de la guerre. C'est nous qui luttons pour le peuple. C'est nous qui luttons pour notre pays. »

Cette nuit-là, le médecin dormit avec son fusil à côté de lui, placé près de sa main. En réalité il ne dormit pas, n'arrêta pas de regarder son arme, et même une fois il lui parla. Il lui parla de personnes qu'il n'avait pas pu défendre, et qui pour lui avaient disparu dans les ruines d'une ville détruite, N'lohe. « Ces morts sans deuil ! » Il lui parla de la beauté de Clara, de leur amour qu'il ressentait parfois au bout de son sexe, quand il pensait à elle et de son talent à reconnaître les troubles à son ventre douloureux. Il lui parla du calendrier qui pour lui avait recomposé le cycle qui liait son corps aux gémissements de ce pays. Il lui parla de sa sœur et de son beau-frère, les parents de Tama'. Il lui parla des morts qui avaient jonché son chemin, de ces corps parfois démembrés à qui il avait dû donner un tombeau, de ce jeune homme dont le visage aux yeux ouverts le regardait au cœur des buissons. Il se rendit compte que sa voix tremblait, que des larmes coulaient sur ses joues. « Je saigne », il se rappelait ces mots de Clara, et se relevait, lui qui ne savait rien de la mer de sang. Il découvrait qu'une rage profonde s'était emparée de son cœur, de ses bras. Il regardait ses mains. Elles ne tremblaient pas, car il se rappelait le courage de sa femme, et voyait devant lui la silhouette de Ngountchou. Mais c'est le visage de Clara Ntchantchou qui avait occupé sa nuit, la sensation de sa vulve pressant son pénis raidi, de ses jambes autour de ses reins, de ses seins sur sa poitrine, et de ses bras fermes autour de son cou. Il se levait, allait en brousse, les yeux perdus au milieu des rois des herbes et pleurait.

« Ils ne peuvent pas nous tuer », disait-il à son arme que ses mains tenaient.

C'est par amour pour deux femmes qu'il attacha son pistolet à la hanche, et parce que de son fils il ne voulait pas faire si facilement un orphelin. Il l'attacha à la manière dont les guerriers de jadis portaient leur coutelas.

« Miracle ! », dit Ouandié quand il le revit.

Il n'y avait pas d'autre mot pour décrire la transformation du médecin en tsuitsui. Il s'endormit en sifflotant une chanson, un poème en fait, qui était une prière⁵.

Chers frères, chers cordons ombilicaux
Sortez de vos brousses
Pour qu'ensemble
Nous entreprenions la chasse
Pour qu'ensemble nous les refoulions
Vers leurs terres pour libérer la nôtre
Quand enfin mes yeux furent dessillés
Ils nous suspendirent
Comme de la viande grillée nous fûmes suspendus
Quand enfin il se fit jour
Ils nous placèrent devant des poteaux
Et sans merci nous passèrent par les armes
Mais sachez que l'heure est arrivée
La guerre est là
Les belligérants rampent au-devant
Tandis qu'en arrière-plan
Tintent fusils et machettes

Et sans crainte
Les filles du terroir sont partout au front
Elles portent à tous l'eau rafraîchissante
Nos vaillantes mères vont de maquis en maquis
Elles dissimulent dans leurs robes
Les messages aux combattants.

L'attaque eut donc lieu durant la saison sèche. Elle fut menée par quelques soldats de Ouandié seulement. Mais c'est lui qui les choisit parmi ses combattants les plus aguerris. Il savait la valeur symbolique de cet acte, et voulait, plus que gagner du terrain : frapper au cœur l'entreprise d'asservissement. C'est la nuit qu'une dizaine d'hommes sortirent du bois sacré où ils s'étaient cachés. Les bâtiments imposants de la chefferie se dressaient et composaient des sculptures parlantes. Il était facile de regarder à travers les murs en bambou. Les consignes avaient été fermes, il fallait éviter de tuer des femmes et des enfants. Comme disait Ouandié : « Il ne faut pas s'aliéner les populations, mais les convaincre. » Le quartier des femmes qu'ils atteignirent en premier fut donc épargné.

« Les autres bâtiments sont ceux de la guerre », avait-il dit à Nithap.

« Le but c'est la capture de Jean Nono. Dan fingwong, ce traître. »

Il aurait servi de monnaie d'échange contre de nombreux sinistres emprisonnés. Cinq tireurs se placèrent devant chaque maison, tandis que les autres longeaient le mur des habitations.

« C'est la maison », chuchota l'un d'eux.

Le chef dormait au milieu de ses épouses. La chefferie était le centre d'une perpétuelle fête, et l'attaque eut lieu le lendemain de l'une d'elles. Nono se disait que par la multiplication des fêtes, il pouvait posséder le

cœur des habitants. Pour se faire aimer, il avait ouvert dans la chefferie un bar, où tous les jours du marché les hommes venaient se soûler au vin de raphia. Mais ceux-ci n'étaient pas à prendre, la transformation de leurs malheurs en farce les faisait rire, mais ne les convainquait pas. Le chef légitime de Bangwa qui avait été envoyé en exil à Dschang y était mort. Son deuil n'avait pas été porté à la chefferie pour ne pas rappeler sa mémoire. La mort du docteur Broussoux ne diminuait pas non plus le nombre des fêtes, mais il y eut davantage de confessions publiques et de gardes civiques dans la cour de la chefferie.

C'est eux qui alertèrent les dormeurs.

« Au feu ! criaient-ils. Au feu ! »

Et l'univers hululait en voix de femmes.

Le raphia est l'ami des flammes. Les chefferies de l'Ouest ont plusieurs fois, bien avant la guerre civile, été détruites par les incendies. Les premiers palais de Fouban par exemple ont été emportés par le feu en 1911. Il est bien difficile de combattre celui-ci, car avec la saison sèche, le feu se propage à la vitesse d'une balle de fusil. Plus tard, l'on condamnera les maquisards devant cette fournaise et des historiens parleront du manque d'égards que ceux-ci avaient pour le Génie bamiléké. L'on dira que, victimes de la rhétorique communiste, de la vulgate tiers-mondiste, ils avaient sombré dans un iconoclasme similaire à celui qui avait conduit Staline à détruire des églises centenaires. Il est d'ailleurs des gens qui diront que l'incendie des chefferies durant la guerre civile était le début d'un cycle de persécution des Bamiléké qui payaient le prix de leur féodalité rétrograde.

Ouandié était bien un fils de l'Ouest.

Savent-ils cependant, ces historiens, la tristesse avec laquelle, dans la classe de l'école villageoise, le camarade Émile planifia l'incendie de la chefferie de Bangwa ? Savent-ils que la chose qui le fit douter, c'était justement de voir cet art vivant partir en fumée ? Ils oublient ceci : si les

populations acceptent comme leur chef les auxiliaires imposés par l'administration, elles sont épargnées. Sinon l'armée nationale brûlera leurs chefferies, au nom de la cohésion nationale, au nom de la nation, au nom du nationalisme ! Car elles deviendront des rebelles ! Maquisards ! « Le problème, avait dit Semengué, ce sont les populations. »

De l'incendie de la chefferie, les tsuitsuis sauvèrent bien des choses, notamment les vêtements de chef que Jean Nono n'avait jamais eu le courage de porter, et qu'il avait entassés dans une chambre. Toucher ces habits les jeta dans une réelle frénésie. Personne n'osa s'en recouvrir, tous restant tétanisés devant les perles vénitiennes d'apparat. Nithap ressortit baptisé de cette expédition. C'était comme si dorénavant il portait en lui le souffle millénaire de l'Ouest. Il était arrivé au bout d'un long parcours.

Les habitants de Bangwa avaient pour la plupart abandonné la chefferie à son usurpateur, et comme Villageois extraordinaire, rejoint le maquis. Ils se savaient condamnés de ce simple fait. Une maison de bois habitant un suppôt du colonialisme, un simple négociant fait chef par une autorité coloniale sur le dos de l'autorité légitime bannie, définissait l'espace de leur damnation, et cela était aussi évident que la douleur des Moscovites devant le brasier qui dévorait leur ville envahie par Napoléon ! Ce sont les gens de Bangwa qui mirent le feu à leur chefferie, comme ce sont les Moscovites qui mirent le feu à leur capitale ! Les flammes happaient tout l'univers dans leur tourbillon.

Les dix hommes qui attendaient la sortie des habitants de la chefferie avec leur arme au poing étaient tous des Bangwa, et leur rage cuisait autant que les flammes qui léchaient les murs des maisons. Nithap était avec eux.

« A nô fit mis hi », disait l'un d'eux, et sa main était sur la gâchette, « il ne peut pas m'échapper ». Il parlait de Jean Nono.

Les autres s'amusaient de voir les femmes et hommes de la chefferie sortir, habillés seulement du fiek ou du bila⁶.

« A tèk am », disait un tireur. « Je le prends. »

Un homme sortait, agitant sa machette et poussant un cri démentiel. Un coup de feu retentissait. Sa tête explosait comme une pastèque. Un autre homme ouvrait les bras dans la nuit, tombant à la renverse. Un troisième sera retrouvé cadavre, le pantalon rempli de ses excréments, autant que le visage défiguré par une balle qui lui avait percé la tête.

« Je l'atteins ! » disait une voix.

Les coups de feu partaient de tous les coins de la brousse, leur écho résonnant dans la vallée. Les habitants de la chefferie qui avaient été surpris par les flammes se recroquevillaient dans les ravins, filaient entre les roseaux.

Tsuitsui ! entendait-on.

Tsuitsui !

Le matin se leva sur les cendres et les ruines de ce qui fut la chefferie Bangwa. Jean Nono ne fut pas tué. Il demeura caché dans les draps de ses épouses tout au long des combats.

Ouandié ne saura jamais que le chef devait sa vie à sa décision d'épargner le gynécée. Le lendemain, Jean Nono s'assit dans la jeep que conduisait un soldat français, pour inspecter la chefferie. Son visage contrastait avec la mine défaite de ses hommes qui avaient combattu les flammes. Ils lui montrèrent des cadavres qui gisaient au sol, recouverts de feuilles de bananier. Il s'en approcha, et se rendit compte que l'un d'eux avait le ventre ouvert, et l'autre un trou dans le front. Un visage explosé lui fit fermer les yeux. Il entra dans ce qui restait de son palais. Dans le coin, un crâne reposait à même le sol, au milieu de débris de bois calcinés de la Case des Ancêtres. Il se promena à travers les restes des maisons.

« Nous allons nous venger », disait-il.

Le silence lui répondait.

« Nous allons nous venger. »

-
1. Pardon, ne me faites pas traduire kouakoukou, j'en mourrais de faim !
 2. Asseyez-vous là ! Ngountchou, qui revient de Yaoundé, doit y avoir appris ce sortilège que paraît-il seules les filles éton ou douala possèdent, et qui leur sert à fidéliser les hommes. Comme on se rend compte, c'est tout un régiment qui est tombé sous son charme.
 3. Vêtement qui descend jusqu'aux tibias.
 4. Médecin herboriste, voyant.
 5. La Chanson de Nithap, est écrite par Jean-Martin Tchaptchet. Comment le médecin a-t-il fait pour obtenir ce poème qu'il connaissait par cœur, et qu'il récitera jusque dans Pennington, devant Tanou, dans la cuisine de Céline, là, dans les profondeurs de la brousse ? Il est des choses qui sont des mystères et le demeurent.
 6. Bila, vêtement masculin ; fiek, vêtement féminin, qui recouvre le sexe et une partie des cuisses seulement. Connue autrement comme « cache-sexe ».

12.

Mademoiselle Birgitte se demanda souvent pourquoi elle fut épargnée par la rage qui s'était saisie du pays bamiléké, et avait dévasté toutes les cours. Seule Blanche à rester à l'hôpital de Bangwa devenu camp militaire, c'est elle qui y assurait le service médical minimum, en même temps que son orphelinat s'étendait désormais aux maisons inoccupées. Il ne lui vint jamais à l'esprit qu'en lui donnant comme assistante Ngountchou son épouse, Nithap était devenu son ange gardien tsuitsui, car c'est bien lui, ce collègue devenu médecin personnel de Ouandié, qui transforma cette maison en un sanctuaire. Il avait un argument de poids, non pas le fait qu'il ait rencontré sa femme dans sa cour, ou d'ailleurs qu'elle était sa collègue : « Elle est Norvégienne. »

« Blanche.

— Il y a bien une différence entre Blancs, rétorquait-il, elle n'est pas Française. Nuance. »

Il connaissait trop bien son amie, pour savoir qu'elle n'était pas ce que la propagande aurait fait d'elle : « une collabo ». Il la revoyait au milieu de ses orphelins, dont le nombre avait dramatiquement enflé, et savait qu'elle faisait œuvre humaine. C'est cette amitié silencieuse qui lui donna de l'assurance, alors que tous les Blancs quittaient le lieu un à un. « Que vont-ils donc me faire ? », demandait-elle à tous ceux qui lui

rappelaient le feu qui prenait les collines bamiléké, « ces enfants sont les leurs ». Et elle montrait les bambins pour qui elle était devenue une mère, qu'elle portait à son sein, qu'elle dorlotait, et à qui pour s'amuser parfois elle enseignait sa langue incompréhensible. Elle détournait les yeux sur ce qui se passait dans les bureaux qui étaient occupés par des militaires, et elle ne sut jamais ce qui arriva à Nyamsi.

Quand elle fut retrouvée égorgée sous sa moustiquaire, chacun éloigna les orphelins et accusa les commandos. Le premier à tendre son doigt vers la brousse, c'était Ntchantchou Zacharie.

« Mon Dieu, disait le député, ça ne va pas s'arrêter ? »

Il était désespéré devant le nombre de cadavres qui emplissaient les cours de sa circonscription. Surtout que la morte était dans le cœur de tout le monde. Il n'en revenait pas. Ses mots accusateurs multipliaient par mille la rage qui bouillonnait partout. Qui ne connaissait pas Mademoiselle Birgitte ? Le chef Nono avait d'ailleurs donné un ndap à celle qui pour tous était la « Marraine de l'amour » – Makokwa –, et elle le méritait. Sa mort traversa la ville comme un coup de tonnerre, fut un revers pour les tsuitsuis.

« Comment peuvent-ils ? »

« Pourquoi ? »

Le député Ntchantchou Zacharie accusait Ouandié comme il accusait le maire de Bazou, Djonga, du meurtre de Joseph Mbeng. Jean Fochivé, le chef de la police que le ministre Enoch Nkwayim avait désigné, enquêtait.

« Sors de mon bureau », s'écriait-il quand le député venait lui dire sa colère. Il se levait de son siège au-dessus duquel trônait une grande photo d'Ahmadou Ahidjo, et secouait sa main. « Sors, sinon je te fais arrêter tout de suite. Vous les Bamiléké, que voulez-vous montrer dans ce pays ? Vous voulez me tuer aussi ? Espèce de peste ! Nous allons

voir. Je vais vous arrêter tous ! Vous croyez que le Cameroun c'est vous ! »

Colère qui était le reflet d'un pays en ébullition, qui avait trouvé dans le Bamiléké le bouc émissaire dont son histoire avait besoin, l'exutoire de sa violence centenaire. Oui, après la mort de Joseph Mbeng, Yaoundé avait été secouée, les quartiers bamiléké avaient été ébranlés. La cousine de Mokolo était allée se cacher, et comme elle de nombreux Bamiléké étaient allés se réfugier chez des parents. Le souvenir des pogroms de N'lohe et Bamendjing était encore frais dans les mémoires.

« Qu'est-ce qui va encore se passer ? se demandait-on.

— C'est la danse !

— La danse de la mort, nessa.

— Je n'attendrai pas pour voir.

— Je rentre au village, disait une femme apeurée. Je retourne chez mes parents.

— C'est au village qu'ils tuent encore plus, me yam menzui, ma chère épouse.

— Il n'y a plus de village.

— Les commandos agissent là-bas.

— Ils incendient.

— Ils tuent.

— Ils violent.

— Qui ?

— Leurs propres frères.

— Ne ne ne, vrai de vrai.

— Tout l'Ouest est dans les camps de regroupement.

- Que faire ?
- Quitter le Cameroun.
- Oui, quitter le Cameroun.
- La haine anti-Bamiléké est le pain quotidien au Cameroun.
- Tous contre un.
- Le caillou dans la chaussure du Cameroun.
- Quitter le Cameroun par tous les moyens.
- Pour aller où ?
- N’importe où.
- En France.
- Ce sont les Français qui ont commencé tout ça.
- Lamberton.
- Les Français ne sont pas la solution, mais la cause du problème bamiléké.
- Où partir alors ?
- Lamberton c’est quelle région de France, ça ?
- N’importe où, mais quitter ce pays ! »

L’exil avait déjà jeté la population bamiléké sur les chantiers des travaux forcés, avait fabriqué dans le Mungo la première communauté de la diaspora bamiléké, et puis jeté des milliers dans les sous-quartiers, Yaoundé, Douala, Mbalmayo, Tombel, Kumba, et dans les pays voisins, au Gabon, au Nigeria, au Mali et partout en Afrique. L’exode massif emplissait les cargaisons des bateaux, des avions, et jetait la population bamiléké dans les rues d’Afrique du Sud, d’Europe, des États-Unis, de Chine, du monde. « Envahisseurs », on les appelait ici pour les chasser, « came no go » là-bas, pour les chasser encore. « Bosniaques ». Peuple

de l'errance silencieuse, peuple du chemin.

Les tumultes qui secouaient Bangangté agitaient tout le monde dans la maison d'Elie Tbongo. La peur qui jetait des milliers d'hommes sur les chemins de l'exil se vivait dans le salon du pasteur de manière toute particulière. Jamais il n'avait autant écrit, mais c'est parce que la désolation alentour avait isolé sa maison, et avait transformé celle-ci en une cabane d'ermite. Sa haie avait poussé follement, l'isolant encore plus. Les voisins avaient été menés dans des camps. Le quartier ne respirait plus que le silence de l'abandon ! Ngountchou avait pris possession de la cuisine, se plongeant dans une entreprise dont sa mère et Tama' étaient ses seconds. Et Mensa' aussi, pour des tâches légères comme éplucher les plantains, écraser les tomates. Les filles du pasteur étaient revenues femmes, avec chacune des histoires dont l'écho l'inquiétait. Le ventre de Mensa' gonflait de plus en plus et dans les cachoteries de Ngountchou, il surprenait souvent des gloussements qui le faisaient sourire. La voix de Tama' seule réveillait parfois ce salon aux multiples monologues, car dans les profonds de la conspiration, le garçon trouvait l'occasion d'une blague.

« J'ai deux mamans, disait-il. Quel est le mot français pour ça ? »

Mais son bonheur n'était pas suffisant.

« C'est toi qui pars à l'école des Blancs ici, disait-elle. Ou nya ke len, ou lock nshou'ou, oh. Si tu ne sais pas, tais-toi. »

Heureusement Tama' ne se tut jamais. L'arrestation de Ntchantchou Zacharie secoua le tout Bangangté comme une bombe qui explose en plein marché, et en premier ce salon, suspendant la traduction de la Bible que le pasteur Tbongo avait recommencée pour distraire son esprit vagabond.

C'est Fochivé qui procéda à cette arrestation. Parce qu'il était

Bamum, les gens accusèrent d'abord la rivalité avec les Bangangté.

« Les Bamum sont jaloux des Bamiléké, dit-on.

— Ce sont des serpents à deux têtes !

— Vraiment ! »

Et chacun se racontait la succession d'officiels bamiléké qui étaient tombés dans les mailles de la police. On se rappelait Daniel Kemajou, le chef de Bazou qui vivait encore en exil.

« Ils veulent nous tuer !

— Tous contre un !

— Ils vont nous tuer ! »

Mensa' fut la plus secouée par la nouvelle. Pour la troisième fois elle tomba évanouie.

« Elle va accoucher ! s'écria Ngountchou, emmenons-la à l'hôpital de Bangwa !

— C'est impossible !

— Pourquoi ?

— La route est barrée !

— Depuis l'incendie de la chefferie, annonça Tama', même les chiens ne passent plus.

— Ce n'est plus un hôpital, mais un camp militaire !

— Une prison !

— Depuis la mort de Mademoiselle Birgitte. »

Mensa' demeura ainsi dans la maison de son père, tandis que son mari était mené en prison à Bangwa. Autour d'elle sa sœur, ses parents et Tama' en qui elle découvrit une oreille attendrissante, elle combattit une double peur, celle du complot bamiléké qui emplissait l'opinion et la

peur des mots de ce fœtus qui dans son ventre poussait et savait tout. Elle se rappelait sa passion mais surtout Mbeng, elle le voyait entre ses jambes, causant avec son enfant. Car Mensa' était convaincue que cet enfant qu'elle portait dans son ventre, et qui lui frappait le cœur, Mbeng en était le père. Elle se rappelait leur amour clandestin, elle pensait à sa chambre, au maquis, et puis à Champs-Élysées, elle pensait à Yaoundé et au quartier Nlongkak, mais cela, elle ne le disait à personne ici, car elle savait que c'était son secret à elle.

Lock nshou.

Elle ne le disait même pas à Tama'.

Mensa' ne voulait pas que son enfant porte le nom de son mari, Ntchantchou. Pouvait-elle le nommer d'après l'homme qu'elle avait aimé : Mbeng ! Bamiléké ? Béti ? Une disgrâce lui suffisait, et celle-là était de trop. Ah, son tourment n'avait d'égal que la violence de cet enfant qui dans son ventre battait des pieds, battait des mains, la faisait inspirer et expirer, tandis que dans les camps de la ville, tout le monde ne parlait plus que de l'arrestation du député, se racontait comment il avait traversé la route du marché menotté, avec deux gendarmes derrière lui, et des photographes devant.

On disait que Fochivé, avec le flair policier, avait pu tracer une ligne qui d'empreinte digitale en empreinte digitale, de pistolet en pistolet, de balle en balle, de goutte de sang en goutte de sang, de mort en mort, liait l'assassinat de Joseph Mbeng à celui de Mademoiselle Birgitte et au député. Une mer de sang : il l'avait établi de manière indiscutable. Que ceux qui avaient tué, c'étaient deux prisonniers de droit commun dont un certain Nkuindji de Tonga et un Yitna François, évadés tous les deux de Bazou, que Ntchantchou Zacharie connaissait dans son lointain passé repentini d'upéciste, qu'il avait plusieurs fois utilisés comme faux maquisards, et qui en réalité étaient les vrais complices que le député avait payés pour liquider « un rival sexuel » ainsi que le « témoin

gênant » que la Norvégienne était devenue malgré elle. Il y a bien sûr mille versions de cette affaire¹, toutes abracadabrantes, mais ni Mensa', ni Ngountchou d'ailleurs, ne contestèrent jamais celle-ci.

Nithap ne vint pas aider Mensa' à accoucher, parce que dans sa spirale de la violence, le pays bamiléké n'avait pas de place pour les contes merveilleux. Ngountchou l'informa cependant de ce qui se passait à la maison. Il écrivit pour sa femme les détails d'un accouchement – écriture bagam, bien sûr ! – et c'est donc sous son instruction silencieuse que la Fille de la guerre se transforma en sage-femme dans le salon paternel. C'est sous sa dictée qu'elle devint l'assistante de son amour. Pour encourager Mensa' à pousser, à inspirer, à expirer et à pousser, Nja Yonke' la distrayait en lui chantant une comptine, lui racontait l'histoire de la hyène qui se promène dans la nuit et attire les enfants pour les manger un à un, ngangoum, ou nya ke katte ou ke yen mbwo chou² ! Elie Tbongo faisait les va-et-vient à la place du père de cet enfant dont il se refusait à prononcer le nom, dont il ne saura jamais le nom ! Tama' courait au puits chercher de l'eau, et encore de l'eau.

À la fille qu'elle accoucha, Mensa' donna le nom du pasteur : Tbongo, ainsi que ce prénom dont elle se rappelait que Champs-Élysées appelait les belles femmes de Paris : Marianne. Ngountchou prendra la petite avec elle et l'élèvera. Elle effaçait ainsi encore plus profondément la filiation véritable de la sœur de Tanou, en même temps que dans le silence familial, elle noyait les échos de sa propre mauvaise conscience.

Lock nshou.

Le député Ntchantchou Zacharie fut exécuté sur la place du marché de Bangangté. Les haut-parleurs avaient ameuté tout le village. Le 19 novembre 1965 à 10 heures du matin. Sa confrontation nocturne

avec Djonga, qu'il accusa jusqu'au bout du meurtre de Joseph Mbeng, se retourna contre lui, même si elle ne sauva pas le maire de Bazou qui mourut sous la torture. Le maire de Bazou lui demanda simplement, et le plus calmement possible, de dire pourquoi il tuerait un homme qui est « à Yaoundé avec la femme du député ».

« Expliquez-nous ça, dit-il, Monsieur le député !

— Vous n'allez pas prendre ces calomnies au sérieux ! » lança Ntchantchou Zacharie.

Fochivé avait l'habitude de prendre les paroles dites sous la torture très au sérieux. Mais Djonga ne pouvait plus parler après des sessions à la balançoire. Il toussa comme pour dire un mot, pour lâcher une ultime confession. Fochivé rapprocha son oreille. Il mourut en crachant : « Le cul de ta maman ! »

Pourquoi un Bamiléké tuerait-il donc un Béti ? Question que tout le monde se posait justement à Bangangté. Pourquoi les Bamiléké commenceraient-ils la guerre ? Les répercussions de tels actes étaient toujours terribles, Bamendjing, N'lohe, Ebolowa, pesant sur les Bamiléké eux-mêmes. Pourquoi feraient-ils ça ? Djonga n'eut pas la force d'exprimer ses convictions, de dire ses certitudes politiques que le député taxait souvent de lunatiques, par exemple celle-ci : « La guerre civile ? C'est l'axe Nord/Sud qui est en train de se constituer dans ce pays. Eh bien, le pouvoir va aux Nordistes après les Sudistes, et aux Sudistes après les Nordistes, et ainsi de suite, parce que les Nordistes et les Béti sont majoritaires au Cameroun. C'est cela le problème des Bamiléké. Ils sont une minorité. Ils sont donc la mauvaise conscience de ce pays. » Il n'eut pas le temps de formuler ce qu'il espérait, comme la coexistence pacifique des tribus au Cameroun qu'il voulait « basée sur un équilibre des forces ».

Qui porte un panier d'œufs sur la tête ne commence pas la bagarre, avait-il lâché à un moment.

Le député fédéral de la circonscription de Bangangté, homme parmi les plus respectés de la région et du Cameroun, à cause de sa fonction ancienne de maître du cours moyen 1 et de libraire, à cause de sa position d'ancien d'église, à cause de son œuvre de ralliement des maquisards, et surtout à cause de sa campagne pour l'extension du cadi, voulait être vu comme la victime dans cette affaire. Il avait enterré sa carte d'upéciste depuis longtemps dans sa bananeraie pour avoir des problèmes de conscience, et surtout il répétait : « Qui n'a pas été upéciste à dix-huit ans ? »

« Que ferais-tu à ma place ? voulait-il demander à Fochivé, d'homme à homme, alors qu'il le conduisait à Bangangté dans la voiture de service. Que ferais-tu ? »

Il voulait parler de sa femme entre les bras de Mbeng, il voulait lui parler de ce nkwa' qui écartelait son épouse en son absence.

« Ah ! voulait-il crier, si on couillait ta femme, que ferais-tu ? »

Il regardait Fochivé, et voulait voir en lui un homme, un frère.

« Tu me comprends, n'est-ce pas ? »

Mais Fochivé ne l'entendait même pas.

« Ma femme ! »

Fochivé réfléchissait à ce que Djonga avait dit.

« A tchou yam menzui ! Il a baisé ma femme. »

Fochivé ne comprenait pas le medumba.

Il avait entre les mains la note d'Enoch Nkwayim qui lui donnait des consignes pour encadrer l'exécution publique du coupable, afin de renforcer son effet psychologique sur la population. Car le ministre de l'Administration territoriale s'était épargné ce spectacle-ci qui avait lieu pourtant dans son village et mettait en scène un homme qu'il connaissait bien. C'est sur la place du marché de Bangangté en effet que le député

finit son argumentaire, car il était arrivé, avec superposés sur le toit du véhicule qui le conduisait, les trois cercueils des condamnés. Semengué l'y attendait. Les maquisards que les hommes de Fochivé avaient arrêtés, il les avait déjà fait attacher au poteau par ses militaires.

Ntchantchou Zacharie sursauta quand il se rendit compte qu'ils étaient deux, mais reconnut aussitôt Nkuindji et puis Yitna. Après tout, c'est lui qui les avait recrutés. Nkuindji avait, éparpillés à ses pieds, les mille trois cents francs de bonus qu'il avait reçus pour aller cacher les pistolets du crime dans une plantation de café, lesquelles armes étaient disposées devant les condamnés.

« Il y a trois poteaux, dit le député à Fochivé qui se curait les dents avec un bout de racine, en sortant de la voiture, visiblement satisfait de la foule qui ameutée était venue nombreuse, y compris des élèves qui étaient en tenue scolaire.

— Oui, Honorable, répondit le commissaire Bayiga après avoir fait le salut militaire. Il y a aussi trois cercueils. »

Et d'un claquement de doigts, il donna l'ordre aux gardes civiques de les descendre de la voiture. Ntchantchou Zacharie fit rapidement les mathématiques macabres, et arriva à la conclusion logique.

« Il manque une personne, dit-il.

— En effet, coupa Fochivé, et il cracha au sol, un bout de la racine qu'il mastiquait, en effet. »

À ce moment, Ntchantchou Zacharie vit ses propres gardes civiques se rapprocher de lui, et l'encercler.

« Le troisième condamné, lui dit Fochivé calmement, et il cracha encore un bout de racine devant lui, c'est vous, Monsieur le député. »

Les mains de Ntchantchou Zacharie ne furent cependant pas attachées dans son dos par les soldats de Semengué, car il s'y opposa.

« Je vais fuir pour aller où ? » demanda-t-il.

Bangangté s'étendait en effet autour de lui dans la centaine de curieux qui le connaissaient tous, savaient ses ndaps et son histoire, étaient entrés plusieurs fois dans sa maison puiser de l'eau courante, « de la pompe », qui était alors miraculeuse à Bangangté. Ainsi fut-il mené vers le troisième poteau, le scandale de son arrestation publique se dessinant sur le visage de la foule de ce marché et la frappant d'un deuil infini.

« C'est Ntchantchou Zacharie, disait une femme.

— Non, c'est son jumeau.

— C'est le député !

— Non, c'est son sosie. »

Les militaires de Semengué mirent les condamnés en joue.

« Attendez ! s'écria Ntchantchou Zacharie, j'ai quelque chose à dire. »

C'est Semengué qui se rapprocha.

« Dis vite.

— Ma femme est là ? » demanda le député qui n'avait plus revu son épouse depuis trop longtemps, qui ne lui avait plus parlé que de loin, qui n'avait plus entendu son histoire, dont il avait recherché le visage dans la foule devant lui, ce genre de foule qu'il avait lui-même mis en branle plusieurs fois, et où jadis il l'avait découverte, avant de décider d'en faire sa femme.

« Elle a été invitée, lui dit Bayiga. Mais a refusé de venir.

— Pourquoi ? demanda-t-il outré.

— Elle vient d'accoucher, lui fut-il répondu.

— Garçon ou fille ?

— Fille.

— Quel est son nom ?

— Tbongo. »

Ntchantchou Zacharie souffla devant sa deuxième condamnation à mort, qui ainsi était prononcée dans son visage. Lui qui n'avait jamais fait que son devoir, découvrait l'amour dans son aveuglant éclat.

« Prénom ?

— Marianne.

— Je veux qu'elle vienne ici.

— Qui ?

— Ma femme.

— Elle doit s'occuper de l'enfant, lui dit Semengué.

— Non, répondit Ntchantchou Zacharie, c'est pour prendre ma place.

— Qui s'occupera de l'enfant alors ?

— Je peux m'occuper de mon enfant, dit-il, mais Semengué ne comprenait pas ce sursaut. Je suis député. Je suis le représentant de ce peuple. Elle doit prendre ma place, insista-t-il. J'ai les moyens. Je peux nourrir mon enfant.

— Ah bon, hein.

— Je vais lui donner mon sein. »

Disant « mon sein », il ouvrit sa chemise, brutalement, fébrilement, et montra sa poitrine. Semengué pouffa de rire, bèbèla, se dit-il, qui a vu voir en pays bamiléké !

« Ton sein ? demanda-t-il.

— Oui, mon sein. »

Il se pressait le téton. Le militaire n'en revenait pas.

« Les Bamiléké ! »

Mais le député ne se taisait pas. Alors que le peloton le mettait en joue, le voilà qui élevait encore la voix, et disait avoir reconnu dans la foule un médecin de l'hôpital de Bangwa.

« Manganchet était aussi avec nous, dit-il, je m'en souviens.

— Hein ?

— Manganchet c'est qui ? » entendit-on.

Semengué donna l'ordre à l'escouade de mettre fin à ces bêtises.

Les soldats emporteront les trois cadavres avec eux, pour les enterrer on ne saura jamais où. Pendant trois jours, la tête des trois hommes ornera le carrefour du grand marché.

Celle du député fédéral Ntchantchou Zacharie sembla y être encore, du moins le cri de l'homme s'y entend toujours.

Toujours.

Comme un chant.

1. Il y a une version qui veut que le motif du crime ait été économique, et lié à la vente de livres scolaires puisque pour mieux intéresser un Bamiléké à une affaire, il faut y mettre de l'argent – affaire ngkap, quoi. Une autre version veut que l'arme du crime, ici fusil unique et pas double, ait appartenu au chef Nkuika Tchamba de Bangoulap qui, dans ce procès à l'arme empruntée par le député, sera condamné à vingt-sept ans de prison pour concussion. Une troisième version, bon, à vous chers lecteurs de démontrer que vous avez l'imagination fertile des Bangangté...

2. Hyène, si tu ne te promènes pas, tu ne trouveras pas les bonnes choses ! Chanson de la panthère, pour attirer l'hyène.

13.

La réputation de coupeur de tête avait précédé le colonel Semengué. Il ne lui avait pas échappé que l'épouse de Ntchantchou Zacharie avait été absente lors de l'exécution publique du député. Ce dernier n'avait-il pas demandé que Mensa' prenne sa place ? Il avait exigé de voir cette histoire-là de près, et c'est ainsi qu'il arriva chez le pasteur, les mains encore dégoulinantes de sang – et ce n'était pas une exagération –, son légendaire sourire sur les lèvres, sans parler du sarcasme dont il l'agrémentait toujours. Qu'il réservait ce sarcasme surtout à tous ceux qui faisaient preuve d'intelligence, cela tout le monde le savait déjà. Mais ceux qui le plus l'irritaient c'était quiconque était plus grand de taille que lui, Elie Tbongo le découvrit ce jour même. C'est avec ses médailles épinglées sur la poitrine qu'il interpella l'énigmatique prélat.

« Vous désobéissez aux ordres », lança-t-il de la cour.

Ses soldats le suivaient, mais aussi Fochivé.

« Ma fille vient d'accoucher, répondit le vieux, elle est alitée. »

Les vagissements de l'enfant se firent entendre, et bientôt Mensa' sortit avec entre ses mains le nourrisson qui la tétait.

« L'enfant du rebelle », dit Semengué, découvrant le fameux sein qui avait fait suspendre le tir du peloton.

Sa manière de prononcer « rebelle » les fit sursauter, car il parlait après tout d'un nourrisson. Fochivé entra dans la maison, suivi d'une dizaine d'hommes en armes. Il rencontra Nja Yonke' au salon. Celle-ci encore occupée par la cuisson du repas de midi s'essuyait les mains sur sa robe.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle, effrayée.

Ngountchou la suivait.

« Rien, lui dit son mari.

— Ils viennent nous arrêter ? » demanda-t-elle encore, s'adressant cette fois plutôt à Ngountchou.

Fochivé éclata de rire.

« Mais non, madame ! »

Il prit une igname, qui était sur la table, l'éplucha, la croqua et souffla sur le bout de ses doigts.

« C'est chaud ! », dit-il, au milieu de ses mastications.

Il s'essuya ensuite les doigts sur le pantalon. Il savait que seule la protection lointaine du ministre de l'Administration avait fait de cette maison une exception. Pas que Enoch Nkwayim ait donné d'ordre express ; le fait qu'il ait supporté jadis la fondation de Tchunda était resté dans les esprits, comme un patronage. Et dans ce pays, aucune position d'autorité n'était possible sans le patronage du gouvernement. Ce qu'Elie Tbongo ne savait pas cependant, c'est que Fochivé voulait utiliser le fait que cette maison n'ait pas été vidée, contre le ministre à Yaoundé qu'il pourrait ainsi lier à Ntchantchou Zacharie, dans ce qui sera connu et fera la Une des journaux, comme le Grand Complot Bamiléké.

« Encore eux », disait Fochivé à qui voulait l'entendre.

Dire qu'il ne sut jamais les secrets de Ngountchou ! Il demandait

cependant où se trouvaient les documents, car toute république a besoin de preuves écrites, même si elle en fabrique au besoin pour appliquer ses décisions.

« Quels documents ? »

Le pasteur sursauta.

Fochivé ne l'entendit sans doute pas. Pourtant dans l'esprit d'Elie Tbongo bouillonnait une marmite emplies d'attaches de koki, défilaient les ramifications de sa parenté explosive. Il voyait son gendre avec Ouandié, soupirait, et puis débouchait sur le député dont l'exécution avait mené l'armée dans sa cour. Il fallait bien qu'un jour la profondeur de son enracinement dans l'âme sanglante de cette terre se découvre. Il revoyait la conspiration de Tchunda, et il se savait condamné. Ntchantchou Zacharie, lui avait-on dit, sur le poteau de sa mort avait demandé à être remplacé par sa fille à lui. Il voyait Bangangté se scandaliser, des femmes se mettre la main sur la tempe, mais y avait-il encore lieu pour le scandale dans ce village que les camps de regroupement avaient vidé ? Fusiller un pasteur ne serait pas la dernière folie de ces jours déraisonnables qui avaient dépouillé un député de son immunité.

« Regardez ce que nous avons trouvé, disait un des hommes en tenue, sortant dans la cour. Et ce ne sont pas des crânes !

— Cette maison est une mine de documents ! »

Telle trouvaille était une fête pour Semengué qui exultait, et épluchait une seconde igname en demandant : « C'est quoi ça ?

— La Bible », répondit le pasteur.

Devant lui s'ouvrait une cantine pleine de paperasses, des manuscrits rougis de poussière, notes du travail assidu qui avait jusque-là jeté tous les jours Elie Tbongo sur sa table.

« Je la traduis. »

Et Semengué sourit.

« En bamiléké ? » demanda-t-il, sarcastique.

Le pasteur voulut lui expliquer le principe de son travail, le système de composition de l'alphabet bangam, la relation de signification entre la ligne et le point, l'élaboration de plus en plus élevée des fractales qui devient métaphysique autant de l'écriture que de la vie ; il voulut aller au plus immédiat, et lui dire qu'il n'y avait pas une langue bamiléké, mais plusieurs même si unies dans leur matrice commune, tchun, à laquelle justement il voulait donner un texte de référence, mais s'arrêta quand il se rendit compte que Semengué se fichait pas mal d'un tel travail, car ses hommes emportaient un à un avec eux des manuscrits. Le pasteur se rendit soudain compte que c'est folie d'attendre d'un coupeur de têtes qu'il respecte ce que des têtes produisent. La question de cet homme qui avait des centaines, non, des milliers, et certains disent des centaines de milliers, de morts bamiléké à son palmarès lui révéla que c'était inutile et jusqu'à ce que ces soldats quittent son salon, il ne parla plus. Lock nshou. Il ne parla même plus après, et dorénavant ne s'assit à sa véranda que pour perdre du temps. Que pouvait-il faire d'autre, lui qui avait toujours consacré son effort à la traduction des mots, quand son travail lui était soudain retiré ? C'était comme si son corps lui avait été volé, sa maison soufflée.

Le pasteur Tbongo ne fut pas tué, mais la disparition de ses manuscrits sonna le dernier coup à sa vie. Ses filles le verraient dorénavant, le regard ouvert, comptant le temps qui passe. Le jeu d'échecs l'occupa un moment, mais il était clair qu'une époque se terminait.

« Ils ne m'ont pas arrêté, disait-il, mais ma Bible. »

Parfois il en riait.

« Vont-ils arrêter la vérité ? »

Il ne saura jamais que ses textes seraient livrés à l'humidité et aux cancrelats dans la cave de la Vallée de la mort. Il ne saura jamais que des pages de sa Bible serviront de papier toilette aux militaires du président de la République. Pour le moment il se représentait un policier du Centre de la Documentation, CEDOC, feuilletant ses traductions avec des mains huileuses.

« C'est quoi ça ? », demandait l'homme.

« Si au moins ils pouvaient lire ces textes ! » soupirait Tbongo.

Jamais il ne vint à l'esprit de cet homme que Semengué et ses hommes n'avaient pas pour but leur instruction, mais la nuisance. Ce que les colons n'avaient pas interdit en pays bamiléké, ils s'étaient donné pour mission de le faire disparaître. Il ne pouvait s'imaginer que c'est sa destruction qui était mise en œuvre ainsi. Coquille vide, il se baladait dans sa maison, se délectait de sa vie naissante de Grand-père, mais cela ne le satisfaisait pas. Les pleurs de l'enfant l'irritaient autant qu'ils lui rappelaient son bonheur, et la présence autour de lui de ses deux filles lui rappelait que la mort avait lieu ailleurs, mais pas dans sa maison. Le soir, tous les soirs, il réunissait sa famille autour de lui pour la prière quotidienne dont il avait l'habitude, son regard posé sur la table du salon privée de Bible. Il serrait les mains de chacun avec toutes ses forces lors de ces prières qui étaient des incantations au ciel qui s'était vidé au-dessus de sa tête, au-dessus de la tête de tout le monde et psalmodiait ces phrases qu'il connaissait par cœur parce que dites mille fois. Il voulait que Dieu entende sa prière, la prière de cette terre devenue sanglante, de cette famille prise jusque dans son cœur dans les pulsations d'un pays. Il voulait que Dieu se manifeste, et s'il le fallait plante dans son salon les racines d'une nation : Ba-mi-lé-ké !

14.

L'exécution de Ntchantchou Zacharie frappa Bangangté d'une stupeur qui vida des cours qui étaient déjà vides. Mais la stupeur la plus grande atteignit Tchunda. Il y venait de moins en moins de paysans. Un jour le ciel de la colline sur laquelle l'école se trouvait fut réveillé par la lumière du feu. C'était comme si les nuages tombaient. Des avions traversaient la nuit, et déversaient une cargaison d'enfer sur les bâtiments et partout alentour. Du napalm ! Bientôt tous les murs furent pris dans des flammes. Sous les hululements rythmés de colline en colline par les cris de « la montagne brûle ! » Wo mbwok, oooo ! Tout le monde se jeta dehors. Les combattants qui dévalaient la colline en courant furent happés par les balles des militaires qui les attendaient derrière les haies, l'arme en joue, le cercle de la destruction s'étant refermé sur le rêve qui avait donné au pasteur Elie Tbongo un sens de vie et à Ouandié un espace secret de formation de ses combattants. La fin de l'utopie était foudroyante. Le monde s'ouvrit sur rien : nathin !

Personne ne sait combien périrent sous la pluie qui brûle, ni d'ailleurs combien furent arrêtés quand ils prenaient la fuite. Le matin se réveilla sur des ruines, sur les pieux et les morceaux de murs noircis, sur les toitures enfoncées. L'incendie avait rasé jusqu'à Bazou dont les habitants déjà étaient cloîtrés dans des camps de regroupement. L'armée de Semengué voulait écraser pour toujours ceux qui avaient

mis le feu à la chefferie Bangwa, et par représailles, elle avait mis le feu à toutes les collines à la fois pour leur donner une leçon. Elle avait brûlé des villages entiers, afin que jamais plus aucun Bamiléké ne pense à se rebeller. Spectacle qui avait causé la désolation, mais ces militaires étaient venus pour anéantir. Nathin ! Heureusement Ouandié avait échappé à ce feu. Il avait eu le temps de descendre la vallée, et de se perdre dans la brousse. C'est Nithap qui lui avait sauvé la vie, cela, le Vieux Père le dira à son fils. Car il avait entraîné le leader dans la direction des pousses de bambous qui, au creux des collines de Bazou, débouchent dans la vallée des Moya. Il connaissait le bois de Toungou, ayant fait ce chemin plusieurs fois avec son beau-père, lors du chantier du Tchunda. Les deux hommes s'étaient cachés là, entre les pieux suffocants, dans la brume de la matinée. Pendant combien de temps restèrent-ils ainsi ?

« Ces gens sont partis », dit Ouandié bientôt.

Combien étaient-ils ? Nithap, Njassep, et quelques autres, une dizaine d'hommes. Profitant de l'opaque horizon, ils se faufilèrent à travers les murs de miscanthus quand le calme revint, et se retrouvèrent aux abords du fleuve Maheshou.

« Je ne sais pas nager », dit Njassep devant les îlots de tiges de cannes à sucre sortant de l'eau et de pousses de marguerites.

Les hommes se regardèrent.

« Cette eau est profonde. »

Et c'était vrai. Ils se perdirent en dessous du parapluie de ronces, marchèrent dans le marécage. Des silures, des crapauds, et les nombreux poissons du fleuve leur tinrent compagnie. Des sauterelles se réveillèrent et encerclèrent le ciel. Le bruit tranchant des hélicoptères rythmait l'alentour, lui imposant son ordre-parapluie.

« Chance, pas de caïmans aujourd'hui », dit une voix.

C'était la seule véritable peur de ces hommes.

« Qu'ils viennent, dit Nithap. Nous avons du feu. »

La couverture des bananiers leur offrit le gîte dont ils avaient besoin. La mort n'avait pas arrêté de rôder au ciel, de dévaler les collines. Une rafale traversa les eaux, et une autre secoua les bosquets. Il y eut un cri. D'un homme qui avait été transpercé. Les eaux claires devinrent rouges de ce sang gaspillé. Combien de morts ont été emportés par les vagues rapides ? Les berges ne pourront jamais dire. Ils comptent sur Nithap pour raconter. Ils sont scotchés aux messages de Bagam, aux mots du roman, ils se cachent en dessous des tiges de macabo et de patates.

Les combattants marchaient, certains derrière Ouandié, et d'autres devant lui, bâtissant le système de protection du leader qu'ils avaient adopté depuis le Mont Kupe. Leur vie, ils la mettaient ainsi en jeu pour lui. Ils se parlaient peu, et quand ils disaient quelque chose, ils le chuchotaient à la surface de l'eau qui portait leurs mots.

Une autre rafale traversait les eaux. Ah, combien de temps restèrent-ils dans la rivière aux herbes ? Les ronces retenaient leurs pieds, les marguerites lacéraient leurs mains, et pourtant les eaux leur offraient une protection qui les éloigna de la mort, tandis que les libellules et les papillons fabriquaient des gestes de lumière phosphorescente devant leurs yeux. Ils mesurèrent les heures aux couleurs changeantes du ciel, à la lune, à la brume qui se dissipait et à la rosée qui se séchait. De temps en temps ils entendaient un bruit venant du lointain, un bruit qui secouait le sol, et ils se demandaient ce que les soldats de Semengué avaient encore largué sur les populations de Bangangté. Ils ne le sauront jamais, mais leur oreille demeurera ouverte à cette rumeur lointaine qui pouvait être des cris d'hommes qui meurent ou des chants de deuil d'un village. Il est un moment où même les crapauds se turent, et les grillons suspendirent leur symphonie pastorale

pour faire place au stupéfait silence.

« Ils ne peuvent pas nous tuer pour rien. »

C'est Ouandié qui avait parlé.

« Ils ne peuvent pas nous tuer pour rien. Les gens ne peuvent pas se taire. »

Végétation de l'Ouest, végétation féerique, car ce fleuve dans lequel les tsuitsuis s'étaient cachés, il est possible de le remonter encore aujourd'hui jusqu'à Nkongsamba, jusqu'à Melong, sur ce chemin de la passion finale de notre héros. Les Bangangté montrèrent au Narrateur le coin exact où se trouvait Ouandié. Il suffit de leur parler avec un peu de politesse et de respect, ce qui est la chose la plus difficile dans ce pays nommé Cameroun, mais parce que les Bangangté répondent instinctivement à la flatterie et aux éloges, il suffit aussi de leur dire qu'ils sont nobles, dignes et élégants. Ils vous emmèneront au Maheshou à l'eau toujours si claire qu'on voit encore des poissons se faufiler dans son fond.

« C'est là, vous diront-ils alors, et ils pointeront la surface des eaux rapides, entre des pierres. C'est là. »

« Les soldats de Semengué n'ont vu que du feu », diront-ils.

Car comment pouvaient-ils savoir que sous ces surfaces vertes, qu'en dessous de ces couvercles de feuilles, des hommes se cachaient ? Il y en a qui disent que le fleuve avait été transformé en une mer de sang, qu'il était devenu une fosse commune, mais que savaient-ils ces gens ? L'endroit où se trouvait Ouandié est facile à reconnaître pourtant, vous dira chaque Bangangté, mais il suffit d'être patient, et surtout d'être chanceux. Si vous l'êtes, au crépuscule, alors que les mimosas pudiques se referment et les marguerites pleurent, alors que le soleil qui tombe transforme l'univers en éclat doré, vous verrez un crabe rouge sortir de l'eau à l'endroit exact là, ouvrir sa bouche trois fois,

comme pour inspirer et expirer.

« Ba-nga-nté, vous dit-il en fait, ba-ha-nte' . »

C'est trente ans après que Nithap reviendra sur ces lieux du désastre. En 1997. Ce voyage il le fera avec son fils, sans lui en dire la portée. C'est le ministre Nkwayim qui mobilisait alors les Mandjos, qu'il avait transformés en Comités de développement bamiléké, CODEBA, pour reconstruire les villages de l'Ouest disparus.

Comment le croire ?

15.

Comment le croire ?

Quand elle sortit de la brousse et revint à Bangangté, la famille du pasteur ne traversa plus que débris, plus que cris et pleurs. Ce qui jusque-là avait été épargné par la fureur du ciel avait été emporté par les flammes. Même les miscanthus n'avaient pas échappé au feu. Spectacle apocalyptique que ces collines qui ne s'élevaient plus qu'en détrit. Seuls des morceaux de tôle ondulée montraient la fortitude de quelques maisons, car sinon les murs de terre n'avaient pas résisté. Des chaises calcinées dans des vérandas disaient la pétrification d'existences tétanisées, mais aussi des fenêtres enfoncées et des pieux renversés, qui révélaient ce qui avait été peut-être un palais, ou simplement une grande maison.

Les populations hagardes s'arrachaient à leurs cachettes de nuit, formant une procession loqueteuse qui s'en retournait sur ses pas comme des animaux effrayés. C'est que dans la forêt il y avait les fauves. Ici un enfant ouvrait sa bouche, mais son cri s'éteignait dans le regard vide de sa mère. Cette femme, cet enfant avaient attendu l'accalmie pour revenir dans leur maison disparue, et surtout ils avaient attendu la fin de la peur. Mais la peur pouvait-elle finir en pays bamiléké ? La famille du pasteur n'était pas allée se cacher jusqu'à

Toungou, mais serait-elle allée dans le Tchunda qu'elle aurait trouvé le même spectacle de la destruction. C'est qu'aucune ville bangangté n'y avait échappé, aucun village, aucun hameau. Les forêts avaient été livrées à la rage incandescente, afin que même les racines des arbres sachent la fureur de l'armée, et entende ricocher le rire de Semengué.

Ngountchou menait la procession, et derrière elle marchait sa sœur, avec à son sein le nourrisson qui fermait ses yeux pour ne pas voir, et à qui sa mère ne voulait pas montrer non plus ce qu'ils avaient vécu. La peur pouvait-elle finir ? Mensa' pensait à son père, qu'elles avaient laissé dans le salon, car il avait refusé de partir : « Je vais fuir quoi ? » Il était venu jusqu'à la véranda, et elle le voyait encore agiter sa main vivement en souriant, tandis que Nja Yonke' qui les avait accompagnés jusque dans la cour, lui disait que cette fois ne serait pas différente des autres.

« Ce sont les enfants du quartier, lança Elie Ngountchou, nous avons vécu ici avec eux durant toute la guerre. »

« Ne vous faites pas de soucis. »

Et Nja Yonke' mentionnait l'un d'eux que Ngountchou connaissait sans doute, qui était le chef commando.

Elle oubliait son nom.

« Mais tu le connais, le gars qui zuiande un peu là, disait-elle. Il voulait recruter Tama' dans ses choses là. Je lui ai demandé si c'est lui qui irait à la source à sa place me puiser de l'eau. »

Elle en était amusée.

« Tu te rends compte ! ajoutait-elle, secouant sa tête. Il me disait que Tama' a déjà l'âge de tenir un fusil. »

Elle n'en croyait vraiment pas ses yeux.

« Tama' devenir un soldat ? » Son corps se secouait d'un profond rire

sonore qui l'extasiait, et illuminait son visage comme jamais. « Mais c'est encore un enfant ! »

Et pourtant cette fois le vieux couple têtue n'y avait pas échappé. C'est dans le salon en ruines que Mensa' et Ngountchou entrèrent, parmi les tables et chaises calcinées, les plats et marmites éparpillés. Ce sont les aboiements du chien qui les accueillirent, les réveillant de leur stupéfaction, car effrayé lui aussi Kouandiang sursautait, léchait les mains de ses mères, agitant son corps et sa queue, gambadant à gauche et à droite.

« Où sont-ils ? » demandait Ngountchou.

Tama' les découvrit en enfonçant la porte de la chambre à coucher qui malgré le feu était demeurée fermée.

« Bou baa noum koun n'da. Ils sont sur le lit. »

C'est dans les bras l'un de l'autre que le pasteur Elie Tbongo et sa femme avaient été pris par les flammes, et consumés par l'univers en folie qui ne laissa que du charbon, que des cendres et que de la poussière d'eux ainsi que de leur lit, de leur maison tout comme de cette civilisation bamiléké, qui, parce que jadis elle avait vaincu l'esclavage bamum, se croyait éternelle.

Comment le croire ?

Longeant le Maheshou, Ouandié sortit de Tounbou. Il marcha à pied jusqu'à Melong où il se livra lui-même aux forces de Semengué qui pendant dix ans n'avaient pu ni l'arrêter, ni vaincre ses bataillons. Il fut condamné à mort au bout d'un de ces procès dont le Cameroun a l'habitude aujourd'hui encore, puis fusillé sur la place publique le 15 janvier 1971, avant d'être fait héros national vingt ans plus tard par le même État qui l'avait tué.

Oui, comment le croire ?

g

Que vaut un monde sans utopie ?

L'aéroport international John Fitzgerald Kennedy est peu accueillant pour qui a déjà vu son père disparaître dans les rangs des contrôles policiers. Tanou sortit son téléphone, et envoya un message rapide à Angela : « Tout s'est bien passé. » Il ne voulait pas appeler, parce qu'à cette heure, sans doute Marie était déjà au lit, et se battait avec le sommeil. Ils s'étaient déjà parlé, de toutes les façons se dit-il. Il en profita pour envoyer un message à Bagam, pour lui rappeler les coordonnées du vol du Vieux Père. « Rappelle-le à Marianne, s'il te plaît », ajouta-t-il, en marchant. Il manqua de se heurter à quelques passagers, qu'un vol prochain faisait courir. Sorry, dit-il, sans lever la tête, car il regardait toujours son téléphone, consultant Facebook et son fil d'actualité. C'était au fond pour se distraire. Il y a quelques années, il aurait sans doute allumé une cigarette, mais ces années étaient passées. « Un monde sans distraction est très peu vivable », murmura-t-il, alors qu'il s'asseyait dans sa voiture. En même temps qu'il la fit démarrer, la musique emplît l'air. C'était une station new-yorkaise qu'il aimait bien, parce qu'elle jouait surtout de la musique pop. FM 102.7. Taylor Swift, I don't wanna live forever. Il se laissa d'abord aller dans son fauteuil, avant de prendre tout doucement la route, ses lèvres s'ouvrant pour répéter les mots de la chanson, o hooo, oho !, o hooo, oho ! Parce qu'il avait une carte automatique EZ Pass, il n'eut pas besoin d'attendre longtemps au péage, ni de changer son attitude, ni d'ailleurs d'arrêter de zoomer les chansons de la playlist de la radio qu'il connaissait par cœur, car elle était jouée ad nauseam toutes les fois où il conduisait. En fait

les chansons occupaient dans son esprit un espace, une zone qui avait la dimension de cet avion qui emportait son père. Son esprit était pris autant dans la musique que dans la suite saccadée de ce qu'il avait vécu ces derniers jours, ces dernières semaines, ces derniers mois. Il entendait la voix du Vieux Père qui soudain avait disparu de sa vue, comme si la mort l'avait soudain arraché, et qui demain seulement redeviendrait cette voix au bout du fil, dans les profondeurs de Bangwa. Il le revoyait dans la cuisine de Céline, déroulant les dimensions insoupçonnables de sa vie, de leur vie, de leur mémoire, et il se rendait soudain compte qu'une maladie peut être une bénédiction, une ouverture sur la liberté, car voilà, se disait-il, si le Vieux Père n'avait pas eu l'obligation de prolonger son séjour, n'avait pas eu cet accident malheureux, il n'aurait sans doute pas vécu l'effondrement de son ménage, et donc, n'aurait pas eu à répondre à certaines des questions simples qui avaient permis de dérouler le train d'un passé profond, qui était moins celui d'une famille que d'une nation – ba-ha-nteh –, que d'un pays transcontinental – ba-mi-lé-ké ! –, que du Cameroun. Tanou pensait à sa tante, Mensa', qu'il appellerait demain pour lui dire que son père était en chemin, à Ngountchou, et soudain il les revoyait toutes les deux, sa mère et sa tante, il les voyait dans le salon de la maison de Bangwa, et puis sur la véranda de la maison de Bangangté, il voyait ce temps qu'il n'avait pas vécu, et qui pourtant était essentiel pour maîtriser les nœuds de sa propre existence, il voyait Ouandié, il voyait Singap, figures furtives qui avaient pourtant changé tellement de choses dans sa vie, il voyait Nyamsi, disait son nom qui avait été changé dans sa jeunesse, se demandait si ça ne valait pas le coup d'y revenir, de se dénommer une fois de plus Nyamsi, c'était facile à faire, aux États-Unis, oui, il pouvait le faire – Tanou Nyamsi. C'est à ce moment-là que la radio passa soudain à la publicité, parla de voitures moins chères, des offres moins chères, « seulement \$125.55 », il étendit sa main, pressa sur une touche, Franco d'abord, le laissa jouer un instant, Coller la petite. Un sourire se dessinait sur ses lèvres, « Marthe », et puis soudain

il changea de morceau, tomba sur une suite de makossa qu'il aimait, une compilation de Epée & Koum, qui traversait le temps et l'espace, et le fixait dans son siège, élargissait sa Cherokee, car il augmentait le volume, et ici, parce qu'il connaissait les paroles des morceaux depuis longtemps, depuis trop longtemps, il les chantait de manière viscérale, secouait sa tête, pianotait le volant, ouvrait ses lèvres, dans un cri, qui, il s'en rendait compte, était un pleur, était une emportée qu'il croyait maîtriser, et qui pourtant le prenait du plus profond de son estomac pour le projeter dans ce monde évanescent, disparu en réalité. À ce moment-là, le téléphone sonna, « Angela », mais il n'entendait pas, parce qu'il était ailleurs, parce qu'il était plongé dans son pays, dans ce lieu qui avait emporté son père, et qui, là sur la 95, le faisait secouer sa tête, essuyer ses larmes, et conduire, regarder à gauche, à droite, et conduire, car libre il était, libre, oui, libre de toutes ces histoires, de toutes ces manigances, de ce lock nshou centenaire, de cette tyrannie qui d'une certaine manière avait maintenu sa famille en captivité, et il se promettait des choses, des grandes, par exemple faire venir Bagam, « ce petit le mérite absolument », par exemple construire une maison dans le Tchunda, comme son père le voulait, mais aussi des choses simples, par exemple aller au Cameroun avec Marie, peut-être en été, ça ferait quatre ans qu'il n'y avait pas été, lui-même, et des choses plus simples encore, les consignes d'Angela, « acheter du lait, ne surtout pas l'oublier », murmurant les paroles de la musique, et penchant à gauche, il secouait sa tête, doublait une Lexus conduite de manière moyenâgeuse, « ce sont des vieux », passait le signe DRIVE SAFELY, écrit en gros caractères.

Il conduisait d'une main.

Remerciements

Ce livre est un roman, c'est-à-dire une œuvre de fiction. Il n'aurait cependant pas été possible sans l'écriture chorale de Facebook qui m'a permis de faire un travail politique inimaginable depuis février 2011 avec mes compatriotes au pays et ailleurs, de profiter de la générosité intellectuelle sans limites de centaines de personnes, et ainsi m'a donné un bureau public de travail. Mais qui m'a aussi permis de dialoguer sur la question du tribalisme, du tode en medumba, ce sujet le plus urgent de notre époque et qui autrement est cloîtré sous le manteau du tabou en même temps qu'il continue de causer ses millions de morts au Rwanda, en Côte d'Ivoire, au Mali, ailleurs, et bien sûr au Cameroun – en pays bamiléké. Ce roman n'aurait pas eu sa forme sans la violence du débat que la question Bamiléké a soulevé et soulève encore ici et là au Cameroun, et l'obligation dans laquelle cette violence m'a mis d'y réfléchir en public, en concierge de la République. Je remercie ceux qui m'ont de plusieurs manières aidé à l'écrire.

À côté de l'oraison légendaire « Nya Thadée » de Nami Jean de Boulon, des documents ont été bavards là où les témoins se taisent : d'abord Short notes on the syllabic writing of the Eyap – Central Cameroons introduisant un article de L.W.G. Malcolm et « The lost script of the Bagam » de Konrad Tuchscherer, tout comme « Towards the decipherment of the Bagam script » de Ivan Franko et Andrij

Rovenchak de l'université de Lviv en Ukraine, qui furent de véritables révélations pour moi, Andrij Rovenchak ayant mis gracieusement à ma disposition la police de l'écriture bagam ; ainsi que les archives photographiques de la mission de Bâle et de la mission protestante, Défap ; le préhistorique Main basse sur le Cameroun : Autopsie d'une décolonisation de Mongo Beti, tout comme le monumental Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique, 1948-1971 de Thomas Deltombe, Manuel Domergue et Jacob Tatsitsa, l'irremplaçable Nation of Outlaws, State of Violence. Nationalism, Grassfields Tradition and State Building in Cameroon, de Meredith Teretta, La Marseillaise de mon enfance et Quand les jeunes Africains créaient l'histoire de Jean-Martin Tchaptchet, Cameroun : Combats pour l'indépendance de Marie-Irène Ngapeth Biyong, Femmes Bamiléké dans le maquis de Léonard Sah, Le Chien noir : La confession publique au Cameroun de Gilbert Doho, « Autochtony and ethnic cleansing in the South West Province : The 1966 Tombel disturbances » de Piet Konings publié dans Neoliberal Bandwagonism : Civil society and the politics of belonging in Anglophone Cameroon, le séminal African Majesty : A Record of Refuge at the Court of the King of Bangangté publié en 1939 par Clement Egerton, Bamiléké ! La naissance du maquis dans l'Ouest-Cameroun de Noumbissi M. Tchouake, le film Bangwa, hôpital de brousse (1957) de Daniel Broussous, tout comme de nombreux livres et témoignages individuels qu'il serait trop long de mentionner ici, ce livre n'étant ni un livre d'histoire ni une thèse de doctorat, mais bel et bien un roman, une œuvre d'imagination donc.

Je ne saurais cependant oublier la brochure Les noms et les titres de noblesse dans le Ndé de Joseph Nkammi, qui de façon méthodique m'a présenté le système élaboré des noms propres, d'éloge, d'appel et de distinction chez les Bangangté, Poésie et luttes de libération au Cameroun de Gilbert Doho qui a collecté et transcrit pour moi des chansons de Martine Kengne, Florence Madé, Marie Magne, Monique

Tshingoum, qui avec Clara Nya sont les mamans pas encore célébrées de notre citoyenneté. Le témoignage oral de Nkamtan Jean-Martin Tchaptchet ainsi que de son épouse Tchankou' Florence à Genève aura été inestimable dans l'écriture de ce roman. Je les prie, tout comme ceux dont j'ai altéré la vie pour rendre intelligible la vérité de leur époque, de prendre ce livre comme mon testament totalement respectueux de leur fabrication de notre présent. Que mon père Takwa Joseph Nganang (« de Pesquidoux »), ma mère Makena Rebecca Kemi, mon épouse Mako Nyasha Bakare, Catherine Mauger-Williams, C.K. Williams, ma tante Njanou Julienne Yonkeu, Mathieu Njassep, le dernier maquisard, Sandjo Lambo Pierre Roger alias Lapiro de Mbanga, docteur d'État ex camtok ou langue du mboko, les patriarches John Eboung Epié et Simon Ngwesse Epié (« The Boy No Well »), Papa Daniel Nkuikeu, Jeanette et Divine de Tombel, les notables Isaac Komé, Jacques Ngolle Malaka et Hans Njourné Eboténé, tout comme Teddy Tembe et Daniel Ndjourné Komé de N'lohe, Papa André Noubi (« Njangou ») de Bangou, Bertin Ngouleu et Raymond Kwatcha alias Sommeilleur de Bangangté, Jean-Marie Teno, Chief Mila Assoute, Daniel Poupressie, Célestin Ngoa Balla, Koko Ateba, Omar Mefire, Mounkambouh M. Youssouf, Michel Mombio, Aline-Léonie Chouapi, Serge Ngassam, Armelle Touko-Ngassam, Seme Ndzana, Jacques Mbakam, Roger Nouck Nouck, Romuald Hervé Momeya, Bana Barka, Daniel Tagne, Dieunedort Wandji, Jacob Tatsitsa, Almut Seiler-Dietrich, David Wanedam, Ali Ouba Mohaman, Odette Ngamen, François Mfaboum, Gilbert Fumtchum, Francis Domo Sango, Théophile Nono, L'engin Fidèle Nguenssi, Jeremy Tatja, Marcel Nana, Ambroise Kom, Bergeline Domou, Gérard Kuissu, tous mes amis du Tribunal Article 53, les volontaires et bénévoles de Generation Change, Manuel Domergue qui a mis son savoir historique à ma disposition, Daniel Delas, Nicolas Martin-Granel, Laure Pécher, Pierre Astier, mon éditrice Anne-Sophie Stefanini qui ont lu des versions de ce livre et m'ont transmis leurs critiques constructives, la Fondation de Treilles qui m'a

permis de travailler en toute quiétude sur mon texte, tout comme le village Tourtour qui m'a abrité avec son amitié sud-française, trouvent ici l'expression de ma profonde gratitude. Les Anglophones en guerre m'ont montré chacun que cette histoire ne peut plus être écrite dans la solitude forclosée de l'autoflagellation, mais avec la générosité publique de tous. C'est pour cette raison que je dédie ce roman qui clôt le Triptyque de Njoya – dont les premières parties sont Mont plaisant et La Saison des prunes – à ma fille, Nomsa, ma Bwonda', à qui je ne peux encore dire qui je suis qu'en lui racontant des tolis, en attendant bien sûr le temps du nou dont il est question ici.

Sk

Hopewell, NJ, USA – Kupe-Tombel, 2013-2017

Nithap a accepté pour la première fois de quitter Bangwa, à l'ouest du Cameroun et de rendre visite à son fils installé aux États-Unis. Mais Nithap est malade et son séjour américain se prolonge. Son fils en profite pour essayer de connaître cet homme si secret auprès duquel il a grandi. La voix de Nithap s'élève et remonte le temps pour raconter l'histoire des siens.

Patrice Nganang, dans ce grand roman, fouille les mémoires, raconte des vies bouleversées par la guerre, l'amour, l'exil, et un pays où le passé est une douleur, le présent un combat, où chacun cherche sa liberté.

Né en 1970, à Yaoundé, Patrice Nganang est l'auteur de plusieurs romans dont *Temps de chien* (Prix Marguerite Yourcenar et Grand Prix littéraire d'Afrique noire), *Mont Plaisant* et *La saison des prunes*. Emprisonné puis expulsé du Cameroun pour sa dénonciation de la dictature, il vit aux États-Unis et enseigne à Princeton University.

22,90 € TTC prix valable en France
ISBN 978-2-7096-6249-9



9 782709 662499

18.08.22.1169.0

Maquette: Fabrice Petithuguenin
Photographie bandeau: © Abbas/Magnum Photos